
ROME ET LA RENAISSANCE

DANS

LA CAMERA DELLA SEGNATURA ⁽¹⁾

I

Trois heures sonnaient à l'horloge du Vatican : les visiteurs attardés de la Pinacothèque, des Loges et des Stances traversaient en toute hâte la *Camera della segnatura* pour regagner la *Galleria Pia* et y reprendre leurs cannes et leurs parapluies. Je vis d'abord passer une bande joyeuse de Français ayant le mot pour rire, même au sortir de la Sixtine ; ils furent suivis d'une escouade de jeunes *misses*, visiblement contentes d'avoir « fait » leur Raphaël ; à la fin débouchait une caravane de *yankees*, complètement ahuris par les explications qu'avaient déversées sur leurs têtes les guides assermentés de la compagnie *Cook and son*. Je jetai un dernier regard sur la *Dispute du Saint-Sacrement* et j'allais rejoindre l'exode général, lorsqu'un obligeant *E come sta? sta bene?* vint m'arrêter sur place.

Mon interlocuteur était un prélat à la démarche un peu fatiguée et traînante, au visage de hibou, mais aux yeux vifs et perçants. J'avais fait sa connaissance tout récemment à un dîner chez M^{me} de F... où je me trouvais placé à ses côtés. Il ne fit alors que m'interroger sur l'Autriche et la *Triplice*, et je le pris pour un diplomate de la curie romaine ; notre gracieuse hôtesse m'a depuis détrompé : il était du chapitre de Saint-Pierre et occupait

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} février, 1^{er} mars et 1^{er} avril 1893.

un poste de confiance au Vatican. Sur un léger signe de sa main, les gens de service dans la salle suspendirent aussitôt les préparatifs de clôture.

— Vous aimez donc beaucoup la *Segnatura*? me dit le chanoine en me prenant le bras. Vous venez souvent ici, je m'en suis aperçu, et il me tardait de vous souhaiter la bienvenue dans ces lieux qui me sont chers entre tous. Voilà longtemps que j'ai dépassé le *mezzo del cammin di vita* : mais devant les sublimes peintures de cette *Stanza*, je retrouve toujours l'ancien enthousiasme de mes vingt ans, malgré tout ce qu'on a fait depuis pour me le gâter. Ah! mon cher monsieur, gardez-vous bien des novateurs!...

... La péroraison était inattendue, et l'accent dont elle fut prononcée ne laissa pas de me faire légèrement sourire; c'était un accent mystérieux, angoissé, l'accent de Yago disant au Maure : *O, beware, my lord, of jealousy*...

— Qu'entendez-vous par « novateurs », *monsignore*?

— Mais les critiques et les écrivains si nombreux de nos jours qui semblent s'être donné le mot pour bouleverser de fond en comble notre pauvre *cinquecento*, et prétendent tout savoir mieux que ce bonhomme de Vasari.

— L'endroit n'est pas peut-être des mieux choisis pour célébrer l'infailibilité de Vasari : les pages qu'il a précisément consacrées à la *Camera della segnatura* contiennent de véritables énormités. Il fait précéder la *Dispute* par l'*École d'Athènes*, ce qui est inadmissible, et il donne de l'*École* elle-même une interprétation tout à fait à contresens...

— Sans doute, sans doute. Du temps de Vasari, les Stances n'étaient pas d'un accès facile et journalier comme elles le sont aujourd'hui; on n'avait pas non plus alors les photographies de Braun et d'Anderson pour contrôler à tout moment ses souvenirs et ses notes. Qui d'ailleurs a parlé ici de l'infailibilité de Vasari? Il a commis certes bien des inadvertances, des méprises et des confusions, et rien de plus juste que de le redresser chaque fois qu'il est contredit par l'évidence ou par des documens authentiques. Mais je ne puis oublier, malgré tout cela, que le peintre-historien d'Arezzo a été le témoin oculaire, intelligent et diligent, du *cinquecento*, que nous lui devons en somme presque tout ce que nous savons sur les maîtres d'autrefois; et voilà ce qu'oublie malheureusement les novateurs venus tant de siècles après lui avec leurs hypothèses à perte de vue et leurs constructions fantaisistes.

Tenez, voulez-vous connaître les *novissima verba* de nos novateurs à propos de cette *Camera della segnatura* où nous causons?

Ils ont reconnu ici, dans cette Stance, une *libreria*; ils y ont retrouvé la *bibliotheca nova, secreta, perpulchra*, que Jules II, — au dire d'Albertini dans ses *Mirabilia*, — s'était arrangée pour son usage particulier et qu'il avait fait orner de peintures délicieuses, de marbres magnifiques, de livres rares et précieux... Théologie, philosophie, jurisprudence et poésie, ne sont-ce pas là les divisions indiquées de toute bibliothèque « normale », et ne les voyons-nous pas représentées dans les quatre allégories du plafond? Quelle profusion aussi de volumes, de codes et de rouleaux aux mains des docteurs de l'Église, des sages de l'antiquité, des législateurs et des poètes tout autour de ces murs : n'est-ce pas là une allusion évidente et ingénieuse à la destination de la salle? Tout ce merveilleux cycle de fresques dans la *Segnatura* n'est autre chose qu'un *catalogue illustré* : le mot a été prononcé (1)!...

— Le mot n'est pas heureux, je le reconnais; mais l'hypothèse en elle-même mérite peut-être réflexion...

— Ce qui mérite réflexion avant tout, je pense, c'est que jamais contemporain, jamais auteur du xvi^e siècle n'a parlé d'une *libreria* en ce lieu, et que déjà Paris de Grassis, le maître des cérémonies de Jules II et Léon X, connaît le nom de *Camera signaturæ* que cette *Stanza* a gardé jusqu'à nos jours.

— On l'explique par le fait que Jules II avait l'habitude de signer ici les actes importans de son gouvernement.

— Ates-vous bien sûr de ce fait, mon cher monsieur? Et, le fait même admis, il n'en demeure pas moins étrange qu'au lieu de nommer un chat un chat — comme disent les Français — et une bibliothèque une bibliothèque, on lui ait trouvé et maintenu une appellation aussi bizarre, due à une circonstance tellement fortuite!... Mais laissons là pour le moment la question du nom, et regardons aux dates. L'opuscule d'Albertini porte à sa dernière page la date du 5 juin 1509 : or, au mois de juin 1509, Raphaël venait à peine de commencer ses travaux dans la *Camera della segnatura*; comment voulez-vous dès lors que l'auteur des *Mirabilia* ait déjà pu voir une bibliothèque ornée de fresques, de statues, de livres, d'astrolabes, etc., dans une salle qui pendant de longues années encore devait rester aux mains des peintres, des menuisiers et des paveurs? Car Raphaël n'a fini son cycle ici qu'au mois d'août 1511 : vous pouvez lire le millésime dans l'embrasure des fenêtres; les portes et les volets sont d'une époque encore postérieure, puisqu'on y voit les armes et les emblèmes des Médicis; et de même, sur le pavé, à côté du nom du pape ligurien, vous remarquez les deux célèbres devises de Léon X : le *Suave jugum* et le *Glovis*.

(1) *Jahrbuch der Kön. preuss. Kunstsammlungen*, 1893, livr. I, p. 1 seq.

— Je recommande du reste à votre attention ce beau pavé de la *Segnatura* : c'est le seul ancien pavé des Stances qui soit parvenu jusqu'à nous. — Où chercher encore dans cette chambre étroite, resserrée entre deux cours, les galeries et porches, les *aulæ* et *deambulatoria* qu'Albertini a signalés autour de la bibliothèque? Enfin, Albertini dit très expressément que la bibliothèque était située *non longe a capella syxtea* : trouvez-vous que nous sommes ici tout près du sanctuaire de Michel-Ange, et avez-vous compté les quatre-vingt-dix-neuf marches qui de la chapelle en bas conduisent aux Stances?

— Mais alors, où était donc la bibliothèque particulière de Jules II, dont Bembo, lui aussi, a parlé avec admiration dans une lettre adressée au pontife ligurien?

— Où était cette bibliothèque? Je l'ignore, mon cher monsieur; bien d'autres merveilles encore, de l'époque de Jules II et de Léon X, ont disparu de ces lieux, sans qu'il nous soit possible d'en retrouver aujourd'hui la trace ou seulement la place. L'intérieur de cette partie du Vatican que nous appelons le *palazzo vecchio* a été tellement remanié et bouleversé, notamment sous les deux pontificats de Paul III et de Paul V, que les anciens aménagemens n'y sont plus reconnaissables : je ne saurais vous dire, par exemple, où était au juste l'installation propre de Jules II dans ce second étage...

— Comment, est-ce que Jules II n'a pas habité les Stances que voici?

— J'en doute fort, malgré le dire de nos auteurs modernes. Le moyen, je vous en prie, d'admettre que le Rovere ait occupé des chambres où artistes et ouvriers n'ont cessé de travailler jusqu'au jour de sa mort, et même longtemps après? Car ce que nous venons de constater tout à l'heure pour la *Segnatura* s'applique également aux salles d'*Héliodore*, de l'*Incendio* et de *Constantin*. Dans cette dernière pièce, par exemple, la magnifique cheminée en marbre porte l'inscription *Jul. II. Ligur. P. P. II.* avec le chêne des Rovere des deux côtés; mais les fresques sont notoirement du temps de Léon X et Clément VII, et sur les volets des fenêtres vous voyez même les lys et la licorne des Farnèse! Aucune de ces chambres n'était complètement finie du vivant de Jules II : le pape ligurien avait sa demeure évidemment dans quelque autre partie du second étage, tandis que les Stances étaient destinées à servir un jour d'appartemens d'apparat pour les réunions importantes, pour les réceptions solennelles, pour les festins et les spectacles.

— Le Rovere signait cependant ici ses décrets et ses bulles...

— Ah! décidément, vous tenez beaucoup aux écritures para-

phées soi-disant ici par la main de Jules II, en face du *Par-nasse* et de la *Dispute*? Vous seriez pourtant bien embarrassé de me produire à cet égard un témoignage quelconque du xvi^e ou même du xvii^e siècle!... J'en suis fâché pour votre légende, mais elle est une pure fiction, l'invention vraiment plaisante de quelques écrivains tout modernes. Ce nom, bizarre à première vue, de *Camera signaturæ* les rendait perplexes, ne leur disait rien qui vaille, et ils ont aussitôt dressé leur hypothèse en conséquence : Jules II devait venir « de temps en temps » dans cette chambre pour y signer des brefs et des bulles. D'aucuns, ayant vaguement entendu parler quelque part de *signatura gratiæ*, ont mieux aimé dire : pour y signer des *grâces*. Personne ne s'est demandé pour quelle raison, par suite de quelle nécessité, le vieux pontife se serait ainsi dérangé chaque fois et transporté dans une salle *ad hoc* afin de s'acquitter d'une besogne qu'il pouvait tout aussi bien, ou même mieux, accomplir dans son cabinet de travail?... Si cependant ces messieurs se fussent avisés d'ouvrir le premier livre venu sur la Curie romaine, ils auraient bien vite fait la découverte que la *Signatura* a été, de temps immémorial, le nom d'un grand tribunal ecclésiastique, le nom de la cour suprême d'appel et de cassation pour les arrêts de la *Rota*, de la *Dataria*, de la *Camera Apostolica*, etc. Les cardinaux les plus illustres ont à diverses époques fait partie de cette suprême cour : les plus grands papes y ont fait leur stage. Vers la fin du xv^e siècle, sous le règne d'Innocent VIII, elle fut divisée en deux chambres distinctes : une *Signatura justitiæ* et une *Signatura gratiæ*; cette dernière avait à connaître de certains cas exceptionnels qui, par leur caractère compliqué et anormal, échappaient aux règles établies de justice ou d'équité et ne pouvaient être résolus que par la grâce souveraine du pontife. Les deux Signatures avaient leur siège obligé au palais apostolique ; l'une s'y réunissait le mardi, et l'autre le jeudi de chaque semaine; mais tandis que la *Signatura justitiæ* était présidée par un cardinal-préfet et prenait ses décisions en toute indépendance, la *Signatura gratiæ*, composée généralement du même personnel, ne pouvait délibérer qu'en présence du pape et n'avait jamais que voix consultative... Voilà, cher monsieur, ce que les faiseurs d'hypothèses auraient appris s'ils avaient eu la pensée de consulter Gomesius, Danielli, le cardinal de Lucca, la *Prattica della Curia romana*, ou seulement l'excellent dictionnaire de Moroni *sub verbo*; et ils auraient alors trouvé tout simple que Jules II, au moment de quitter l'*appartamento Borgia* et de s'installer dans les « Chambres supérieures » au second étage, ait affecté une des Stances à cette haute cour de justice qui était inséparable de la personne du pape.

... Le chanoine s'arrêta ici et, me lançant un de ses fins regards, sembla jouir discrètement de ma confusion qui était grande, j'en conviens. Il tira ensuite de sa poche une tabatière en or finement travaillée, la contempla pendant quelques instans avant de l'ouvrir, me la présenta pour la forme, et se régala d'une bonne prise longuement savourée. Puis il continua :

— C'était donc une chambre de tribunal que Raphaël eut pour tâche de décorer ici en 1509, au début de ses travaux du Vatican, et il prit pour modèle aussi un tribunal célèbre à cet égard, celui-là même que son maître Vannucci, le Pérugin, avait illustré de son art quelques années auparavant dans la capitale des Baglioni, et que Jules II a certainement vu et admiré au mois de septembre 1506, alors qu'il est entré dans cette ville en conquérant et y a séjourné pendant plus d'une semaine. Quiconque a passé par Pérouse reconnaîtra facilement les nombreux traits de parenté entre le *Cambio* et la *Segnatura* : le plafond à compartimens recouvert en entier d'arabesques et de vastes médaillons sur un fond bleu ou doré ; les grandes allégories de la Justice, de la Prudence, de la Modération et de la Force planant à l'une des parois et formant comme l'enseigne et le *memento* de l'auguste prétoire ; enfin les héros et les sages de l'Antiquité mis en face des saints et des prophètes de la Bible. Un des plus charmans effets du *Cambio* est dû, vous vous en souvenez bien, à l'association ingénieuse de la fresque et de la boiserie : les peintures d'en haut forment un contraste on ne peut plus harmonieux avec le décor sombre des stalles et des pupitres en bas de ces mêmes murailles. L'élève du Pérugin n'a eu garde de négliger une combinaison aussi heureuse, et le plus grand des « intarsistes » alors vivans, fra Giovanni da Verona, fut chargé des stalles, des portes et des marqueteries tout autour de la *Stanza*. Ces divers travaux en bois du *frate* véronais, dont Vasari fait un éloge enthousiaste, ont malheureusement disparu de bonne heure, — déjà du temps du sac de Rome, très probablement, — et les marqueteries au-dessous des fresques ont été remplacées par les grisailles de Périn del Vaga que vous voyez encore aujourd'hui ; mais il importe de reconstruire par la pensée l'encadrement primitif pour juger de l'aspect de cette chambre à l'époque de Jules II et de Léon X, et de la ressemblance beaucoup plus frappante encore qu'elle offrait alors avec le tribunal de Pérouse. C'est un trait charmant de ce grand et bon génie Santi d'avoir tenu lui-même à rappeler ici expressément le modèle, et à se représenter au coin d'une des fresques en compagnie de son vieux maître, le peintre du *Cambio* ;

car, n'en déplaise à messieurs les novateurs, je persiste à reconnaître, avec Vasari, le Pérugin et non pas le Sodoma dans la figure de l'*École d'Athènes* qu'on voit à côté de Raphaël. Mais tout en procédant si manifestement du *Cambio*, quant à l'ordonnance des parties et à leur distribution pittoresque, combien la *Segnetura* en différerait cependant par l'ampleur du sujet et la beauté de la forme ! A quel point chacun des détails ici proclamait le *discipulus supra magistrum* ! A quel point la pensée générale de la Renaissance se révélait, dans la conception de cette *Stanza*, autrement puissante, fascinante, que dans l'essai de syncrétisme classique et biblique du Vannucci, essai timide et gauche, tout à fait provincial et ombrien !

— Aussi bien les grands humanistes du Vatican étaient-ils des esprits tout autrement larges et suggestifs que le brave professeur Maturanzio, secrétaire des décenvirs de Pérouse, qui a tracé son programme à Vannucci...

— Voilà encore une hypothèse, très en faveur auprès de nos écrivains modernes, mais au sujet de laquelle je dois faire mes réserves. Ces écrivains ne veulent pas admettre que Raphaël ait pu tirer de son propre fonds les peintures de la *Segnetura*, et ils s'obstinent à lui chercher des inspireurs demeurés inconnus, promoteurs de programmes et accoucheurs d'idées, pour rappeler le mot de Socrate. Les uns, prenant à la lettre une phrase de Giovio : *pinxit ad præscriptum Julii pontificis*, sont arrivés à la conclusion folâtre que l'inspireur, ce fut Jules II en personne ! — Vous imaginez-vous le *pontefice terribile* méditant le thème de la *Dispute*, creusant les données de l'*École d'Athènes* ? — D'autres critiques ont parlé, comme vous, des grands humanistes du Vatican, ont prononcé le nom de Castiglione, de Bembo, de Bibbiena ; mais déjà le consciencieux Passavant a fait l'observation qu'aucun de ces beaux esprits de la Renaissance ne se trouvait à Rome à l'époque où le jeune Santi y a commencé ses travaux. A cette époque, je n'aperçois guère d'autres humanistes dans l'entourage de Jules II — qui du reste se souciait fort peu des savans — que Sigismondo de' Conti, son secrétaire intime, et le fameux Phædra Inghirami, son chapelain et ensuite son bibliothécaire, deux lettrés de mérite à coup sûr, mais esprits nullement transcendans et capables de tracer sa voie à un Raphaël. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient pu lui devenir très utiles par leur érudition, par des renseignemens précieux sur tel docteur de l'Eglise ou tel philosophe de l'antiquité qu'il avait à mettre dans ses fresques. Deux œuvres remarquables de Raphaël : le portrait d'Inghirami et la *Madonna di Foligno*, composée comme on sait pour Sigismondo de' Conti, furent très probablement les témoignages de recon-

naissance du grand artiste envers ses doctes informateurs en matière d'histoire et d'archéologie.

Dans la *Madonna di Foligno*, Sigismondo de' Conti, — que le père de Raphaël, le vieux Santi, glorifie déjà dans sa chronique rimée, — est représenté en donateur humblement agenouillé, perdu dans l'extase : figure admirable, à la taille élancée et à la tête osseuse, ascétique. On ne saurait imaginer de contraste plus grand avec ce *camerier segreto* de Jules II que le bibliothécaire du même pape : homme gros et gras, au visage plat et placide. Avec quel art ingénieux pourtant le peintre n'a-t-il pas su donner à Phædra un air de finesse qui approche presque de la distinction, tourner même un défaut physique de son modèle — le strabisme de l'œil gauche — en une qualité morale, en une expression de pensée concentrée ! Je parle, bien entendu, de l'exemplaire conservé à la *Casa Inghirami* de Viterbe ; celui du palais Pitti est, décidément, une copie faite par quelque artiste du Nord. Ici, à Rome, nous avons encore un autre portrait de Phædra exécuté par un peintre inconnu, nullement brillant, mais contemporain ; le gros bibliothécaire y est représenté dans un cadre extraordinaire et dans un moment bien critique de sa vie. Si vous allez un de ces jours à Saint-Jean-de-Latran, faites-vous-y ouvrir la dernière chambre de la sacristie et demandez à voir le « Masaccio », — car on tient là-bas absolument à posséder un Masaccio de l'an 1516 ! C'est un tableau de paysage et de genre très intéressant pour l'époque : à droite le Colisée, à gauche l'arc de Titus ; le milieu est occupé par une énorme voiture toute chargée de sacs de farine et traînée par des buffles que des bouviers armés de longues piques s'efforcent de faire reculer. Un petit mulet, drôlement dessiné en raccourci, s'enfuit du côté de l'arc, tandis que son obèse cavalier, un ecclésiastique, jeté par terre et pris entre les roues de la voiture, ne laisse voir que sa tête charnue et lamentable et ses mains pote-lées, dont l'une tient encore le bréviaire ! Au ciel, au-dessus du Colisée, apparaît le Christ avec les deux apôtres saint Pierre et saint Paul en mi-corps ; et l'inscription porte : *Christo salvatori T. Phædrus tanto periculo ereptus*. Dans le curieux livre de Valeriano « Sur l'infortune des hommes de lettres, » vous pouvez lire tout au long le récit de l'accident arrivé un jour en plein Forum au pauvre Inghirami. Il crut d'abord en être quitte pour la peur, et commanda l'*ex-voto* tragi-comique pour l'église de Saint-Jean, dont il était chanoine ; mais il ne tarda pas à succomber bientôt après aux suites de l'émotion éprouvée.

Je me suis laissé un peu entraîner par le souvenir de ce bon Phædra, auquel nous devons sans doute les inscriptions latines

qui se détachent dans cette chambre du fond des peintures. Pour en revenir à ces peintures elles-mêmes, plus je les étudie et me rends compte de la merveilleuse unité de pensée qui pénètre ce vaste ensemble jusque dans ses moindres détails, et plus je demeure convaincu qu'une telle conception n'a pu sortir d'un conciliabule quelconque d'esprits « suggestifs ». Elle a jailli des profondeurs insondables du génie créateur ; elle naquit sous le souffle de la divinité : *Numine afflatur*, n'est-ce pas bien la devise que porte, dans le médaillon au-dessus de nous, cette magnifique allégorie dans laquelle Raphaël a figuré l'Art et la Poésie?...

— Vous reconnaitrez cependant, monseigneur, que la *Segnatura* tient une place tout à fait distincte et exceptionnelle dans l'art de Raphaël. Les fresques là, devant nous, tranchent si complètement, par la conception et par les visées, sur tout ce que Santi a produit partout ailleurs ! Ces fresques ne parlent pas seulement à nos sens et à notre imagination, comme le font les autres œuvres du maître : elles sollicitent encore nos facultés intellectuelles, elles en appellent à notre savoir historique et littéraire, elles nous engagent formellement à combiner et à deviner. Nous sommes ici en présence d'une peinture lettrée et réfléchie, abstraite en quelque sorte, j'allais dire idéologique. Et dès lors n'est-on pas justifié, à certains égards, d'y voir une inspiration des lettrés, des hommes de la réflexion et de la pensée?...

— Et pourquoi ne pas y voir plutôt l'inspiration de Giotto, de Lorenzetti et des autres maîtres du *trecento*?...

...J'eus, à cet endroit, un léger mouvement de surprise et d'incrédulité, qui n'échappa guère à mon interlocuteur ; car il sourit d'un air entendu, et, se laissant glisser sur une des chaises rangées devant la *Dispute*, me fit signe de prendre place à ses côtés. Il puisa de nouveau dans sa belle tabatière, se moucha bruyamment dans un grand foulard rouge, après l'avoir d'abord méthodiquement déployé sur ses genoux, et reprit son discours d'une voix lente, insinuante :

II

— Mais oui, très cher monsieur : nos maîtres du *trecento* ont beaucoup connu cette peinture *idéologique*, comme vous venez de l'appeler ; ils l'ont pratiquée largement, et souvent même avec un éclat incomparable. A côté des sujets tirés de la Bible, de l'Apocalypse, des Évangiles apocryphes et de la Légende des Saints, ces maîtres se plaisaient à rechercher aussi certaines données abs-

traites, à s'inspirer de telle pensée transcendante de religion, de politique ou de philosophie, et à la mettre en scène et en action. Mêlant, hardiment ou ingénument, les fictions aux réalités, des figures d'allégorie à des personnages d'histoire, à des groupes variés pleins d'animation et de vie, ils composaient de vastes tableaux, à la fois symboliques et dramatiques, que je comparerais volontiers à ces *moralités* qui, dans le théâtre du moyen âge, se sont développées parallèlement aux *passions* et aux *mystères* fondés sur les livres saints et les saintes légendes. — J'ai hâte toutefois d'ajouter qu'aucune de ces moralités scéniques n'a approché pour la profondeur et l'émotion les *Trois Vœux de saint François*, par exemple, dans l'église basse d'Assise; le cycle magistral des *Sept Sacrements* dans l'Incoronata de Naples; ou la page saisissante du *Triomphe de la Mort* au Campo Santo de Pise. — Il n'est pas de problème si élevé et universel que l'art du xiv^e siècle n'ait essayé d'interpréter à sa manière, dans ce langage synthétique et encyclopédique qui est devenu une langue courante chez les générations nourries du *Speculum majus*, de la *Somme* et de la *Divine Comédie*. C'est toute une histoire générale de la civilisation qu'on lit dans cette série exquise des reliefs qui, en bas du campanile de Giotto, représentent la vie pastorale, le labour de la terre, la culture du vin, l'industrie des métaux, la navigation, la guerre, les vertus chrétiennes, les œuvres pies, etc. C'est un véritable cours de politique et d'administration que vous donnent les trois immenses fresques d'Ambrogio Lorenzetti dans la salle du Conseil à Sienne : elles vous édifient sur les conditions essentielles de toute communauté bien ordonnée; elles vous font voir ensuite les félicités idylliques d'un gouvernement régulier et libre, ainsi que les calamités horribles de l'anarchie et de la tyrannie. Enfin, c'est déjà presque le thème grandiose de la *Segnatura* qui semble avoir hanté ces peintres de la chapelle des Espagnols, à Florence, alors qu'en face de l'*Église militante et triomphante*, ils ont évoqué les Sciences du *trivium* et du *quadrivium* avec leurs plus illustres protagonistes dans l'antiquité : Aristote, Pythagore, Ptolomée, etc. Un coup d'œil jeté sur les premiers chapitres de Vasari, où vous rencontrez à tout moment la mention de mainte œuvre semblable et aujourd'hui disparue, vous fera vite apprécier l'importance et la diffusion de ce genre chez nous avant l'époque de Masaccio.

Une grande pensée du *trecento*, réalisée avec toute la largeur d'esprit et la richesse de ressources de la haute Renaissance : voilà bien la *Segnatura* de Raphaël; car il a été dans la merveilleuse destinée de ce génie de résumer en lui le passé entier de notre art italien et de donner à la plupart de ses aspirations l'expression

harmonieuse et suprême. Cette peinture symbolique et synthétique, si chère à la génération de Giotto et de Lorenzetti, mais que les vigoureux naturalistes du xv^e siècle avaient tout naturellement négligée et laissée dépérir, le jeune Santi l'a ressuscitée de nouveau dans cette *Stanza*: il l'a transfigurée, animée du souffle puissant et généreux de son temps, revêtue de toutes les splendeurs du christianisme et de l'antiquité. Il a retracé là, devant nous, les fastes de l'esprit humain et de son grand œuvre dans les régions de la foi et de la loi, du savoir et de l'imagination; et ce thème, idéal et abstrait s'il en fut, il a pu le traiter avec la perfection de métier que lui avait léguée la magnifique école de Masaccio, de Pier della Francesca et de Ghirlandaio; avec la sérénité et le sens de la beauté que lui enseignaient à Rome les modèles du monde classique; avec la science de la composition qui fut son secret; avec la grâce enfin et la mesure qui furent chez lui des dons innés.

La mesure, le goût exquis de l'artiste, vous les reconnaissez rien qu'à la part qu'il a su faire aux allégories et aux scènes historiques dans la composition de ce cycle. Il ne les a pas confondues ensemble, à l'exemple des maîtres du *trecento*; il n'a pas mêlé les abstractions au drame, les personnifications aux personnages. Les figures allégoriques de la Justice, de la Science, de la Théologie et de la Poésie, vous les voyez toutes reléguées ici dans la voûte, dans de grands cercles au fond doré, isolées et séparées du vaste panorama d'en bas, auquel elles ne font que présider en quelque sorte du haut de leurs trônes et du milieu des nuages. Les peintures du plafond, on ne peut en douter, ont précédé celles des parois; et il est bien intéressant d'observer les progrès rapides que fait le jeune Santi de jour en jour, pour ainsi dire, et d'un médaillon à l'autre. La figure de la Justice a un caractère encore tout péruginesque, et est en effet presque entièrement inspirée par celle du *Cambio*: son air placide et candide jure quelque peu avec l'épée et les balances qu'elle tient dans les mains. L'artiste a de plus cru devoir renforcer la frêle conception de quatre *putti* délicieux; mais il n'a pas tardé de s'apercevoir de l'encombrement et a réduit leur nombre à deux dans les médaillons qui suivent. — La préoccupation du modèle classique et des détails archéologiques n'est que trop visible dans la seconde allégorie, et on ne saurait nier non plus que le symbolisme multicolore de la draperie à quatre nuances tranchées et historiées (par allusion aux quatre éléments) ne nuise beaucoup à l'aspect de la Science, dont la tête cependant a une bien grande allure. — En revanche, quelle apparition à la fois suave et puissante que cette Théologie, mélange heureux du type ombrien et florentin, du type du Pérugin

et de celui de Fra Bartolommeo ! C'est l'apparition même de la Béatrice devant son divin poète au Paradis terrestre : la *donna* « voilée de blanc et ceinte d'olivier, avec le manteau vert et la robe de couleur d'une flamme vive... » Quant à la Poésie, qui participe de la Victoire antique autant que de la Sibylle chrétienne, — femme d'une beauté resplendissante et idéale, aux ailes grandes et larges majestueusement déployées, au front pur couronné d'un laurier verdoyant, au regard serein et limpide, plongé dans des horizons lointains ; — tout le monde s'accorde à saluer en elle une des plus sublimes créations du maître : c'est déjà l'art de l'immortel Urbinate dans tout son épanouissement.

— Après une création aussi achevée, comment se fait-il que, dans la *Dispute*, Raphaël soit encore revenu à sa manière primitive, à la tradition ombrienne, et aux réminiscences de San Severo?...

— Rien de plus naturel. La *Dispute*, ne l'oubliez pas, cher monsieur, est la fresque religieuse de ce cycle, la fresque sainte, — trois fois sainte surtout dans sa partie supérieure, où a trouvé place l'*Église triomphante*, Dieu lui-même en ses trois personnes ; — et c'est avec une intention bien délibérée que l'artiste a eu recours, pour ce monde surnaturel, à un style primitif, consacré par les siècles, et qui est devenu comme le style *hiératique* de la peinture chrétienne. Tout autre, en revanche, est, comme vous le voyez, le caractère de l'*Église militante*, en bas de la fresque : ces groupes animés, agités et si divers, vous transportent du coup dans un milieu actuel et vivant, dans le monde de Masaccio, de Ghirlandaio et de Léonard de Vinci... Pour le fond, comme pour la forme, la *Dispute* est une œuvre *dualiste*, mais à laquelle le génie de Raphaël a su donner une unité merveilleuse : unité d'aspect, malgré ses deux styles ; unité de pensée et de composition, malgré ses deux mondes.

Dans sa partie supérieure, l'œuvre rappelle en tous points les représentations si fréquentes du *Jugement dernier* par les maîtres d'autrefois. Au sommet, Dieu le Père dans un nimbe en losange ; en bas, le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe ; au centre, le Christ assis sur des nuages, la poitrine nue et les mains levées marquées de plaies ; à sa droite, la Sainte-Vierge en prière, et en face d'elle saint Jean-Baptiste désignant du doigt Celui dont il avait annoncé la venue ; un peu au-dessous et en demi-cercle, le grand cortège céleste. Remarquez cependant le changement considérable introduit ici dans le cortège : au lieu des douze apôtres traditionnels et nécessairement monotones — *povera cosa*, comme les a un jour appelés Michel-Ange, parlant à Jules II — ce sont

autant de représentans de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, dont chacun a une expression différente, une attitude finement nuancée. Adam, Abraham, Moïse, David, Jérémie et Judas Machabée, alternent ici avec saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, saint Jean l'Évangéliste, saint Étienne et saint Laurent : association grandiose, qui renoue la chaîne des temps, et reconstruit la suite des générations depuis le premier homme et les premiers patriarches jusqu'aux premiers compagnons du Christ et aux premiers martyrs de la nouvelle Loi. Remarquez aussi le goût délicat avec lequel, autour du Saint-Esprit, les quatre animaux symboliques ont été remplacés par de ravissans petits messagers ailés qui déploient triomphalement les quatre Évangiles. Mais l'innovation la plus originale, la plus saisissante, c'est cette immense voie lactée d'en haut, croisée de rayons d'or et enveloppée de vapeurs légères, transparentes, à travers lesquelles des myriades d'âmes paraissent et disparaissent, montent et descendent, se balancent et s'envolent : spectacle kaléidoscopique d'une magie indicible, vrais *dissolving views* de l'Empyrée. Je n'ai point souvenir d'un motif semblable chez aucun des prédécesseurs ou contemporains de Raphaël ; Raphaël lui-même ne l'a reproduit qu'une seule fois ensuite, dans la Madone de Saint-Sixte. Et ce fond vaporeux, parsemé d'étoiles et de « papillons divins », pour parler avec Dante, il est encore relevé de chaque côté par un groupe admirable : de chaque côté, trois génies superbes, d'une beauté radieuse et d'une couleur éclatante, s'élançant dans l'espace avec le mouvement impétueux des Victoires antiques, avec le mouvement presque des saintes Bacchantes : on dirait des déesses échappées du *Parnasse* voisin... Tous ces traits ingénieux et imprévus, toutes ces touches fraîches et lumineuses contribuent à rasséréner l'aspect sévère et hiératique de ces régions élevées, et à les rapprocher de la tonalité vigoureuse dans laquelle est rendue l'*Église militante* en bas, l'assemblée des fidèles.

L'assemblée est censée remplir un vaste hémicycle qui représente l'abside en construction du nouveau Saint-Pierre. A gauche, derrière la figure significative de Bramante, on aperçoit dans le lointain les échafaudages d'une *fabbrica*, avec des ouvriers portant des blocs de marbre ; du côté opposé, à droite, la puissante muraille s'élève déjà au-dessus de la hauteur d'homme ; l'autel, au milieu, porte l'inscription : *Julius II pontifex maximus*, et sa position isolée, ainsi que sa forme cubique, font penser à une pierre fondamentale, celle que le Rovere a consacrée dans la fameuse tranchée, le samedi *in albis* 1506. Parmi plusieurs dessins précieux de Raphaël, conservés à Windsor et reproduits dans la col-

lection Braun, il se trouve un projet primitif de cette partie de la *Disputa* avec une architecture beaucoup plus développée et qui marque encore plus nettement l'intention, — intention superbe : la Sainte Trinité, la milice céleste et toute la chrétienté des siècles passés, sont invoquées en témoins de la grande entreprise du pape ! Il n'est pas sans intérêt de rappeler que, dans la célèbre fresque du *xiv^e* siècle de la chapelle des Espagnols, à Florence, l'*Eglise militante* se dessine également sur les masses imposantes d'une cathédrale encore en construction, le dôme de Santa Maria del Fiore ; mais là doit s'arrêter toute comparaison entre le récit du *cappellone* — récit ingénu, épisodique, *novelliste* — et la page inspirée et sublime de notre *Stanza*,

poema sacro

Al quale ha posto mano e cielo e terra...

Le ciel et la terre, le monde visible et le monde surnaturel, rarement artiste a réussi à les comprendre dans un même cadre, sans scinder le tableau et faire œuvre disparate : Raphaël, lui aussi, est venu plus d'une fois s'échouer contre cet écueil. Voyez, par exemple, son *Couronnement* et sa *Transfiguration* qui sont à quelques pas de nous, à la Pinacothèque : dans l'une comme dans l'autre de ces œuvres, vous serez forcé de reconnaître la même solution de continuité ; à l'une comme à l'autre manque le trait d'union indispensable, et si difficile à trouver, entre la vision en haut et la scène terrestre en dessous. Mais il ne manque pas à la *Dispute* ! Le trait d'union, — trait de génie dont on ne saurait assez méditer la profondeur, — il est là, dans cet ostensor placé sur l'autel avec le Saint-Sacrement. Le mystère le plus auguste de notre culte vous apparaît ici comme la continuation et le prolongement en ligne directe, perpendiculaire, du mystère suprême de la Sainte Trinité qui occupe la partie supérieure de la fresque ; en ligne horizontale, il forme le point de mire et le point d'attraction des groupes des fidèles : il est effectivement le point central de toute la composition.

On a défini la *Cène* de Léonard de Vinci « l'action multiple d'une parole sur une réunion d'hommes » : dans la *Dispute*, vous voyez l'action multiple d'un dogme sur une assemblée de croyants. C'est une symphonie spirituelle et mystique dont l'accord fondamental est donné par les quatre figures les plus rapprochées de l'autel, les quatre grands docteurs de l'Eglise. Saint Grégoire contemple le mystère dans un recueillement heureux ; saint Jérôme est plongé dans la méditation d'un texte sacré qui s'y rapporte ; saint Ambroise s'oublie complètement dans l'extase, tandis que

saint Augustin est déjà assez maître de lui-même et maître de son sujet, pour dicter des considérations sur la matière à un jeune homme assis à ses pieds. Ces quatre notes de foi, de recherche, d'enthousiasme, et d'exposition doctrinale, sont répétées et répercutées, à des degrés très variés et avec des nuances infinies, dans le reste de l'assistance, composée de papes et d'évêques, de prêtres et de laïques, d'hommes de tout âge et de toute condition. Ne cherchez pas à savoir leurs noms; et, puisque l'artiste s'est contenté d'indiquer seulement les quatre docteurs avec saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure par des inscriptions expresses dans leurs auréoles, n'allez pas au delà de ses intentions et n'essayez pas, à la suite d'une critique fourvoyée, de vouloir identifier les diverses figures au moyen d'inductions et hypothèses abstruses; mais étudiez leurs diverses attitudes et leurs expressions diverses, et rendez-vous compte des sentimens et des idées qui animent chacun des fidèles. Regardez le geste magnifique de cet homme qui est placé en face de saint Ambroise, ou de cet autre qui se penche sur saint Jérôme; regardez surtout ces trois jeunes gens courbés derrière le siège de saint Grégoire, le groupe à mon sens le plus admirable de tous. Raphaël, on l'a remarqué très justement, a emprunté l'idée de ce groupe à l'*Adoration* de Léonard qui est aux *Uffizi*; mais qu'il l'a rehaussé et rendu tout autrement saisissant rien que par le milieu où il l'a placé! Au milieu de tant et de si importans personnages qui scrutent et discutent, qui acquiescent ou qui hésitent, qui s'interrogent ou qui s'exaltent, ces trois jeunes gens ne demandent rien, ne raisonnent point, ne lèvent même pas les yeux, et adorent silencieusement, humblement, dans la simplicité de leur cœur: ils sont aussi les seuls à être à genoux!... Suivez ainsi du centre, de l'autel, les modulations et ondulations de l'hymne sacré jusqu'à ce qu'il s'exhale et expire des deux côtés de la fresque; à ces limites, vous verrez les têtes bien caractérisées et bien connues de Fra Angelico, de Dante, et de Savonarole. L'introduction en ces lieux du plus mystique des peintres et du plus religieux des poètes n'a pas besoin de commentaire; je me permettrai seulement de noter certain avertissement de Dante au début du *Paradis*: « que ceux-là seuls pourront suivre son sillage sur la haute mer, qui de bonne heure ont tendu leur cou vers le *pain des anges*, ce pain dont on vit ici, mais dont jamais on ne se rassasie (1)... » Il se

(1) *Voi altri pochi, che drizzaste il collo
Per tempo al pan degli angeli, del quale
Vivesi qui, ma non sen vien satollo,
Metter potete ben per l'alto sale
Vostro navigio, servando mio solco...*

Parad., II, 10-15.

peut que Savonarole ait dû son éclatante réhabilitation dans la demeure des papes, dix ans après sa condamnation à mort comme hérétique, avant tout à la rancune de Jules II contre son prédécesseur, le Borgia; mais la raison déterminante pour l'artiste a certainement été la dévotion exceptionnelle du martyr pour le Saint Sacrement, circonstance qui a joué un rôle si considérable dans la tragédie finale de 1498. Car il est évident que c'est surtout la notoriété d'une telle dévotion qui a décidé du choix des personnes dans la partie inférieure de la *Dispute*: on ne s'expliquerait pas autrement la préférence donnée ici par exemple à saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure sur saint Dominique et saint François d'Assise.

Pensée bien étrange pourtant que celle de faire d'un dogme transcendant le pivot d'une action animée, et de réunir tous les personnages du drame autour d'un mystère insondable! D'autant plus étrange, en effet, que jamais peintre italien ne s'était avisé jusque-là de prendre le Saint Sacrement pour sujet d'une composition développée... Mais nous sommes en 1509, et moins de deux lustres nous séparent des thèses de Wittenberg. Avant de descendre dans sa tombe si prématurée, Raphaël entendra déjà les sourds grondemens d'une tempête déchaînée au nord contre cette basilique de Saint-Pierre dont il a ici annoncé les futures splendeurs, et contre cet ostensor avec l'hostie auquel il a dû une de ses plus heureuses inspirations. Ce point central de la *Dispute* deviendra le point central de toutes les disputes du siècle, de ses controverses, de ses luttes, de ses guerres inexpiables; et bientôt le monde sera — et demeurera, hélas! — partagé entre deux camps, pour confesser ou répudier le mystère de la Transsubstantiation... Je ne puis me défendre de reconnaître un signe du temps dans cette fresque sainte de la *Segnatura*, et de voir quelque chose de providentiel dans ce fait, qu'à la veille même de la catastrophe, au seuil de la Réformation, l'art chrétien soit venu affirmer hautement le dogme menacé dans un avenir si prochain, et le glorifier par le plus grand de ses génies dans le plus magnifique de ses sanctuaires!

III

— N'était-ce point un signe du temps aussi, monseigneur, que cette *École d'Athènes* que nous voyons ci-contre? Et, placée en face de la peinture sacrée et mystique de la *Dispute*, cette page profane et lumineuse n'annonçait-elle pas un principe tout autre et bien opposé?... Exalter la science, la philosophie, à l'égal de la

religion et de ses divins mystères, exalter Aristote et Platon à l'égal des grands docteurs de l'Église : que l'idée était nouvelle et hardie ! On dirait une déclaration des droits de la raison contre l'omnipotence du dogme...

— Eh ! cher monsieur, est-ce qu'au campanile de Giotto les sept Disciplines de la Science ne figurent pas à côté des sept Sacrements et des sept Béatitudes ? Est-ce que dans la chapelle des Espagnols les grands sages de l'antiquité ne sont pas placés sur la même ligne que saint Augustin, saint Jérôme, et saint Jean Damascène ? Et pourquoi faire honneur à Raphaël d'une « hardiesse » qui n'en fut pas une et qui, dans tous les cas, n'était pas de son invention ?...

... Il y avait bien de la vivacité, de l'irritation presque, dans la riposte de l'excellent chanoine ; mais, se tournant aussitôt vers la fresque si malencontreusement par moi interprétée, il reprit sur un ton plus calme et avec une ironie indulgente :

— Ah ! si les visiteurs des Stances voulaient bien laisser au vestiaire, à côté de leurs cannes et de leurs ombrelles, certaines idées de leur siècle !... Ce siècle a tellement pris l'habitude de considérer la raison comme l'opposé de la foi, de regarder la philosophie comme l'ennemie déclarée de la religion, qu'il ne sait plus voir les phénomènes du passé que sous ce prisme décevant. On nous a déjà « construit » un Dante déchiré par le doute philosophique, un Dante même « hérétique, révolutionnaire et socialiste » ; et vous voilà en bon chemin de nous fabriquer un Raphaël franc-maçon ! Détrompez-vous, cher monsieur ; ce n'est point la Science orgueilleuse et prépotente de nos jours que le jeune Santi a entendu glorifier en ces lieux ; il y a célébré la science scolastique de son temps, la science du *trivium* et du *quadrivium* avec ses sept « arts libéraux » ou sept « disciplines » : la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie...

C'était là une donnée bien ancienne déjà, bien connue de nos artistes, et il est intéressant d'en suivre le développement depuis le ^{xiii}^e siècle jusqu'à l'époque de Raphaël. Sur sa célèbre chaire de la cathédrale de Sienne, ainsi que sur la grande Fontaine de Pérouse, Nicola Pisano a figuré les sept disciplines du *trivium* et du *quadrivium* en allégories féminines avec des emblèmes variés. Au campanile de Giotto, du siècle suivant, on voit ces allégories remplacées par des personnages grecs et romains qui représentent les « arts libéraux » en action. Bientôt après, dans la chapelle des

Espagnols, les deux systèmes sont combinés ensemble : les allégories féminines trônent avec leurs emblèmes dans des niches splendides, et aux pieds de chacune d'elles est assis un sage de l'antiquité, drapé d'une manière bien fantastique : l'astronome Ptolomée, entre autres, confondu par erreur avec le roi du même nom, porte bravement la couronne ; et ce plaisant qui-proquo se continuera ensuite dans le cadre de Melozzo da Forlì, et jusque dans la fresque de Raphaël qui est ici devant nous. De la série des tableaux, ayant pour sujet les *Sept arts libéraux*, que Melozzo avait composés pour la bibliothèque du duc d'Urbin, Federigo da Montefeltre, quatre pièces nous sont parvenues, et ornent aujourd'hui les musées de Londres et de Berlin. C'est toujours la combinaison imaginée par le peintre du *cappellone* : une Science sur le trône et un adepte magnifiquement costumé à ses pieds, ou plutôt à genoux devant elle sur les gradins ; le fond pourtant est déjà d'une architecture somptueuse, et l'adepte rappelle par ses traits quelque contemporain : le dévot agenouillé devant la Dialectique est le prince Federigo en personne ! Enfin, la salle dite des Classiques, dans l'*appartamento Borgia*, ici au Vatican, forme comme l'avant-dernier anneau de la chaîne qui, de la cathédrale siennoise, va jusqu'à la *Stanza della segnatura*. Le cycle des sept Disciplines, peint dans cette salle des Classiques par Pinturicchio, ne diffère pas essentiellement de la donnée reçue ; mais chaque allégorie a pour fond un portique ou un paysage à vastes proportions, et pour entourage un grand nombre de personnes, maîtres, disciples et gens de conditions diverses ; dans le cortège de la Géométrie on remarque même un individu en turban, allusion généreuse aux services rendus dans cette partie de nos connaissances par les adorateurs du Coran. — Pour conclure ce rapide aperçu, un mot encore sur les formules par lesquelles tous ces prédécesseurs de Santi ont cherché à caractériser chacune des sciences. L'Astronomie est presque toujours représentée avec un globe ; la Géométrie avec un compas, une équerre ou un disque ; la Musique avec une harpe, un orgue, une viole ou quelque autre instrument ; l'Arithmétique avec un *abacus*, la table de Pythagore ; la Grammaire est accompagnée d'un ou de plusieurs enfans. A côté de ces attributs clairs et prégnans, on en rencontre aussi d'obscurs et de spécieux : une corne d'abondance ou une paire de serpens désignent la Dialectique ; la Rhétorique porte une couronne de laurier, ou est armée d'une épée et d'un bouclier ; le plus souvent, elle tient dans ses mains un livre ou un rouleau. C'est que ces deux sciences, éminemment abstraites, présentaient à tout essai de caractéristique des difficultés presque insurmontables. Raphaël

lui-même en a fait l'expérience dans son *École d'Athènes*, du moins pour ce qui regarde la Rhétorique.

Car — et des esprits judicieux ont déjà eu l'occasion de le remarquer, — tout en éliminant de sa grande composition les trônes et les personnifications, les allégories et les symboles, et en traçant du savoir humain un tableau vivant et dramatique, le peintre d'Urbin n'en a pas moins compris ce savoir selon les idées de son temps, comme *trivium* et *quadrivium*, et cherché à en faire distinguer et reconnaître les sept parties traditionnelles. A gauche, tout à fait au bord de la fresque, un vieillard avec un enfant, un adolescent et un homme d'âge moyen, réunis tous autour d'un livre ouvert placé sur une base de colonne servant de pupitre, forment la division de la *grammaire*. Celle de l'*arithmétique* et de la *musique* vient tout de suite après, au premier plan en bas. Raphaël a ingénieusement profité de la figure déjà consacrée de Pythagore pour lier ensemble les deux sciences sœurs. Le philosophe de Samos n'a-t-il pas dit que tout dans l'univers était harmonie et nombre? Et de même, Boèce, le législateur par excellence des sept disciplines, a enseigné que la Musique ne devenait une science qu'à condition d'être mise en rapport avec l'Arithmétique. Aussi n'est-ce point le simple *abacus* qui fait ici fonction d'attribut : le jeune homme agenouillé aux pieds du chef de l'école de Crotone lui présente la table harmonique avec les signes du *diapason* et les chiffres « divins » de la *décade*. L'homme en turban penché sur Pythagore est un trait emprunté à Pinturicchio, et marque la part des Arabes dans les études mathématiques. Du côté opposé, à droite, vous voyez la *Géométrie* et l'*Astronomie*. Le groupe célèbre dans lequel Archimède ou Euclide, sous les traits de Bramante, dessine avec son compas des triangles sur une ardoise, parle bien clairement. Il ne peut exister de doute non plus sur la signification des deux sages qui se dressent derrière ce groupe, et dont l'un tient un globe terrestre, l'autre une sphère étoilée : Ptolomée se révèle par sa couronne usurpée, tandis que le visage ainsi que le costume oriental de son compagnon — le Zoroastre de Vasari — reportent la pensée vers les peuples de la Chaldée et de Babylone, qui ont les premiers approfondi la marche des corps célestes. En revanche, et pour des raisons que j'ai déjà eu l'honneur de vous indiquer, on ne devine pas aussi aisément la Rhétorique dans le puissant personnage — Démosthène probablement — assis en bas, tout au milieu, au premier plan, et qui, isolé du reste du monde et absorbé dans sa pensée, trace négligemment des caractères sur une feuille de papyrus. Après réflexion, vous vous direz pourtant que c'était, somme toute, la seule manière de

représenter en peinture la science des lettres et du style éloquent. Raphaël semble avoir longtemps hésité devant l'ardu problème et n'avoir pris sa décision qu'au dernier moment, car cette figure, importante à tous les points de vue, manque encore dans le magnifique carton de notre fresque qui est conservé à l'Ambrosienne de Milan. Quant à la Dialectique, elle a été réalisée ici avec une hardiesse et un bonheur également admirables : la première des sciences — *disciplina disciplinarum*, comme on l'appelait alors — occupe toute la partie supérieure de la composition, et nous donne le spectacle éblouissant des principaux systèmes philosophiques de l'antiquité.

N'allez pas cependant croire avec bon nombre de commentateurs que Raphaël ait songé ici à une histoire suivie et complète de la spéculation hellénique, et laissez les pédans remuer devant notre fresque leurs poudreux in-folio. Pour vous orienter dans cette composition merveilleuse et en jouir comme d'une œuvre d'art qu'elle est, l'érudition courante du commun des mortels vous suffira ; le peintre lui-même s'en est bien contenté ! Platon et Aristote vous sont déjà désignés par les titres des livres qu'ils tiennent en mains, et vous ne vous tromperez guère en saluant les disciples de l'Académie et du Lycée dans les cortèges rangés des deux côtés de ces maîtres. Plus loin, à gauche, Socrate, au masque de Silène, fait une de ses insinuantes démonstrations devant une réunion d'auditeurs comme il aimait à en rencontrer sur la place publique d'Athènes : quelques bourgeois et artisans, un ravissant éphèbe, un splendide guerrier qui est sans doute Alcibiade. En face de vous, sur les marches du temple, Diogène se prélassait au soleil, couvert de haillons et objet de risée pour deux épicuriens au-dessus de lui, l'un troussé et frisé avec toute l'élégance d'un petit-maitre, l'autre plus âgé mais au type éminemment sensuel. Derrière eux, la tête appuyée sur la plinthe du grand pilier, quelque sectateur de Pyrrhon contemple avec un sourire narquois un bon jeune homme qui, dans la posture la plus incommode, prend des notes avec acharnement et ne veut rien laisser perdre des *verba magistri*. Que si maintenant, dans cet acharné preneur de notes vous vouliez voir, avec certains auteurs, un délicieux représentant de l'éclectisme, je n'aurais pas d'objection, et je vous approuverais sans réserve de donner ensuite le nom de stoïcien au vieillard superbe qui se tient debout à quelques pas de là et sait si bien se draper dans sa toge, dans son isolement et dans son orgueil. Sur le même plan, mais dans la pénombre, vous voyez s'avancer du fond, le bâton à la main, un grave pèlerin au profil vénérable, à la barbe longue, au costume sacerdotal : il

vous est permis de le prendre pour un des sages légendaires de la Grèce quasi mythique, un Thalès ou un Bias revenu des bords du Nil ou de l'Euphrate.

Je ne vous engagerais pas à pousser beaucoup plus loin les identifications. Pour l'*École d'Athènes*, comme pour la *Dispute*, je vous dirai toujours : Laissez là les noms, étudiez les personnages en eux-mêmes, dans leurs expressions, dans leurs mouvements, dans leurs rapports et contrastes ! Quel type de concentration intellectuelle que ce Pythagore au crâne formidable, et que de nuances dans l'attitude de tous ceux qui forment son entourage ! Le vieillard qui tâche de surprendre et de copier ce que l'illustre chef écrit dans son ouvrage, a déjà fait l'admiration de Vasari : « Il avance la tête et le menton, dit-il, comme s'il voulait par là agrandir et allonger sa plume... » Plus célébré encore a été de tout temps le groupe de la *Géométrie*, avec les quatre jeunes gens penchés sur le problème que leur trace le compas du maître. Pour ce ravissant *quatuor*, Raphaël, il est vrai, s'est inspiré d'une pensée de Giotto dans l'*Ascension de saint Jean* qu'on voit à Santa-Croce ; mais si le motif de gradation mimique est le même chez les élèves d'Archimède et les disciples contemplant le tombeau vide de l'apôtre, la composition, ici, est tout autrement pondérée et harmonieuse que dans la chapelle Peruzzi, sans parler de la grâce et de la beauté de tous ces adolescents, de la puissance du dessin et du raccourci dans la figure du vieux maître qui fait la démonstration. — Dans le troisième et principal groupe, celui de Socrate, observez le jeu de physionomie si varié chez les différens auditeurs, depuis Alcibiade revêtu de sa brillante armure, jusqu'au bonhomme emmitoufflé dans son énorme bonnet ; notez aussi le geste familier et expressif, la défroque pauvre mais noble, la laideur captivante du grand « accoucheur des esprits » ; n'oubliez pas non plus le personnage solennel, morose, tout enveloppé dans son large manteau frangé, qui se tient derrière le philosophe populaire, ne semble pas trop goûter son discours, et qui pourrait bien être un sophiste. — Et cet autre philosophe populaire, — un Socrate dévoyé, un sage non plus de la rue, mais du ruisseau, — qui prend ses ébats sans se soucier du reste du monde ! Pour juger de l'originalité saisissante de cette conception de Diogène, il faut se reporter au carton de l'Ambrosienne : la fresque, déplorablement ruinée en cet endroit, ne donne qu'une très faible idée du Cynique tel que l'a imaginé Santi et qu'il l'a si finement rapproché des deux épicuriens : le contempteur des joies et des biens de la terre et ceux qui font du plaisir le but suprême de la vie se servent mutuellement de relief et de repoussoir ! — Une

intention non moins fine a réuni tout près de là, dans un même épisode, le sceptique et l'éclectique; c'est à coup sûr une des petites scènes les plus vivantes et les plus charmantes de l'immense drame. Et n'êtes-vous pas frappé, en outre, combien le pyrrhonnien ici ressemble à notre excellent ami M. de Voltaire? Il a ses traits, son *ricitus*, sa perruque et jusqu'à sa stature longue, maigre et voûtée!... On aime, après avoir contemplé cette tête de sceptique, à se retourner vers les disciples de l'Académie et du Lycée, à lire sur leur visage l'admiration, le respect et la gratitude qu'ils portent à leurs maîtres. Et que dire de ces deux maîtres eux-mêmes qui sont placés au centre de la vaste composition et donnent la pensée intime de l'œuvre! Jeune, robuste, les traits marqués au coin d'un certain positivisme, s'il est permis d'employer un tel mot, Aristote abaisse sa droite au sol, tandis que Platon, au front illuminé, à l'allure de poète et de prophète, lève sa main vers le ciel. L'un en appelle à la méthode expérimentale et à l'analyse; l'autre, à l'intuition et à la synthèse: ils indiquent les deux orientations, les deux pôles de la philosophie grecque, — et de toute philosophie...

C'est que, dans son labeur incessant pour connaître la raison des choses, — *causarum cognitio*, comme s'exprime l'inscription au-dessus de notre fresque, — l'esprit humain, en effet, ira toujours d'Aristote à Platon et de Platon à Aristote, sans jamais se reposer définitivement dans l'un ni dans l'autre des deux systèmes. *Corsi, ricorsi*, a dit Giambattista Vico: nous progressons en spirale, mais la marche n'en est pas moins circulaire, et le *ritorno al segno* constant, périodique... A l'âge héroïque de la philosophie chrétienne, au temps de saint Augustin et de saint Ambroise, ce sont les idées platoniciennes qui ont dominé le monde et inspiré toute spéculation. Avec le développement de la science scolastique, les catégories du Lycée l'emportèrent, et Aristote devint le *maestro di color che sanno*. Les principes de l'Académie reprirent la vogue au déclin du moyen âge et exercèrent même une fascination extraordinaire sur le monde du *Rinascimento*; mais la méthode inductive du Stagyrte ne tarda pas à être remise de nouveau en honneur par l'enseignement des Jésuites et les doctrines de Bacon. Il serait aisé de tracer ainsi l'alternance des deux courans jusqu'à l'heure présente; mais j'aime mieux attirer votre attention sur la merveilleuse équité avec laquelle Raphaël, dans cette *École d'Athènes*, a su tenir la balance égale entre l'auteur du *Timée* et celui de l'*Éthique*, malgré la prépondérance du platonisme à l'aube du *cinquecento* et la défaveur alors générale du Péripatéticien. L'art s'est montré, de la sorte, plus phi-

losophique ici que la philosophie à la mode, que le système triomphant du jour! Et quoi d'étonnant d'ailleurs? N'est-ce point la mission propre de l'art de concilier la réalité et l'idéal, d'unir l'analyse à la synthèse? et Platon et Aristote ne figurent-ils pas déjà ensemble comme les représentans de la *disciplina disciplinarum* au campanile de Giotto et dans tel tableau du xiv^e et du xv^e siècles? Jamais pourtant cette union des deux maîtres n'a été proclamée avec autant de force et d'éclat que dans la peinture de la *Segnatura* : ils sont présentés là, devant nous, chacun dans son droit légitime et souverain. Si du côté de l'un vous remarquez la statue d'Apollon, du côté de l'autre se dresse celle de Minerve; ils sont au même plan, se détachent sur le même ciel bleu et limpide, enseignent dans le même temple, — et ce temple est le futur Saint-Pierre! La nouvelle basilique, dont vous n'avez fait qu'entrevoir les premiers fondemens dans la *Dispute*, vous pouvez en admirer ici l'intérieur tout achevé, tout orné, tel que le rêvait Bramante et qu'il l'a bien voulu dessiner, dit Vasari, pour son jeune compatriote et ami. Magnifique par sa perspective pittoresque, l'architecture de l'*École d'Athènes* est encore plus magnifique par sa perspective morale : la pensée grandiose, ou, si vous l'aimez mieux, la grandiose utopie de la Renaissance, elle est là tout entière!...

IV

La radieuse peinture! — dit le chanoine, après avoir contemplé quelque temps en silence le *Parnasse*, vers lequel il s'était approché en s'aidant de mon bras; — la suave et radieuse peinture, et que tout y est grâce, noblesse, poésie! Le ciel, malheureusement si délabré aujourd'hui, laisse encore voir par endroits sa limpidité d'autrefois; le rocher, la verdure, la source jaillissante et le bois de lauriers envoient à l'âme des bouffées de fraîcheur. Les personnages, beaux, splendides, et plutôt dispersés que groupés, échangent au passage des regards et des paroles, s'ils n'aiment mieux s'abandonner à des attitudes d'une mollesse et d'une langueur ineffables. Voyez Sapho dans sa pose serpentine au versant de la montagne! Regardez les trois Piérides, si gracieusement entrelacées, tout près de l'Apollon, et dont l'une appuie sa tête sur l'épaule de sa sœur — encore une réminiscence de Giotto, de son *Banquet d'Hérode* dans la chapelle Peruzzi, soit dit en passant! Ne cherchez pas dans cette composition ravissante l'ordonnance savamment combinée, les contrastes profonds, les expressions puissantes de la *Dispute* et de l'*École d'Athènes*. Descendu des hauteurs de la théologie et de la philosophie dans ce vallon boisé

et fleuri des Muses, Raphaël semble uniquement donner carrière à sa fantaisie d'artiste, n'évoquer des images que pour le plaisir des yeux. Il n'en a pas moins écrit ici une grande page d'histoire, saisi au vif un des côtés essentiels d'une époque mémorable. Il nous fait sentir comment cette haute Renaissance comprenait la douceur de vivre, la joie de *renaître*...

Vous rappelez-vous le *Parnasse* de Mantegna du Louvre, une des plus délicieuses œuvres de ce maître illustre, une des plus charmantes reproductions d'un sujet mythologique vers la fin du *quattrocento*?... Au-devant d'un rocher formant arcade, les neuf Muses exécutent leur danse au son de la lyre d'Apollon; en face de ce dieu, à droite, Mercure s'appuie sur un Pégase aux ailes déployées et d'une invention magnifique; tout en haut, sur le sommet de la grotte, Vénus, debout au pied de son lit, reçoit les adieux de Mars, tandis qu'à quelques pas de là, l'espiègle Amour dirige une sarbacane sur Vulcain, qui sort menaçant de sa forge en dessous... Rapprochez par la pensée ce rêve printanier, ce conte des fées du grand Padouan, rapprochez-le de la fresque de Raphaël qui ne lui est postérieure que de quinze ou vingt ans. Point de rêveries ni de féeries dans le *Parnasse* de l'Urbinate : le monde mythologique y a sa présence réelle, actuelle; ou pour parler plus juste, c'est le monde actuel, c'est la génération de l'artiste qui se sait et se complait dans un âge d'or revenu sur la terre — *Astræa redux*! Est-ce bien la montagne de Phocide qui est là devant nous; n'est-ce point plutôt un de nos jardins si connus aux terrasses étagées et aux rochers rapportés? Les hôtes de ces lieux enchantés ne vous font-ils pas l'effet des *donne e cavalieri* prenant le frais dans les bosquets du château d'Urbino, du château de Ferrare, de la villa de la reine de Chypre, et devisant sur les deux grands sujets de la vie d'alors, *amore e cortesia*? On dirait un chapitre des *Asolani* de Bembo ou du *Cortegiano* de Castiglione, — n'était, à gauche, en haut, ce vieillard aveugle et inspiré qui, bien plus que l'Apollon, domine tout le tableau et l'éclaire d'un rayon vraiment divin. Il fait résonner le clairon de l'Iliade dans ce milieu de Décameron, sans trop l'émouvoir, il est vrai.

Quelle figure que cet Homère, quel geste et quelle expression! De stature presque colossale, et le visage merveilleusement illuminé par les ténèbres mêmes qui lui voilent le regard, le chanfrein s'avance et entonne une de ses immortelles rhapsodies. Le jeune homme qui transcrit ses paroles ailées, — comparez-le avec l'Éclectique d'un côté, et de l'autre avec l'adolescent qui écrit sous la dictée de saint Augustin! — s'oublie et s'arrête, saisi de ravis-

sement; et Apollon lui-même lève les yeux en extase, tout en accompagnant sur son violon la voix de l'aède. Car il l'*accompagne*, notez-le bien : cela vous fera comprendre le choix du violon qui a offusqué tant de gens et donné lieu à tant de divagations. Un instrument pincé, un instrument tel que la lyre, n'aurait pas si bien marqué l'association intime et continue, l'*unisono* auguste dont le dieu honore

*L'altissimo poeta,
Che sovra gli altri com' aquila vola,
Che le Muse lattâr più ch'altro mai...*

Derrière le chantre de l'Illiade vous voyez surgir Dante, précédé de Virgile et d'un autre poète encore, dans lequel on a voulu reconnaître Raphaël, ce qui est tout simplement absurde : le peintre ne se serait pas représenté lui-même en pareille compagnie, et encore avec une couronne de laurier ! Je suggérerais bien discrètement le nom de Stace, l'auteur de la *Thébaïde* et second compagnon d'Alighieri dans son mystique voyage. Du reste, excepté Homère, Virgile, Dante et Sapho, toutes les autres dénominations transmises par Vasari, ou proposées par les écrivains modernes, sont sujettes à caution : la seule chose certaine, c'est que Raphaël a entendu placer dans son *Parnasse* divers poètes de l'antiquité et du monde chrétien, sans se préoccuper beaucoup de l'histoire littéraire, ni même trop se soucier de la fidélité iconique. Laissons donc à ceux que cela amuse le soin de discerner ici les Anacréon, les Corinne, les Sannazar et les Tebaldeo ; de rechercher aussi les statues et les bas-reliefs classiques dont le peintre a pu faire son profit pour cette fresque. Recherche légitime, à coup sûr, si seulement les résultats en étaient plus convaincans ! Pour ma part, j'hésite à retrouver *Ariane* dans la Muse à droite d'Apollon, ou les traits du *Laocoon* dans la tête d'Homère, tout enflammée d'un *furor divinus* : le magnifique dessin original de cette tête, conservé à Windsor et reproduit dans la collection Braun, ne vient nullement à l'appui de la singulière conjecture ! Que l'antiquité ait eu toujours plus de prise sur Raphaël à mesure qu'il avançait dans les travaux de cette *Stanza*, cela n'est guère contestable ; mais l'évolution se manifeste bien plus, à mon sentiment, dans la conception générale des figures que dans des emprunts de détails. Personne, à ce que je sache, n'a encore découvert les modèles anciens des trois allégories de la Force, de la Prudence et de la Modération que nous voyons ci-contre ; ce sont cependant, de toutes les peintures de la *Segnatura*, celles où l'influence classique se révèle de la manière la plus éclatante...

Notre art chrétien a été rarement heureux dans la représentation isolée des Vertus, des Vices et d'autres idées morales et abstraites. Il n'a pas eu à sa disposition, comme l'art grec, une mythologie épanouie, riche de types divers consacrés par le culte et la poésie, et entrés à jamais dans la conscience populaire. Nos peintres et sculpteurs devaient puiser dans leur propre fonds, inventer des signes d'intelligence avec le public, pour ainsi dire, imaginer des emblèmes plus ou moins expressifs; et rien d'étonnant qu'ils aient souvent glissé dans l'équivoque et le subtil. Pour caractériser, par exemple, la Modération, la *Temperantia*, ils lui mettaient dans les mains deux vases de grandeur inégale et d'un contenu différent : la figure était censée ainsi mêler et tempérer une boisson, « mettre de l'eau dans son vin, » comme disent les Français! Vannucci au *Cambio* et Sansovino à Santa Maria del Popolo n'ont pas reculé devant un motif aussi saugrenu! Seuls Giotto, dans l'*Arena*, et Andrea Pisano, dans les reliefs de la porte du *Battistero*, ont trouvé pour quelques-unes des vertus chrétiennes des inspirations fortes et belles; et je n'hésite pas à nommer Raphaël immédiatement après, en arrêtant le regard sur cette quatrième grande fresque de la *Segnatura*.

C'est par leurs individualités bien plus que par les insignes extérieurs que Raphaël a tenu à caractériser les trois vertus cardinales qui accompagnent la Justice. La *Fortitudo* fait penser à une de ces figures grandioses dont Michel-Ange avait le secret; elle n'aurait même pas besoin du casque, de la cuirasse, des cnémides et du lion sur lequel elle est accoudée, pour être aussitôt saluée par nous comme la personnification de la Puissance. Au lieu de la lance, elle tient dans sa droite un vigoureux rameau de chêne, — le chêne des Rovere, — et le petit génie qui grimpe joyeusement sur elle pour cueillir un fruit de la branche, ajoute à la conception un trait délicat et touchant : ce n'est pas une force brutale que cette *Fortitudo*, c'est une force bienfaisante. — La *Temperantia*, du côté opposé, avec son regard alangui, son cou penché, sa tête douce et pudiquement enveloppée d'un foulard, nous reporte au contraire vers les *Mariæ gratiæ plenæ* de l'école ombrienne. La Modération dans la justice est bien près d'être la Clémence : aussi le petit génie à côté d'elle montre-t-il du doigt le ciel, source de toute miséricorde. Comme attribut, la *Temperantia* tient en main une bride : emblème souvent employé, moins bizarre que les deux vases avec de l'eau et du vin, spécieux pourtant; mais avec quel art exquis le peintre a-t-il su plier la bride en une véritable ligne de beauté! — Au centre, la *Prudentia* surpasse les deux autres allégories par le siège rehaussé aussi bien

que par la noblesse et la gravité de l'expression. Vannucci, au *Cambio*, a donné à cette vertu un caducée avec quatre miroirs autour, symbole de l'esprit circonspect qui regarde dans toutes les directions; l'élève du Pérugin a conservé l'intention du maître en la modifiant de la manière la plus ingénieuse. Sa *Prudence* a une tête de Janus, mais le second visage est formé d'un masque antique, très habilement arrangé en coiffure; elle a aussi deux *putti* délicieux à son service : l'un lui présente par devant un miroir, l'autre soulève un flambeau à la hauteur du masque... Audessus, du reste, de tous ces raffinemens de la pensée qui font d'ordinaire la principale joie d'un public éclairé, je mets, cela va sans dire, les qualités vraiment artistiques de cette peinture ravissante : l'ampleur ou la grâce des modèles, l'harmonie des lignes, le rythme de l'ordonnance. Et puisque nous sommes ici entre nous, et que je puis compter sur votre discrétion, je vous confierai même tout bas que je préfère de beaucoup les *Vertus* de notre *Stanza* aux fameuses *Sibylles* de la *Pace* qui les rappellent à tant d'égards, mais qui sont loin de les égaler pour la simplicité et le charme.

On s'est bien souvent demandé pour quelle raison Raphaël a interrompu à cette quatrième paroi la série de ses vastes compositions historiques et n'a point peint une réunion de législateurs, faisant suite à celle des théologiens, des philosophes et des poètes sur les trois autres murs? Un spirituel critique a voulu l'expliquer par la difficulté de mettre dans un tableau un congrès de jurisconsultes sans qu'ils aient l'air de beaucoup s'ennuyer et d'attendre impatiemment l'annonce du dîner : il me semble pourtant que le créateur de la *Dispute* et de l'*École d'Athènes* était de force à tourner l'écueil. L'explication sérieuse et vraie, vous la trouverez sans peine, je pense, en vous rappelant simplement que nous sommes ici dans la *camera signaturæ*, autrement dit dans un prétoire, et que les vertus cardinales étaient de tradition en un tel lieu. Au *Cambio*, le peintre les avait mises en face du président et de ses assesseurs; ici, où les membres du tribunal devaient siéger des deux côtés longs de la *Stanza*, les allégories d'usage eurent la place d'honneur sur la paroi la plus en vue, immédiatement sous le grand médaillon de la *Justice*. Pour la composition historique, il ne restait plus que les étroits compartimens inférieurs près de la fenêtre : Raphaël y a retracé la promulgation des deux grands codes du droit romain et du droit canon qui forment les fondemens de notre société européenne. Il a traité dans le style de bas-relief antique l'empereur Justinien remettant les *Pandectes* aux légistes de sa cour; pour Grégoire IX proclamant les

Décrétales, il s'est inspiré de la magnifique peinture de Melozzo da Forlì qu'on admire aujourd'hui dans la Pinacothèque vaticane, et a prêté au célèbre adversaire du Hohenstaufen les traits de Jules II.

Déjà sur les trois murs précédents, et à l'exemple de tant de maîtres illustres du *quattrocento*, le jeune Urbinate s'était complu à dessiner plus d'une figure iconique, mêlant aux personnages des siècles passés bon nombre de ses contemporains : Bramante, le duc d'Urbino, le jeune Federigo Gonzaga, le Pérugin et d'autres encore, sans s'oublier soi-même. Dans cette fresque des *Décrétales*, et évidemment sous l'impression de l'œuvre de Melozzo représentant Sixte IV comme fondateur de la bibliothèque vaticane, il n'a mis rien que des portraits, rien que des contemporains. Vous reconnaissez bien le futur pape Léon X dans le cardinal à droite de Jules II, ainsi que le futur Paul III Farnèse dans le dernier prélat du même côté. N'était une question de date qui me rend perplexe, n'était que Giulio de' Medici, le futur pape Clément VII, ne portait pas encore alors la pourpre, je n'hésiterais pas à donner son nom au prélat du côté opposé qui soutient le pluvial de Jules II : il rappelle si incontestablement le portrait authentique que Santi nous a laissé de Giulio de' Medici dans le célèbre tableau de Léon X du palais Pitti ! Raphaël aurait ainsi, en 1511, montré comme dans un cadre prophétique, comme dans un miroir de Banquo, le Rovere régnant et les trois pontifes qui devaient lui succéder !... Quoi qu'il en soit, tous les personnages de cette fresque, portent un cachet de réalité et d'exactitude bien remarquables ; il est même surprenant à quel point certains de ces types se sont perpétués jusqu'à nos jours. La tête que l'on voit à côté de mon problématique prélat a le masque napoléonien vraiment saisissant, et j'ai déjà souvent dit à notre cher M. de Rossi, le glorieux auteur de *Roma sotterranea*, qu'il n'avait qu'à laisser pousser sa barbe pour ressembler d'une manière frappante à l'*avvocato consistoriale* qui reçoit à genoux la bénédiction de Jules II. Seule la figure de Jules II lui-même — circonstance bien étrange au premier abord — manque de relief et de prestige !... Lorsqu'on se trouve pour la première fois en présence des *Décrétales*, on ne peut se défendre à cet égard d'un certain sentiment de déception. La peinture ne répond guère à l'idée qu'on s'est faite du *pontefice terribile*, du prêtre à l'âme de feu qui a projeté et exécuté tant de grandes choses. On a devant soi un vieillard usé, abattu, on dirait presque affaissé !... C'est que le pape ligurien a posé ici devant son artiste dans le moment le plus critique et le plus désolant de sa longue vie, au mois de juillet 1511. Il venait d'être chassé de

Bologne, trahi par son neveu le plus cher, déchiré au plus profond de son âme par le meurtre de son favori Alidosi, humilié par Louis XII et Maximilien, qui avaient décidé sa déposition et convoqué contre lui un concile à Pise. Le mois suivant, il tomba malade; tout le monde crut à sa fin, et les Colonna montèrent au Capitole pour y proclamer la république!... On sait comment le lion blessé se releva soudain dans toute sa vigueur, comment il fit face aux orages et sortit vainqueur dans l'année mémorable de 1512. Le lion, vous le retrouvez dans les deux portraits que Raphaël a faits de lui dans la *Stanza* voisine en cette année 1512; vous le retrouvez dans la *Messe de Bolsène* et surtout dans le *Châtiment d'Héliodore*.

Vous ne me demanderez pas d'entrer dans le détail de la *Pro-mulgation des Pandectes* : nous sommes en présence d'une ruine complète, et la seule chose à y noter c'est cette intention de bas-relief romain dont j'ai déjà parlé. Je ne vous dirai pourtant pas : *Guarda e passa*; je vous inviterai au contraire à vous poser à cette occasion une question bien troublante, bien douloureuse, et qu'on n'a encore jamais abordée en toute franchise. Que nous reste-t-il, au fond, de l'œuvre de Raphaël, de son travail propre, dans la *Camera della segnatura*?... Sept ans après la mort de Santi, les hordes du connétable de Bourbon ont envahi cette *stanza*, y ont détruit les marqueteries de Giovanni da Verona, brisé les vitraux de Guillaume de Marseille, allumé un feu pour se chauffer — au mois de mai! — et il est aisé d'imaginer la condition des fresques après une pareille visite. On les a restaurées alors pour la première fois. « Quel est le présomptueux et l'ignorant qui a *barbouillé* ces visages (1)? » demandait ici même, en 1546, le Titien à Sébastien del Piombo, sans se douter qu'il parlait au restaurateur en personne. Hélas! ces murs ont connu depuis lors encore plus d'un *imbrattatore*, et qui ne valait pas certes le *fra Sebastiano*... Je ne doute pas de la sincérité de Carlo Maratta lorsqu'il nous parle de son culte pour Raphaël; mais j'ai le cœur serré chaque fois que je relis les *Memorie* de son élève Urbani sur les *risarcimenti* exécutés par son maître aux stances et sur le fameux « vin grec » qui y a fait merveille dans les nettoyages. — En feuilletant tout récemment le *Voyage en Italie* de Goethe, j'ai été frappé de ses doléances sur l'aspect *crasseux* des peintures de notre *Camera*. Elles n'ont pas pourtant l'air si désolé aujourd'hui : on les a donc encore une fois « restaurées » depuis Goethe, depuis 1787, probablement au commencement de ce siècle, — et cette fois en ca-

(1) Gli domandò chi era stato quel presuntuoso ed ignorante chi haveva *imbrattati* quei volti?... LOD. DOLCE, *Dialogo della pittura*, 1557.

chette et en famille, puisqu'il n'en a pas été question officiellement!... Ne vous étonnez donc pas si le Diogène du carton de l'Ambrosienne ou l'Homère du dessin de Windsor-Castle défient toute comparaison avec la *Segnatura* de nos jours; car ce n'est qu'à travers des *risarcimenti* et des *imbrattature* qui se sont répétés de siècle en siècle, que nous apparaît dans cette enceinte le génie du divin Santi : *Stat magni Numinis umbra!*...

N'importe, il reste encore assez ici de son dessin et de sa composition pour nous faire entrevoir l'idéal que les plus hauts esprits de la Renaissance ont cru poursuivre à cette époque mémorable et que ce cycle des fresques a voulu glorifier : l'idéal grandiose d'une sorte de *callocagathie chrétienne*, si j'ose m'exprimer ainsi, et d'une harmonie universelle embrassant le monde classique et le monde catholique, la religion et la philosophie, l'Église et l'État, la vie spirituelle et la vie des plaisirs!... C'était un rêve, je le sais, et il eut un réveil terrible; c'était peut-être même une immense et coupable erreur, — beaucoup de bons esprits le croient aujourd'hui; — mais le rêve n'en fut pas moins sublime et l'erreur bien généreuse. Et quand je songe qu'au même moment, dans ces mêmes années 1509-11, où Raphaël travaillait à ce cycle magique de la *Segnatura*, un autre génie, un Titan suspendu à une voûte au dessous de ces « Chambres supérieures » y retraçait la *Création de l'homme* et faisait parler les *Sibylles* et les *Prophètes!*... Allez, c'était une grande époque que l'époque du pontefice terrible.

Avons-nous assez bavardé!... Il est temps de finir : vous me ferez encore manquer les offices à la *Cappella del Coro*. Adieu, cher monsieur, ou plutôt au revoir! Revenez souvent dans notre *Segnatura*, et tâchez de regarder ces peintures avec les yeux d'un homme du *cinquecento*. Méfiez-vous en ce lieu des idées courantes de notre siècle, — et surtout gardez-vous bien des *novateurs*.

JULIAN KLACZKO.

LE PASSAGE DU NIÉMEN

I

L'IRRUPTION ⁽¹⁾

I

Le 10 mai 1812, le *Moniteur* publiait la note suivante, sous la date de la veille : « L'empereur est parti aujourd'hui pour aller faire l'inspection de la Grande Armée, réunie sur la Vistule. Sa Majesté l'Impératrice accompagnera Sa Majesté jusqu'à Dresde, où elle espère jouir du bonheur de voir son auguste famille. Elle sera de retour au plus tard en juillet. » Napoléon partait officiellement pour Dresde, pour Varsovie, et subrepticement pour Moscou. Sous couleur de faire un voyage de convenance et d'apparat, doublé d'une inspection militaire, il allait prendre le commandement de l'immense armée qu'il avait formée dans le Nord avec une agglomération d'armées et qui n'attendait que son signal pour entrer en Russie. Faite avec vingt peuples, composée de Français, d'Allemands, d'Italiens, de Suisses, de Polonais, d'Ilyriens, d'Espagnols et de Portugais, cette armée était superbe et pleine d'entrain : ceux mêmes de nos alliés que Napoléon avait

(1) Les élémens de ce récit ont été puisés dans nos archives diplomatiques et militaires, ainsi que dans l'innombrable quantité de Mémoires laissés par les contemporains. Parmi ces témoignages de première main, plusieurs sont inédits. En particulier, une précieuse obligeance nous a permis de consulter les Mémoires de l'un des personnages qui figuraient au premier rang dans l'état-major de Napoléon et approchaient constamment de sa personne. Citons aussi, entre autres documents manuscrits dont nous nous sommes servi, les *Souvenirs d'un officier de l'artillerie à cheval*, par le futur général Lyautey.

enrôlés de force subissaient l'entraînement et sentaient comme une fierté de combattre sous un tel chef. En France et dans toutes les parties de l'empire, la lassitude était extrême, le joug pesant, la misère croissante; plus de commerce, le pain rare, la disette déclarée dans vingt provinces; des séditions d'affamés venaient d'éclater en Normandie, où le sang avait coulé; dans chacun des cent trente départemens, des colonnes de gendarmerie mobile poursuivaient les réfractaires et faisaient la chasse aux hommes; de tous les points du territoire, à travers les adulations officielles, montaient le sourd murmure des générations épuisées et la plainte des mères. Napoléon connaissait ces maux et ne s'aveuglait pas sur leur gravité, mais il comptait leur appliquer son remède habituel : la victoire. Il se disait qu'un grand coup porté rapidement dans le Nord, en jetant à ses pieds la Russie détachée de son alliance, ôterait à l'Angleterre tout espoir de retrouver des auxiliaires sur le continent et réduirait à merci l'insaisissable ennemie : alors, régnant sans partage sur l'Europe immobilisée et soumise, il pourrait desserrer des ressorts tendus à l'excès, laisser respirer la France, le monde, et, après avoir dédié dans Paris un temple à la Gloire, élever sur les hauteurs de Montmartre, d'après le plan mis à l'étude, « le temple de la Paix ».

Son ancien ambassadeur auprès du tsar, le général de Caulaincourt, duc de Vicence, lui avait dit pourtant, dans plusieurs conversations dont l'une avait duré sept heures, qu'il retrouverait en Russie une Espagne, plus terrible que l'autre, des espaces où fondrait son armée, un climat de fer, un souverain résolu à se retirer au fond de l'Asie plutôt que de signer une paix déshonorante, un ennemi qui reculerait toujours et ne céderait jamais. L'empereur avait écouté attentivement ces paroles prophétiques. A diverses reprises, il s'en était montré étonné, ému. Il tombait alors dans de longues et profondes réflexions; puis, au sortir de cette rêverie, après avoir énuméré encore une fois toutes ses armées, tous ses peuples, il finissait par dire : « Bah ! une bonne bataille aura raison des belles déterminations de votre ami Alexandre. » Autour de lui, on renchérisait sur cet optimisme. La brillante jeunesse, appartenant à l'aristocratie ralliée, qui commençait à remplir les états-majors, brûlait d'égaliser les vieux soldats de la Révolution, les héros plébéiens; elle se préparait à la guerre, voulait la faire commodément, et avec luxe, se commandait de somptueux équipages qui encombraient les routes d'Allemagne, et se figurait la campagne de Russie « comme une partie de chasse de six mois ». Les pronostics de Caulaincourt étaient considérés comme les rêves d'une imagination chagrine : le duc était taxé de tiédeur et de

modérantisme, à la façon de Talleyrand. Dans certains salons, on représentait des tableaux vivans où le sage avertisseur figurait sous les traits d'un automate dont les ressorts étaient mus par la main de « l'enchanteur boiteux ».

Ce que n'avaient point vu nos agens à Pétersbourg, si ardent que fût leur zèle, c'est que la guerre était au fond inévitable. Alexandre la voulait autant que Napoléon ; il l'avait voulue le premier. N'ayant point réussi à se partager la royauté du monde, les deux empereurs devaient tôt ou tard se la disputer. Dès le commencement de 1811, Alexandre avait été sur le point de nous attaquer par surprise ; il avait tout préparé pour envahir le duché de Varsovie et soulever l'Allemagne, tandis que la guerre de la Péninsule accaparait et détournait nos forces. Il ne s'était arrêté qu'au dernier moment, devant un ensemble de circonstances indépendantes de sa volonté ; il n'en avait pas moins compris très vite l'impossibilité d'une transaction, et voici le plan auquel il s'était définitivement arrêté : ne pas attaquer, mais se faire attaquer ; se dérober systématiquement à toute négociation ou ne produire que des exigences inadmissibles ; provoquer ainsi les Français à l'invasion, attirer la guerre sur son territoire, où un instinct sauveur l'avertissait que la Russie était inexpugnable et hors d'atteinte. Il espérait aussi, en attendant l'ennemi au lieu de le prévenir, se donner le beau rôle aux yeux de l'Europe et rejeter tout entière sur son rival la responsabilité de la rupture. Son calcul était juste, puisque son jeu subtil et patient, sans faire totalement illusion aux contemporains, a trompé pendant quatre-vingts ans la postérité et l'histoire.

Il trompa jusqu'à un certain point Napoléon lui-même. Jugant le tsar trop faux pour lui revenir jamais de bonne foi, mais trop faible pour s'arrêter à un système de guerre irrévocable et suivi, il le croyait partagé entre une secrète appréhension du combat et des vellétés d'offensive. Sa crainte était que les Russes, en voyant nos armées s'approcher de leur frontière à travers l'Allemagne, ne prissent les devans, qu'ils ne se jetassent avant nous sur le duché de Varsovie et la Prusse orientale, dont Napoléon entendait faire sa base d'offensive et le point de départ de l'invasion. Résolu à une campagne de Russie, il eût été fâché d'avoir à recommencer une campagne de Prusse. Comme d'autre part il ne se reconnaissait en mesure d'occuper les pays situés entre la Vistule et le Niémen qu'à la fin de mai, quand le printemps tardif du Nord aurait couvert le sol de verdure, quand les cent mille chevaux, qui marchaient avec l'armée, trouveraient sur place à se nourrir, tout son plan consistait à ajourner jusque-là

l'explosion des hostilités, à immobiliser présentement les Russes et à les retenir au bord de leur frontière, en les leurrant d'un fallacieux espoir de paix. Dans ce dessein, il avait détaché le plus brillant de ses aides de camp, le comte de Narbonne, auprès de l'empereur Alexandre, établi à Wilna. Narbonne était chargé de dire que la France souhaitait toujours la paix et ne demandait qu'à traiter; il devait, au moyen de telles assurances, prolonger le trouble et l'indécision dans l'esprit d'Alexandre, endormir au besoin l'ardeur guerrière de ce prince par des discours apaisants, par des paroles assoupissantes, et doucement, adroitement, lui verser ce narcotique. Alexandre nous ayant mis en demeure, préalablement à tout accord, d'évacuer la Prusse et de ramener nos troupes en deçà de l'Elbe, Napoléon avait affecté de croire que cet impérieux ultimatum lui avait été inexactement transmis: pour n'avoir pas à se courroucer, il avait feint d'avoir mal entendu. Enfin, lorsque l'ambassadeur russe à Paris, le vieux prince Kourakine, démêlant nos projets, avait cédé à un mouvement d'exaspération et demandé de lui-même ses passeports, Napoléon les lui avait refusés sous divers prétextes. Retenant d'autorité l'ambassadeur à son poste, il sauvait l'apparence de la paix; il empêchait que le fait matériel et brutal de la rupture n'éclatât derrière lui, dans son dos, tandis qu'il irait parcourir majestueusement l'Allemagne, recevoir à Dresde l'hommage des rois, et qu'il gagnerait à pas comptés les frontières de la Russie.

Il traversa l'Allemagne entre une double haie de princes et de rois, inclinés dans une attitude d'adoration; il en trouva à Mayence, à Wurtzbourg, à Bamberg. Il voyageait avec le faste et l'appareil des potentats d'Asie; des populations entières avaient été commandées pour réparer devant lui et aplanir la route; pendant la nuit, de grands bûchers, dressés de place en place, s'allumaient à mesure qu'avançaient les voitures impériales et répandaient sur leur passage une clarté d'incendie.

A son arrivée dans la capitale saxonne, le premier mouvement de l'empereur fut d'envoyer un courrier de plus en Russie. Son ambassadeur actuel à Pétersbourg, le comte de Lauriston, reçut ordre de se rendre à Wilna, afin d'y appuyer ou d'y renouveler la démarche de Narbonne; il dirait que la paix restait possible, que tout pouvait s'arranger encore, pourvu qu'on y mît un peu de bonne volonté: en conséquence, la Russie devait s'abstenir de tout acte irrévocable et précipité. Par cette nouvelle manœuvre, Napoléon gagnerait plus sûrement quelques semaines, le temps d'organiser et de tenir à Dresde sa cour de souverains.

À Dresde, il eut des empereurs et des rois pour lui faire cor-

tège, des princes régnans pour assister à son lever et venir chaque matin à l'ordre, des premiers ministres pour l'encenser et recueillir dévotement ses moindres paroles, des grands seigneurs allemands pour le servir à table. Douze jours de suite, il eut à dîner, ensemble ou séparément, l'empereur et l'impératrice d'Autriche, le roi et la reine de Saxe, les princes saxons, le prince-primat de la Confédération rhénane. On chanta un *Te Deum* pour remercier le ciel de sa venue; on donna en son honneur des illuminations sur l'Elbe, un grand concert au théâtre italien, avec apothéose où la pièce principale figurait le soleil, accompagné de cette inscription : « Moins grand et moins beau que lui. » — « Il faut que ces gens-là me croient bien bête, » dit Napoléon en haussant les épaules. Au début de son séjour, il ne se montra guère en dehors du palais, travaillant beaucoup, consacrant à ses hôtes le reste de ses journées, savourant le bonheur de vivre en famille avec la maison d'Autriche. Le soir, tandis que les différentes cours se réunissaient dans les salons dorés de la Résidence, sous les constellations de lustres, tandis qu'un orchestre dirigé par le maestro Paer jouait une musique grave, il s'emparait de son beau-père, l'emmenait au fond de la galerie principale, et là, arpentant à pas pressés la largeur de la pièce, il entraînait dans cette promenade, dominait de son autorité et de sa verve celui qu'il avait nommé jadis, dans un jour de colère, « le chétif François. » Il essaya de rallier à sa cause l'impératrice d'Autriche, se mit en frais de galanterie auprès d'elle et manqua cette conquête. Marie-Louise d'Este, épouse de François d'Autriche, était au nombre des princesses qui avaient noué contre Napoléon la coalition des femmes; elle reçut poliment ses avances, mais ne se laissa surprendre aucune parole d'acquiescement et d'abandon : quand on lui parlait politique, elle répondait littérature. Le roi de Prusse s'étant présenté, on l'avertit officieusement de renoncer à un traitement d'égalité avec Leurs Majestés françaises et autrichiennes : une hiérarchie s'établissait entre les souverains, et Frédéric-Guillaume n'était que roi. Napoléon se fit toutefois violence pour bien recevoir ce monarque, qu'il appelait volontiers, lorsqu'il parlait de lui, « un sergent instructeur, une bête »; il l'accueillit avec politesse; et notre ministre des Affaires étrangères, dans une dépêche officielle, décerna un certificat de bonne tenue au jeune prince royal de Prusse, qui avait accompagné son père : « Ce prince, dit-il, qui pour la première fois est entré dans le monde, s'y conduit avec prudence et avec grâce. » Pour mieux marquer sa bienveillance aux Majestés qui avaient répondu à son appel, Napoléon combla leurs ministres

de cadeaux et de gratifications : il distribua à profusion des boîtes d'or et d'émail, des bijoux, des portraits enrichis de pierrieres, que la plupart des destinataires se hâtèrent de convertir en espèces sonnantes; pendant deux semaines, sur la foule agennouillée des courtisans, sur la plèbe des princes, il laissa tomber ses largesses.

Dans les jours qui précédèrent son départ, il s'offrit plus complaisamment à la curiosité publique. Il parcourut la ville en voiture découverte et attira seul l'attention parmi la compagnie des souverains, quoiqu'il fût en habit de chasse très simple : — il avait décidé que ses habits de chasse dureraient deux ans. Le 27 mai, en tête d'un état-major empanaché et doré, il fit le tour de Dresde à cheval, par les hauteurs environnantes, s'arrêtant aux sites célèbres, contemplant à ses pieds la courbe onduleuse du fleuve, la ville et la vallée dans leur cadre harmonieux de forêts et de montagnes. Rencontrant sur son chemin une église fort vénérée, il y entra et en fit le tour, ce qui émut profondément le pieux peuple de Saxe. Des gardes d'honneur saxons en grande tenue, des cuirassiers blancs à cuirasse bronzée formaient son escorte, avec quelques détachemens de la garde impériale. Une foule immense l'accompagnait, composée d'Allemands qui sentaient l'avilissement de leur patrie, et tous néanmoins, quelque haine qu'ils eussent cent fois jurée à l'oppressur, se laissaient prendre et courber par ce qu'il y avait de grand, de magnifique et de dominateur en cet homme. Dans l'intervalle de ses sorties, il s'occupait à affermir ses troupes sur la Vistule, composait en Allemagne une armée de seconde ligne, chargeait l'abbé de Pradt d'organiser à jour fixe l'enthousiasme et le soulèvement des Polonais, négociait impérieusement avec la Turquie et la Suède, qui déjà lui échappaient et refusaient de former les deux ailes de la Grande Armée. Enfin, lorsqu'il eut terminé toutes ses affaires avec l'Autriche et la Prusse, lorsqu'il eut reçu leurs sermens, lorsqu'il eut appris le retour de Narbonne avec une réponse froide et évasive d'Alexandre, lorsqu'il vit la saison s'avancer, il prit congé de ses hôtes et quitta Dresde le 29 mai, à quatre heures du matin, laissant derrière lui comme une ardente traînée de pourpre et de lumière : « Un beau rêve, » disait le roi de Saxe, qui tremblait parfois pour la fortune surhumaine à laquelle il avait attaché la sienne; « un beau rêve, mais trop vite passé! »

II

De Dresde, Napoléon courut d'un trait à Posen. Dès qu'il eut apparu sur le sol varsovien, l'enthousiasme naquit à sa vue parmi les habitans polonais et se propagea, comme si l'image de la patrie ressuscitée eût marché à ses côtés. A Posen, ce fut un délire, une tempête de cris et de hurrahs, une population entière acclamant son entrée et célébrant par anticipation ses triomphes. Le soir, une immense couronne de lauriers, tout en feu, s'alluma sur la flèche de la principale église et apparut comme un phare rayonnant, qui portait au loin l'espérance et la lumière. Les soldats, les bourgeois, les autorités, la noblesse, les femmes, vinrent tour à tour complimenter le libérateur. Il accueillit ces hommages avec plus ou moins d'affabilité, doux aux humbles, sévère aux grands, qu'il menait d'une main rude : « Il n'a pas fait de progrès depuis 1806, » dit une femme du monde. Un peu plus loin, il reçut les dernières propositions de Bernadotte. Quoique déjà lié par traité avec nos ennemis, le prince royal de Suède s'essayait encore, par peur, à renouer les pourparlers, et négociait des deux côtés : il s'offrait à nous seconder et à rentrer dans le rang, pourvu que ce concours lui fût payé par l'abandon de la Norvège, appartenant à nos alliés danois. Mais Napoléon, qui observait depuis un an les évolutions de Bernadotte et le vagabondage de sa politique, avait compris que cet ambitieux voulait moins se livrer que se réserver : « Qu'il marche, dit-il, lorsque ses deux patries le lui ordonnent; sinon, qu'on ne me parle plus de cet homme! » Rencontrant une dernière fois sur son chemin l'ex-maréchal d'Empire, qui le sollicitait sans bonne foi et lui offrait un marché équivoque, il laissa tomber cette réponse et passa.

Il s'était fait annoncer à Varsovie, sans avoir réellement l'intention de visiter cette capitale. En y répandant le bruit de sa venue, en l'accréditant dans tout le Nord, il comptait électriser de plus en plus les Polonais, tenir en haleine et sur le qui-vive les corps français et alliés placés dans le grand-duché. Surtout, il avait pour but de faire croire aux Russes que la principale attaque s'opérerait en avant de Varsovie, vers leurs provinces de Grodno et de Volhynie, afin d'attirer de ce côté leur attention et leurs forces. Tandis que ses ennemis, prenant le change sur ses véritables desseins, accumuleraient la plus grande partie de leurs troupes en face de Varsovie et de notre droite, il prononcerait son mouvement plus au nord, par sa gauche. Faisant longer

le littoral de la Baltique à la masse principale de l'armée, il la porterait de la basse Vistule sur Königsberg, la pousserait ensuite sur le Niémen, franchirait ce fleuve aux environs de Kowno, et déboucherait subitement en Lithuanie. Wilna était son premier objectif; c'était en ce point qu'il comptait opérer sa brèche, percer la ligne russe, la diviser en plusieurs tronçons qu'il écraserait les uns après les autres, décidant ou au moins préjugant par ces coups de foudre le sort de la campagne.

Il incline donc à sa gauche, au sortir de Posen, et, quittant le chemin de Varsovie, atteint la Vistule à Thorn. Déjà son grand et son petit quartier général, formant à eux seuls presque une armée, l'ont précédé dans cette ville, qu'ils emplissent d'animation et de mouvement. A Thorn, Napoléon est en un point stratégique important et au centre de ses troupes; il les retrouve enfin et les voit, réparties autour de lui dans d'innombrables cantonnemens : tout près de Thorn et un peu en arrière est sa Garde; en avant de lui, à ses côtés, sur sa droite et sur sa gauche, partout, la Grande Armée; à gauche, les corps de Ney, d'Oudinot, de Davout, le corps en formation de Macdonald, occupent les deux rives de la basse Vistule et s'échelonnent jusqu'à la mer; à droite de Thorn, à sept heures de marche, Eugène est établi avec l'armée d'Italie et les Bavares; il se relie aux Polonais de Poniatowski, qui s'appuient eux-mêmes aux trois corps placés sous le commandement du roi Jérôme et postés autour de Varsovie. Renforcée par quatre corps exclusivement composés de cavalerie, cette chaîne d'armées se prolonge sans interruption sur cent vingt lieues de terrain et présente à l'ennemi plus de quatre cent mille hommes, quatre-vingt-douze mille chevaux et mille bouches à feu; en arrière, des réserves s'accumulent; aux deux extrémités de la ligne, les contingens autrichien et prussien viennent se placer dans le rang et élargir le front de bataille.

Sans mettre encore en mouvement aucune partie de ses masses, Napoléon avise aux mesures qui précèdent immédiatement l'entrée en campagne, aux précautions dernières. Il rapproche ses réserves, appelle les divisions et les brigades retardataires, porte au grand complet ses effectifs et ses munitions. Il fait verser dans les caissons, puis des caissons dans les gibernes, les millions de cartouches qu'il a entassées dans les magasins de la Vistule. La question des subsistances est ce qui le préoccupe le plus; il sent là l'extrême difficulté et le grand danger. Aussi décide-t-il que tous les corps, au moment de prendre contact avec l'ennemi, devront être pourvus de vivres pour vingt à vingt-cinq jours, sans préjudice des vastes réserves de pain, de biscuit

et de riz qui s'achemineront sur les derrières de l'armée. Afin d'atteindre le chiffre réglementaire, les chefs de corps sont invités à saisir dans le pays occupé tous les blés qu'il contient, à les convertir aussitôt en farines. Avec une activité méthodique, l'empereur surveille lui-même et hâte ce travail. Sur vingt points différents, à Plock, à Modlin, à Varsovie, sur toute la ligne de la Vistule, il fait moudre, « moudre à force, » et répartit entre les corps les amas de farine ainsi obtenus. Pour assurer leur transport, il recourt à tous les moyens connus, il en invente de nouveaux; il lève par milliers les chevaux, forme « des bataillons de bœufs », réunit des véhicules de toute dimension et de toute espèce, organise un immense matériel roulant, destiné à suivre nos colonnes, à les alimenter au fur et à mesure de leurs besoins, à pénétrer avec elles dans les profondeurs de l'Est.

Quand commence la première semaine de juin, ces suprêmes préparatifs s'achèvent ou paraissent s'achever. D'autre part, dans les pays que nos troupes aperçoivent devant elles et qu'elles auront à parcourir avant d'atteindre le Niémen, le printemps a fait son œuvre; la végétation retardataire s'est brusquement épanouie, et l'herbe déjà haute, épaisse et drue, nous promet un abondant approvisionnement de fourrages. Ainsi s'annonce la saison favorable aux hostilités; voici l'heure propice pour agir, cette heure que Napoléon s'est fixée depuis dix mois et qu'il s'est ménagée par un long effort de patience, de ruse et d'activité discrète. Il a enfin atteint le but si opiniâtrément poursuivi : il est parvenu, sans que les Russes aient interrompu et dérangé son travail par une attaque intempêtive, à dresser contre eux, à porter sur place, à monter de toutes pièces, à pousser jusqu'au dernier degré de perfection un appareil guerrier qu'il juge suffisant à briser tous les obstacles. Au point où il en est, il a barres sur l'ennemi; il le domine partout de ses forces avantageusement postées, successivement accrues; il peut fondre sur lui avec tous ses moyens. Que les destins s'accomplissent donc! que la Grande Armée s'ébranle et prenne l'offensive! Après avoir longtemps contenu et bridé l'élan de ses troupes, l'empereur leur rend la main; il a tout ralenti jusqu'à présent : il précipite tout désormais.

Il arrête les dispositions suivantes : les corps de gauche, celui de Davout en tête, vont se porter rapidement et se concentrer sur l'espace compris entre le delta de la Vistule et le pays de Königsberg, marcher ensuite au Niémen et le passer. Le centre, c'est-à-dire l'armée d'Eugène, se joindra au mouvement de ces corps, suivra la même direction et fera masse avec eux. Projetant ainsi en avant sa gauche et son centre, l'empereur « refusera » sa

droite et la tiendra momentanément immobile. Poniatowski avec les Polonais, le roi de Westphalie avec ses trois corps, donnant lui-même la main aux Autrichiens de Schwartzenberg, resteront aux environs de Varsovie, dans une position d'observation et d'attente. Si l'armée de Bagration qui leur fait face, en voyant se prononcer l'irruption de notre gauche, essaie de l'interrompre par une diversion et opère une contre-attaque, si elle fonce sur Varsovie, les troupes de Jérôme seront là pour la recevoir et la contenir, tandis que l'empereur, la laissant « s'enfourner », franchira le Niémen et repoussera les autres forces russes, pour se rabattre ensuite sur elle, tomber sur ses derrières, la prendre ou l'exterminer. Si l'armée de Bagration, obéissant à une autre inspiration, se met à remonter le fleuve-frontière pour se joindre aux troupes qui nous en disputeront le passage et couvriront Wilna, Jérôme prendra lui-même l'offensive dès que cette évolution se sera nettement dessinée. Il franchira le Niémen près de Grodno, se jettera à la poursuite de Bagration, se mettra sur ses talons, le prendra en queue ou en flanc, essaiera de fermer le cercle où l'empereur veut envelopper la gauche des Russes, et, se liant au mouvement d'ensemble avec la totalité de ses forces, viendra coopérer à l'invasion.

Les ordres de marche furent expédiés aux chefs de corps par le prince major général; l'empereur y ajouta pour Davout, pour Eugène, pour Jérôme, des instructions qui dévoilaient pleinement sa pensée. A cet instant où il tire irrévocablement l'épée, aucun incident nouveau n'a surgi entre lui et la Russie; diplomatiquement, la situation n'a pas changé depuis six semaines. L'empereur Alexandre n'a pas fait savoir s'il ratifiait ou non le coup de tête du prince Kourakine, s'il s'appropriait la déclaration de rupture émanée de cet ambassadeur. Napoléon ignore encore comment a été accueilli à Wilna le comte de Lauriston, si ce représentant a été reçu et écouté, si le tsar a prêté l'oreille à ses insinuations pacifiques : preuve ultime et évidente que cette démarche avait pour but d'ajourner et non d'éviter la guerre. Napoléon marche à l'ennemi parce qu'il est prêt, parce qu'il se juge en possession de tous ses avantages, en mesure de trancher victorieusement le différend que lui et son adversaire ont de longue date renoncé à dénouer. Toutefois, par une feinte de la dernière heure, ordonnant la guerre, il ne la déclare pas encore; afin d'entretenir plus longtemps les Russes, s'il est possible, dans une trompeuse sécurité, afin de rendre plus accablante la surprise qu'il leur ménage, il évitera jusqu'au moment final de s'avouer officiellement en état de rupture avec eux; avant de publier ses

griefs et de lancer son manifeste, il attendra que ses troupes aient gagné plusieurs marches, qu'elles soient sur l'ennemi en quelque sorte et touchent la frontière.

Il resta encore quelques jours à Thorn, inspectant les troupes en partance, visitant les magasins, les hôpitaux, améliorant l'organisation des services, donnant partout le dernier coup d'œil. Avant que la Garde ne quittât ses cantonnemens, il voulut en voir les différens corps et les passa minutieusement en revue. Il aimait à retrouver ces mâles figures de soldats, ces poitrines de fer, ces braves qui brûlaient devant lui d'une ardeur contenue, immobiles à la parade, irrésistibles dans l'assaut. Leur tenue et leur air lui firent plaisir : malgré les fatigues et les misères de la route, l'enthousiasme éclatait sur tous les visages ; il y avait un éclair dans tous les yeux. Un commandant d'artillerie s'approcha de Sa Majesté et lui dit : « Avec de pareilles troupes, Sire, vous pouvez entreprendre la conquête des Indes. » L'empereur parut satisfait du compliment. Sobre de phrases, il fut en ces jours prodigue de grâces.

Il voulut donner de sa bouche aux régimens de la Garde l'ordre de marche, les mit en route et les vit partir. Et cet incessant défilé, ces fiers uniformes, ces roulemens ininterrompus du tambour, ces appels de fanfares, ces belles troupes qui l'acclamaient, ces départs d'officiers dont chacun portait un ordre destiné à remuer et à soulever des masses humaines, tout cet immense mouvement qui s'opérait autour de lui, par lui, l'animaient et l'enfiévrèrent. A présent que le sort en est irrévocablement jeté, il se livre tout entier à ses instincts guerriers ; il se retrouve uniquement soldat, le plus grand et le plus ardent soldat qui ait existé ; il ne rêve plus que victoires et conquêtes. Le soir, après avoir expédié des ordres tout le jour et s'être à peine reposé, il ne dormait que par intervalles, passait une partie de son temps à se promener dans son étroite demeure de général en campagne, activant par la marche le mouvement et l'élan de sa pensée, s'exaltant à l'idée de conduire tant d'hommes au combat et de déterminer ce branle-bas des nations. Une nuit, les officiers de service qui couchaient auprès de son appartement furent stupéfaits de l'entendre entonner à pleine voix un air approprié aux circonstances, un de ces refrains révolutionnaires qui avaient mis si souvent les Français dans le chemin de la victoire, la strophe fameuse du *Chant du départ* :

Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France...

Il quitta Thorn le 6 juin, tandis que de toutes parts les corps de gauche se levaient et commençaient leur marche. Son impatience était telle qu'il anticipa sur l'heure fixée par lui-même pour son départ; ses voitures n'étant pas prêtes, il se mit en selle et fit à cheval une partie de l'étape. Les jours suivans, comme il allait plus vite, en son rapide équipage de poste, que ses lourdes colonnes, il jugea qu'il aurait le temps, sans se mettre en retard sur elles, de visiter Dantzick, situé désormais en arrière de notre ligne d'opérations, et d'inspecter cette grande place d'armes; ce crochet lui prendrait tout au plus la moitié d'une semaine. Avec les autorités de Dantzick, avec les membres de l'état-major, fidèle à son système de dissimulation, il parla encore de négociations, de paix possible; plus franc avec Rapp, gouverneur de la ville, il lui avoua que la guerre commençait et stimula son activité.

A Dantzick, il se rencontra avec Murat, appelé directement de Naples à l'armée. L'empereur ne le voulait auprès de lui qu'au moment de combattre, pour orner les champs de bataille et y donner de magnifiques exemples; hors de là, il jugeait sa présence inutile et nuisible. En particulier, il avait mis le plus grand soin à éviter que Murat parût à Dresde et figurât dans l'assemblée des souverains : le contact avec les dynasties d'ancien régime, avec la maison d'Autriche surtout, eût été dangereux pour un roi de promotion récente; peut-être eût-il suffi de quelques avances à sa vanité, de quelques paroles flatteuses, pour l'attirer à des engagemens illicites et occultes. Se défiant également des souverains qu'il avait mis sur le trône et de ceux qu'il y avait laissés, Napoléon n'admettait pas qu'une intimité trop étroite s'établît entre les uns et les autres.

L'entrevue des deux beaux-frères fut au début froide et pénible. Chacun avait contre l'autre ses griefs et ne se privait point depuis quelque temps de les énoncer. Murat allait répétant qu'on ne voulait en lui qu'un vice-roi de Naples, un instrument de domination et de tyrannie, mais qu'il saurait se soustraire à d'intolérables exigences. Napoléon lui reprochait un penchant de plus en plus marqué à désobéir, des écarts de conduite et de langage, des velléités et des accointances suspectes. Il l'accueillit avec un visage sévère, avec des paroles dures, et lui tint tout d'abord rigueur; puis, changeant subitement de ton, il prit à la fin le langage de l'amitié blessée et méconnue; il s'émut, se plaignit, fit à l'ingrat une scène d'attendrissement, invoqua les souvenirs de leur longue affection et de leur confraternité militaire. Le roi, qui avait le cœur sur la main, qui était prompt à toutes les géné-

rosités, ne sut point résister à cet appel ; il s'émut à son tour, pleura presque, oublia tout pour quelque temps et fut reconquis. Et le soir, devant ses intimes, l'empereur s'applaudissait d'avoir supérieurement joué la comédie : pour ressaisir Murat, il avait fait tour à tour et fort à propos, — disait-il, — « de la fâcherie et du sentiment, car il faut de tout cela avec ce *Pantaleone* italien. » « Au fond, — continuait-il, — c'est un bon cœur ; il m'aime encore plus que ses *lazzaroni* : quand il me voit, il m'appartient ; mais loin de moi, comme les gens sans caractère, il est à qui le flatte et l'approche. Il subit l'ascendant de sa femme, une ambitieuse ; c'est elle qui lui met en tête mille projets, mille sottises, il en est à rêver la souveraineté de l'Italie entière, et c'est ce qui l'empêche de vouloir être roi de Pologne. N'importe au reste ! j'y mettrai Jérôme, je lui ferai là un beau royaume ; mais il faudrait pour cela qu'il fit quelque chose, car les Polonais aiment la gloire. »

Donnant ensuite à la conversation un tour plus général, il se plaignit de tous les rois qu'il avait faits, des faibles, disait-il, des vaniteux, qui comprenaient mal leur rôle. Ils ne recherchaient que les agrémens du rang suprême et en méconnaissaient les devoirs ; ils imitaient les princes légitimes au lieu de les faire oublier. Pourquoi ce besoin de briller, cette manie de viser au grand, cette passion de luxe, d'ostentation et de dépense ? « Mes frères ne me secondent pas, » répétait l'empereur avec amertume. Il leur donnait pourtant le bon exemple. Son incessant labeur, sa stricte économie devaient leur servir de modèle : l'avait-on jamais vu détourner au profit de ses plaisirs une seule parcelle des sommes que réclamaient les besoins de l'État et l'utilité générale ? Il s'étendit beaucoup sur ce sujet et termina par ces mots admirablement justes : « Je suis le roi du peuple. Je ne dépense que pour encourager les arts, pour laisser des souvenirs glorieux et utiles à la nation. On ne dira pas que je dote des favoris et des maîtresses : je récompense les services rendus à la patrie, rien de plus. »

III

En avant de l'empereur, entre Dantzick et Königsberg, à travers la Prusse orientale et les districts septentrionaux de la Pologne, les sept corps d'armée en marche cheminaient à longues étapes. A leur gauche, la vaste lagune que forme à cet endroit la Baltique, le Frische Haff, était encombrée de flottilles, car les plus pesans convois, les équipages de ponts, l'artillerie de siège, faisaient le trajet par eau. Le pays à parcourir par nos troupes était fertile et gras, mais fastidieux et monotone ; à perte de vue des

landes vertes, coupées de bois et de marécages, des prairies immenses, des forêts de sapins et de bouleaux, déroulant indéfiniment à l'horizon leurs lignes sombres; des rivières aux bords incertains; des villages partout semblables, — n'offrant point les ressources attendues. Pour compléter l'approvisionnement d'entrée en campagne, les troupes fouillaient et épuisaient la contrée. L'empereur avait voulu que tout se fit régulièrement et par voie d'achats : les soldats n'y regardaient pas de si près et prenaient; ils vidaient les greniers, enlevaient le chaume des toitures pour en faire la litière de leurs chevaux, traitant le pays ami en pays conquis. Les fourrages étaient saisis sans ménagement ni méthode. La cavalerie, qui passait la première, s'emparait de tous les foin récoltés ou sur pied; l'artillerie et le train se voyaient réduits à couper les orges et les avoines en herbe, ruinant la population et fournissant aux animaux une nourriture détestable. Obligés une partie du jour à se disperser en fourrageurs, les hommes prenaient des habitudes de débandade et d'indiscipline, et du premier coup, se manifestait l'impossibilité de tenir en ordre et dans le rang cette multitude de toutes races et de toutes langues, qui s'embarassait à chaque instant dans ses propres bagages et traînait après elle des milliers de voitures, cette armée qui ressemblait à une migration. Nos alliés allemands s'écartaient des chemins et pillaient outrageusement. Le contingent wurtembergeois avait perdu sa direction, se jetait de droite et de gauche, vagabondait entre les autres corps, mettant partout le désordre et l'obstruction, « interrompant tous les systèmes de l'armée : » il fallut faire un exemple, infliger à cette troupe la flétrissure d'une citation sévère à l'ordre du jour. Nos Français se montraient plus forts contre les épreuves et les tentations de la guerre, mais déjà perçaient chez les jeunes soldats des symptômes de lassitude et d'ennui. Ils ne comprenaient pas pourquoi on leur imposait l'obligation de porter sur eux tant de vivres et murmuraient contre ce surcroît de charge. Ils s'irritaient aussi contre un pays où tout fuyait et se cachait devant eux; ils trouvaient la Prusse et surtout la Pologne laides, sales, misérables; ils supportaient mal l'incommodité des gîtes, la fraîcheur des nuits succédant à la lourde chaleur des jours, l'humide brouillard des matins. Toutefois, prompts à s'illusionner, ils se consolaient du présent en se peignant l'avenir sous de plus riantes couleurs; ils espéraient encore trouver au delà du Niémen un sol meilleur, un monde différent, plus favorable au soldat, et ils souhaitaient la Russie comme une terre promise.

Le 13 juin, la tête de colonne, sous la conduite de Davout,

dépassait Königsberg et atteignait Insterburg, situé à mi-chemin entre la capitale de la Prusse orientale et le Niémen. Les autres corps suivaient, retardés par l'encombrement des routes et la file interminable des convois. Le même jour, l'empereur accourt de Dantzick à Königsberg, pour activer et régulariser le mouvement. En même temps qu'il cherche à s'éclairer sur la position de l'ennemi, il ralentit un peu la marche de l'avant-garde et presse celle des autres colonnes; il resserre et condense son armée, afin de la tenir mieux en main et de rendre irrésistible le choc de cette masse qu'il va précipiter d'un seul coup sur les frontières de la Russie. Enfin, sur le point de donner à ses troupes l'impulsion suprême, celle qui les portera au delà du Niémen, il fait rédiger les actes par lesquels il va se reconnaître et se proclamer en lutte avec Alexandre.

La hauteaine sommation d'évacuer la Prusse avant tout accord sur le fond du litige, la demande de passeports présentée par Kourakine et équivalant à une déclaration de guerre, lui fournissaient des motifs très suffisants. Après avoir volontairement laissé dormir ces griefs, il les relève aujourd'hui, s'en empare, s'en arme; il ramasse le gant et répond au défi. Mais sous quel prétexte, après avoir considéré à dessein les démarches qu'il incrimine comme le fait personnel d'un ambassadeur malavisé, va-t-il les attribuer au gouvernement russe lui-même, sans que ce gouvernement se soit expliqué, et les prendre pour ce qu'elles sont réellement, c'est-à-dire pour l'expression préméditée d'une volonté hostile? La Russie venait de lui faciliter indirectement cette interprétation nouvelle. Elle n'avait point fait mystère des conditions posées dans son ultimatum; ses agents à l'étranger en avaient été instruits; ils en avaient parlé, sur un ton d'ostentation et de jactance; ils en avaient précisé le sens et souligné la portée. La presse s'emparait de ces dires; les journaux anglais reproduisaient, commentaient, approuvaient les exigences d'Alexandre, et toute l'Europe savait que le tsar prétendait nous imposer, comme préliminaire indispensable d'une négociation, l'affranchissement de l'Allemagne et le retrait de nos troupes. Cette publicité donnée à l'injure la constate et l'aggrave, la rend insupportable, et c'est ce que le secrétaire d'État au département des relations extérieures, le duc de Bassano, doit faire ressortir dans une circulaire adressée, par l'intermédiaire de nos agents, à tous les cabinets de l'Europe.

En même temps que ce manifeste de guerre, le duc signait un rapport, mélange de sophismes et de vérités, qui résumait nos dernières relations avec la Russie et constituait contre elle un ful-

minant réquisitoire. Ce rapport sera adressé au Sénat, lu en séance solennelle, inséré au *Moniteur* avec pièces justificatives, commenté dans les journaux : Napoléon dénonce avec fracas ses raisons de combattre et fait la France, comme l'Europe, juge de son droit. Dans des lettres destinées également à la publicité, M. de Bassano écrivait le même jour à Kourakine que l'empereur accédait enfin à sa demande et permettait l'envoi de ses passeports; il écrivait à Lauriston de réclamer les siens et de quitter le territoire russe.

Ces pièces et ces lettres, signées à Königsberg le 16 juin, reçurent une date antérieure et fausse, celle du 12, et Thorn fut indiqué comme le lieu de leur expédition. Cette supercherie de la dernière minute avait pour but de faire croire que l'empereur n'avait prononcé son mouvement au delà de la Vistule qu'après avoir appris l'outrageant éclat donné par les Russes à leurs sommations, qu'il avait fallu ce surcroît d'insulte pour le déterminer à la guerre et triompher de son obstination pacifique. De plus, cette manière d'antidater les pièces avait l'avantage d'augmenter l'intervalle apparent entre l'annonce et le fait même de la guerre; elle masquerait aux yeux du public la fougueuse précipitation de notre offensive. En réalité, les Russes ne recevraient nos communications qu'à l'instant même où l'empereur paraîtrait en armes sur leur territoire pour se faire justice; ils seraient frappés en même temps qu'avertis.

Quittant Königsberg, l'empereur se jette alors au milieu de ses colonnes, qui de toutes parts reprennent ou continuent leur marche. Ils les passe en revue au fur et à mesure qu'il les rencontre et se porte rapidement jusqu'à l'avant-garde, jusqu'au corps de Davout, que la Garde vient de rejoindre et suit de près. Là, il se trouve avec la partie la plus belle, la plus saine, la plus robuste de son armée, au milieu d'incomparables troupes, que l'indiscipline naissante des autres corps n'a pas effleurées. Mais le service des subsistances laisse encore à désirer et ses défauts causent quelques désordres. Napoléon s'applique à l'améliorer, à le rendre parfait, et ce soin lui devient une obsession : « Dans ce pays-ci, écrit-il à ses lieutenants, le pain est la principale chose. » Pour assurer dès à présent la régularité des distributions et se faire pour l'avenir une abondante provision de pain, il multiplie les manutentions; par ses ordres, des fours de campagne se construisent et s'allument de tous côtés, servis par des légions de soldats ouvriers; ils se déplacent avec les corps, les précèdent aux lieux de bivouac, fonctionnent tout le jour et pendant la nuit incendient l'horizon. L'empereur dirige lui-même l'établissement

de ces ateliers mobiles, les visite, les inspecte, veille à ce qu'ils soient constamment alimentés. En même temps, marchant désormais avec l'avant-garde, c'est-à-dire avec Davout et la Garde, prenant la tête du mouvement, il règle et accélère l'allure, force le pas. Il couche le 17 à Insterburg, le 19 à Gumbinnen, raccourcissant chaque jour de moitié la distance qui le sépare du Niémen.

A Gumbinnen, un courrier de notre ambassade en Russie se présenta au quartier général. Il venait en droite ligne de Pétersbourg et apportait la nouvelle que l'empereur Alexandre, non content d'éconduire Narbonne, avait refusé de recevoir Lauriston et lui avait interdit de venir à Wilna; le tsar avait ainsi violé les règles de la politesse internationale et le droit reconnu des ambassadeurs, en même temps qu'il attestait encore une fois sa volonté d'échapper à toute reprise de discussion. Napoléon nota ce suprême grief et le mit en réserve, résolu de s'en servir à l'occasion, si les Russes, après le début des hostilités, rouvraient la controverse et venaient à lui contester son droit d'offensé.

Il arriva le 21 de grand matin à Wilkowsky. Là, il n'avait plus à parcourir que sept lieues environ, à travers un pays de bois, de sables et de collines, pour arriver au Niémen. Il fit halte quelques heures à Wilkowsky, tandis qu'autour de lui les soixante-quinze mille hommes de Davout couvraient le sol, et ce fut dans cette humble bourgade, misérable amas de chaumières, qu'il dicta l'ardente proclamation par laquelle il appelait ses soldats à la « seconde guerre de Pologne ».

Cette proclamation fut envoyée à tous les chefs de corps, avec ordre de la faire lire sur le front des régimens lorsque ceux-ci auraient atteint le Niémen et s'ébranleraient pour le franchir : en cet instant solennel, elle parlerait mieux aux imaginations et enflammerait les cœurs. Napoléon passa le reste de la journée à prendre les mesures nécessaires pour que le lendemain 23 son armée fût tout entière établie et massée derrière les ondulations boisées qui bordent la rive gauche. Il régla minutieusement cette suprême étape; il indiqua à Davout, à Oudinot, à Ney, au duc de Trévise, qui commandait l'infanterie de la Garde, leur direction et leur destination; le mouvement devait commencer au petit jour, à la première heure, et s'exécuter rondement, afin que chacun arrivât successivement au point indiqué et que tout le monde fût exact au grand rendez-vous. Mais lui-même, emporté par son ardeur, n'attend pas pour partir que la nuit se soit écoulée et que les troupes aient rompu leurs bivouacs. Il ne marchera plus cette fois avec elles; il prend les devans et se détache.

Avant le soir, il s'engageait dans la vaste forêt de pins qui couvre les approches du cours d'eau. Il soupa au presbytère d'un village perdu et interrogea le curé : « Pour qui priez-vous, lui demanda-t-il, pour moi ou pour les Russes? — Pour Votre Majesté. — Vous le devez, reprit-il, comme Polonais et comme catholique, » et il fit remettre au prêtre deux cents napoléons. A onze heures, il remontait en voiture, suivi de près par ses compagnons habituels de voyage et de guerre, Duroc, Caulaincourt, Bessières, mais laissant derrière lui le reste de sa maison, son quartier général, ses équipages. Un seul officier d'état-major, le futur maréchal de Castellane, aide de camp du comte de Lobau, put accompagner cette course, en faisant vingt-huit lieues sur le même cheval. Entouré d'une faible escorte, mais protégé par les divisions de cavalerie qui de toutes parts battent et explorent le pays, l'empereur dépasse les masses d'infanterie échelonnées sur la route, dépasse les colonnes de tête, dépasse les grand'gardes, se porte et se jette en avant, poussant droit au Niémen, impatient de voir le fleuve et de marquer le point de passage.

Par son ordre exprès, aucun parti de cavalerie française, aucun détachement de nos troupes ne s'était encore montré sur la rive même. Plusieurs officiers, entre autres le général Haxo, y avaient été envoyés pour en relever les contours, mais ils avaient dû remplir cette mission dans le plus grand secret et en se cachant. L'empereur, espérant que les Russes ne nous savaient pas si près, se flattant toujours de tromper leur vigilance jusqu'au moment du passage et d'exécuter par surprise cette gigantesque opération, ne voulait point que la vue de l'uniforme français leur révélât intempestivement l'approche et l'imminence du péril : « Il faut, avait-il dit, que le premier homme d'infanterie que verra l'ennemi soit un pontonnier. » Seuls, quelques escadrons de lanciers et de cheveau-légers varsoviens se tenaient en vedettes sur la rive gauche et la gardaient; leur présence ne décelait rien de suspect, car ils se trouvaient sur leur propre territoire, ils occupaient ces positions depuis plusieurs mois, et les officiers russes de Kowno, qui inspectaient l'horizon du bout de leurs lorgnettes, s'étaient de longue date habitués à les voir.

Dans la nuit du 22 au 23 juin, un de ces régimens, le 3^e de cheveau-légers, bivouaquait à une lieue et demie en arrière du Niémen, hors de vue, sur le bord de la route qui de Wilkowsky vient aboutir à la rivière, en face même de Kowno. A cette époque de l'année et particulièrement sous cette latitude, la nuit est courte : c'est une obscurité passagère entre deux longs crépuscules, qui voilent à peine la nature d'une ombre transparente. A deux

heures du matin, le jour paraissait déjà, indécis et blême, sans tirer de leur sommeil les cavaliers qui dormaient pesamment à terre, auprès de leurs lances en faisceaux. Soudain un grand bruit de grelots et de roues se fait entendre. Une berline de poste, attelée de six chevaux fumans et trempés de sueur, environnée de quelques cavaliers, s'arrête sur la route. Un voyageur en descend vivement, suivi d'un autre; c'est l'empereur avec Berthier, l'empereur tout poudreux, le visage jauni et les traits tirés par la fatigue du voyage. On le reconnaît, on l'entoure; les officiers polonais s'empressent, honteux d'avoir été surpris dans leur sommeil. Lui met pied à terre, regarde, s'enquiert. A quelques centaines de mètres en avant, on apercevait les premières maisons d'un village polonais, celui d'Alexota, où s'arrêtait la route; derrière, c'étaient le fleuve et l'ennemi. Situé sur une éminence, le village domine le Niémen et permet à la vue de plonger sur Kowno; c'est là que l'empereur ira tout d'abord en reconnaissance.

Mais son uniforme et ses épaulettes, son chapeau à cocarde tricolore, ne vont-ils pas attirer l'attention de l'ennemi et donner l'éveil? Va-t-il, en montrant prématurément un Français, enfreindre sa propre consigne? Qu'à cela ne tienne! Il ira *incognito*, comme il dit, et sous un déguisement. Le voici qui ôte en plein champ son habit d'officier aux chasseurs de la Garde et qui emprunte la redingote d'un colonel polonais. Il demande ensuite une coiffure appropriée à son nouveau costume; on lui présente un schapska de lancier; il l'examine, l'essaie, le trouve trop lourd, prend simplement un bonnet de police, oblige Berthier au même travestissement, et ainsi affublés, tous deux se dirigent vers le village avec le groupe des officiers. L'empereur se fit ouvrir la maison principale, dont les fenêtres donnaient sur le fleuve; de cet observatoire, il put enfin contempler la masse lourde des eaux qui roulait à ses pieds; il découvrit en même temps la rive droite et vit la Russie.

La ville de Kowno, insignifiante et morne, flanquée par les bâtimens blancs d'un monastère catholique, n'offrait aucune apparence d'animation et de vie; tout y semblait désert, abandonné; aucun indice ne signalait la présence d'une troupe nombreuse, les préparatifs d'une défense. A droite et à gauche, la rive s'étendait, tour à tour verdoyante et sablonneuse, et plus loin de molles ondulations, tachetées de bois et semées de quelques bâtisses, fuyaient à l'horizon. Dans ce tableau déployé sous ses yeux à travers la lueur de l'aube, Napoléon lut comme sur une carte; il releva les principaux reliefs du sol, le sens et l'orien-

tation de ses lignes. Lorsqu'il se fut bien pénétré de cet aspect et qu'il l'eut gravé dans sa mémoire, il revint à pied au campement des cheval-légers, plus alerte, plus frais et comme reposé par l'action. Il demanda gaiement si le costume polonais lui allait bien : « A présent, ajouta-t-il, il faut rendre ce qui n'est pas à nous, » et il ôta son déguisement. Il mangea un peu sur la route. Ses équipages, ses chevaux de selle, une partie de sa maison commençaient à rejoindre. Le prince d'Eckmühl était arrivé ; le général Haxo, établi sur les lieux depuis plusieurs jours, avait été prévenu et se présentait. Napoléon monta alors à cheval et, accompagné par les principaux membres de son état-major, se mit à opérer une seconde reconnaissance. Quittant la route, il prit à droite, tâchant de rejoindre le Niémen à travers champs et tenant à le voir en amont de Kowno. Son intention n'était pas de forcer le passage devant cette ville et d'aborder de front la position russe ; il la tournerait et la prendrait en flanc. Il passerait donc un peu au-dessus, à quelques lieues plus haut : c'était de ce côté qu'il allait chercher une disposition de lieux favorable à la jetée des ponts.

Ayant atteint le rideau de collines qui s'étend le long du fleuve et le masque à la vue, il mit pied à terre, laissa derrière lui tout son monde, à l'exception d'Haxo, et seul avec cet officier général du génie se mit à parcourir les crêtes, cheminant autant que possible sous bois, se dissimulant avec soin, protégé d'ailleurs contre les regards de l'ennemi par le jour encore incertain. Il put ainsi examiner à peu de distance et suivre le fleuve, mesurer de l'œil sa largeur, étudier les sinuosités et les particularités de son cours. Près du village de Poniémon, le fleuve forme une courbe très prononcée, une véritable boucle dont la convexité est tournée vers l'ouest et qui s'enfonçait ainsi en terre polonaise. En ce point, la rive gauche enserré la rive droite ; elle la domine en même temps d'un amphithéâtre de collines qui se creuse et se développe autour de la courbe. Postées sur ces hauteurs, nos batteries couvriraient au besoin de leurs feux le bord opposé et le rendraient intenable pour l'ennemi, assurant ainsi la sécurité de l'atterrissement. De plus, en prenant pied dans la boucle, nos colonnes pourraient se déployer sans craindre une attaque sur leurs flancs, appuyant leur droite et leur gauche au fleuve replié sur lui-même, et déboucheraient plus aisément. Napoléon décida que le passage s'effectuerait le lendemain 24 en cet endroit, où le territoire russe venait à sa rencontre et lui donnait prise.

Après sa mystérieuse exploration, il revint au lieu où il avait laissé son état-major. Les chevaux furent repris et, tandis que le

ciel s'éclairait lentement, on se mit à parcourir et à reconnaître le pays en arrière des hauteurs. Maintenant, Napoléon traversait des plateaux cultivés, des champs de blé et de seigle, des espaces tour à tour unis et accidentés ; il marquait par la pensée les positions où il établirait ses troupes au fur et à mesure de leur arrivée, les vallons où il les tiendrait serrées et tassées pendant la nuit, invisibles à l'ennemi, tandis que les équipages de pont se mettraient à l'œuvre et prépareraient la grande opération du lendemain. Il allait toujours, lancé comme d'habitude à toute bride, infatigable de corps et d'esprit, arrêtant son plan, songeant à ses dispositions ; Duroc, Berthier, Caulaincourt, Bessières, Davout, Haxo le suivaient et galopaient à peu de distance. Ils virent tout à coup son cheval faire un brusque écart, lui-même tourner sur sa selle, tomber et disparaître.

On s'élança à l'endroit où il était tombé. Il était déjà debout et s'était relevé de lui-même, sans autre mal qu'une contusion à la hanche ; il se tenait droit et immobile, près de son cheval frémissant. Un lièvre parti entre les jambes de l'animal avait occasionné le bond qui avait désarçonné le cavalier, toujours négligent à cheval et distrait. Ces accidens arrivaient assez fréquemment à l'empereur au cours de ses campagnes. En pareil cas, il se courrouçait d'ordinaire, s'emportait rageusement contre sa monture, contre ceux qui la lui avaient préparée, contre son grand écuyer, s'en prenait à tout le monde de sa maladresse. Cette fois, il ne proféra pas une parole. Subitement assombri et comme frappé, il se remit silencieusement en selle, et le petit groupe de cavaliers reprit sa course à grande allure, dans la tristesse grise du matin. Une subite appréhension avait saisi les cœurs et chacun se défendait mal contre de lugubres pressentimens, « car on est superstitieux malgré soi, dans de si grandes circonstances et à la veille de si grands événemens, » a dit l'un des compagnons de l'empereur. Au bout de quelques instans, Caulaincourt se sentit prendre la main par Berthier, qui galopait près de lui et qui lui dit : « Nous ferions bien mieux de ne pas passer le Niémen ; cette chute est d'un mauvais augure. »

L'empereur finit par s'arrêter en un lieu où il avait résolu de passer la journée, où il serait au milieu de ses troupes qui allaient venir. Déjà ses tentes s'élevaient, deux tentes bien connues des soldats, en coutil à raies bleues et blanches, l'une pour lui, l'autre pour le prince major général ; devant la première, un grenadier montait la garde et se promenait de long en large. Ainsi installé, l'empereur fit apporter ses cartes, ses états de situation, ses instrumens de travail, et tandis que les jeunes officiers de sa suite

s'établissaient dans une grange voisine, où l'esprit endiable du comte de Narbonne les tenait en verve, il se mit à dicter des ordres. Il décida comment s'effectueraient l'établissement des ponts pendant la nuit et le passage aux premières heures du lendemain. Il composa une longue instruction, admirable d'ordre et de clarté; tout y était prévu, calculé, prescrit, et les troupes n'auraient qu'à exécuter un mouvement réglé d'avance jusqu'en ses moindres détails.

Elles commençaient à arriver, à surgir de tous les points de l'horizon. C'étaient d'abord les avant-gardes, les états-majors, les batteries légères accourant au grand trot pour couronner les reliefs du sol; puis les masses profondes, infanterie, cavalerie, artillerie. Elles débouchaient par tous les chemins, s'élevaient sur les pentes, emplissaient les vallons, et rapidement montait cette inondation d'hommes. L'empereur considérait ce spectacle et donnait les ordres nécessaires pour le placement des corps, mais sans entrain, sans animation, sans ce feu dans le regard qui lui était habituel. Lui, « si gai d'ordinaire, si plein d'ardeur dans les momens où ses troupes exécutaient quelque grande opération, fut pendant toute la journée très sérieux et très préoccupé; » il restait sous l'empire d'un malaise visible et d'une impression fâcheuse. Un peu courbaturé, depuis sa chute de cheval, et surtout attristé, il se retirait de temps à autre sous sa tente, pour y trouver la fraîcheur et l'ombre, car l'air était étouffant, la chaleur énervante, le ciel tour à tour ardent et lourd, avec des éclaircies resplendissantes et de subits obscurcissements. Au bout de quelques instans, il ressortait, s'asseyait sur un pliant placé devant sa tente, feuilletait un gros registre vert qui le renseignait sur ses effectifs, puis s'interrompait et songeait. Superstitieux comme César, il pensait à son accident; il en parlait quelquefois, affectait d'en plaisanter, mais son rire sonnait faux et s'arrêtait court; il s'irritait de lire sur plusieurs visages une inquiétude qui correspondait à la sienne, et malgré tous ses efforts pour paraître imperturbablement confiant et gai, il se sentait envahi d'une secrète anxiété.

Ce qui ajoutait à sa mauvaise humeur, c'était de n'avoir aucune nouvelle de la rive ennemie. Nul bruit ne venait de cette terre morte; nul mouvement n'y paraissait. On voyait bien, sur la grève, rôder quelques cosaques, passer quelques patrouilles de cavalerie, se glissant entre les bouquets d'arbres, mais c'étaient de furtives apparitions, disparues aussitôt qu'entrevues. Où donc était l'ennemi? Que faisait-il? Sans doute, établi à quelque distance du fleuve, commençant à soupçonner notre arrivée, il se préparait à tenir contre cette attaque: il allait, en acceptant le combat, nous livrer la victoire, cette première victoire que Napoléon vou-

lait à tout prix et tout de suite. Quant aux Polonais de la rive droite, aux habitans de la Lithuanie, ils nous attendaient sans doute comme des libérateurs. On les verrait se lever à notre approche, venir à nous et nous frayer la voie. Napoléon attendait d'eux un signe d'intelligence et cherchait à le provoquer. Il témoignait d'une prédilection marquée pour tout ce qui était polonais ; dès le matin, il avait attaché à sa personne plusieurs officiers de cette nation, comptant s'en servir comme d'intermédiaires avec leurs compatriotes de la rive droite, et s'étonnant qu'aucun de ces derniers ne se fût encore présenté. On finit par lui amener trois Lithuaniens, ramassés par hasard sur la rive gauche. C'étaient de pauvres gens, des serfs, d'aspect sordide et de visage obtus. Napoléon les fit interroger : savaient-ils que la liberté avait été accordée aux paysans du grand-duché, espéraient-ils un pareil bienfait ; souffraient-ils du régime russe, aspiraient-ils à s'en affranchir ? Comme les réponses tardaient, l'Empereur reprit vivement, en s'adressant aux interprètes : « Demandez-leur s'ils ont le cœur polonais. » Et pour se faire mieux comprendre, il joignait le geste à la parole, mettait la main sur son cœur. Interloqués et comme pétrifiés, les paysans restaient à le regarder, l'air hébété, sans mot dire. N'en pouvant rien tirer, il les congédia avec de douces paroles.

Pour savoir ce qui se passait en face de nous, on avait employé toutes les précautions d'usage ; une nuée d'espions avait été lancée. Pas un de ces émissaires ne revenait, ne reparaisait au quartier général. Davout se plaignait en grondant de ne rien savoir. Interrogés successivement, les autres chefs de corps répondaient qu'ils n'avaient aucun renseignement, qu'aucun espion ne rentrait. On vit arriver seulement un juif de Marienpol, qui venait des provinces lithuaniennes et s'était faufilé à travers les lignes ennemies. Il raconta que les Russes repliaient partout leurs avant-postes, qu'ils évacuaient le pays, qu'un grand mouvement de retraite se dessinait. A cette nouvelle, l'empereur fronça le sourcil, mais il se hâta de dire que l'ennemi se concentrait sûrement autour de Wilna, pour livrer bataille en avant de cette ville. Il n'admettait pas que les choses se passassent autrement ; il écartait violemment la possibilité d'un recul indéfini et ne souffrait pas qu'il en fût question, quoique cette hypothèse commençât à le préoccuper.

Vers la fin de la journée, il manda Caulaincourt et le fit venir dans sa tente, voulant causer. D'abord, ce furent des allusions à l'accident du matin. L'empereur demanda si l'on s'en était ému au quartier général, si l'on en parlait encore. Puis, il questionna longuement l'ancien ambassadeur en Russie sur le pays, l'état

des routes, les moyens de communication, les habitans. « Les paysans ont-ils de l'énergie? dit-il. Sont-ce gens à s'armer comme les Espagnols et à faire la guerre de partisans? Pensez-vous que les Russes me livrent Wilna sans risquer une bataille? » Il paraissait désirer extrêmement cette bataille et pria le duc de lui dire franchement son avis sur le projet de retraite que l'on prêtait aux ennemis. Caulaincourt répliqua qu'il ne croyait point, pour sa part, à des batailles rangées : « Le terrain n'était pas assez rare en Russie pour qu'on ne nous en cédât pas beaucoup » ; on chercherait à nous attirer dans l'intérieur, à diviser nos forces, à nous éloigner de nos ressources. — « Alors j'ai la Pologne! reprit l'empereur avec un éclat de voix. Quelle honte pour Alexandre, quelle honte ineffaçable que de la perdre sans combat! C'est se couvrir d'opprobre aux yeux des Polonais. » Il parlait avec une animation grandissante, avec des paroles cinglantes, comme s'il se fût adressé à l'empereur Alexandre lui-même, comme s'il eût voulu, en le piquant au vif par des outrages, le tirer de son inertie, l'appeler, le défier, le forcer au combat. Il ajouta qu'une retraite ne sauverait pas les Russes : il allait tomber sur eux comme la foudre, prendre à coup sûr leur artillerie et leurs équipages, probablement des corps entiers. De Wilna, où il couperait leur ligne et diviserait leurs forces, il pourrait tourner et envelopper au moins l'une de leurs armées. Il avait hâte d'être à Wilna pour commencer ces mouvemens destructeurs ; il calculait le nombre d'heures que mettraient ses troupes pour atteindre cette ville, « comme s'il se fût agi d'y aller en poste. » — « Avant deux mois, reprit-il en manière de conclusion, Alexandre me demandera la paix : les grands propriétaires l'y forceront. » Il développa cet espoir avec volubilité, procédant toujours par questions, mais commençant lui-même les réponses, comptant que son interlocuteur allait continuer et abonder dans son sens, cherchant à arracher, à surprendre une phrase approbative, un mot d'assentiment qui raffermirait sa confiance, qui lui permettrait de s'illusionner encore et donnerait raison à ses rêves contre la réalité entrevue. Mais le duc de Vicence se taisait, roidi dans sa loyauté chagrine, dans son obstination honnête à ne point parler contre sa conscience. Irrité de cette contradiction muette, l'empereur le pressa à la fin de parler, de s'expliquer ; il s'entendit répéter alors qu'Alexandre avait lui-même dévoilé et exposé le plan de la défense : ce prince éviterait de se mesurer en ligne contre un adversaire dont il connaissait le génie ; il ferait une guerre de longueur et de persévérance, imiterait l'exemple des Espagnols, souvent battus, jamais soumis ; « il se retirerait au Kamtchatka plutôt que de céder des provinces et de signer une paix précaire. » Ces

paroles de mauvais augure que Napoléon avait déjà entendues, il les écouta cette fois avec une attention plus marquée, avec une grande patience, comme si elles eussent plus profondément frappé son esprit; il rompit ensuite l'entretien sans répondre.

IV

Le jour baissait, et chaque heure rapprochait l'instant fixé pour les préparatifs du passage. Avant la tombée de la nuit, l'empereur monta encore une fois à cheval, visita les campemens; il retrouva noirs de troupes, fourmillans d'hommes, les espaces qu'il avait vus le matin inanimés et déserts. Il fit rapprocher ses tentes du Niémen, afin de mieux surveiller l'opération, et prit enfin quelque repos, tandis que ses premiers ordres s'exécutaient ponctuellement. Dès huit heures du soir, après avoir mangé la soupe, les troupes de Davout prenaient les armes et venaient occuper les hauteurs; elles s'y établirent sur seize lignes formées par autant de régimens, chaque colonel placé devant le 1^{er} bataillon, devant l'aigle, les généraux au centre de leur brigade ou de leur division. Cette armée d'avant-garde, qui précédait les autres, prit ainsi position pour la nuit, sans faire aucun bruit, sans allumer de feux, se tenant immobile et comme rasée sur le sol, en attendant qu'elle se dressât d'un seul élan pour aller au Niémen et faire irruption. A sa gauche, les divisions à cheval de Murat s'alignaient sur les deux côtés d'Alexota. Au-dessous du 1^{er} corps, les équipages de pont descendaient vers la rive, dirigés par le général Eblé, accompagnés par des sapeurs du génie et des marins de la Garde : l'obscurité croissante les dérobait aux yeux. Quand la nuit fut à peu près complète, trois cents voltigeurs du 13^e régiment de ligne passèrent sur des batelets et gagnèrent la rive opposée, qu'ils trouvèrent inoccupée; derrière eux, les pontons furent mis à l'eau, dans le plus grand silence.

A minuit, le passage était praticable. Au delà du fleuve, les voltigeurs continuaient d'avancer, bientôt rejoints par quelques détachemens d'infanterie légère et de Polonais. Un bois s'étendait devant eux; ils en reconnurent les abords, s'y engagèrent. Ils entendirent alors dans les fourrés des bruits de chevaux et d'armes; ils se sentirent surveillés et frôlés par d'invisibles ennemis; çà et là, quelques lances pointèrent, des Cosaques furent aperçus, passant d'un trot rapide, et même des hussards russes, reconnaissables dans la nuit à leurs grands plumets blancs. Soudain, un qui-vive, lancé à nos hommes : — « France ! » répondent-ils. La voix qui leur avait parlé, celle d'un officier russe, reprit en français : « Que venez-vous faire ici ? — F..., vous allez le voir ! » ré-

pliquèrent les nôtres, et les carabines s'abattirent, jetant leur éclair à un ennemi déjà évanoui, tirant sur une ombre. A la sortie du bois, on atteignit un village situé dans la boucle du fleuve et que l'empereur avait prescrit d'occuper, de fortifier par des coupures et des barricades, de convertir en réduit; en y pénétrant, nos soldats entendirent un galop précipité; ils aperçurent des Cosaques qui détalèrent au plus vite et dont quelques-uns, se retournant sur leur selle, déchargèrent leurs armes. Sur plusieurs points à la fois, des détonations isolées retentirent profondément dans le silence de la nuit, faisant tressaillir l'empereur sous sa tente et le mécontentant, car il avait désiré qu'aucun bruit ne trahit jusqu'au matin le mystère de ses opérations: les premiers coups de feu de la grande guerre étaient tirés.

La nuit passa, nuit de deux heures. Les ponts étaient achevés, et déjà la division Morand, du 1^{er} corps, s'était glissée au delà du fleuve, pour appuyer et fortifier les avant-postes. A une heure et quart, le ciel blanchit de nouveau. L'obscurité se retira peu à peu des sommets de la rive gauche, où se distinguaient confusément et se remuaient des masses; le voile d'ombre tendu sur la vallée se levait lentement. Soudain le soleil brille, apparu sur l'horizon, et monte dans un ciel pur; rasant le sol de sa rayonnante clarté, il fait courir sur le front de nos lignes un éclair qui se répète et se prolonge à l'infini, un interminable scintillement de baïonnettes, de lances, de sabres, de casques et de cuirasses. Tout s'illumine, tout se discerne, et le spectacle se découvre dans la magnificence de son ensemble et la précision de ses détails: sur la large nappe des eaux, trouée d'îles, trois ponts établis; au delà, la division Morand déployée en bataille, barrant de ses lignes noires l'entrée de la boucle; sur un escarpement situé près des ponts, l'artillerie de réserve du 1^{er} corps en position, les pièces dressées vers le nord; sur la berge, d'autres batteries qui s'alignent, des officiers qui passent au galop, des escadrons de cavalerie polonaise au-dessus desquels voltigent et palpitent les flammes multicolores des lances; enfin, sur l'amphithéâtre des collines, un immense déploiement de troupes en marche, deux cent mille hommes qui s'ébranlent et s'avancent à la fois, régulièrement, posément, d'un pas égal et vaillant; partout l'aspect de l'action et de la force disciplinées, l'invasion coordonnée et méthodique, dans son formidable élan. L'armée de première ligne est là tout entière, en grande tenue de combat, avec ses innombrables états-majors, ses uniformes de toutes nuances, ses aigles brillant au soleil, ses drapeaux illustrés d'inscriptions glorieuses, l'armée débarrassée pour un jour de son lourd attirail de convois, allégée et libre, superbe d'entrain et d'animation, aspirant à se dé-

vouer. Les tristesses de la veille, l'ennui et la souffrance des longues marches ne sont plus qu'un rêve oublié; l'allégresse du matin a dissipé cette brume, elle dilate les cœurs et les rouvre aux magiques espoirs. Et les colonnes débordent des sommets, s'engagent sur les pentes où se creusent trois sillons principaux, descendent par ces ravins en étincelantes coulées d'acier, se rapprochent, se côtoient sans se mêler, convergent toutes au point de passage, s'allongent et s'amincissent pour traverser les ponts, puis reprennent leur ampleur, leurs distances, — et lentement s'épandent sur la terre russe.

Les troupes de Davout passèrent de grand matin : les divisions d'infanterie d'abord, avec leurs batteries montées, avec les brigades de cavalerie légère, sans équipages, sans voitures; rien que du fer, des chevaux et des hommes : l'empereur avait permis le passage d'une seule voiture, celle qui contenait les bagages du prince d'Eckmühl. Mais bientôt les ponts tremblent et retentissent sous des masses pesantes; les réserves de grosse cavalerie, les divisions de cuirassiers, passent à leur tour, avec un bruit d'orage. Après le 1^{er} corps, voici la Garde, voici ses régimens jeunes et vieux, resplendissans d'or, chamarrés d'aiguillettes et de brandebourgs, élite et parure de l'armée. Là surtout l'enthousiasme est au comble. Dans les rangs, dans les états-majors qui causent en chevauchant, de gaies réflexions s'échangent, des propos conquérans. Un major de la Garde dit que l'on fêtera le 15 août à Saint-Petersbourg, et ce mot fait fortune. Si l'accord n'est pas unanime, si quelques mécontents, quelques officiers d'armes spéciales objectent les difficultés de l'entreprise et discutent les chances de la campagne, ces notes chagrines se perdent dans une expression générale de contentement et de joie. Ce qui achève d'électriser tous ces hommes, c'est de se sentir sous l'œil et dans la main du chef habitué à vaincre; c'est de le sentir près d'eux, avec eux, les enveloppant de sa présence; c'est d'entendre successivement de tous côtés, en haut sur les collines, en bas près du fleuve, les vivats qui signalent son arrivée; c'est de reconnaître à chaque instant, sur des points divers, dominant et dirigeant l'opération, sa silhouette familière.

A cheval dès trois heures du matin, il était venu tout surveiller, tout animer. Afin qu'il pût commodément assister au défilé, les artilleurs de la Garde lui avaient préparé, sur le chemin qui menait aux ponts, un trône rustique, fait de branches et de gazon, avec un dais de feuillage. Il ne resta qu'un moment à ce poste d'apparat, repris d'un besoin d'activité, ne tenant pas en place. Il fut de bonne heure sur la rive ennemie. Lorsque le 9^e lanciers et le 7^e hussards passèrent, officiers et soldats le reconnurent à l'extrémité

du pont, debout sur le terre-plein. Enivré par l'appareil qui se déployait à ses yeux, ressaisi par le sentiment de sa toute-puissance, certain de son bonheur, il avait retrouvé son assurance, sa bonne humeur, une jovialité expansive; il jouait avec sa cravache et fredonnait l'air de *Marlborough s'en va-t-en guerre* : « Cet à-propos, qui nous égaya quelques instans, ne se justifia que trop bien, » écrit le commandant Dupuy.

L'empereur se porta bientôt en avant du fleuve et rejoignit les divisions déjà passées. Prompt et affairé, il galopait autour d'elles, indiquait à chacune la route à suivre et les mettait dans leur chemin. Il accompagna jusqu'à une distance de deux lieues et demie le mouvement de l'avant-garde, s'arrêtant parfois pour interroger les rares habitans du pays et n'en obtenant que des renseignemens vagues. Il acquit pourtant la certitude, par le retour de quelques espions, que les ennemis ne lui opposaient qu'un simple rideau de cavalerie, qu'il n'aurait affaire dans la journée à aucune résistance sérieuse. En effet, nos troupes avançaient sans difficulté, poussant devant elles quelques bandes de Cosaques qui se dispersaient à leur approche et s'enfuyaient d'un vol effarouché. Kowno fut occupé sans coup férir, et l'armée put s'épanouir à l'aise autour de cette ville, se déployant sur les deux côtés de la route qui conduit à Wilna, s'éclairant dans toutes les directions par de fortes reconnaissances.

Sur la gauche, on rencontra tout de suite un second cours d'eau, la Wilya, qui baigne Wilna et vient ensuite, par un long circuit, rejoindre le Niémen, où elle se jette immédiatement au-dessous de Kowno. Il était indispensable de franchir cet affluent et de savoir ce qui se passait au delà, car une attaque des ennemis pourrait se prononcer de ce côté et venir sur notre flanc, tandis que le gros de l'armée marcherait sur Wilna. Le 13^e d'infanterie de ligne fut chargé de trouver un gué sous les yeux mêmes de l'empereur. Comme la recherche se prolongeait, le colonel de Guéhéneuc, qui commandait le régiment, fatigué d'attendre, demanda des hommes de bonne volonté pour passer à la nage et reconnaître la rive opposée. A cet appel, trois cents soldats sortent des rangs et s'acquittent au mieux de leur dangereuse besogne. Aussitôt leur succès fait des jaloux, la témérité devient contagieuse. Un certain nombre de cavaliers français et polonais se tenaient au bord de la Wilya; la présence de l'empereur les excite à se distinguer, les exalte, les rend fous d'intrépidité; et voici tous ces hommes à l'eau, avec leur monture, leurs armes, leur équipement, s'efforçant, ainsi empêtrés, de gagner la rive droite. Mais le courant était rapide, impétueux; il les entraîne et les roule; on voit plusieurs de ces malheureux lutter péniblement contre la

violence du torrent, puis faiblir, s'épuiser, s'abandonner, et enfin, calmes et désespérés, s'enfoncer dans l'abîme en poussant un dernier « Vive l'empereur ! » Au spectacle de cette détresse, le colonel de Guéhéneuc n'écoute que son courage : sans ôter son brillant uniforme, il éperonne lui-même son cheval et le pousse dans les flots ; il s'élance au secours des cavaliers, et il est assez heureux pour ressaisir l'un d'eux, qu'il ramène triomphalement sur la berge. L'empereur l'accueillit froidement après cet exploit ; il trouva que son action, fort louable chez un particulier, l'était moins chez un chef de corps placé en face de l'ennemi et ne devant plus qu'à la patrie seule le sacrifice de son existence. Tout en organisant lui-même avec grand soin le sauvetage des cavaliers, dont un seul fut perdu, il reprocha au colonel, comme un gaspillage d'héroïsme, son élan de bravoure et d'humanité (1).

Après avoir donné l'ordre de jeter un pont sur la Wilya et de faire passer la division Legrand, avec quelques régimens de cavalerie, pour observer et tâter certains détachemens ennemis, signalés dans cette direction, il finit la journée à Kowno, où il s'établit dans le couvent et se fit l'hôte des moines. Là, il prit encore diverses mesures, appelant en toute hâte les convois de vivres, organisant le service des reconnaissances, multipliant les précautions pour assurer sa gauche, activant le mouvement d'ensemble, pressant l'arrivée des troupes qui débouchaient toujours au delà du Niémen par le triple passage.

Là, l'envahissement continuait, incessant, interminable, les corps succédant aux corps. Après les soixante-quinze mille hommes de Davout, après les vingt mille cavaliers de Murat, après la Garde, c'étaient les vingt mille soldats d'Oudinot, le 3^e corps au grand complet. Ces masses écoulées, d'autres surviennent ; les trois divisions de Ney, venues de plus loin, rejoignent à marches forcées. Après elles, encore des troupes, de nouvelles avant-gardes, de nouveaux états-majors, de nouvelles colonnes compactes et serrées ; et toujours une bigarrure d'uniformes, une extraordinaire diversité de races : des cheval-légers bavaros et saxons mêlés à nos cuirassiers, des Polonais répartis dans tous les corps de cavalerie, les brigades de Hesse et de Bade représentant l'Allemagne dans la garde impériale, un régiment hollandais formant brigade avec des conscrits corses, florentins et romains, l'infanterie des Wurtembergeois encadrée par deux divisions françaises. Malgré cette affluence de nations et l'encombrement du pays, l'opération se poursuivait avec le même ordre, avec la même ardeur. Pourtant, à la splendeur du matin, à la fraîcheur propice

(1) On voit à quoi se réduit cet incident, amplifié et travesti par Tolstoï.

des premières heures, avait succédé une température accablante. Le ciel s'assombrissait; sur l'horizon troublé couraient des lueurs livides et des frémissemens d'éclairs. Bientôt l'orage éclata, et une trombe d'eau s'abattit sur nos bataillons. Ceux-ci la reçurent sans sourciller, et c'était merveille que de voir — écrit dans ses souvenirs un officier de la Garde, un fanatique de l'empereur — « ce déchaînement inutile du ciel contre la terre. » Au reste, l'orage ne tarda pas à se dissiper; cette première épreuve fut de courte durée; le passage n'en fut pas un instant interrompu, et sur les ponts solidement amarrés, des troupes de toutes armes prolongèrent le défilé. Il en passa pendant quarante-huit heures, le 24 et le 25, jour et nuit. Le 26, on voyait encore arriver au fleuve les cuirassiers et les dragons de Grouchy, complétant l'ensemble des effectifs déversés sur la rive droite par l'empereur lui-même. Parvenus en terre ennemie, les corps recevaient chacun leur direction et se portaient au poste plus ou moins lointain qui leur avait été assigné. L'étape reprenait, forte, pénible, impérieusement réglée, par une moite chaleur qui faisait regretter à nos vétérans l'Espagne torride. Parfois, pour tromper leur fatigue et leur ennui, les troupes se mettaient à chanter. Un virtuose de régiment entonnait quelque air du pays, quelque couplet connu, et les fantassins en chœur reprenaient le refrain, qui les soutenait de sa cadence et les aidait à marcher. Les vieux airs de nos provinces, les chansons bretonnes, provençales, picardes, normandes, mélancoliques ou gaies, enlevantes ou plaintives, apportant à nos soldats exilés un écho de la patrie, un ressouvenir du foyer, arrivaient avec eux sur ces bords lointains, qui n'avaient jamais vu les hommes d'Occident. Eux s'en allaient dociles; ils allaient vers le nord, vers l'inconnu, vers l'avenir plein de mystère, confians dans l'infailibilité de leur chef et persuadés qu'un dieu les guidait; ils observaient toutefois avec étonnement ce sol si différent de nos vivantes campagnes, ce pays vide et muet, accidenté et pourtant monotone, où les reliefs du terrain se répètent et se reproduisent exactement pareils, où les mêmes aspects se succèdent avec une invariable uniformité, cette terre où tout se ressemble et où rien ne finit; et devant nos colonnes s'avancant par les chemins tour à tour détrempés et poudreux, traversant les mornes forêts de sapins et de hêtres, gravissant les collines sablonneuses, commençant la longue marche dont nul ne savait mesurer la durée, la Russie déployait ses horizons béans.

ALBERT VANDAL.

PAYSAGES DES TROPIQUES

LE LAC DE TUXPANGO

I

Il a de mignonnes dimensions, ce lac dont les géographes les plus instruits ne connaissent ni la latitude, ni la longitude, ni le nom, et ne les connaîtront guère avant un siècle. Il est situé sur la limite des plaines de la Terre chaude, sur les premières assises de la grande Cordillère du Mexique, là où commence la terre tempérée. Long de trois kilomètres, large de deux, il baigne, du côté du nord, le pied d'une montagne qui le défend contre l'âpreté des brises pluviales, et ne le laisse caresser que par les brises venant de la mer, brises imprégnées d'une saine et fortifiante odeur saline.

Il est encadré, le petit lac de Tuxpango, — je l'ai ainsi baptisé en souvenir du dernier rancho où j'ai été hébergé, — de palmiers nains alternant avec des buissons de sensitive, en arrière desquels se dressent de grands arbres d'essences variées. Jusque vers deux heures de l'après-midi, son eau calme, lisse, vermeille, étincelante, est de l'or en fusion que l'on ne peut regarder sans être ébloui, aveuglé. Aussitôt que le soleil dépasse le zénith et descend vers l'océan Pacifique, elle prend, cette eau limpide, l'aspect d'un bloc d'azur. Elle reflète alors tout ce qui l'entoure : plantes, arbres, buissons ; plus tous les êtres ailés : rapaces, passereaux, palmipèdes et échassiers qui planent, passent, se croisent ou tournoient au-dessus d'elle, dans un perpétuel va-et-vient.

Au centre à peu près de ce lac minuscule, se montre une large tache d'un vert d'émeraude, formée par un îlot aux bords escarpés, tapissés d'orchidées à tiges étranges, aux feuilles fantastiques, aux corolles de formes et de couleurs paradoxales, véritables fleurs

d'un autre monde. Ils sont l'œuvre sans retouches humaines de la nature, ce lac, son ilot, son vert encadrement, et l'impeccable artiste a créé là un ensemble à la fois harmonieux, agreste, doux, poétique, s'est surpassée. En découvrant ce paysage à une heure où le jour baissait, où tous les tons étaient adoucis, fondus, vaporeux; où les oiseaux chanteurs modulaient une dernière mélodie, je songeai qu'il ferait bon vivre là, avec une compagne aimée; de considérer ce coin de paradis comme un univers, d'y oublier qu'il existe au monde des villages, des bourgs, des villes, des capitales — et, surtout, des hommes.

Certes les replis sans nombre de la grande Cordillère sont riches en sites séducteurs, grandioses, tourmentés, cyclopéens, où la nature surprend par l'ingéniosité de ses combinaisons, par ses ressources infinies, ses contrastes vigoureux, son art inépuisable. Mais le site que j'ai admiré là est resté à part dans ma mémoire, exceptionnel. Ce fut à l'improviste, à l'heure où nous nous disposions à camper dans la forêt, que nous explorions, que mon joyeux guide Mateo, mulâtre dégingandé de la plus belle venue, devina qu'une clairière se trouvait en face de nous. Nous poussâmes en avant et bien nous en prit, car le lendemain, étant donné la direction que nous avions résolu de suivre, nous aurions côtoyé le petit lac sans soupçonner son existence, et à jamais ignoré ce lieu charmant où nous devions si bien nous attarder, du fait d'une des petites-filles d'Ève, que l'on nous croyait morts lorsque nous reparûmes à Cordova, plus de trois semaines après l'époque que j'avais fixée pour notre retour.

J'anticipe, je vais trop vite en évoquant les jours qui furent ma jeunesse, alors que c'est avec lenteur que j'aime à en revivre les phases, les surprises, les incidens, les émotions, voire les drames. Oui, en me les remémorant, j'aime à m'attarder sur ces heures souvent périlleuses que la vie ne me rendra plus, sur ces heures fortunées où j'errais dans les solitudes de ce doux pays de soleil aux jours égaux, dont la fertilité se dépense et se dépensera longtemps encore en pure perte, mais qui nourrira plus tard des générations d'heureux.

Donc nous avons quitté le rancho de Tuxpango depuis quatre jours, Mateo et moi, avec le dessein de gagner les plaines de la Terre chaude, de rejoindre la grand'route de Vera-Cruz à Mexico, puis de la remonter jusqu'à Cordova. Il était cinq heures du soir, environ, et nous ramassions des branches sèches pour l'établissement et l'entretien d'un foyer, lorsque mon guide me fit remarquer que les arbres placés en avant de nous se montraient plus espacés que ceux qui se trouvaient en arrière, que des guirlandes de lianes descendaient du faite de plusieurs d'entre eux.

— Clairière, pour sûr, me dit le mulâtre, en me montrant une double rangée de dents allant de l'une de ses oreilles à l'autre, formidables cisailles à l'aide desquelles, rien qu'en les entr'ouvrant et en les fermant, il coupait des lianes de moyenne grosseur, ou cassait des os pour en sucer la moelle, dont il était friand.

Ilavança, je le suivis. Deux ou trois cris d'échassiers retentirent, et nous débouchâmes en face du lac inattendu, faisant fuir une bande de pélicans bruns. Si la vue du lac fut une première surprise, la présence de deux caïmans, que notre apparition laissa impassibles, en fut une plus grande encore. Ils n'habitent que sur les rives des grands cours d'eaux ou dans les lagunes produites par leurs débordemens, ces antédiluviens, et leur présence à la hauteur où nous nous trouvions constituait un phénomène. Que s'élevant des plaines de la Terre chaude, ces monstres eussent gravi jusqu'au point où nous les voyions, le fait n'était pas admissible. Fallait-il donc les croire oubliés là par les eaux qui, plusieurs milliers d'années avant notre ère, avaient contribué à la formation des terres surélevées que nous foulions?

La nuit venait, l'eau prenait une teinte noire, bien qu'au-dessus d'elle flottât une brume blanche, diaphane. Du sommet des arbres partaient des cris d'oiseaux déjà installés pour la nuit, et que notre présence inquiétait. Un long rugissement, un long miaulement pour mieux dire, retentit soudain, puis un second et un troisième résonnèrent au loin. C'était la un avis de rentrer au plus vite dans la forêt, d'allumer un feu, de nous bien garder pour l'heure, et de ne cheminer, le lendemain, qu'avec une extrême circonspection. Le tigre mexicain, rendons-lui cette justice, ne s'attaque guère à l'homme; néanmoins, il n'ignore pas que ce chétif être est bon à manger, et il faut prévoir le cas où, sa chasse ayant été infructueuse, la faim, cette mauvaise conseillère, excite son courage, réveille sa férocité, le rend agressif.

L'eau du lac est légère, tiède, mais potable, et nous nous hâtons d'en remplir nos gourdes. Un quart d'heure plus tard notre foyer flambe, pétille, et des nuées de moustiques nous assaillent. Qui les a prévenus de notre présence, ces vampires qui vont troubler notre sommeil? A cette question, Mateo a philosophiquement répondu par la phrase sacramentelle :

— Dieu, señor, pour l'expiation de nos péchés d'abord, puis parce qu'il veut que toutes ses créatures vivent.

En dépit de la chaleur qui nous permet à peine de respirer, nous nous roulons dans nos couvertures, au risque d'étouffer, afin de nous garantir quelque peu des saignées dont nous sommes menacés. Puis, avec l'insouciance, la confiance que donne l'habi-

tude, nous essayons de dormir. De temps à autre des rugissemens prolongés, modulés, qui sans nul doute ont la prétention d'être tendres, nous font sursauter, redresser la tête.

— Propos d'amoureux, me dit alors avec gravité Mateo, et c'est une sécurité pour nous. Tandis que ces messieurs vont débiter leurs compliments à la señora, et se disputer ses faveurs avec des coups de patte qui suffiraient pour nous éventrer, ils ne songeront ni à leur estomac, ni à nous.

J'approuve ce dire et je me recouche.

On connaît les nocturnes clameurs des chats, leurs déclarations passionnées, leurs roulades langoureuses, leurs modulations bruyantes; eh bien, que l'on décuple l'intensité de ce vacarme, et l'on aura une idée assez exacte du concert qui nous est donné. Suivie de ses adorateurs, comme a dit Mateo, la tigresse décrit des cercles autour de nous, tantôt à droite, tantôt à gauche; nous entendons des griffes s'aiguiser sur l'écorce des troncs, ou sur les branches d'un arbre agilement escaladé. On se défie, on s'injurie, on se menace, on se crache au visage de belle façon. Parfois s'établir un silence relatif durant lequel, je le devine, on échange des coups d'ongles et des morsures. Assis, luttant contre les moustiques, j'étudie le son des voix pour connaître le nombre des prétendants, et j'opine pour cinq. Quant à Mateo, il ne s'est réveillé qu'une seule fois au charivari d'un morceau d'ensemble, aussi discordant que bruyant.

— Lorsque l'amoureuse « folie » les prend, ces maudites bêtes sont encore plus enragées que les hommes! s'est écrié mon guide avec conviction.

Puis, sans même attendre ma réponse, il s'est rendormi.

Vers deux heures du matin, la bande s'éloigne; ses clameurs deviennent de plus en plus sourdes, s'éteignent; et le grand, l'imposant silence ordinaire aux forêts de haute futaie, règne absolu. A cinq heures, nous sommes debout, écoutant de nouveau des propos d'amoureux; mais, cette fois, ce sont des chants, des mélodies que nous savourons charmés. Nous nous dirigeons vers le lac dans les eaux duquel j'ai hâte de me plonger, pour me délasser. Près de la lisière de la forêt nous traversons un des nocturnes champs de bataille des jaguars: il est semé de touffes de poils roux tachés de gouttes de sang. Le combat qui s'est livré là a dû être acharné, meurtrier, car le sol est fouillé, labouré.

— Je vous l'ai dit, pis que des hommes! répète le moraliste Mateo en face de ces dégâts.

Et je songe qu'il n'a pas tout à fait tort.

Sur la plage, à la même place et dans la même position que la veille, nous retrouvons les deux mystérieux caïmans. Sont-ils

pétrifiés, morts, empaillés? Je m'approche d'eux pour chercher à découvrir la vérité. Leurs yeux saillans, sournois, cruels, me regardent certainement venir, et je crois y voir un peu de convoitise.

Nous avons grande envie de nous baigner, et la présence des deux monstres qui, extasiés, regardent le soleil levant, nous inquiète moins que s'ils étaient dans l'eau. Nous nous éloignons, non pour respecter leur méditation, mais pour ne pas trop les tenter. Tandis que nous nous ébattons, l'un d'eux soulève sa mâchoire supérieure, fait quelques pas vers l'eau, de laquelle nous nous empressons de sortir. Nos deux voisins décrivent un demi-cercle, et, maintenant, c'est nous qu'ils contemplent. Ma peau blanche, qui contraste si bien avec la peau noire de Mateo, semble les intriguer, car leur attention est très visiblement concentrée sur moi. Lorsque j'apparais couvert de mes vêtemens en peau de daim, et que mon guide se montre dans sa veste et sa culotte de panne bleue, les deux terribles mâchoires s'ouvrent et se ferment alternativement. Nos voisins sont-ils surpris de notre transformation? j'en jurerais. Toutefois, comment le vérifier? Mateo, que j'interroge, secoue la tête; il ne sait pas plus que moi sur quelle partie du masque immobile des monstres l'étonnement peut se peindre, et nie même qu'ils puissent s'étonner.

Nous voilà rafraîchis, équipés, décidés à contourner le lac, à gagner la hauteur contre laquelle il s'appuie. Notre déjeuner et notre diner sont conquis, grâce à l'adresse de Mateo. Il a fait tournoyer un bâton, l'a lancé au milieu d'une bande de canards inexpérimentés, a blessé deux des pauvres volatiles, s'en est emparé. Nous ne nous sommes pas apitoyés sur leur sort; nous avons sur-le-champ décidé que nous les ferons cuire là-bas, sur le point où le terrain s'exhausse, en même temps qu'un chou-palmier. Le tigre est cruel, très cruel; au fond, l'homme l'est aussi.

Nous longeons la rive gauche du lac et, moins chargé que mon compagnon, je prends les devans. Je m'arrête en face d'un arbre abattu, que j'examine. Sa base n'a pas été calcinée pour amener sa chute, selon la pratique ordinaire des Indiens: elle a été entaillée par une hache dextrement maniée. Toute notre insouciance disparaît en face de cette preuve de la présence de nos semblables; nous nous rapprochons de la lisière de la forêt, et nous scrutons avec soin l'horizon. Rien en vue; nous remarquons seulement que tous les hôtes ailés du lac: canards, aigrettes, pélicans, ibis, hérons, aigles pêcheurs se portent de préférence vers la pointe où se tiennent les caïmans.

Nous avons repris notre marche et, à cinq cents pas de l'arbre abattu, nous découvrons les traces du passage d'un cheval, puis un chemin creux, montant, piétiné, foulé par des taureaux et des

chevaux, chemin qui s'enfonce dans la forêt. Cette vue nous rassure : nous allons découvrir un rancho d'éleveurs, de vaqueros, race rude et brutale en raison de ses occupations, mais probe et hospitalière. Nous côtoyons la tranchée que suivent les animaux pour venir boire, et nous nous trouvons bientôt en face d'une plaine d'herbe verte, où paissent en liberté une cinquantaine de chevaux, plusieurs centaines de taureaux. Nulle trace d'habitation ; mais deux cavaliers s'avancent l'un à droite, l'autre à gauche de la prairie au pas de leurs montures, et font tourner leurs lassos de cuir, prêts à les lancer sur les animaux qu'ils jugeraient avoir besoin d'être débarrassés des insectes qui se logent dans leurs oreilles et les rongent, ou pansés d'une blessure faite par un coup de corne, par une ruade, ou par une branche brisée d'arbuste qui a fait office de lance.

Les deux cavaliers sont jeunes, de bonne mine. Ils portent un costume identique, à savoir une veste en peau de daim fermée sur le devant, et un pantalon de même matière ouvert sur les côtés, garni d'une double rangée de boutons en argent, simulant des grelots. Le tout est posé directement sur la peau, sans ombre de linge de corps. Leurs pieds, armés de longs éperons, disparaissent dans des étriers de bois en forme de boîte. Non seulement le costume des deux cavaliers est identique, mais leur taille, leurs allures sont si semblables, leurs barbes si bien pareilles, que Mateo décrète qu'ils doivent être frères, et c'est aussi mon opinion.

Nous nous sommes étendus sur le sol, nous dominons la prairie d'une hauteur de cinq à six mètres, et nous regardons venir les deux cavaliers. Leur marche nous indique qu'ils se rejoindront à peu près au-dessous de nous, et il est convenu que, se montrant le premier, Mateo les interpellera, révélera notre présence, fera le nécessaire pour conclure un traité de paix.

Les vaqueros sont à cent pas l'un de l'autre, s'arrêtent, se regardent, sans cesser de faire tourner leurs lassos. Ce sont des métis, leurs barbes nous l'ont déjà révélé, et leur peau est presque blanche.

— Vertu de Dieu ! s'écrie brusquement Mateo, ou j'y vois mal ou ces deux chrétiens se toisent en ennemis, se défient et...

Le mulâtre se tait. Les cavaliers viennent de se courber sur le cou de leurs montures, les éperonnent, les lancent à fond de train l'une vers l'autre. Les lassos de cuir tournoient, font siffler l'air. Si, au moment où ils se croiseront, un des redoutables nœuds cou-lans étreint l'un des antagonistes, celui-ci roulera sur le sol, et sera à la merci de son vainqueur.

Nous respirons à peine, Mateo et moi, espérant encore qu'il s'agit d'une lutte d'adresse, d'un jeu. Non, c'est un duel, un

duel sérieux, dont nous allons être les témoins impuissans. Les adversaires vont s'aborder, je suis tenté de fermer les yeux ; mais, par un écart aussi bien mesuré que bien exécuté, chacun des cavaliers a déjoué les mauvaises intentions de l'autre, et les lasso ont été lancés sans résultat. Dépités, les deux ennemis tournent bride, reviennent incontinent à la charge. Cette fois, pour mieux mesurer leurs coups, ils tourbillonnent autour l'un de l'autre, s'observent. Des deux côtés, homme et cheval ne semblent faire qu'un, et j'ai sous les yeux de véritables centaures. La courroie s'abat sur un des cavaliers, c'en est fait de lui ! Non ! rapide, adroit, il a lâché son lasso, dégainé son *macheté*, coupé le redoutable lien. Alors, brandissant son arme, il s'élance sur son antagoniste qui se croyait vainqueur, qui lui aussi a dégainé.

Oh ! les vaillans champions, et comment ne pas les admirer ! Ils fondent l'un sur l'autre avec furie, se font bravement face. Avec quelle adresse ils parent les coups qu'ils essaient de se porter. S'étant dépassés une troisième fois, ils reviennent à la charge. Prévoyant un choc meurtrier, un dénouement fatal, je me suis levé et j'ai crié, puis suivi Mateo qui, lancé sur la pente, dévale à grandes enjambées vers les combattans.

Surpris par mon cri, par ma vue et celle de mon guide, les adversaires ont oublié de se frapper. Stupéfaits, ils nous regardent accourir. Premier arrivé, Mateo se jette entre les chevaux, au risque d'être bousculé, renversé, de voir deux *machetés* lui entrer dans le corps. Il sait aussi bien que moi, mon guide, ce qu'il peut lui en coûter de s'être placé entre l'arbre et l'écorce, et me montre, une fois de plus, une réelle bravoure.

— Pardonnez-nous d'interrompre votre jeu, *señores*, dit-il en soulevant sa coiffure, mais vous nous avez fait peur, à mon maître et à moi.

Nul ne répond. Très pâles, les traits contractés, frémissans, les cavaliers nous regardent les sourcils froncés, indécis.

— Nous nous rendons à Cordova, dis-je à mon tour, et nous sommes un peu perdus. Aussi votre apparition a été pour nous une si bonne fortune que nous sommes accourus vers vous, craignant de vous voir disparaître. Votre demeure doit être proche ; voulez-vous bien, au nom du seigneur Jésus, nous accorder l'hospitalité ?

Nulle réponse ; les lèvres crispées restent fermées, les regards continuent à flanboyer. Gagner du temps, c'est tout sauver. Mateo l'a compris, et il reprend la parole. De son ton jovial, il explique qui je suis, quel il est, la cause de notre présence. Il parle du sabbat des tigres, de notre désir de nous abriter sous un toit pour nous reconforter, pour voir autour de nous des visages humains. Il déclare que si j'ai demandé l'hospitalité au nom du

seigneur Jésus, sauveur de tous les hommes, il la demande, lui, au nom de la Vierge de Guadalupe, qui s'est elle-même déclarée reine et mère des Mexicains, et qui journellement, dans son sanctuaire de Mexico, fait pour eux des miracles en guérissant leurs maux incurables.

— Venez, dit enfin un des cavaliers; mais où sont vos chevaux?

— Nous cheminons à pied tout comme si nous étions des Indiens, répond Mateo avec un peu de gêne; sachez toutefois, *señor*, s'empresse-t-il d'ajouter en se redressant avec dignité, que ce n'est pas la pauvreté qui en est cause, mais le métier de mon maître. Ce métier, assez singulier, consiste à éplucher les herbes et les buissons pour attraper des mouches; à retourner les pierres sous lesquelles se cachent des insectes; à soulever les écorces sous lesquelles s'abritent les serpents; à regarder ce qui se passe au fond des nids.

Les deux cavaliers m'examinent avec curiosité, puis celui qui nous a répondu pousse son cheval, m'engage de nouveau à le suivre. Il se dirige vers la forêt dans laquelle nous pénétrons, sur un sentier largement tracé. Son compagnon nous a simplement salués, et, sombre, nous regarde nous éloigner. Avons-nous rencontré deux jumeaux? leur ressemblance est si frappante, leur âge paraît si bien être le même, — vingt-deux ou vingt-trois ans, — que j'en ferais volontiers le pari.

Tout en cheminant, Mateo achève d'instruire notre hôte futur de ma condition, puis ne craint pas de l'interroger. J'apprends que le jeune homme a pour patron San Lorenzo, et qu'en compagnie de son frère, Maximo, il vit avec son père, don Blas. Ils sont éleveurs et, deux fois par an, ils conduisent à Cordova ceux de leurs chevaux, ceux de leurs taureaux qui ont l'âge d'être vendus, et rapportent de la petite ville des vêtements, des provisions, des armes, des munitions. Quatre familles indiennes vivent près d'eux, cultivent le sol, et l'on échange avec elles de la viande contre des légumes ou des grains. Peu à peu la contrainte de notre conducteur se détend; sa colère, son émotion s'apaisent; et il nous laisse voir son naturel qui est aimable, liant.

— Nous avons bien fait d'intervenir, me dit à mi-voix Mateo dans un moment où notre guide, qui maintient à grand-peine sa monture au pas, a pris un peu d'avance, et don Blas nous doit certainement la vie de l'un de ses fils. Il nous faudra compléter notre œuvre, *señor*, en essayant de mettre d'accord ces deux jeunes coqs. La cause du massacre auquel nous avons failli assister est certainement une poulette, à moins que ce ne soit quelque veuve expérimentée. Femmes ou tigresses, tigres ou hommes, c'est tout

un sur le terrain de la « folie » d'amour, et qui de nous, dans son jeune temps, n'a rêvé d'occire un rival quand cette folie l'a tenu? Moi qui vous parle, j'ai reçu et rendu trois coups de couteau avant d'avoir femme et enfans, et cela pour des belles qui m'ont berné.

Mateo se tait, le bruit d'un triple galop se fait entendre en avant de nous.

— Taureau! nous crie Lorenzo qui a prêté l'oreille, rangez-vous.

Et, prêchant d'exemple, notre guide abandonne le sentier, pour se jeter sous bois. Nous imitons sa manœuvre. Presque aussitôt une femme, une jeune fille paraît, tenant l'extrémité d'un lasso enroulé aux cornes d'un taureau qui bondit de droite et de gauche. Un second lasso, tenu par un vieillard, maintient l'animal sur le sentier. En nous apercevant, l'écuyère, surprise, arrête brusquement sa monture; profitant de la détente de la courroie, le taureau dévie, pénètre parmi les arbres. Lorenzo accourt, échange quelques phrases avec la jeune fille, s'empare du lasso qu'elle tient, lui crie de se garer. Enroulant la courroie au pommeau de sa selle, éperonnant son cheval, le jeune homme la tend. Le vieux ranchero se rapproche de la bête, la pique. Elle repart furieuse et bientôt disparaît, entraînée par ses deux conducteurs.

La jeune fille a regagné le sentier sur lequel nous la rejoignons, elle nous salue d'un sourire.

— Lorenzo a pris ma place, *señor*, me dit-elle, et il m'a demandé de vous conduire au rancho de mon père, plus vaste que celui qu'il habite. Voulez-vous bien me suivre?

J'ai salué, remercié, et, un peu interdit par cet inattendu changement de guide, je marche sur les pas de la jeune ranchera dont la beauté sévère m'a tout d'abord frappé. Coiffée d'un chapeau d'une fine paille blanche, d'où s'échappent deux longues nattes d'un noir intense, ma conductrice, dont l'écharpe, au lieu de couvrir la tête et d'envelopper le buste, est enroulée autour de la taille, a les épaules nues. Son costume, tout sommaire, se compose d'une chemisette brodée aux manches courtes qui laisse ses bras à découvert, et d'une jupe de cotonnade bleue garnie d'un volant que dépassent ses pieds, chaussés de mignons brodequins lacés sur sa jambe nue. En réalité, si les deux vêtemens de notre jeune conductrice la couvrent, ils ne la voilent pas.

De temps à autre, l'écuyère se tourne vers moi, et, en même temps que ses grands yeux doux, que ses épaules rondes, que la flexibilité de sa taille, que la richesse de son buste, j'admire la finesse de ses attaches, la petitesse de ses mains et de ses pieds,

la régularité magistrale de ses traits. Elle est belle de corps et jolie de visage, cette fille des solitudes et, en dépit du rude métier qu'elle paraît exercer, car un second lasso est suspendu à l'arçon de sa selle, tous ses mouvemens ont une grâce innée.

— La tigresse pour laquelle Maximo et Lorenzo ont voulu se massacrer ! me dit Mateo, en accompagnant sa phrase d'un coup de coude aussi vigoureux que familial et en me montrant ses dents de carnassier...

Je n'ai pas le temps de répondre, car nous traversons une prairie où paissent des chevaux et des taureaux que le soin de ma sécurité m'oblige à surveiller. Nous dépassons quelques bouquets d'arbres, la haute montagne qui abrite le lac est devant nous, et ce dernier scintille à notre droite. Bientôt quatre chiens menaçans hurlent autour de nous. Notre conductrice saute aussitôt à terre pour nous protéger, et livre son cheval à deux Indiens qui semblent être sortis de terre. Nous gravissons une pente et, sur une plateforme, nous apercevons un vaste rancho qui domine le lac. Sur le seuil de la demeure aux murs de bambous, paraît une matrone sous les rides de laquelle je retrouve les beaux traits de sa fille, la señorita Amada.

II

Il y a huit jours que je suis le commensal choyé de don Onésimo et de sa femme, en même temps que le grand ami de la señorita Amada, en compagnie de laquelle j'erre chaque matin et chaque après-dîner tantôt autour du lac, tantôt le long du torrent qui descend de la montagne et l'alimente. J'ai dans la jeune fille un guide à la fois charmant et intelligent, lequel a déjà pris goût à mes recherches zoologiques et botaniques, dont l'insatiable curiosité m'accable de questions, m'oblige sans cesse à professer. Jusqu'ici elle a vécu sans regarder ce qui l'entoure, ma belle compagne ; maintenant elle regarde, elle voit, elle admire, et ses étonnemens m'ouvrent à moi-même d'inattendus horizons. En temps ordinaire, Amada qui est une écuyère d'une habileté et d'une audace sans pareilles, seconde son père dans les soins que réclame son sauvage bétail. Or, dès le surlendemain de notre arrivée, Mateo, qui a été vaquero et qui aime les périls de ce rude métier, a pris avec joie les fonctions de notre jeune hôtesse, et lui a cédé en partie celles qu'il remplissait près de moi, ce qui ne m'a nullement déplu. Je me hâte d'ajouter, pour écarter tout malicieux commentaire, que, si j'admire la beauté sévère de ma jeune élève et l'incomparable éclat de ses dix-huit ans, la

« folie », comme dit Mateo en parlant de l'amour, n'entre pour rien dans mon cas. Honni soit qui mal y pense ! Mes sentimens pour mon délicieux et dangereux guide ne dépassent pas la stricte mesure d'une vive sympathie pour une très belle œuvre de Dieu...

Au milieu de nos excursions, dont le but est toujours nettement annoncé à l'heure de notre départ, nous sommes souvent rejoints par Maximo ou Lorenzo, et il leur arrive de nous surprendre à la fois. Ils sont attirés par le plus puissant des aimans, les deux frères, et aussi, j'ai cru le remarquer, par de jalouses appréhensions. Jusqu'à l'année précédente ils n'ont vu l'un comme l'autre dans leur amie d'enfance, dans leur ancienne compagne de jeux, qu'une sœur un peu plus jeune qu'eux. Tout à coup, avec une rapidité fréquente sous les tropiques, l'enfant s'est non seulement transformée en femme, mais en très jolie femme, et les sentimens que les deux frères ressentaient pour elle se sont du même coup modifiés. Tous deux l'aiment, et maintenant sa présence les trouble ; les intimidé, elle l'a remarqué et me l'a confié. Elle rit de ce changement pour elle encore inexplicable, s'étonne de voir ses deux amis la dévorer du regard alors qu'ils la connaissent si bien. Elle s'amuse de les entendre lui parler avec des voix tremblantes, elle s'étonne de la flamme qu'elle voit briller au fond de leurs yeux lorsqu'ils osent la regarder en face, de les voir suivre tous ses gestes, d'être toujours prêts à satisfaire ses volontés. Autrefois, lorsqu'elle courait sus à un taureau devant eux, ils s'en inquiétaient à peine. A présent ils accourent, s'interposent, s'épouvantent de ses moindres hardiesses, toutes choses nouvelles qui lui font plaisir, elle l'avoue, mais dont, innocente, elle ne devine ni le pourquoi, ni les conséquences... Les parens des jeunes gens, don Blas, don Onésimo et sa femme, n'ignorent pas que les deux frères sont amoureux, rivaux. Toutefois, ils sont loin de soupçonner le degré de mauvais vouloir qui les anime l'un contre l'autre, par suite de cette rivalité. Maximo et Lorenzo ne sont pas jumeaux, ainsi que je l'ai cru : il y a entre eux une différence d'âge de dix-huit mois. Maximo est l'ainé, et son caractère, plus sérieux que celui de son frère, lui vaut le bon vouloir de don Onésimo. Mais quels sont les sentimens d'Amada ? J'ai cherché à le savoir en provoquant ses confidences, et j'ai pu me convaincre que, femme par le corps, la jeune fille est encore une enfant au point de vue du moral. Aucun désir ne trouble ni son âme, ni son cœur, ni son imagination, aussi calmes que le beau lac qu'elle a sans cesse sous les yeux, dont la tranquillité semble inaltérable.

Elle n'aime pas, mais elle se sent plus aimée qu'autrefois par ses deux amis, dont les perpétuelles sollicitudes la ravissent. Et

cependant, malicieuse, elle les désole à tour de rôle par des semblans de préférence, sans se douter des haines qu'elle attise. Elle joue avec des passions dont la force lui est encore inconnue, dont sans la soupçonner elle est à la veille de devenir à son tour la proie : c'est écrit.

Grâce à ma scrupuleuse réserve en face de la jeune fille, aucun des deux rivaux n'a pris sérieusement ombrage de voir Amada devenir mon lieutenant. Chacun d'eux m'a parlé de son amour, de ses craintes, de ses espérances. Maximo, plus renfermé que Lorenzo, est certainement plus malheureux que lui. Il ne croit pas pouvoir être aimé alors que son frère croit déjà l'être. Aux réunions du soir sur le seuil du rancho, Lorenzo cause, cherche à divertir la jeune fille, ne craint pas de lui dire qu'elle est belle. Maximo, silencieux, se contente de ne pas la perdre de vue, de soupirer. Ce qui est certain, c'est qu'Amada tient la balance en suspens entre les compétiteurs avec une mesure qui prouve sa liberté d'esprit.

J'ai profité des confidences des deux frères pour aborder avec chacun d'eux le chapitre de leur mutuelle jalousie, de leur duel. Leur affection l'un pour l'autre est profonde, et ces deux hommes que j'ai vus résolus à se tuer, je les ai vus depuis dans l'exercice de leur périlleux métier, veiller l'un sur l'autre avec un soin touchant. Leur rivalité les rend malheureux, mais aucun d'eux n'a le courage de céder. Ils veulent Amada pour femme, « fût-ce au prix de l'enfer ». — Je tuerai celui qui me la prendra ! m'a dit Lorenzo. — Je la tuerai avant qu'elle devienne la femme d'un autre que moi ! — m'a dit Maximo ; et ce ne sont pas là de vaines paroles. Sachant quelle douleur, quel deuil menacent don Blas et mes hôtes, je m'ingénie pour trouver un moyen de conciliation, un dénouement moins tragique que celui annoncé par les deux frères.

L'heure terrible sera celle où le cœur d'Amada parlera enfin, et cette heure ne saurait tarder pour la belle fille aux regards déjà si troublans, dont tout l'être est une tentation. Ou ses dehors mentent, ou elle aussi sera une passionnée qui aimera avec fureur, jusqu'au sang.

J'ai conseillé de la conduire à Cordova.

— J'y ai songé, m'a répondu don Onésimo ; mais Maximo et Lorenzo l'y suivront, et le mal sera simplement déplacé.

Le vieillard a raison, et le dénouement pacifique que je voudrais trouver est un rêve ; la situation est sans issue raisonnable, une catastrophe peut seule y mettre fin.

Durant les longues heures que je passe en tête à tête avec Amada, je ne me laisse pas de lui poser d'insidieuses questions,

cherchant à lui faire avouer une préférence, à la faire lire dans son cœur. Jusqu'ici sa réponse a été invariable; elle a une amitié égale pour les deux frères, et s'en voudrait s'il en était autrement.

— Tous deux veulent vous épouser, le savez-vous? lui ai-je demandé.

— Oui; chacun d'eux me le dit quand nous sommes seuls, et veut de moi une promesse.

— Que leur répondez-vous? Suis-je trop curieux en vous le demandant?

— Je leur réponds : Plus tard.

— Alors vous ne songez pas à vous marier?

— Si, plus tard.

— Et quand ce plus tard sera venu, lequel des deux frères choisirez-vous?

— Je ne veux pas choisir, puisque je sais que cela rendrait l'autre malheureux,

— Mais si l'un d'eux, fatigué d'attendre votre décision, épousait une autre femme que vous?

— Cela prouverait qu'il m'aime moins, et alors j'épouserais l'autre.

— Étant donné ce cas, lequel préféreriez-vous voir se marier?

— Ni l'un ni l'autre. Nous sommes bons amis, et, comme je le leur dis, qui nous oblige à nous marier?

— Je suis sûr, Amada, que si vous regardiez au fond de votre cœur, bien au fond, vous y découvririez une préférence; car, aussi bien en amour qu'en amitié, il en a toujours une, ce señor-là. Voyons, réfléchissez, pesez.

— C'est fait.

— Et le résultat?

— Est que je n'ai pas de préférence.

Résolu à faire la lumière, puisqu'au fond il s'agit de vie et de mort, j'instruis la jeune fille du duel dont j'ai été le témoin et dont elle a été la cause, duel qui, sans mon intervention, sans celle de Mateo, eût eu un dénouement tragique. Amada m'écoute avidement, multiplie ses questions. Je lui fais pressentir que cette lutte peut recommencer.

— Vous voyez bien que j'ai raison de ne pas choisir, me dit-elle avec émotion... Quoi, reprend-elle rêveuse, ils m'aiment à ce point de?...

Elle n'acheva pas, et marcha près de moi silencieuse.

— C'est donc plus fort que l'amitié, l'amour? me demandait-elle au moment où nous allions atteindre le rancho.

— Oui, lui répondis-je, et de beaucoup. L'amitié consent au partage, dont l'amour ne saurait supporter même l'idée; voilà ce

que vous devez comprendre, en attendant que vous l'expérimentiez.

La jeune fille secoua sa belle tête aux traits romains, et garda de nouveau le silence.

Quelques jours plus tard, au retour d'une excursion, elle alla s'asseoir sur le hamac placé à l'entrée de sa demeure, et se balança indolente. Nous avions, durant notre promenade, rencontré un cactus couvert de fleurs écarlates, fleurs dont elle avait fait une copieuse récolte, et qu'elle s'occupa bientôt de fixer sur une tige de liane. De son travail résulta une couronne qu'elle posa sur ses cheveux noirs, ravissante parure. Satisfaite de son œuvre, elle s'étendit à demi sur sa couche aérienne, et ce n'était pas sans un peu de trouble que je voyais ses épaules à découvert, sa poitrine de statue se dessiner sous la transparence de sa chemisette brodée. Lorenzo et Maximo parurent, s'établirent comme moi en face d'Amada. Lorenzo souriait à la belle fille, Maximo la regardait d'un œil morne, chacun des deux frères obéissant ainsi à sa nature, à son humeur.

C'était avec une parfaite innocence que la jeune fille, soit en se redressant, soit en se recouchant, nous montrait sa beauté rayonnante, qu'elle ignorait en réalité. Or son abandon languissant, non prémédité, était peut-être par cela même plus dangereux, plus capiteux, que ne l'eût été une coquetterie savante. Lorenzo avait apporté une *xarane* et, l'ayant tant bien que mal accordée, il se mit à jouer un de ces air étranges, populaires dans la Terre chaude, dont la ritournelle revient monotone, mais berçante. S'échauffant, le jeune homme improvisa des paroles sur l'air qu'il jouait, des paroles rythmées dans lesquelles il célébrait la beauté d'Amada, tout en la déclarant très classiquement une ingrate, une tigresse inhumaine, pourvue d'un cœur de roche. En même temps, il vantait l'éclat de ses yeux, l'arc de ses sourcils, ses dents de perles, et ces louanges ne paraissaient pas déplaire au modèle. Tout à coup Amada descendit de son hamac, et, enlevant la couronne posée sur ses cheveux, elle la plaça sur le front du poète-musicien.

Maximo fut aussitôt debout, pâle, les lèvres serrées, l'œil mauvais. Le chant, l'improvisation de Lorenzo l'avaient irrité, et, tant que cette scène avait duré, j'avais vu son regard défiant, douloureux, aller de l'un à l'autre des deux jeunes gens. Il marcha vers Amada qui comprit sa peine, arracha aussitôt un bouquet passé dans sa ceinture de crêpe de Chine, et le lui tendit souriante. Le jeune *ranchero* repoussa le don.

— Tu aimes Lorenzo? dit-il avec effort.

— Comme je t'aime toi-même, Maximo.

— Il t'aime pour ta beauté que le temps flétrira, reprit le vaquero d'une voix étranglée, il vient de te le dire dans la chan-

son qui t'a séduite. Moi, que tu sois belle ou laide, je m'en inquiète peu, je n'en veux qu'à ton cœur... C'est pour l'éternité que je suis à toi, que je veux que tu sois à moi; je t'aime et t'aimerai toujours, sache-le bien, même après ceci.

Il passe rapidement sa main sur le visage de la jeune fille qui pousse un cri, dont les épaules et la chemise se couvrent de sang. Le sombre amoureux, de la pointe aiguë de son couteau, vient de balafra les deux joues de celle qu'il aime.

Lorenzo a bondi. Son père, don Onésimo, Mateo et moi le saisissons au passage; don Blas lui parle avec autorité.

Maximo ne s'occupe pas de son frère, il met un genou en terre devant Amada sanglante, tend vers elle ses bras suppliants, tandis que deux larmes roulent sur ses joues.

— Souviens-toi que je t'aime et que pour moi tu seras éternellement belle, dit-il; maintenant, au revoir ou adieu; tu en décideras.

Il se relève, se tourne vers don Blas.

— Père, dit-il, la vie de Lorenzo est pour moi sacrée, j'ai promis au Christ de la respecter à cause de vous. Si lui veut me tuer, laissez-le faire; j'ai plus envie de mourir que de vivre.

Il se dirige vers le bois, disparaît.

Je suis près d'Amada dont la mère, éperdue, cherche en vain à étancher le sang; la jeune fille est debout, très pâle. J'examine ses coupures, elles partent des pommettes des joues, descendent jusqu'au menton, sont peu profondes. Maximo n'a voulu que la défigurer, et, à l'aide de son doigt, n'a laissé dépasser que quelques millimètres de la pointe du couteau dont il s'est servi. Je fais asseoir la jeune fille, je panse ses blessures dont je rapproche les lèvres. Guéries, ces entailles lui laisseront deux cicatrices blanches, indélébiles, comme en portent fréquemment les braves poblans, ou les maîtresses infidèles qu'ils ont châtiées.

Lorenzo, toujours maintenu par son père et par don Onésimo, les entraîne près d'Amada.

— Je te vengerai, lui dit-il, je rendrai à ton bourreau les blessures infamantes dont il t'a marquée.

La jeune fille se lève.

— Je te le défends, dit-elle avec autorité, ton frère a promis au Christ de ne pas te toucher, et je veux de toi la même promesse, le même serment.

— Tu tiens à sa vie, après ce qu'il vient de faire?

— J'y tiens comme à la tienne, Lorenzo, et ne veux point voir couler d'autre sang que le mien. Donc, promets d'oublier.

— Non, je veux te venger.

— Laisse-moi ce soin, et par le salut de ton père, par le tien, promets-moi de respecter la vie de Maximo, je le veux.

— Non, dit encore le jeune homme.

— Prends garde, tu vas me forcer à l'épouser pour le sauver, car tu n'oserais me faire veuve.

Lorenzo, une flamme dans les yeux, saisit le manche du couteau passé dans sa ceinture.

— Je n'ai qu'une parole, dit froidement Amada; tu veux, je le vois, me forcer à te l'apprendre.

— Je promets, dit Lorenzo, d'une voix sourde.

— Sans restrictions, loyalement?

— Oui; je veux te plaire.

— Merci.

Amada va parler encore et j'interviens, car elle a dérangé mon pansement. Secondé par sa mère, je l'emmène dans sa chambre, et je la condamne pour quelques jours à un mutisme absolu. Rassurée par la promesse qu'elle a arrachée à Lorenzo, la jeune fille obéit à son tour, docilement.

Lorsque je repars sur le seuil de l'habitation, je trouve don Blas et don Onésimo discutant, aussi troublés l'un que l'autre par les événemens qui viennent de se succéder, et ne sachant quel parti prendre. Je les tranquillise sur le sort d'Amada, dont ni la santé, ni la vie ne sont en danger, puis je gagne le bord du lac, aussi paisible que le soir où je l'ai découvert, et au-dessus duquel tournoient, planent, se croisent, regagnant leurs asiles de nuit, des rapaces, des passereaux, des palmipèdes et des échassiers.

— Hommes ou tigres, tigres ou hommes, me dit Mateo qui me rejoint, n'avais-je pas raison, *señor*, en vous affirmant l'autre jour que c'était tout un, quand l'universelle « folie » s'empare d'eux? Vous vouliez voir le dénouement de la double passion de Maximo et de Lorenzo, et je soutenais que cette rivalité se terminerait par une saignée, avais-je tort?

— Non; et, cette fin, je la redoutais comme toi, en face de deux hommes accoutumés depuis leur enfance à jouer journellement avec la mort. Toutefois, ni toi, ni moi, n'avions prévu que le sang qui coulerait serait celui de *doña Amada*. Maximo me semblait avoir quelque chance de triompher, car il se montrait le plus malheureux, ce qui, soit dit à leur honneur, agit favorablement sur les âmes féminines. Ces chances, il vient de les perdre par son acte de brutalité, de sauvagerie.

— Qui sait! dit Mateo.

— Comment, qui sait? Une femme ne pardonne pas même aux années d'attenter à sa beauté, l'ignores-tu donc?

— Que les femmes ne pardonnent pas à l'âge, *señor*, c'est possible et même certain; mais j'ai souvent entendu dire, par des hommes d'expérience, que le cœur des *señoras* est un écheveau

de fil si bien embrouillé, si difficile à démêler, que le diable, tout malin qu'il soit, a depuis longtemps renoncé à la tâche. Ce que je tiens pour incontestable, l'ayant vu, c'est que les préférences des filles d'Ève, quelle que soit leur condition, vont plus souvent à l'amoureux qui les brutalise ou les dédaigne, qu'à celui qui leur est soumis, qui roucoule au lieu de rugir. Mais, dites-moi, à présent que votre curiosité est satisfaite, partons-nous demain?

— Non; l'humanité, la reconnaissance que nous devons à nos hôtes pour leur cordial accueil, et j'ajoute l'intérêt qu'ils m'inspirent, me font un devoir de ne les abandonner que lorsque les blessures de doña Amada seront en bonne voie de cicatrisation.

Mateo me regarde avec attention, puis sourit d'un air si malicieux que je lui en demande aussitôt la cause.

— Je ris, me répondit-il, en songeant aux multiples devoirs qu'imposent l'humanité et la reconnaissance à un homme de votre âge; je ris surtout en songeant quel habile homme a été le parrain de notre belle et jeune hôtesse, en la nommant « Amada »; je ris encore... Non, je ferai mieux de me taire.

— Achève; ne m'as-tu pas accoutumé à tes impertinences?

— Dieu me garde, *señor*, d'être jamais impertinent avec vous, que j'aime et soigne comme si vous étiez un de mes fils, et je vais dire toute ma pensée, pour me justifier de votre accusation. J'ai donc souri encore en pensant que doña Amada — la bien nommée — est un si beau fruit que, s'il tente de vieilles dents comme les miennes, il doit singulièrement aiguïser les vôtres, qui sont jeunes. Avouez que ce sera drôle, si dans une quinzaine ou dans un mois, je ne veux pas marchander sur le temps, je vous ramène à Cordova pourvu d'un amour de petite femme pêchée sur le bord d'un lac et présentable partout, bien qu'honorablement balafrée.

— Tu es fou! mon brave Mateo.

— Ni plus ni moins que tout le monde, *señor*, soit dit sans vous offenser, et pour la plus grande gloire de Dieu!

— Amen! répondis-je.

Et, me voyant continuer ma promenade solitaire, Mateo se frotta jovialement les mains, persistant à sourire d'un air entendu, bien qu'il se méprit du tout au tout sur mes sentimens.

III

Dix jours se sont écoulés. Or, depuis l'avant-veille, j'ai autorisé la blessée, dont les coupures sont en bonne voie de guérison, à s'établir sur le hamac, lieu d'où l'on domine le lac. Elle est un peu pâle, un peu amaigrie, ma jeune patiente, car j'ai dû lui

prescrire des alimens liquides, afin de lui éviter les mouvemens de la mastication. Oui, elle est un peu pâle, et elle se meut avec la molle et intéressante langueur des convalescens, bien qu'en réalité elle ait perdu très peu de sang, que sa diète ait été modérée. C'est par prudence, non par nécessité, que je l'ai condamnée au repos. Sa faiblesse est donc plus apparente que réelle, et son apathie, toute morale et non physique, m'inquiète peu.

Le visage de la jeune fille est encore entouré d'un bandeau, et si, comme j'ai pu le constater en la pansant, sa beauté restera quelque peu amoindrie par les deux cicatrices de ses joues, elle sera loin d'être détruite. Du reste, elle ne s'est pas un seul moment préoccupée des conséquences possibles de sa mutilation et sur ce point, étant donné son sexe, je l'ai trouvée stoïque.

Bien dressée de bonne heure aux violens exercices du cheval, à ceux non moins violens et plus périlleux encore de la chasse aux taureaux sauvages, Amada a conservé, je l'ai dit, toute la grâce innée des femmes de sa caste, des métisses d'Espagnol et d'Indienne. Toutefois, durant ses jours de réclusion, une rapide transformation s'est opérée en elle. Elle est certainement devenue plus féminine encore qu'elle ne l'était, non seulement dans sa démarche et dans ses gestes, mais dans son parler, dans le timbre de sa voix, surtout dans ses regards aujourd'hui plus profonds. Ce qui tourmente son père et sa mère, c'est de la voir, elle autrefois babillarde comme un oiseau, demeurer de longues heures silencieuse, n'être plus jamais à ce qu'on lui demande ni à ce qu'on lui dit, se complaire dans un silence de rêve.

Désireux de la tirer de sa torpeur, de la voir reprendre la vie active et insouciant qui lui rendra son équilibre, je lui propose une promenade sur les bords du lac. Elle accepte avec empressement, mais me déclare que c'est l'ilot qu'elle veut visiter. Je la conduis vers la pirogue, rustique esquif que je sais avoir été taillé dans un tronc d'arbre par Maximo, puis, aussitôt qu'elle est installée, je prends les rames et nous voilà voguant. L'eau claire, transparente, nous laisse voir librement les poissons et les reptiles qui peuplent ses profondeurs, et nous sommes suivis par des carpes aux écailles d'or et d'azur qui seraient la merveille de nos étangs, si elles pouvaient vivre autre part que dans une eau tiède. J'essaie d'égayer ma jeune passagère, d'exciter sa curiosité, de la tirer de son mutisme. Je récolte quelques sourires, quelques monosyllabes et des regards si reconnaissans, si caressans, qu'ils rendraient fou de joie Lorenzo s'il était à ma place, et raviraient plus encore le malheureux Maximo.

Nous avons abordé. Amada s'est appuyée sur mon bras pour escalader la berge escarpée que nous avons à franchir, terrain

rendu glissant par les plantes grasses dont il est tapissé, que nos pieds écrasent. Le buste de la jeune fille est drapé dans une écharpe de soie, — le *rebozo* national, — et mon bras, qui entoure sa taille pour la soutenir, sent sa chair sous la mince étoffe. Ce contact la fait tressaillir, elle se dégage, achève de franchir sans aide le pas difficile, et nous nous établissons sous des bananiers qu'elle me dit avoir plantés.

Amada n'est pas malade dans le sens rigoureux du mot, néanmoins je la traite comme telle, respectant sa mélancolie, ses longs silences. Elle, si en dehors, si prime-sautière, si « gamine » quelques jours auparavant, et qui était tout action, je ne la reconnais plus. Ce qui me frappe surtout, c'est ce regard intérieur qui l'isole de ce qui se passe autour d'elle. Plus trace en elle de l'enfant si vivante, si bruyante, si exubérante qui m'accompagnait il y a moins de dix jours, de l'enfant au corps de femme qui ne prenait nul souci de me cacher ni ses épaules, ni sa poitrine, qui semblait ignorer la puissance de sa beauté, sa vertu troublante. A présent, toujours strictement drapée dans son écharpe, elle rougit lorsque le fin tissu lui échappe, tombe ou s'entr'ouvre, et elle a des pudeurs exagérées de sensitive. Un éclair m'illumine : enfant hier, Amada est femme aujourd'hui, non plus seulement par le corps, mais par l'âme ; l'heure attardée de sa puberté morale a enfin sonné : elle aime !

Elle aime ! L'éveil de sa pudeur en est un signe certain ; seulement, qui aime-t-elle ? Ce ne peut être que le musicien qu'elle a couronné dans un élan qui l'a trahie, et Maximo l'a compris. En ce moment où le jour se fait dans mon esprit, Lorenzo passe au galop de son cheval sur la rive qui nous fait face, se dirigeant vers le rancho. Amada le suit du regard, puis, aussitôt qu'il s'est éloigné, me parle de lui comme elle m'en a parlé la veille et l'avant-veille, c'est-à-dire en me faisant son éloge. De son ton dolent, elle déclare qu'il sera un excellent mari, gai, soumis. Elle le nomme avec complaisance ; or, depuis le jour où il l'a frappée, la jeune fille n'a pas une seule fois prononcé le nom de Maximo, et j'ai imité sa réserve.

Le soleil a disparu derrière la forêt, la nuit vient rapide. Je propose à ma compagne de retourner au rancho, elle ne me répond pas. Je ne la presse que faiblement, car la lune, qui va paraître, nous permettra de nous guider. D'ailleurs, du point que nous occupons, le seuil du rancho devant lequel va bientôt briller un feu deviendra visible, et nous le regagnerons sans difficulté.

Il fait noir, un dernier cri rauque a été poussé par un échassier, et le silence est si solennel, si profond, que j'entends Amada respirer. Soudain, là-bas, à l'extrémité du lac où sont établis les

deux caïmans dont la présence en ce lieu élevé reste un problème que je n'ai pas encore réussi à résoudre, un foyer s'allume. Amada l'aperçoit, se lève, le contemple, se rapproche de moi.

— Qui campe là? me demande-t-elle d'une voix mal assurée, en étendant son bras.

J'hésite à répondre.

— Qui campe là? répète-t-elle; vous le savez, puisque vous ne paraîsez pas surpris de voir ce feu.

— C'est... je m'arrête, et j'ajoute : Ai-je besoin de le nommer?

— Est-ce une supposition? me demande la jeune fille.

— Non; je suis allé causer avec lui avant-hier et hier.

— Il est malheureux?

— Très malheureux. Il regrette son action, se reproche sa colère, sa jalousie, dit que, vous aimant plus que sa vie, il eût dû se sacrifier à votre bonheur, à celui de son frère, vaincre son amour. Il a résolu de partir, de se rendre dans la Terre chaude, de s'exiler. Mais il ne veut le faire qu'après avoir sollicité votre pardon, qu'après l'avoir obtenu.

— Alors il vous a parlé de moi?

— Il ne m'a même parlé que de vous.

— Que voulait-il savoir?

— Si vous êtes guérie, si vous êtes triste, si vous le maudissez.

— Que lui avez-vous répondu?

— Que vous êtes convalescente, que depuis huit jours, vous n'avez ni souri, ni prononcé son nom.

— Qu'a-t-il dit?

— Rien. Il s'est assis sur le sol, a couvert son visage de ses mains, et j'ai vu qu'il pleurait.

— Vous l'avez consolé?

— Que pouvais-je lui dire qui eût cette vertu?

— Que je ne l'ai pas maudit, que je ne lui en veux pas, qu'il est pardonné. Que dit-il encore?

— Qu'il souhaite mourir; qu'il demande à Dieu de lui faire cette grâce, de l'appeler à lui.

— Mourir, lui! il ne faut pas, je ne veux pas qu'il meure!

Amada m'a saisi le bras, me le serre de sa petite main dont la force me surprend. Cette petite main, je m'en empare, elle est frémissante, et je songe aux paroles de Mateo. Pourtant, dans les deux hommes dont elle est aimée, la jeune fille voit depuis si longtemps des frères aimés, des amis qui lui sont également chers, que son émotion à propos de Maximo ne doit me surprendre qu'à demi, et ne m'éclaire pas sur ses sentimens.

— Partons, m'a-t-elle dit.

Je la précède, elle marche alerte, c'est à peine si elle accepte mon aide pour descendre dans la pirogue. Elle va droit à l'avant de l'embarcation, s'y installe, saisit les rames. La lune se montre, éclaire en plein le visage de ma compagne qui, je le remarque, ne perd pas de vue le foyer de Maximo. Je pense de nouveau aux paroles de Mateo et je commence à soupçonner pourquoi, secouant sa torpeur, Amada s'est emparée de mon poste et s'est faite mon pilote.

Nous avançons avec une lenteur voulue, calculée par la batelière, qui ne fait qu'effleurer l'eau de ses rames. C'est presque sans bruit que notre esquif glisse sur la surface lisse du joli lac, qu'il ride à peine. Des poissons nous suivent ou nous devançant, et, profitant de l'heure, n'ayant plus à redouter le bec ou les serres d'aucun oiseau pêcheur, ils sautent à chaque instant hors de l'eau. Des chauves-souris voltigent autour de nos têtes, m'importunent. Par bonheur ma compagne, qui ne nourrit aucune idée superstitieuse sur les mystérieux mammifères, ne voit pas un sinistre présage dans leur familiarité, ne s'inquiète pas d'eux.

Nous avons abordé. Lorenzo qui nous guettait, qui nous voyait venir, aide Amada à débarquer. Il la conduit vers le hamac, s'établit un instant près d'elle, puis remonte à cheval pour aller souper avec son père, qui est seul. Je m'attable entre don Onésimo et sa femme qui, vu l'état du ciel que colore une faible lueur rose, m'annoncent que le vent du sud soufflera avant peu. Tandis que j'interroge, Amada se retire.

Le repas terminé, je la retrouve non sur le hamac, ainsi que je m'y attendais, mais assise sur le bord du lac, tournée vers le point habité par les mystérieux caïmans. Elle se lève, prend congé de son père et de sa mère, et, gardant la main que je lui ai tendue, elle m'entraîne doucement.

— N'allez-vous pas en expédition demain ? me demande-t-elle.

— Si, et je vais en prévenir Mateo.

— Il dort, *señor*, car il doit à l'aube aider Lorenzo, qui maintenant est seul, à marquer des taureaux. Voulez-vous le laisser à ce travail et m'accepter une fois de plus pour guide ?

— Certes. Toutefois, vous êtes si dolente, que nous ferons bien, je crois, d'aller à cheval.

— Comme il vous plaira. Est-ce, ajoute la jeune fille qui me regarde bravement en face, vers l'extrémité du lac que vous comp-
tez vous diriger ?

— J'irai où vous me conduirez.

Je presse la petite main, qui me rend ma pression, et je vais m'établir sur le hamac que je mets en branle, pour trouver

un peu de fraîcheur. J'admire le calme de la vallée, l'immobilité des eaux du lac, la quiétude de tout ce qui m'entoure, car pas un souffle ne fait frissonner le feuillage. Comme contraste, je songe aux inquiétudes de tous mes hôtes et de leurs voisins, au désespoir de Maximo, et, comme contraste encore, à la mobilité de l'esprit des femmes, à leur humeur capricieuse, à tout ce qui les rend charmantes, irrésistibles, enivrantes, cruelles. Je songe aux deux frères que j'ai vus combattre, et celui que je plains, ce n'est déjà plus le brutal Maximo, mais le confiant Lorenzo dont ce sera probablement demain le tour de souffrir et de pleurer.

Un rugissement se fait entendre là-bas, au loin, dans la forêt, et je m'endors en répétant les paroles de Mateo :

— Hommes ou tigres, tigres ou hommes, c'est tout un, quand la folie d'amour les tient !

IV

Don Onésimo et sa femme ont été bons prophètes, car je me réveille au bruit du feuillage des arbres qui entourent le rancho, feuillage secoué par les souffles intermittens et déjà impétueux du vent du sud, ce siroco des plaines embrasées qui bordent l'océan Pacifique et qui vient mourir sur les rives de l'Atlantique. Pas un chant d'oiseau ne se fait entendre, et aucun des hôtes ailés du lac, en ce moment agité et comme bouillonnant, n'ose abandonner son asile de nuit. Seuls les vautours sont assez hardis, ou, plutôt, ont l'aile assez puissante pour oser braver l'ouragan. Ils s'élancent, se laissent emporter par les tourbillons, se balancent et, vigoureux, habiles, s'élèvent durant les accalmies. Ils montent, montent par degrés laborieux dans le ciel pur, atteignent des hauteurs où l'air est inaccessible aux vents de la terre et planant alors majestueux, baignés de soleil, ils décrivent des cercles sans fin.

Mateo, avant d'aller rejoindre Lorenzo, est venu prendre mes ordres. S'il s'attarde, mon brave guide, à seller le cheval que je dois monter, puis celui d'Amada, c'est qu'il croit que l'opération pour laquelle il a été convié sera remise au lendemain, car le vacarme du vent excite les taureaux, les affole, les rend plus agressifs. Néanmoins, sa tâche terminée, il se met en selle et pénètre dans la forêt où il pleut des branches mortes, souvent dangereuses par leur taille et leur poids. Je recommande au mulâtre d'être prudent, sans grand espoir d'être écouté, car, si Mateo possède la longueur et la maigreur du grand chevalier de la Manche, il en possède aussi l'aveugle audace.

Amada parait, l'œil brillant. Ses traits ont décidément perdu

leur froideur insignifiante, ils rayonnent et la beauté de la jeune fille en est doublée. Je la vois impatiente, l'héroïque amoureuse, d'aller porter son pardon au profanateur qui a levé sur elle une main sacrilège, qu'elle aime alors qu'elle devrait le haïr. C'est que, primitive par sa vie isolée, par sa rude éducation, elle obéit à un sentiment tout primitif en voyant un maître dans l'homme qui l'a châtiée pour une simple indication de préférence; et, qui sait? son cœur, encore indécis, eût peut-être penché vers Lorenzo si le jeune homme, laissé libre d'agir, avait pu frapper son frère, se montrer plus hardi ou plus fort que lui.

Tout en dégustant un bol de café qu'elle m'a offert, je propose à ma jeune hôtesse de remettre notre excursion au lendemain, alors que l'ouragan sera calmé. En guise de réponse elle assujettit son chapeau, se met en selle. Son père survient, plaide à son tour pour que la promenade soit ajournée. Les sourcils d'Amada se froncent, elle part en faisant caracoler son cheval, et, cédant à un mouvement d'amour-propre, je salue mon hôte et la rejoins.

Nous voilà côtoyant le lac; bientôt une rafale nous enveloppe. Nous devons nous courber sur le cou de nos montures qui, les oreilles couchées, s'arrêtent, affermissent leur équilibre en écartant leurs jambes; leurs longues crinières, leurs longues queues flottent, reviennent sur elles-mêmes, les fouettent et nous fouettent. Amada, impatiente, pousse son cheval qui résiste, qu'elle oblige à obéir. Bientôt, se rendant à mes avis, elle consent à marcher avec prudence, au pas.

Les eaux du lac sont remuées, soulevées, et le vent, de temps à autre, nous inonde de l'écume qu'il arrache à la pointe des vagues, nous en cingle le visage. Nous avançons sans pouvoir échanger un mot, et je m'en désole.

En somme c'est le pardon, le repos, la joie qu'Amada porte à Maximo dont je lui ai peint la douleur, l'accablement, les regrets, et qu'elle a hâte de rassurer. Elle songe en ce moment au désespoir du malheureux, et nullement à celui qu'elle va faire naître dans l'âme de Lorenzo, qui ne soupçonne même pas la déception qui l'attend. En dépit du serment qu'ont prêté les deux frères de ne pas attenter à la vie l'un de l'autre, il me semble impossible que le dénouement de leur rivalité ne soit pas une lutte sanglante, mortelle. Je voudrais arrêter ma compagne, lui exposer mes craintes, lui faire comprendre les dangers de sa démarche, la supplier de l'ajourner. J'essaie de le faire; mais le vent emporte mes paroles, mes conseils, ne laisse arriver aux oreilles d'Amada que des monosyllabes. Je songe à tourner bride, je m'arrête; elle continue sa route; je regrette alors de n'avoir pas

révélé la vérité à don Onésimo qui nous eût retenus d'autorité, auquel Amada n'eût peut-être pas osé désobéir.

Nous approchons du chemin que suivent deux fois par jour les taureaux pour venir s'abreuver dans le lac, et nous en voyons déboucher Mateo. A notre vue il lève ses deux bras, les agite violemment en signe d'appel. En quelques minutes nous sommes près du mulâtre, sur le visage consterné duquel je lis une catastrophe.

— Don Lorenzo est blessé, évanoui, *señor*, me crie-t-il; venez vite, ou nous ne le retrouverons pas vivant.

— Qui l'a frappé?

— Je l'ignore; je l'ai trouvé tel que vous allez le voir.

Sans demander plus d'explications nous gravissons la pente au galop, nous en descendons le versant avec la même rapidité, et nous débouchons dans la prairie où j'ai vu combattre les deux frères. A ma gauche, à vingt pas de la lisière de la forêt, j'aperçois Lorenzo étendu sur le dos, immobile. Son cheval, resté près de lui, le flaire, renâcle, hennit, se tourne de notre côté, semble nous appeler; en arrière, se tient un cercle de taureaux, de curieux. Notre approche rend les fiers animaux menaçans, ils baissent le front. Mateo marche sur eux en faisant tourner son lasso et, connaissant la trahison du redoutable nœud coulant, la bande s'effare et détale.

J'ai sauté à bas de ma monture, je suis agenouillé près de Lorenzo dont la tête est renversée en arrière, dont la bouche est ouverte, dont les yeux sont clos, dont le visage a les teintes vertes de l'agonie. Sa chemise, sur sa poitrine, est imbibée de sang. J'écarte ce vêtement, je le déchire, et je vois une longue blessure qui va du sein gauche à l'épaule. C'est l'œuvre d'un *macheté* dont la lame, encore sanglante, brille à quelques pas de moi.

Je sonde la coupure, ce n'est qu'une estafilade sans profondeur, dont je rapproche les lèvres à l'aide d'épingles à insectes. J'ai ordonné à Mateo de soulever la tête du blessé, de lui inonder le visage de l'eau de sa gourde, et c'est Amada qui, assise sur le sol, exécute mon commandement. Elle est énergique, Amada, et l'émotion qu'elle ressent ne se trahit que par un léger frémissement de ses membres.

L'estafilade est pansée; le cœur du jeune homme bat faiblement, mais il bat. La blessure que je viens de fermer n'est nullement mortelle, et ne m'explique ni la pâleur livide, ni la longue syncope du ranchero. Je cherche sur son corps une seconde lésion, et je la trouve vite. Près de l'aîne se montre un trou profond d'où le sang coule avec abondance. Lorenzo, blessé, a dû tomber de cheval. Un taureau l'a frappé au ventre de l'une de ses cornes, lui a perforé les intestins : il est perdu.

J'aveugle, je tamponne l'affreux trou en me servant de mousse et de linges, que j'assujettis à l'aide de la ceinture de crêpe de Chine du blessé.

— Vivra-t-il ? me demande à voix basse Amada, dont le regard fouille le mien.

Je secoue la tête, négativement.

La jeune fille pose ses lèvres sur le front de Lorenzo, le mouille de deux larmes, et demeure accablée.

— Croyez-vous, lui dis-je, que la pirogue puisse naviguer sur le lac sans chavirer ?

— Oui, me répond-elle en me regardant avec surprise, elle le peut, si elle est habilement conduite.

— Eh bien, comme nous ne pouvons songer à hisser Lorenzo sur son cheval sans nous exposer à le voir mourir, courez au rancho et envoyez-nous la barque par un Indien. Pendant ce temps, nous allons, Mateo et moi, transporter le blessé sur le bord du lac.

— Reprendra-t-il connaissance ?

— C'est peu probable.

— Comment, me demande-t-elle avec hésitation, pensez-vous que... que ce malheur soit arrivé ?

— Je ne me l'explique pas.

— Le *macheté* que voilà, dit-elle avec vivacité et en montrant l'arme, appartient à Lorenzo, n'est pas celui de...

Elle n'achève pas et, de mon côté, j'évite de répondre en la priant de se rendre au rancho. Elle se met en selle, et s'engage au galop sur le sentier où les branches pleuvent.

Amada n'a pas osé nommer Maximo ; mais, demeurés seuls, nous le nommons hardiment, Mateo et moi. Les deux frères se sont trouvés face à face, ont oublié leurs sermens, en sont venus aux mains. Lorenzo a été blessé par son frère et l'a blessé de son côté, ainsi que le prouve la lame ensanglantée que Mateo essuie en ce moment sur l'herbe, avant de la replacer dans sa gaine.

J'entrave mon cheval, le mulâtre entrave le sien et celui de Lorenzo, puis, avec mille précautions, car je crains à chaque secousse de le voir expirer, nous transportons laborieusement le blessé sur la rive du lac, que nous atteignons au moment où don Onésimo aborde avec la pirogue. Le vieillard est accablé, il s'agenouille près du corps du jeune homme, et prie. J'étends Lorenzo dans la barque, la tête appuyée sur une botte d'herbe ; puis don Onésimo part seul, le petit esquif, vu l'état d'agitation du lac, ne pouvant porter que deux passagers.

Nous sommes allés reprendre les chevaux et, poussés cette fois par le vent au lieu d'avoir à le combattre, nous reprenons le

chemin du rancho. Amada revient vers nous au galop, nous dépasse sans s'arrêter, dépasse même la coupure qui conduit à la prairie. Elle va, je le comprends, à la recherche de Maximo. Est-ce pour le maudire, pour le consoler, ou pour savoir la vérité? Je ne m'amuse pas à conjecturer. J'épie anxieux la pirogue qui danse affolée sur la pointe écumeuse des flots, et je pense avec douleur à don Blas, qui n'a plus qu'un fils!

V

Il est huit heures du matin, environ. Le vent du sud continue à tordre les branches, à secouer les feuillages, et cette rumeur, toujours lugubre, le semble plus encore en ce moment. Lorenzo est couché sous le corridor extérieur du rancho de don Onésimo, et la mère d'Amada, écrasée par la douleur, m'aide pourtant à faire prendre au moribond, de temps à autre, quelques cuillerées d'un cordial à base de rhum. Tous les Indiens établis autour des deux ranchos, hommes, femmes et enfans, se tiennent debout en face du crucifix attaché au mur de bambous contre lequel la couche du jeune homme est appuyée, et murmurent des prières.

Don Blas et don Onésimo sont assis côte à côte, ne perdent pas de vue les traits décomposés de leur fils commun, comme ils se le disent. Parfois un des deux vieillards se lève et vient m'interroger, veut m'arracher un mot d'espérance, et je ne puis répondre que par des gestes découragés. Amada paraît, va près de sa mère qu'elle étreint, qu'elle embrasse, sur le sein de laquelle elle pose sa tête, et pleure.

De loin en loin elle se lève, vase pencher au-dessus de Lorenzo, le nomme, puis, peu à peu, l'appelle d'une voix brisée, pleine de sanglots. Tout à coup le jeune homme s'agite, ramène vers lui un des bras, ouvre les yeux pour les refermer aussitôt, comme ébloui. Amada prononce son nom; il sourit au son de cette voix chère, mais ses yeux restent clos.

Je soulève sa tête, je réussis à lui faire avaler plusieurs gorgées du cordial qui semble le ranimer, et c'est distinctement qu'il prononce le mot « merci ». Tous les regards se tournent vers moi en me voyant consulter le poulx du blessé, m'interrogent. Une fois de plus, je ne puis répondre qu'en baissant le front. Un chien s'approche, flaire le lit rustique, fait entendre un long hurlement. On le chasse, tandis que les femmes laissent un libre cours à leurs sanglots; elles ont vu, dans le cri de l'animal, un présage de mort.

Soudain elles se taisent, don Blas et don Onésimo se lèvent en même temps. Les bras du premier s'étendent, se raidissent

comme pour repousser, comme pour maudire. Toutes les respirations sont contenues, suspendues. Maximo, aussi pâle que son frère, vient d'apparaître, des larmes mouillent ses joues. Ils avance vers le moribond; des murmures de réprobation se font entendre. Personne ne l'a dit; mais pour tous Maximo est le meurtrier de celui dont il ose s'approcher, auquel, déjà en proie au remords, il vient sans nul doute demander pardon.

C'est d'un pas ferme que le jeune homme se dirige vers la couche funèbre; don Blas veut s'interposer, puis recule en se couvrant le visage de ses mains. Oh! la lugubre, la terrible scène durant laquelle le vent ne cessa de gémir avec sa voix surhumaine, et dont le souvenir oppresse encore mon cœur après tant de jours écoulés!

De même que l'a fait Amada, Maximo se penche au-dessus du chevet de son frère, le nomme, puis l'appelle, en vain, hélas! Devant cette surdité, cette immobilité, le jeune homme recule, examine ceux qui l'entourent, ne voit que des visages hostiles dont les regards fuient les siens. Il aperçoit l'image du Christ, court à elle, s'agenouille, tend vers elle des mains suppliantes, prie avec ferveur, le front dans la poussière. Il se relève, revient au chevet de Lorenzo, recommence à le nommer, à l'appeler en haussant de plus en plus la voix, et le visage du moribond reste impassible.

— Au nom du Dieu devant lequel tu vas paraître, frère, crie le jeune homme désespéré, ouvre les yeux, ouvre la bouche et dis à notre père, à tous ceux qui nous entourent et m'accusent, que je ne suis pas ton meurtrier!

À l'éclat de cette voix pour lui familière, le moribond sort une seconde fois de sa torpeur, ouvre les yeux. Il regarde son frère avec une fixité inconsciente, de nouveau les respirations sont suspendues. Lentement, gauchement, l'un des bras du jeune homme se relève, retombe, et il referme ses yeux. Que voulait-il faire? Voulait-il maudire ou pardonner? Est-il mort?

Non, de nouveau il bouge, de nouveau ses paupières se soulèvent, de nouveau son bras s'étend et, cette fois, sa main saisit celle de Maximo.

— Tu arrives trop tard, lui dit-il avec lenteur, c'est ce matin que tu aurais dû venir en aide à ma maladresse, toi qui tant de fois déjà m'as sauvé... Quand je suis tombé sur mon *macheté*, quand j'ai vu venir sur moi le taureau furieux, je t'ai appelé... Ô frère, mon grand frère, comme tu devais être loin pour n'être pas accouru!

Haletant, le jeune homme se tait.

— Vis, lui crie Maximo, vis pour être l'époux d'Amada!

— Elle est et sera tienne, répond Lorenzo, par la volonté de

Dieu. Il a voulu, il veut que je meure pour que tu sois heureux, sois-le, et puisse ma soumission à ses desseins me valoir sa miséricorde.

Lorenzo prononça encore quelques mots, puis le bruit d'une rafale couvrit sa voix de plus en plus sourde, de plus en plus faible. Maximo et Amada, penchés au-dessus de lui, purent seuls entendre ce qu'il disait; ce fut en unissant leurs mains, qu'il couvrit avec les siennes, que le blessé expira.

Lorenzo eut une belle veillée mortuaire, car tous les Indiens, pour l'honorer, se grisèrent abominablement. Mateo l'honora si bien, pour sa part, que je dus lui confisquer son *macheté* pour l'empêcher de pourfendre un Indien. On eût dit qu'il voulait me prouver, par un nouvel exemple sanglant, qu'aux heures d'ivresse, l'homme et le tigre sont tout un.

Un peu avant l'aube, je fis déposer le corps du jeune ranchero dans une fosse creusée au pied d'un palmier, cérémonie à laquelle aucun membre des deux familles n'assista.

Le surlendemain de ce triste jour, je pris congé de mes hôtes, que je devais revoir à Cordova, lorsque les convenances du deuil permettraient à Maximo d'être uni à celle que sa sauvagerie avait quelque peu défigurée, et qui l'adorait pour cette preuve d'amour. Les deux jeunes gens me conduisirent jusqu'à l'extrémité du petit lac, auquel je dis un éternel adieu, ainsi qu'aux deux caïmans dont l'existence à cette hauteur restait pour moi un phénomène inexplicable, un problème scientifique dont je parlai à Maximo.

— La présence, ici, de ces deux bêtes n'a rien de mystérieux, me dit-il, et je puis en deux mots vous l'expliquer. Mon père, alors que nous étions enfans, Lorenzo et moi, les pêcha dans la lagune que vous rencontrerez après-demain, au pied de la Cordillère, et dans laquelle ces bêtes pullulent. Il nous rapporta ces deux petits monstres qui mesuraient alors la longueur de ma main environ, et ils nous servirent de jouets jusqu'à l'heure où leur dentition les rendit redoutables. C'étaient deux mâles; certain qu'ils ne pourraient se propager, on les établit ici, d'où ils ne bougent guère.

Et voilà comment le problème scientifique qui m'avait coûté tant de méditations, se trouva très prosaïquement résolu, et comment il me fallut renoncer au mémoire que je me proposais d'écrire pour signaler la présence des caïmans à 903 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, mémoire dont la matière se dissipa en fumée, tout comme la culpabilité de Maximo.

LUCIEN BIART.

LE MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

I

LES GRANDS MAGASINS

Avant d'étudier dans ses procédés et ses résultats l'évolution du progrès moderne, il est bon de dépouiller toute illusion : les bienfaits de la civilisation présente ont eu le sort réservé à beaucoup de bienfaits ; ils n'ont engendré que l'ingratitude chez ceux qui les recueillent aujourd'hui. Jamais, sans doute, les hommes n'ont été plus heureux qu'à l'heure actuelle ; et jamais cependant ils ne se sont crus plus à plaindre. Les doléances ont grandi avec le bien-être ; et, à mesure que notre condition devenait meilleure, nous l'avons jugée pire. La caractéristique de ce siècle favorisé entre tous est d'être mécontent de lui-même.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les siècles antérieurs présentaient l'image d'une société au repos ; le xix^e siècle offre le spectacle d'une société en marche. Cependant, au point de vue social, l'aristocratie et la démocratie ne sont pas aussi différentes en réalité qu'elles croient l'être en principe : la première édictait la stabilité indéfinie des situations au profit des gens d'en haut ; la seconde promet la mobilité permanente des destinées au profit des gens d'en bas. Mais la première n'a jamais pu faire observer absolument ses lois, et la seconde ne pourra jamais tenir complètement ses promesses. Il y a toujours eu beaucoup d'instabilité, même parmi les privilégiés de droit d'une aristocratie ; et il existera toujours un certain nombre de privilégiés de fait, même parmi

la masse mouvante d'une démocratie. Seulement cette masse contemporaine supporterait plus volontiers l'égalité dans une misère stagnante que l'inégalité dans une croissante aisance. Ses réclamations proviennent, non pas de ce qu'elle manque du nécessaire, mais de ce que quelques citoyens ont acquis ou conservé du superflu.

A ces regrets, nul remède. Il n'y serait pas donné satisfaction, lors même que l'organisme du monde futur se perfectionnerait encore cent fois plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici. N'oublions pas que la richesse consiste dans la possession, non de la chose belle, mais de la chose chère, c'est-à-dire de la chose rare ; or M. de La Palisse eût observé qu'il est impossible qu'un objet puisse être, à la fois, très rare et néanmoins possédé par tout le monde. Les grandes maisons de nouveautés fournissent un saisissant exemple de cette valeur d'opinion : elles s'appliquent sans cesse à mettre à la portée de tous des objets dont le plus grand mérite et l'attrait principal étaient d'être difficilement accessibles par leur prix ; mais, lorsque chacun a constaté que l'« article » rare est partout, nulle part aussitôt on ne le veut plus avoir, et il tombe dans le mépris.

I

Un mouvement inverse pousse aujourd'hui l'industrie à se spécialiser, et le commerce à se généraliser. Tout industriel tend à ne fabriquer qu'un seul produit ou du moins qu'un très peu de produits, pour les faire mieux, en quantité plus grande, et à meilleur marché. De son côté, tout commerçant tend à réunir des marchandises de plus en plus diverses pour en vendre davantage, les écouler plus rapidement, et les faire payer moins cher aux acheteurs en réalisant lui-même un bénéfice plus considérable. A ce double but tendent les grands magasins que des gens inconséquents maudissent en les faisant prospérer, et dont la création récente est un bienfait pour le consommateur.

Toute la querelle, entre prôneurs et détracteurs des grands magasins, se résume à cette question : Le commerce est-il fait pour le public, ou le public pour le commerçant ? Est-il permis, comme ce jovial écrivain qui s'écriait : « Béni soit Dieu qui a placé les tunnels là où passent les chemins de fer ! » de penser que le Seigneur, dans sa munificence, ait créé la clientèle pour faire vivre le petit marchand ? Il existe en effet deux théories diamétralement contraires qui semblent jouir, dans les mêmes cervelles, d'un égal degré de faveur. L'une consiste à supprimer les intermédiaires ; — les agriculteurs s'efforcent de vendre directement leurs denrées, les ouvriers des fabriques rêvent de ven-

dre directement leur travail. — Chacun s'applique à réduire les bénéfices interposés entre les producteurs et les consommateurs. Mais à côté de cette haine de l'intermédiaire minable, qui vend cher et qui gagne peu, se développe dans l'opinion un mauvais vouloir non moins vivace contre la seule espèce de commerçans qui gagnent beaucoup en vendant bon marché, contre ces bazars immenses qui réalisent précisément, dans une large mesure, la suppression souhaitée des intermédiaires.

Ceux d'ailleurs dont l'esprit est hanté de ces deux idées contradictoires, — suppression des intermédiaires et protection du petit commerce, — ne conforment leur conduite privée ni à l'une ni à l'autre : si bien que le chiffre d'affaires des grands magasins augmente sans cesse, et que la concurrence des syndicats n'atteint pas les petits détaillans, là où ils sont vraiment utiles. Le mouvement de concentration est la caractéristique de la vie moderne : les grandes nations succèdent aux petits États, les grandes capitales succèdent aux petites cités, les grandes usines aux petites échoppes ; les grands paquebots chargeant dans de grands ports remplacent les voiliers amarrés dans des cuvettes d'eau de mer, comme les chemins de fer ont remplacé les diligences, les coches et les messagers. Les entreprises où se complait l'activité contemporaine deviennent de plus en plus colossales, exigent de plus en plus la forme de l'association. Mais cette révolution ne supprime pas la classe des commerçans-ouvriers ; chaque jour au contraire il s'en établit de nouveaux. Il y a deux siècles chaque famille rurale faisait son pain et chaque bourgeoisie faisait ses robes. S'il n'en est plus de même aujourd'hui, c'est que l'on a reconnu qu'il valait mieux parfois s'adresser à un intermédiaire que de s'en passer. La division du travail est l'essence de la civilisation ; c'est elle qui a substitué le système de l'intermédiaire au particularisme de nos ancêtres, qui faisaient tout par eux-mêmes comme Robinson dans son île.

Si donc c'est une sottise de croire que l'on puisse supprimer le commerce, c'en est une autre pourtant que de regretter la forme qu'il revêtait nécessairement autrefois. Soumis aux trois unités, comme la tragédie classique : unité de boutique, unité de marchandise, unité de commis ou d'apprenti, l'ancien marchand voyait son essor borné moins encore par les réglemens que par les conditions matérielles de l'existence. On ne se figure pas le *Bon Marché* ou le *Louvre* dans une ville de quelques centaines de mille âmes, à une époque où ni les gens ne se remuent ni les choses ne se déplacent. Marchands et bourgeois, enfermés dans leurs murailles, étaient condamnés à s'acheter exclusivement les uns aux autres ce dont ils avaient besoin ; — et peut-être le commerce indigène

eût-il pu, par une coalition facile, établir les prix de vente à sa guise, si un élément étranger ne fût venu, à intervalles fixes, arbitrer la valeur des marchandises.

Cette concurrence régulatrice des prix, — qui remplissait, dans les simples chefs-lieux de sénéchaussées comme dans les centres populeux, l'office de la quatrième page des journaux et des catalogues de nos grands magasins actuels, — était celle des foires franches, bazars ambulans d'une population immobile. Paris lui-même, quoique le commerce normal y fût plus mouvementé qu'ailleurs, avait ses deux grandes foires, l'une à Saint-Denis, le *Landit* annuel, et l'autre en plein faubourg Saint-Germain, près de Saint-Sulpice, au cœur de la capitale. Celle-ci n'était pas seulement une occasion de fêtes, de « braveries », de cadeaux aux dames, — Louis XIII donnait à la reine 4 000 écus (70 000 francs actuels) pour sa foire, — mais aussi le siège de négociations fort actives, une exhibition de marchandises analogue aux « expositions » trimestrielles de nos magasins contemporains. Là les manufacturiers de toute la France, les « ouvriers », comme on disait alors, venaient en personne débiter leurs produits.

Les foires ne jouissaient pas toutes du même degré de vogue, et le succès de celles qui réussirent ne fut pas éternel. Celles de Champagne, fameuses au *xiii^e* siècle, lorsque chaque fabricant du Midi y avait son entrepôt spécial, étaient tombées cent ans après au quart de leur importance, si l'on en juge par les taxes perçues sur les marchands. Taxes légères toujours, — une vingtaine de francs d'aujourd'hui pour le loyer d'une boutique à Saint-Denis, sous Henri III, — le profit venait du grand nombre des vendeurs. A la foire de Beaucaire, au temps de Richelieu, il y avait pour 6 millions de francs actuels de marchandises. Loin d'imposer un surcroît de charges à ces marchands exceptionnels qui venaient rivaliser avec le commerçant du cru, on les favorisait : leurs pacotilles étaient exemptées des droits de douanes et d'octrois, à l'entrée et à la sortie. Tous les réglemens se relâchaient, toutes les barrières s'abaissaient pour faciliter les transactions, la procédure et la paperasserie étaient muselées. Une légende, — je veux croire que ce n'est qu'une légende, — conte qu'à Bordeaux, durant les quinze jours des foires qui se tenaient au printemps et à l'automne, le cours habituel des lois était suspendu. Les pères avaient, dit-on, droit de vie et de mort sur les enfans, et les maris sur leurs femmes, et n'encourageaient aucune peine, s'ils en usaient, pourvu qu'ils jurassent solennellement « avoir obéi à un mouvement regrettable de colère. »

Peu à peu, à mesure que les communications devinrent plus faciles et la concurrence mieux établie, les foires déclinèrent. Au

moyen âge on ne les trouvait jamais assez longues; telle, qui devait durer huit jours, dépassait en fait un mois. Aux derniers temps de l'ancien régime la durée légale était au contraire rarement atteinte; elle s'abrégait par le seul consentement des vendeurs et des acheteurs, même en des provinces arriérées comme la Basse-Bretagne. Cette vie de nomade, de colporteur, devint odieuse aux négocians. « Qui fait ses affaires par commission, disait un vieux proverbe, va à l'hôpital en personne. »

Des commerçans que l'on a souvent, de nos jours, considérés comme les ancêtres des marchands de nouveautés, étaient les merciers, « qui tenaient magasin sans vendre au détail », grands seigneurs du trafic, auxquels une ordonnance royale permettait d'acheter la noblesse. Mais s'il est vrai que, seuls entre tous les corps d'état, les merciers pouvaient tenir toute espèce de marchandises; s'ils étaient quincailliers, tapissiers, joailliers, marchands de vin et de jouets à la fois; s'ils connaissaient déjà les pompes de l'étalage, sachant « garnir des gans » et attacher galamment des rubans aux habits; si l'on faisait dans la mercerie les grandes fortunes, au point que tel qui n'avait pas 500 livres vaillant à son début se retirait avec des millions, il était interdit au « mercier-grossier » de faire la vente au détail. S'il voulait entrer en rapport direct avec le public, il avait les mains liées par les réglemens que l'on connaît. Ses débordemens étaient réprimés bien vite en un temps où les tailleurs d'habits ne pouvaient travailler que sur mesure, où les « pourpointiers » avaient défense de faire des culottes, et les « chaussetiers » de faire des pourpoints; où chaque pièce d'étoffe avait son état civil et ne pouvait entrer dans le monde sans être munie de papiers en règle, la largeur des soieries étant mûrement délibérée au conseil d'État, de même que la couleur des lisières.

Aussi quel pauvre assortiment dans les boutiques! Le gouvernement fait chercher en 1630, dans tout Paris, du damas rouge pour l'ameublement des galères royales de la Méditerranée, et « il ne s'en peut trouver, écrit-on au grand maître de la navigation, plusieurs pièces de la même nuance ». L'on songe à en envoyer chercher à Gènes; mais, comme « il y a beaucoup de risques », on se contente de « recueillir dans les villes du Midi ce qui se trouvera de bien semblable ».

En dehors des temps de foire, la seule concurrence que rencontrât, à Paris comme en province, le commerce local parqué et étiqueté était celui des marchands de passage qui vendaient des toiles à la halle, ou des « blanquiers » qui venaient débiter divers objets en plein air, avec l'autorisation du conseil de ville, par la voie de la loterie. Les ventes à la criée, en cas de retraits ou

de faillites, troublaient encore quelquefois le cours ordinaire des échanges. Il y eut bien aussi quelques essais de groupemens de divers comptoirs en un seul magasin : des marchands *bizoirs* s'installèrent à Nevers en 1675 ; ils étaient, dit-on, simples merciers en arrivant, et depuis « ont fait des monopoles pour ruiner les autres marchands, qui ont été contraints de quitter leur négoce... S'ils n'étaient pas là, ajoutait-on, leur commerce donnerait de l'emploi à 200 habitans. » Ne croit-on pas lire, à la fin de notre siècle, le programme désolé de la « Ligue contre les grands magasins », où sont syndiqués les griefs de ceux que M. Zola a fortement personnalisés, dans son *Bonheur des dames*, en ce type du marchand de parapluies, champion épique du passé, enseveli sous les ruines de ses manches d'ombrelles ? Ces « bizoirs » de Nevers s'étaient, paraît-il, beaucoup enrichis ; ce qui ne contribuait pas peu à les rendre haïssables. Le privilège de tenir à Paris, pendant 20 ans, un magasin général pour la vente au détail de toutes marchandises fut obtenu sous Louis XV, par un banquier du nom de Kromm, qui distribuait des prospectus et des catalogues sur le modèle de ceux d'aujourd'hui. J'ignore ce qu'il advint de cette initiative qui disparut sans laisser de trace, comme ces puissantes associations de marchands, issues au moyen âge de la hanse teutonique, phalanstères de 2 ou 3000 individus, qui renfermaient à la fois des boutiques d'étalages ; des hangars pour les marchandises ; et, pour les facteurs, — ainsi nommait-on jadis les commis, — des cuisines et des chambres à coucher.

II

Avec la liberté du commerce débutèrent, sous Napoléon I^{er}, les magasins de nouveautés actuels, ou plutôt les devanciers de ceux que nous voyons aujourd'hui ; car, de ces novateurs qui florissaient au temps où l'acteur Brunet incarnait le personnage de « Monsieur Calicot », récemment mis à la scène par Scribe et Dupin, dans le *Combat des montagnes* ; de ces maisons, fameuses en 1817, qui s'appelaient la *Fille mal gardée*, le *Diabole boiteux*, le *Masque de fer* ou les *Deux Magots*, il ne subsiste plus une seule. Beaucoup de celles même qui les ont remplacées, sous Louis-Philippe, ont plus tard sombré, comme la *Belle Fermière* et la *Chausée d'Antin*, ou liquidé médiocrement, comme le *Coin de rue* et le *Pauvre Diable*. Quoique les grands magasins, pris en bloc, aient réussi, il y eut donc, pour commencer, beaucoup de vaincus parmi ces vainqueurs. L'avenir en semblait encore si aléatoire, dans les premiers temps du second Empire, que le père de M. Deschamps, sollicité par son fils, qui venait de fonder la *Ville de Paris*, de lui

confier ses économies, ripostait avec sa méfiance de Bas-Normand : « Un magasin de nouveautés ! je ne mettrais pas cent sous dedans ! » M. Deschamps n'en réalisa pas moins une fortune qui parut alors exceptionnelle.

Aujourd'hui, le « calicot » que les Forains de la Restauration ne se firent pas faute de caricaturer, lorsqu'il prétendit usurper, humble civil, la tenue militaire en arborant des moustaches ; ce « chevalier de l'aune », bruyant et un peu comique, et sa sentimentale compagne « M^{lle} Percaline », qui appartiennent l'un et l'autre à l'histoire des mœurs de ce siècle, ne se reconnaîtraient plus dans leurs successeurs, fonctionnaires de nos grands magasins, volontiers hommes de sport et propriétaires de chasses louées à prix d'or.

Cette aristocratie nouvelle est le pur produit de l'intelligence et du travail. Ceux qui l'ont fondée sont de toutes petites gens. Le capital n'a joué qu'un rôle très modeste, et parfois absolument nul, dans le succès de ces entreprises. Aristide Boucicaut, fils d'un petit chapelier de Bellême (Orne), était en 1852 employé au *Petit Saint-Thomas* lorsqu'il devint, à 42 ans, l'associé de M. Vidau, qui possédait, vers l'extrémité de la rue du Bac, un magasin à l'enseigne du *Bon Marché*. La clientèle assez pauvre, le quartier plutôt malpropre, le chiffre d'affaires, — 450 000 francs, — rien ne pouvait alors faire présager les destinées de cet établissement. On a raconté que, pour attirer du monde, Boucicaut donna gratis le fil et les aiguilles aux ouvrières des environs. La vérité, c'est qu'il imagina, l'un des premiers, de vendre à très petit bénéfice. Le public avait le choix jusqu'alors entre de bonnes étoffes qui étaient chères ou des étoffes bon marché qui étaient mauvaises ; l'originalité consistait à vendre la marchandise garantie au prix de la marchandise de camelote. La marque en chiffres connus, autre innovation hardie qui supprimait le marchandage et la « vente au procédé », c'est-à-dire la majoration de l'objet suivant la physiologie des acheteurs ; — le « rendu », permettant au client d'annuler à volonté son marché ; — enfin le paiement presque intégral des employés par une commission sur les ventes : tels furent les éléments constitutifs de la nouvelle organisation que Boucicaut, Hériot et leurs imitateurs perfectionnèrent à l'envi les uns des autres. Le succès couronna leurs efforts, succès de vente tout d'abord, plutôt que succès de gain.

C'a été en effet le génie des fondateurs de ces vastes comptoirs, tous désireux pourtant de s'enrichir, de viser à vendre beaucoup plutôt qu'à gagner beaucoup, et de presque renoncer au bénéfice immédiat pour assurer davantage le bénéfice futur. La « réclame », qui fut un des moyens d'action du système, ne pouvait

donner de résultats durables que si le client était satisfait; et quoique la révolution qui se produisit il y a quarante ans dans la fabrication et le prix des tissus ait certainement favorisé le commerce des nouveautés, on n'aurait pas appris aux Parisiens le chemin d'une boutique sise entre les Petits-Ménages et les Incurables s'ils n'y eussent été conduits par un juste souci de l'économie. Aussi, quoique le chiffre de vente du *Bon Marché* eût passé, de 1852 à 1863, de 450 000 francs à 7 millions, il ne semble pas que les profits encaissés eussent suivi une marche ascensionnelle correspondante.

Est-ce à ce motif que l'on doit attribuer la rupture de MM. Boucicaut et Vidau? Toujours est-il qu'en 1863 M. Vidau se retira, en vendant le fonds 1 520 000 francs à son associé, qui était loin de posséder la somme nécessaire pour le désintéresser. Le bruit courut que la somme avait été avancée à M. Boucicaut par des maisons religieuses, et que les jésuites commanditaient l'affaire. En réalité, le « jésuite » était un M. Maillard, naguère employé de commerce à Paris, qui avait fait fortune en exploitant à New York un restaurant qui n'avait rien de dévot, joint à une confiserie à la mode. Aucune part ne lui était donnée d'ailleurs dans la direction du *Bon Marché*, où M. et M^{me} Boucicaut demeuraient seuls maîtres. Grâce à leur labeur et à leur adresse, la maison prospéra au point que, six ans après (1869), M. Boucicaut, qui avait acquis peu à peu l'ilot compris entre les rues de Sèvres, Velpeau, du Bac et de Babylone, posait la première pierre des bâtimens industriels destinés à remplacer les logis bourgeois, aménagés tant bien que mal pour le commerce. La vente s'élevait alors à 21 millions de francs. Après avoir vu le chiffre de ses affaires grossir en 1877 jusqu'à 67 millions, le fondateur de cette institution magnifique mourut sans qu'il lui fut donné d'en suivre la marche jusqu'à son apogée. Son fils ne lui survécut pas longtemps, et sa veuve hérita seule du magasin.

Sans famille proche, parvenue au seuil de la vieillesse et jouissant d'une fortune quasi « royale, » — comme on disait au temps où les rois étaient les plus riches des hommes, — la simple ouvrière qu'avait été Marguerite Guérin eût pu se retirer, en cédant à des conditions avantageuses cette entreprise qu'elle savait ne devoir être continuée par aucun des siens. Elle n'y songea même pas! A son tour elle voulut jouer, sur la scène commerciale, l'un des plus nobles rôles qu'il ait été donné à un patron de remplir. Dans ce ménage, désormais historique, chacun des deux époux eut sa part de grandeur. Le mari avait réalisé sa conception du négoce nouveau dans une maison exceptionnellement florissante; la femme fit passer cette maison, moitié de son

vivant, moitié après sa mort, par une série de contrats qui ressemblaient presque autant à des donations qu'à des ventes, sur la tête des collaborateurs anonymes qui avaient contribué à la faire prospérer. Elle compléta cette œuvre, d'une portée sociale qui dépassait de beaucoup les limites de la philanthropie, en dotant ce phalanstère du *Bon Marché* d'institutions de retraites et d'épargne qui sont demeurées des modèles.

La mort de M. Boucicaut n'avait pas interrompu le succès de l'établissement; depuis le décès de sa veuve, survenu en 1887, les affaires n'ont cessé de se développer encore. Elles ont atteint en 1893 le chiffre de 150 millions de francs, le plus élevé auquel il ait été donné à une maison de commerce de parvenir jusqu'ici dans le monde. Rapproché de ce chiffre prestigieux, le total des bénéfices nets, quoique considérable en lui-même, semble relativement modeste. Il justifie le grand organisme des attaques auxquelles il est en butte. Les bénéfices du *Bon Marché*, qui ont été l'année dernière de 8 millions, ne représentent en effet qu'un courtage d'environ 5 pour 100 sur le prix des objets qui ont traversé ses galeries. Ces 8 millions sont le résidu laissé dans la caisse par les 150 millions que le public y a versés, après qu'il a été payé par le magasin 118 millions à ses fournisseurs, et qu'il a été pourvu aux frais généraux dont le chiffre s'élève à 24 millions. Sur ces 8 millions, 1 million a été porté à la réserve statutaire, qui monte aujourd'hui à 27 millions; 200 000 francs ont été portés à une réserve spéciale d'incendie, qui atteint déjà 6 500 000 francs; le solde de 6 800 000 francs, — auquel viennent s'ajouter environ 400 000 francs de rente provenant des valeurs mobilières figurant dans la réserve, — a été distribué aux actionnaires.

La réserve actuelle est le produit d'une épargne très sévère, puisque, au début de la société formée par M^{me} Boucicaut entre elle et ses employés, on décida qu'il ne serait pas distribué un centime de dividende jusqu'à ce que les économies eussent atteint 6 millions de francs; qu'ensuite, jusqu'à 20 millions, il serait mis à part 45 pour 100 des bénéfices; et qu'enfin, au-dessus de 20 millions jusqu'à 40 formant le maximum auquel on s'arrêtera, 25 pour 100 du gain annuel serait placé en fonds d'État ou obligations de chemins de fer. Grâce à ce capital immobilisé, les actionnaires ont pu acquérir de l'Assistance publique, moyennant 14 millions, l'immeuble où est actuellement installé le *Bon Marché* et diverses maisons nécessaires aux services annexes, ce qui les dispense du paiement de tout loyer.

En fixant il y a quatorze ans à 20 millions, divisés en 400 parts, le capital social de la société nouvelle, M^{me} Boucicaut était volontairement restée bien au-dessous de la vérité. Son apport per-

sonnel, représenté par le fonds de commerce, le matériel et les marchandises, valait le triple de ce qu'elle l'estimait; quant à l'argent que ses « associés » étaient censés lui apporter, c'est elle en grande partie qui le leur avança. Enveloppant sa générosité de papier timbré, cette femme admirable s'arrangeait pour donner ingénieusement ce qu'elle paraissait vendre, puisque beaucoup de parts ne furent payées par leurs titulaires que sur les bénéfices qui leur étaient attribués. Seulement M^{me} Boucicaut exigea que le personnel demeurât unique propriétaire de ces parts. Soucieuse de concentrer les profits entre les mains des travailleurs qui les créaient, elle fit interdire par les statuts de vendre les actions à d'autres qu'aux employés de l'établissement. Et, pour que le plus grand nombre possible de ces employés fût admis au partage, d'un côté on limita le nombre d'actions que chacun pourrait acquérir, de l'autre on divisa ces actions en huitièmes.

La mesure était d'autant plus opportune qu'émisses en 1880 au prix de 50 000 francs, ces actions rapportent aujourd'hui 18 000 francs et sont cotées au cours de 320 000 francs, à la bourse intérieure du *Bon Marché*. Les huitièmes de part, dont le dividende est par conséquent de 2 250 francs, trouvent aisément preneur à 40 000 francs et davantage : capitalisation élevée pour une affaire commerciale, et qui prouve la confiance du personnel dans l'entreprise à laquelle il est attaché. Le nombre des participants augmente sans cesse; de simples garçons de magasin, aussi bien que des chefs de comptoirs, possèdent leur huitième d'action, si bien que ces 400 parts ou 3 200 coupures sont aujourd'hui entre les mains de cinq cents employés, — ou anciens employés.

Nous parlons d'anciens employés; c'est là l'écueil de cette institution, comme de toutes les coopératives de production du passé et de l'avenir. Comment obliger en effet l'employé qui prend sa retraite à se défaire d'une propriété qui représente souvent l'effort d'une vie entière? Serait-il équitable de contraindre ses héritiers à céder leurs actions? Or, quoique la société du *Bon Marché* soit d'origine bien récente, un certain nombre des 500 participants se reposent déjà dans la vie bourgeoise de trente ans d'une fiévreuse activité; chaque année en voit disparaître de nouveaux; et dans un demi-siècle, si la maison existe encore, la plus grosse part du capital appartiendra forcément à des étrangers. Que vaudrait cependant une forme de coopération qui enrichirait les travailleurs pauvres, et les dépouillerait de la fortune une fois qu'ils l'auraient acquise?

III

Gouvernement monarchique à l'origine, puisqu'il était la propriété exclusive d'un seul homme, le *Bon Marché* est devenu une sorte de république, par le nombre et la qualité des détenteurs du capital, autant que par la forme du pouvoir exécutif, confié à un triumvirat dont les membres se renouvellent fréquemment. Les fonctions de M. Plassard, premier gérant en titre, ont pris fin l'année dernière; celles de M. Morin se terminent cette année; celles de M. Fillot l'an prochain. Ainsi l'autorité supérieure se renouvelle et la raison sociale change sans cesse; la durée des pouvoirs du gérant nouveau, M. Ricois, nommé en 1893, est de cinq ans. Les personnes investies de cette dignité sont largement rémunérées. Seulement il ne paraît pas dans l'esprit de l'institution de les maintenir longtemps en jouissance de ce maréchalat de la nouveauté où l'on ne parvient qu'après avoir parcouru tous les échelons de la hiérarchie: M. Morin, fils de cultivateurs, a débuté petit commis au *Bon Marché* en 1856; chef de comptoir en 1868, administrateur en 1874, fondé de pouvoirs en 1880, il a été promu à la gérance en 1887. Ses collègues ont des états de service identiques.

Le même souci d'empêcher l'esprit de routine de pénétrer dans les rouages dirigeants de la machine a réglé le renouvellement du conseil d'administration. Les quinze membres de cet état-major, dont chacun dirige trois ou quatre rayons, sont tenus à cinquante ans révolus de résigner leurs fonctions et de céder la place à d'autres. Une organisation analogue se retrouve dans la plupart des magasins similaires, avec cette différence qu'administrateurs et gérants sont ailleurs les employés d'un patron, au lieu d'être, comme au *Bon Marché*, des mandataires élus par leurs pairs. C'est ainsi qu'au *Louvre* aucune parcelle du capital n'appartient au personnel exploitant, et que le directeur même, M. Honoré, ne possède pas le quart d'une action. Le *Louvre* a suivi, dans son histoire, une marche inverse à celle du *Bon Marché*. L'autorité effective y passa des financiers commanditaires aux mains du gérant à qui le magasin doit sa fortune, M. Auguste Hériot. Les actionnaires s'effaçant de plus en plus devant lui, il centralisa si fortement l'autorité qu'elle demeura telle, même sous les moins capables d'entre ses successeurs, et que l'absolutisme risqua ainsi de compromettre l'œuvre après l'avoir fondée.

Ce n'est pourtant pas à M. Hériot, c'est à M. Chauchard qu'appartient l'idée de la création du *Louvre*. Employé au *Pauvre Diable* en 1854, ce dernier passait chaque soir le long des con-

structions qui s'élevaient dans le prolongement récemment percé de la rue de Rivoli, — sur le terrain où Jeanne d'Arc, rendant Paris à la France, planta la bannière royale, — et rêvait de loger dans quelque coin de ces bâtisses un magasin de nouveautés. Mais comment M. Pereire, président de l'*Immobilière*, consentirait-il à traiter avec un commis sans surface ni autorité? Les opérations d'édilité étaient alors dans l'enfance et, pour exciter les entrepreneurs, l'administration avait dû garantir au futur hôtel du Louvre l'exemption de tout impôt pendant trente années. Créer un de ces hôtels spacieux, tels que Paris n'en possédait pas encore, avait été l'idée personnelle de Napoléon III : y joindre un magasin gigantesque devait sembler fort audacieux.

Le jeune Chauchard obtint, non sans peine, du puissant financier une audience qui lui parut d'abord ne pas devoir être longue; M. Pereire le reçut debout, sans lui indiquer de siège. L'employé du *Pauvre Diable* comprit qu'il n'avait pas de temps à perdre et entra en matière avec chaleur. S'il ne réussit pas à convaincre son interlocuteur par l'exposé de ses plans d'avenir, il obtint du moins la promesse d'un bail avantageux pour l'ensemble des boutiques situées à l'angle des rues Saint-Honoré et Marengo. Le même soir, il confiait tout soucieux à son barbier, qui était un peu son ami, les difficultés que semblait devoir rencontrer encore la réalisation de ses projets. — Il lui faudrait un associé capable. — J'ai votre affaire, dit le Figaro, et le lendemain il mettait Chauchard en relation avec Hériot, « premier aux soies » à la *Ville de Paris*. Malheureusement, si Chauchard n'avait pas grand'chose, — une quarantaine de mille francs, — à mettre dans la future maison de commerce, Hériot, fils d'un petit marchand de vin de Saint-Mandé, n'avait rien du tout. Tous deux se mirent en quête d'un troisième associé apportant des fonds et décidèrent M. Faret, propriétaire de la *Belle Française*, faubourg Montmartre, à se joindre à eux avec une somme ronde de 100 000 francs. L'acte d'association fut ébauché dans un café du quartier, où Hériot se fit attendre une heure et demie, n'osant s'absenter de son magasin sans permission, de peur d'être remercié avant que sa nouvelle situation ne fût devenue définitive. Entre temps, l'hôtel du Louvre, dont les travaux étaient poussés activement en vue de l'Exposition de 1855, s'achevait. Pour la première fois les entrepreneurs avaient eu recours à la lumière électrique afin de doubler le labeur de jour; des retards inopinés s'étaient produits; on sortait de la grève fameuse des charpentiers, qui tua la charpente en bois à Paris: aussi le *Louvre* offre-t-il cette particularité assez rare de marier dans sa structure les pans de bois des vieilles maisons aux planchers en fer des constructions modernes. Enfin, le 9 juillet 1855

MM. Faret, Chauchard et Hériot informaient les dames qu'ils venaient d'ouvrir à l'enseigne du *Louvre* un magasin de nouveautés. Mais l'appel fut si peu entendu, que, lorsque au bout de douze mois les trois associés firent leurs comptes, ils se trouvèrent en présence de 1500 francs de bénéfices à partager.

M. Faret, là-dessus, prit peur, et retira ses 100 000 francs. Il fut remplacé par un marchand de soieries, M. Payen, qui, n'osant pas risquer son argent dans une commandite aussi hasardeuse, consentit seulement à *prêter* une somme égale à la mise de M. Faret. MM. Chauchard et Hériot continuèrent seuls, et cette fois avec assez de chance pour que le Conseil de l'*Immobilière* se décidât à former avec eux une société au capital de 1 100 000 francs divisés en parts de 5 000 francs chacune. Les bénéfices devaient être partagés entre les commanditaires et les gérans. Ces derniers, pour rassurer les bailleurs de fonds, stipulèrent qu'il serait prélevé avant tout partage un intérêt de 5 pour 100. Tant que les gains ne dépasseraient pas la somme nécessaire pour y faire face, les gérans se contenteraient d'un traitement de 500 francs par mois. Ce fut, pendant plusieurs années, ce qui arriva, soit que les affaires fussent effectivement médiocres, soit plutôt que M. Hériot, qui dirigeait presque seul le magasin, affectât les excédens de recettes à l'extension indéfinie des comptoirs. Cependant beaucoup d'actionnaires se lassaient; parmi ces découragés de la première heure, on est surpris de rencontrer de hardis financiers tels que M. Fould. L'enthousiasme des porteurs de parts se refroidit même au point que plusieurs d'entre eux préférèrent réaliser, à perte, et que les titres tombèrent de 5 000 francs à 2 500. Tel capitaliste plus avisé racheta alors à moitié prix une douzaine de ces actions, dont chacune a rapporté l'année dernière 19 000 francs, à peu près 400 pour 100 de sa valeur d'émission. Cette valeur s'accrut lentement; et, en 1878 encore, la duchesse de Galliera, propriétaire d'un certain nombre de parts, ne faisait aucune difficulté de les céder, pour 5 000 francs chacune, à M. Auguste Hériot.

Mais si les dividendes distribués demeuraient presque nuls, les bénéfices n'en étaient pas moins notables. Le magasin les engloutissait au fur et à mesure qu'ils se produisaient; et la valeur du fonds social grossissait sans cesse : elle peut être évaluée aujourd'hui à 50 millions. Cette somme de 50 millions, issue des 1 100 000 francs de l'origine, est le résultat de 25 années de succès et surtout d'épargne. La génération des fondateurs a semé plus qu'elle n'a récolté. La vogue, vogue immense et triomphale de l'heure actuelle, est assez récente. Quoique le *Louvre*, aujourd'hui dépassé par le *Bon Marché*, ait atteint le premier ce chiffre longtemps rêvé de 100 millions, on était loin d'espérer un pareil

mouvement d'affaires, non seulement à la fin de l'Empire, — nous avons dit plus haut que le *Bon Marché* faisait 21 millions en 1869, — mais même durant les premières années de la République : en 1875, le Louvre ne dépassait guère une quarantaine de millions de vente.

Il a atteint, au cours de l'année dernière, un total de 120 millions ; les bénéfices de l'exercice 1893 se sont élevés à 8360 000 francs. Le dividende de 19000 francs par action n'a été dépassé qu'une seule fois, lors de la retraite de M. Chauchard, qui répartit 23000 francs en liquidant à peu près les réserves. Depuis lors, piqué d'émulation par la conduite prudente du *Bon Marché*, le *Louvre* s'est appliqué à constituer un fonds de prévoyance, d'autant plus utile, en cas d'incendie par exemple, que les compagnies d'assurances, se souciant peu de la clientèle des magasins de nouveautés, depuis le sinistre du *Printemps*, ne prennent qu'une partie des risques et se font payer de grosses primes. Cette mise annuelle à la réserve devrait, pour avoir le total des bénéfices, être ajoutée aux dividendes ; mais de ceux-ci il faudrait déduire environ 1 million, provenant de l'exploitation des hôtels Terminus et du Louvre, que la Société présidée par M. Émile Pereire a joints à son commerce de nouveautés. Ce million compensant, à peu près, le bénéfice non distribué sur le magasin, le gain de 8 300 000 francs, rapproché du chiffre d'affaires de 120 millions, fait ressortir le produit net à 6,90 pour 100.

IV

A côté de ces colosses du trafic parisien, les autres maisons paraissent petites et les péripéties de leur histoire n'offrent plus le même intérêt. Jetons pourtant un regard sur le passé de quelques unes. Bien que la *Belle Jardinière* ne soit, par son chiffre de vente, — 38 millions de francs, — que le troisième de nos grands magasins, elle est néanmoins le plus ancien en date. Durant la seconde moitié de la Restauration (1826), P. Parissot tenait dans la Cité une petite boutique de mercerie qui, en raison de son voisinage du marché aux fleurs, avait pour enseigne : *A la belle Jardinière*. L'usage existait alors d'acheter le drap au marchand et de le porter chez le tailleur à façon. Le tailleur-fournisseur d'étoffe était un industriel de luxe, au besoin banquier usuraire d'une clientèle d'élite. Les seuls habits que l'on vendit tout faits étaient les vieux. Un commerce que le progrès a tué est celui du « mar...chand d'habits », dont le cri, familier naguère à nos oreilles, a presque complètement cessé de se faire entendre.

Le débit facile des costumes d'occasion s'expliquait par le prix

élevé des habits neufs. La friperie ne reculait pas, aux heures de crise, devant l'importation étrangère. L'assemblée des notables au commencement du règne de Henri IV (1597) se plaignait que les Anglais « remplissent le royaume de leurs vieux chapeaux, bottes et savates, qu'ils font porter à pleins vaisseaux en Picardie et en Normandie. » Sous Louis XVI, les fripiers s'étaient émancipés jusqu'à « avoir l'insolence de tenir des habits neufs tout faits ; » la protestation coalisée des corporations rivales les fit bientôt rentrer dans l'ordre. En reprenant la tentative des fripiers novateurs de l'ancien régime, Parissot se borna d'abord au costume de travail des divers métiers, puis à la veste de gala du prolétaire. Trente ans après, le propriétaire de l'échoppe modeste, qui occupait primitivement 12 mètres carrés, avait assez développé la vente des vêtemens fabriqués en gros sur des moyennes de taille, pour que, malgré ses agrandissemens successifs, la place lui manquât toujours (1856). Il s'était peu à peu annexé vingt-cinq maisons formant le pâté au coin duquel il avait débuté.

Le capital de l'entreprise était à cette époque de 3 millions, — nominalelement ; — puisque cette somme n'avait jamais été versée, mais qu'elle représentait, comme au *Bon Marché* et au *Louvre*, une part des bénéfices employés en perfectionnemens. A sa mort, la famille de P. Parissot le remplaça ; l'un de ses membres, M. Charles Bessand, a conservé jusqu'à ce jour la direction de la *Belle Jardinière*. Ce fut lui qui opéra le transfert du magasin, exproprié en 1866 pour la construction de l'Hôtel-Dieu, dans l'immeuble qu'il occupe actuellement, sur 3 400 mètres de superficie, auprès du Pont-Neuf. Une installation de tout autre mine et plus confortable que l'ancienne, le rapprochement du centre, contribuèrent à accroître le chiffre de la vente. Les actions de 50 000 francs montèrent à 250 000 francs ; elles furent alors morcelées en 600 dixièmes de parts qui rapportent aujourd'hui 4 000 francs environ. Un bénéfice net de 2 400 000 francs, rapproché des 38 millions qui forment le chiffre d'affaires, représente un gain de 6,30 p. 100, inférieur à celui du *Louvre* et supérieur à celui du *Bon Marché*. Certains chapitres de frais généraux, — tels que la publicité ; — ou de profits et pertes, — tels que les marchandises soldées qui grèvent lourdement le budget des maisons de nouveautés, — sont plus légers à la *Belle Jardinière* qu'ailleurs ; mais les détails d'administration exigés par la mise en œuvre de la marchandise y exigent une comptabilité plus coûteuse.

L'examen attentif des gains de ces divers établissemens montre que le grand commerce d'aujourd'hui se contente de bénéfices beaucoup moindres que le petit marchand d'autrefois. Outre cette différence dans le profit de l'intermédiaire, l'acheteur

est favorisé encore par la réduction des frais généraux et surtout par l'abaissement des prix de revient du magasin, qui, faisant des commandes de quatre ou cinq cent mille francs d'un seul coup, — cent fois plus fortes que celles du détaillant minuscule, — obtient des industriels un tout autre traitement que lui. Ce prix avantageux que les consommateurs se flattent, et avec raison, d'obtenir du fabricant par leur groupement en syndicats et en coopératives, est déjà en grande partie acquis au public par l'intervention de ces courtiers énormes qui pèsent de tout le poids de leur clientèle sur le producteur, et l'obligent à se contenter lui aussi d'un gain raisonnable. Si la concurrence qui s'établit alors entre les fabricans oblige à disparaître les petits ateliers, incapables de lutter de bon marché avec les grandes usines, c'est la loi même du progrès qui s'accomplit. S'en étonner ou s'en indigner, c'est déplorer les résultats les meilleurs de la civilisation.

Des deux autres maisons qui figurent sur un rang peu différent de la *Belle Jardinière*, l'une, le *Printemps*, appartient à une société venue tardivement, après succès déjà escompté; l'autre, la *Samaritaine*, a pour maître unique un ménage dont le succès rapide prouve que l'intelligence et la volonté suffisent pour réussir — sans argent — en ce siècle où l'on gémit si fort sur la « féodalité financière. » M. Jules Jaluzot, fondateur du *Printemps*, était, en 1865, chef de comptoir au *Bon Marché*. Enrichi par son mariage, il eut l'idée assez naturelle de s'établir à son compte, et, quittant le *Bon Marché*, il fit bâtir au coin du boulevard Haussmann une maison de rapport dont les étages inférieurs devaient servir à loger le nouveau magasin du *Printemps*. Son capital personnel, d'environ 300 000 francs, passa tout entier dans le premier achat de marchandises; la maison réussit à souhait au point de vue du chiffre de vente... mais non au point de vue du bénéfice; et à la fin de la première année les 300 000 francs étaient dépensés. M. Jaluzot continua et, comme il ne tarda pas à faire 4 millions d'affaires, il rentra vite dans ses débours. Le local devint trop étroit; d'étage en étage les rayons montèrent, au fur et à mesure que les locataires déménageaient; puis, selon la progression ordinaire, les maisons voisines furent envahies une à une. Survint l'incendie de 1881, à la suite duquel M. Jaluzot, pour rebâtir et exploiter le *Printemps*, crut devoir faire appel au crédit et fonda une société en commandite au capital de 35 millions. Rien n'expliquait l'importance de ce chiffre, puisque le principe même du commerce des nouveautés est de brasser de grosses ventes avec un capital aussi réduit que possible. Le propriétaire du *Printemps*, qui passa à cette époque pour avoir fait une opération très habile, me semble au contraire s'être plutôt trompé

sur ses véritables intérêts. En effet, s'il avait marché à nouveau sans aucun secours étranger, grâce aux indemnités reçues des compagnies d'assurances, ou même en empruntant, s'il l'eût fallu, pour payer ses agrandissemens, il se trouverait aujourd'hui avoir remboursé ses prêteurs hypothécaires, et jouirait seul de bénéfices dont il ne percevait, comme principal actionnaire, qu'un peu plus du quart.

Ce procédé, si usité depuis vingt-cinq ans, de mise en actions d'entreprises anciennes, n'a de raison d'être et n'est vraiment avantageux à celui qui l'emploie, que lorsqu'il veut réaliser tout ou partie des titres qui composent son apport. La combinaison à laquelle M. Jaluzot s'arrêta a donc été plutôt fâcheuse en même temps pour lui et pour ses commanditaires, qui demeurent embarrassés sous le poids de leur capital. Si bien qu'au lieu de chercher de l'argent pour faire des affaires, la société du *Printemps* a été forcée, depuis son origine, de chercher des affaires pour faire valoir son argent.

Tandis que le *Printemps* semble, tout en gagnant autant que ses confrères, être moins heureux qu'eux, parce que ses actions, trop nombreuses, sont cotées moins haut, la *Samaritaine* est arrivée, sans bourse délier, à un total de vente, non seulement égal, mais supérieur. M. Cognacq, son propriétaire, faisait, il y a quarante ans, — il en a aujourd'hui 54, — ses études au petit séminaire de Pons, en Saintonge, grâce à une demi-bourse de 400 francs. Devenu orphelin, et sa famille ne pouvant continuer à payer cette faible somme, il dut, à 14 ans, choisir une profession pour gagner sa vie. Il se décida pour la nouveauté où, pensait-il, « on était bien habillé tout en paraissant ne pas faire grand'chose ». Il ne tarda pas à s'apercevoir que, pour qui voulait réussir, la seconde au moins de ces deux opinions était erronée. Après avoir passé chez divers patrons et promené des étoffes pour son compte, comme marchand forain, dans les petites villes des environs de Paris, le jeune Cognacq qui, dans ce métier ingrat, avait réalisé sou à sou quelques épargnes, conçut en 1869 le projet hardi de fixer sa résidence. Il prit en location provisoire, moyennant 15 francs par jour, un magasin de la rue du Pont-Neuf, et réussit assez pour y faire l'année suivante un bail de quelque durée. En 1872 il avait mis de côté une dizaine de mille francs; il épousa M^{lle} Jay, « première » du rayon des costumes au *Bon Marché*, qui lui apportait une dot à peu près double, économisée sur ses appointemens. Les nouveaux époux se berçaient de l'espoir d'atteindre le chiffre de 300 000 francs d'affaires, qui leur procurerait une petite aisance pour la vieillesse.

Comme ils étaient tous deux intelligens et appliqués, ils in-

spiraient confiance à leurs fournisseurs. On leur offrit des avances; ils les refusèrent afin de ne pas compromettre l'indépendance de leurs achats. Ils ne demandèrent le succès qu'au seul labeur, à « l'huile de bras », dit M^{me} Cognacq. Le magasin occupait une douzaine d'employés. Patron et patronne couraient le matin les dépôts de fabriques, rentraient en hâte pour présider à la vente durant l'après-midi; le soir venu, ils faisaient leurs comptes et marquaient leurs marchandises jusqu'à minuit; ce qui ne les empêchait pas d'être le lendemain levés à l'aube, pour surveiller le nettoyage, un plumeau à la main, tout en ramassant les bouts de ficelles et les papiers blancs qui pouvaient servir à emballer. On comprendra l'importance de ces petits détails, quand on saura que la ficelle, à elle seule, coûte annuellement 40 000 francs au magasin du *Louvre*. La vogue du comptoir des confections, où M^{me} Cognacq avait fait preuve de qualités supérieures, entraîna très vite le succès de la maison. Elle grandit avec une rapidité surprenante. Le chiffre espéré de 300 000 francs avait été tout de suite dépassé; en 1874 le nombre des employés était de 40 et les affaires atteignaient 840 000 francs. Elles s'élevaient à 1 900 000 fr. en 1877, à 6 millions en 1882, à 17 millions en 1888, à 25 millions en 1890, et à 35 millions en 1893. Aujourd'hui M. Cognacq est un puissant millionnaire; — et peut-être s'est-il relâché un peu de sa surveillance primitive, puisqu'en 1889 son caissier central, qui jouait aux courses, a pu lui dérober 2 500 000 francs sans qu'il s'en aperçût.

V

Étudions maintenant le fonctionnement de ces énormes usines commerciales. Chaque « rayon » forme une petite maison dans la grande. Le directeur, ou le conseil, fixe, le premier du mois, le crédit dont chaque rayon pourra disposer jusqu'au mois suivant, selon son importance et selon la saison. On se guide, pour en déterminer le chiffre, sur la vente du mois correspondant de l'année précédente, et aussi sur les résultats obtenus durant les trente derniers jours, résultats que présente un tableau d'ensemble, où les totaux de la vente annuelle des rayons figurent à côté des achats qu'ils ont effectués. On peut ainsi restreindre la part des rayons qui n'ont pas rempli les prévisions, et augmenter la part de ceux qui les ont dépassées. Il importe en effet de proportionner aussi exactement que possible les entrées de marchandises aux sorties pour éviter les stocks d'où proviennent les pertes d'intérêt et les articles défraîchis ou démodés.

Ces bases établies, le chef de rayon se meut à peu près libre-

ment dans son domaine. Acheteur unique, il est fréquemment absent : à Lyon, pour les soieries ; au Puy, à Calais ou en Belgique pour les dentelles ; à Grenoble, Chaumont ou Millau pour les gants ; à Roubaix ou à Reims pour les lainages ; à Elbeuf ou Sedan pour les draps ; à Cambrai, Armentières ou dans les Vosges pour les toiles. Il est ainsi parfois donné au grand magasin d'aider l'industrie nationale, par la force de sa clientèle, mieux que les gouvernemens par des subventions puisées au budget : depuis la guerre de 1871 le *Louvre* a, par ses commandes, ramené à Saint-Étienne la fabrication des velours de Crefeld ; il a en partie remplacé les jouets de Nuremberg par des jouets français ; il a créé, dans les Hautes-Pyrénées, l'industrie des tricotages dont Berlin et Chemnitz avaient, il y a dix ans, le monopole.

Les « lettres de commission » du *Louvre* ou du *Bon Marché* sont, pour le fabricant pauvre ou gêné, le commencement ou le retour de la fortune ; avec elles il peut battre monnaie, trouver du crédit pour l'achat des matières premières. Un souci maladroit du lucre pousserait-il le grand bazar à abuser de cette puissance ? Son intérêt même le lui défend ; pour traiter avec des maisons solides, il doit laisser au manufacturier une marge de gain raisonnable. Le succès d'une industrie y développe la concurrence, par la concurrence le progrès, et, en définitive, le bon marché du produit fabriqué ; tandis que, dans une branche de travail qui souffre, il se crée, sur les ruines de la masse, quelques monopoles de fait dont l'acheteur doit subir la loi. A mesure que la marchandise arrive, le service de la réception en prend charge et procède à une vérification sommaire du poids et de la quantité : 6500000 kilog. représentant 87000 colis, venant de province ou de l'étranger, passent chaque année sur la « glissoire » du *Bon Marché*, sans parler des livraisons de Paris. Des délégués de chaque rayon s'assurent de la qualité des objets, en font monter une partie au magasin, et logent le reste dans des « réserves » que chaque comptoir possède au sous-sol.

Il faut alors décider la « marque », le prix de vente. Rien n'est plus faux que de représenter le grand magasin comme pouvant à son gré, soit l'abaisser pour ruiner ses concurrens, soit l'exagérer pour grossir ses bénéfices. Toutes ces maisons de nouveautés faisant de nombreuses annonces, le public féminin, qui forme les gros bataillons de leur clientèle, compare sans cesse leurs catalogues les uns aux autres ; aucune d'elles ne pourrait majorer une marchandise, sans en voir cesser aussitôt le débit. Bien mieux ; poursuivant à l'envi les uns des autres la dernière limite des concessions à faire, les chefs de comptoir sont exactement au courant du prix de vente de leurs spécialités dans cha-

cun des magasins rivaux. Le *Louvre* offre-t-il pour 1 fr. 50, à la quatrième page des journaux, le mètre de tel tissu de coton, le *Bon Marché*, qui fait sa publicité le lendemain, portera le même madapolam à 1 fr. 40 et le *Louvre* ripostera parfois le surlendemain en le cotant 1 fr. 35. Il n'est pas rare de voir certains prix corrigés ainsi, alternativement, à quelques jours d'intervalle. Pour se rendre compte de la marchandise à laquelle correspondent ces prix, les chefs de comptoir du *Bon Marché* font régulièrement acheter au *Louvre*, ainsi que ceux du *Louvre* au *Bon Marché*, quelques décimètres des étoffes sur lesquelles porte la bataille, afin de pouvoir répondre à la cliente qui objecte une différence de 5 ou 10 centimes avec les prix d'une autre maison : « Madame, ce n'est pas le même article. »

Le plus curieux est que souvent c'est la vérité. L'on se serre de si près entre marchands d'une part, entre fabricant et marchand de l'autre, que, pour ne pas arriver à vendre au même prix, il faut effectivement qu'il y ait quelque légère différence dans la qualité. Il a été objecté que, grâce à la « compensation des bénéfices », le magasin qui vend un grand nombre d'articles et comprend un grand nombre de rayons peut en sacrifier quelques-uns pour anéantir la concurrence des petits commerçans. Mais, s'il est toujours facile de vendre à perte, il l'est beaucoup moins de surfaire impunément. Pour que la compensation s'établisse entre l'article majoré et l'article sacrifié, il faudrait que le premier se vendit autant que le second. Or il ne se vendrait pas, parce qu'il s'établirait des spécialistes qui, n'ayant rien à compenser, le livreraient, eux, à plus bas prix.

Chaque rayon a, comme les plus petites boutiques, ses objets de réclame et ses objets de gain ; la compensation s'établit, non pas d'un rayon à l'autre, mais dans l'intérieur de chaque rayon, de sorte que le « ressort », la différence de l'achat à la vente, apparaisse en fin d'année à un chiffre suffisant. Cette solidarité des grands magasins, qui empêche chacun de hausser seul aucun prix, les oblige tous à baisser une catégorie d'objets lorsqu'un d'entre eux s'est décidé à le faire. Un frein naturel, le souci de ne pas travailler « pour l'amour de Dieu », s'oppose à la multiplication de ces pertes volontaires. Le seul comptoir à peu près sans « ressort » est celui de la ganterie, dont la mission exclusive est partout d'attirer du monde. Le magasin de nouveautés vend les gants en moyenne 4 pour 100 net de plus qu'il ne les paye ; les frais généraux étant de 16 à 17 pour 100 du chiffre d'affaires, le rayon de ganterie se trouve en perte de 12 à 13 pour 100. Le bas prix a dû stimuler la vente, car le gant, comparativement à sa modeste part dans la toilette, atteint dans les grandes maisons un

assez joli chiffre : 5400 000 francs au *Bon Marché*, où 60 employés débitent annuellement 1 500 000 paires de gants, depuis l'humble filloselle qui cache à peine le poignet jusqu'au chevreau qui gante le coude. Les affaires, dans leur acception la plus générale, comportent une part d'aléa incompressible ; à cet égard on peut dire que l'inégale répartition des bénéfices, la compensation de pertes inattendues par des profits exceptionnels, est l'âme de tous les commerces et de toutes les industries possibles.

Le bénéfice net varie sur chacun des articles d'un même rayon, suivant sa part de frais généraux. Pour livrer un bahut de cuisine de 10 francs à l'extrémité de Neuilly, le *Louvre* mobilisera un omnibus, deux hommes et deux chevaux, montera le meuble au quatrième étage, et essuiera peut-être des reproches très vifs parce que ses porteurs ont frôlé de trop près la peinture de l'escalier. Une cliente se fait envoyer à domicile un plateau de 95 centimes ; elle est absente et l'on prie le garçon de repasser pour la facture. Le même garçon reviendra quatre ou cinq fois avant d'être payé ! Nul doute que, dans tous les cas de ce genre, il y ait perte pour le magasin.

Pour la fixation du chiffre de vente on ménage en principe une différence de 25 pour 100 au-dessus du prix de revient ; mais ce n'est là qu'une *moyenne*. Les chances plus ou moins bonnes de l'écoulement sont la seule règle des appréciations du chef de comptoir. Souvent un tissu ou un meuble, commandés six mois auparavant, sont déjà moins à la mode au jour de la livraison, ou bien le fabricant a consenti des rabais ultérieurs ; on « marque » à perte. D'autres, au contraire, ne pourront plus être obtenus qu'à un prix plus élevé ; on leur fait porter une surcharge. Des articles payés le même prix se trouvent être plus ou moins « réussis ; » on en fait deux ou trois catégories, forçant l'étiquette de ceux dont l'aspect est le meilleur, et avilissant celle des autres pour qu'ils ne « boudent » pas à l'étalage. Dans ces bazars modernes la loi de l'offre et de la demande règne sans obstacle : le public fait et défait les prix sans cesse. Mais les changemens s'opèrent toujours par voie de réduction. Le magasin ne pourrait, sans irriter grandement ses clientes, majorer une série d'objets du jour au lendemain, lorsqu'il prévoit ne pas pouvoir les remplacer à temps, afin d'en ralentir la vente et d'en augmenter le profit. Aussi, pour accuser à l'inventaire un écart de 21 pour 100 environ, entre le total des achats et celui des ventes, le rayon doit prendre soin de marquer d'abord tous ses articles à 25 pour 100 *en moyenne*, afin de se réserver la facilité de solder à perte ceux qui s'attardent dans les vitrines ou dans les cartons, tout en conservant sur l'ensemble le bénéfice exigé.

La bête noire de la nouveauté contemporaine c'est le « rossignol », le « garde-boutique » comme disaient les merciers sous Louis XIV. Seulement l'ancien négoce ne se décidait jamais à ces baisses régulières, à cette hécatombe formidable des marchandises. Le renouvellement fréquent du capital est au contraire un des fondemens du nouveau système. Selon le mot du directeur du *Louvre*, il faut revoir sans cesse son argent. Cet argent, bien entendu, ne repasse pas dans tous les comptoirs avec la même fréquence ; des buffets de 3000 francs ne se vendent pas aussi couramment que des parapluies de 10 francs. Mais, s'ils tournent à l'inamovibilité, on les solde sans plus de cérémonie qu'un chapeau de paille. Un art de la nouveauté a été de tirer habilement parti de cette perte, de transformer en amorce ces articles qu'il faut expulser à tout prix, ces « talons » de pièces qui ne valent plus que le poids du chiffon, et que le public s'arrache à 22 sous parce que l'étoffe a valu 12 francs le mètre à l'origine.

Tous les soldes aussi ne constituent pas une perte pour le grand magasin : en position d'être bien renseigné sur les faillites, les liquidations judiciaires, les stocks de marchandises aux abois, il profite très légitimement de ces aubaines. Tantôt ces soldes, sur lesquels il gagne, lui servent à balancer les siens propres, toujours onéreux ; tantôt il y trouve une réclame gratuite. M. Jaluzot écoula en quelques semaines à vil prix un lot énorme de fleurs artificielles qu'il avait eu lui-même pour peu de chose. On conte encore qu'un fabricant, désireux de se venger d'une maison de soieries de la capitale qui, après lui avoir commandé 400 pièces d'un tissu de valeur, n'avait consenti à en prendre que 100, céda les 300 autres à la concurrence, pour le tiers de leur prix, en lui faisant promettre de les vendre à son tour sans bénéfice. Ainsi l'article était « tué », et l'acheteur des 100 premières pièces ne pourrait les écouler qu'avec grande perte. On voit qu'il y a un peu de tout dans les soldes, voire des rancunes à satisfaire.

Mais l'évacuation de la marchandise dépréciée s'opère avec la même loyauté que la vente de la marchandise nouvelle. Le prix se modifie, mais il est toujours indiqué à l'acheteur en chiffres connus. Chacun a vu, chez les marchands qui persistent dans cet usage naguère universel, ces étiquettes cabalistiques que les initiés seuls peuvent traduire. A qui demande la raison de ces marques conventionnelles, il est répondu qu'un acheteur peut être amené par un commissionnaire, auquel il faut ménager une remise en élevant le prix de vente, ce qui deviendrait impossible avec la marque en chiffres connus. La vérité est que ces hiéroglyphes chaperonnent une foule de « trucs » ingénieux, mais vieilliss, qui conduisaient la mythologie à faire de Mercure le

patron du commerce en même temps que le dieu des voleurs. Le moindre des ennuis occasionnés par la marque en chiffres inconnus est celui du marchandage. C'était une tradition pieusement respectée par les pharmaciens de l'ancien régime que celle de demander, pour leurs drogues, le double de ce qu'ils prétendaient recevoir — « Oh ! oh ! monsieur Fleurant, 20 sous, en langage d'apothicaire, cela veut dire 10 sous. » — Un très petit nombre de corps de métier ont conservé de nos jours l'habitude des mémoires « en demande » : on sait pourtant qu'un franc, en langage de fumiste, cela veut encore dire 80 centimes.

Pour le commerçant à chiffres inconnus, la seule règle est de vendre le plus cher possible l'objet que le client, de son côté, marchandise avec des roueries dignes d'un maquignon sur un champ de foire. Dans les anciens magasins de nouveautés, quand une marchandise n'était pas « de défaite », on la « gueltait » plus haut. La guelte était une commission *progressive* concédée au commis, suivant qu'il vendait plus ou moins cher ou que l'article était plus ou moins défectueux. Nous permettrons-nous d'observer en passant que ce vénérable vieux petit commerce, aux embarras duquel on veut nous intéresser outre mesure, avait une morale relâchée ? L'affectueux respect et les relations de famille du marchand avec ses pratiques n'étaient pas pour lui interdire certains bons tours. La guelte, fouettant l'ambition du commis, était peut-être une innovation utile pour le magasin, mais préjudiciable à l'acheteur ; l'intérêt fixe sur la vente d'objets marqués en chiffres connus, usité aujourd'hui dans tous les commerces d'importance, est au contraire sans aucun inconvénient pour le client. Au lieu d'exciter le commis à vendre la marchandise sacrifiée en haussant son courtage, on excite le client à l'acheter en abaissant le prix. L'employé qui remet sa note de débit à la caisse, où il accompagne l'acheteur, est crédité d'un courtage uniforme par comptoir, mais variable suivant les rayons, afin de rétablir entre eux l'égalité : ainsi les 2 pour 100 des commis à la soie équivaudront simplement aux 5 pour 100 des commis à la toile.

Il est vrai que les hasards journaliers de la vente favorisent plus ou moins chaque comptoir et chaque employé : le malchanceux qui reste une heure à vendre des pantoufles de 6 francs, sur lesquelles il touchera 3 sous, a le cœur gros de voir son camarade expédier, pendant le même temps, un trousseau qui lui rapportera 20 francs ; mais le « guignon », qui dure parfois plusieurs jours, ne se prolonge jamais pendant toute une semaine. Seule l'activité des commis établit entre eux des différences de traitement : le vendeur ardent à la besogne se fera 4 000 francs par an, à côté du paresseux qui ne dépassera pas 2 000.

VI

On voit ainsi que, grâce à leur organisation, ces docks immenses possèdent à la fois l'aiguillon de l'individualisme et les forces de l'association. C'est un nouveau système mixte : le groupement du travail divisé, la division du travail groupé. L'achat d'abord, centralisé dans les mains uniques du chef de comptoir, même pour les simples réassortimens. Pour la vente, le particularisme poussé à sa dernière limite ; le commis semblable à un petit marchand gagnant peu sur tout ce qu'il vend, mais sûr de ne jamais vendre à perte. Lorsqu'il s'agit d'encaisser le montant de la vente et de livrer l'article, ce double office incombe à la mécanique collective qui paie et qui reçoit l'argent, accueille et livre les marchandises. L'idéal, pour ces rouages, est d'obtenir au moindre prix le fonctionnement le plus rapide. Le nombre des colis expédiés annuellement par le *Bon Marché* en province est d'un million ; celui des paquets livrés dans Paris est de 4 millions par an, et cependant la moitié des cliens de Paris emportent eux-mêmes leurs paquets. On arrive ainsi au total de 7 millions de ventes, — chacune d'elles en moyenne représentant une vingtaine de francs. — Le chiffre des articles débités est peut-être double ou triple de celui des ventes, parce qu'une facture comprend en général plusieurs objets. Ce dernier chiffre du reste, le magasin ne le connaît pas ; il fait aussi peu de statistique que possible, elle lui coûterait trop cher. Tout ce qui n'est pas indispensable en ce genre est à ses yeux superflu.

La *Belle Jardinière* est seule, parmi les grandes maisons, à pratiquer une comptabilité-matières assez détaillée. Non seulement elle sait que sa vente de l'an dernier a été de 180 000 gilets, de 280 000 pantalons et de 300 000 vestons ou paletots, mais chaque article, fût-ce une cravate de 50 centimes, y porte un numéro d'ordre qui permet, en se reportant de registre en registre, de savoir à quelle époque il a été confectionné, par quel ouvrier, ainsi que le nom du fournisseur, le prix et la qualité des matières premières. Le *Louvre*, le *Bon Marché* et les autres se bornent à une comptabilité-espèces. Celle-ci exige déjà un personnel tellement nombreux qu'ils redoutent toute complication nouvelle. Chacun de ces journaux de caisse, où nous voyons inscrire avec une rapidité sténographique les ventes dont le commis fait l'appel, ne sert que de deux jours l'un. Chaque caissier par conséquent en a deux, qui lui sont remis alternativement. Le soir, il porte son livre de la journée au service du contrôle, et le matin, ce service lui rend, vérifié, son livre de l'avant-veille. Une journée sur deux

est nécessaire pour porter au compte particulier de chaque rayon les sommes qui lui appartiennent, et au compte particulier de chaque vendeur du rayon le montant des commissions auxquelles il a droit.

Pour rendre plus aisé ce dépouillement des livres-brouillons, chacune de leurs pages est divisée en une cinquantaine de petites colonnes, portant en tête une lettre de l'alphabet qui désigne le rayon : B signifie mercerie, B F laines et tapisseries, B M vêtements pour fillettes, etc. La comptabilité centrale porte au crédit de chaque comptoir les sommes qui lui reviennent, mais non pas les objets auxquels ces sommes se rapportent. La diversité des modes de vente — verbales ou par lettres, — celle des modes de livraison ou de paiement — par avance, ou à réception, ou contre remboursement — comporte déjà un détail infini. Les colis destinés à être livrés par les voitures sont concentrés au « départ ». Au *Louvre* l'ingénieur a réalisé, pour cette concentration automatique, le dernier mot du progrès.

Il a imaginé un système de coulisseaux inclinés et tournans, pour les descentes, communiquant, dans les parties planes, avec des toiles sans fin actionnées par un moteur électrique. Les cartons, caisses et ballots de toute sorte, une fois ficelés et munis de leur adresse en évidence, se camionnent tout seuls depuis le point le plus éloigné de l'immeuble, où le garçon de magasin les abandonne à eux-mêmes, jusqu'au sous-sol d'expédition situé à l'angle de la rue de Rivoli et de la place du Palais-Royal. Ainsi l'objet vendu au troisième étage près de la rue Croix-des-Petits-Champs, glisse d'abord au second où il tombe sur une toile mouvante qui le promène le long de la rue Saint-Honoré. Continuant sa marche, il descend au premier sur une autre toile qui le conduit s'enfourner dans un couloir en spirale, lequel le verse au rez-de-chaussée d'où il débouche dans le coulisseau final, celui qui aboutit à la table de triage. Il était parti seul, comme un voyageur qui monte en wagon à Brest pour venir à Paris. En route il a rencontré des camarades, venus de tous les comptoirs qu'il a traversés, parce que ces toiles et ces coulisseaux s'embranchent les uns dans les autres. Ces colis-voyageurs se succèdent sans interruption et, le dernier coulisseau étant à pente très rapide, ils arrivent très vite comme des gens pressés. Un carton à chapeau précède une douzaine de chemises; quelques paires de gants filent derrière, discrètes et minces; un gros rouleau de sparterie les suit, moins à l'aise et comme essoufflé de sa course. Ces paquets semblent vivre, ils ont l'air de savoir où ils vont.

La tablette de bois sur laquelle ils se trouvent posés en arrivant est une sorte de piste circulaire mouvante; les paquets se

mettent à tourner lentement avec elle. Au milieu, dans l'axe vide, se tient un surveillant qui met à part les colis portant un « numéro de caisse » — servant à réunir sur une seule facture les achats variés du client qui l'a demandé. — Autour de la tablette se tiennent, immobiles, les garçons trieurs qui s'emparent des marchandises de leurs quartiers respectifs, lorsqu'elles passent devant eux, et les placent dans un panier qu'ils ont à leur côté. Durant l'après-midi, où le coulisseau vomit les paquets sans discontinuer, les paniers ne mettent guère plus de quinze minutes à se remplir. Des hommes de peine les remplacent, et roulent les pleins dans la salle voisine où l'on procède à un second triage, celui des voitures; chaque panier du début correspondant à trois ou quatre quartiers ou voitures différentes.

Au *Bon Marché* le nombre de ces voitures est de 98, en comptant les véhicules à bras; celui des chevaux appartenant à la maison est de 150, plus une centaine en location et les écuries occupent un personnel de 63 cochers et palefreniers. Chacune de ces voitures fait deux tournées par jour, accompagnée d'un garçon livreur qui, opérant quotidiennement dans le même quartier, arrive à le savoir par cœur. Il connaît les maisons où l'on peut laisser les articles en toute confiance en disant qu'on repassera pour toucher, celles dont on ne doit jamais sortir sans avoir été payé, celles enfin, — il y en a, — où il convient de ne lâcher le colis d'une main que lorsqu'on tient l'argent dans l'autre.

VII

Une partie notable de la vente s'effectue par correspondance; parmi les 15 ou 18 000 personnes qui entrent chaque jour au *Bon Marché* ou au *Louvre*, il y en a peut-être 4 ou 5 000 qui n'achètent rien; mais une moyenne de 4 000 lettres, — le chiffre monte au double le lundi matin, — apportent chaque jour les commandes de clients que l'on ne voit pas. Un petit nombre viennent de Paris, d'acheteuses qui craignent la fascination des étalages ou qui répugnent simplement à se déranger; la plupart appartiennent au service de province. Le *Louvre*, sur un total de 120 millions d'affaires, en fait 20 millions en province et 10 à l'étranger; au *Bon Marché* les expéditions par chemins de fer représentent 40 millions de francs sur 150 millions de vente. A la *Samaritaine* elles sont de 9 millions sur 36; au *Printemps* elles atteignent 14 millions sur 35. La proportion varie, comme on voit, de 25 à 40 pour 100 suivant les maisons.

L'on se tromperait fort du reste en voulant classer, d'après le

mode d'envoi, la destination définitive des marchandises. Parmi les 50 kilos de correspondance quotidiennement apportés au *Bon Marché* figurent, dans la saison d'été, les commandes des Parisiens en villégiature ; mais un nombre bien plus grand d'achats faits à Paris par des provinciaux ou des étrangers de passage doit s'ajouter au chiffre des envois directs par chemins de fer. Il se fait ainsi, dans les malles des voyageurs, une exportation occulte du goût et des modes de France, qui ramène à nos fabriques des commandes de toute sorte pour l'étranger. C'est, croyons-nous, M. Boucicaut qui, en prenant à sa charge les frais de port des envois supérieurs à 25 francs, leur donna une grande impulsion. Quoique les marchandises lourdes, — meubles ou literie, — soient exceptées de cette faveur et que les colis postaux aient réduit les frais de port, néanmoins, le coût de l'expédition mange le bénéfice sur l'ensemble des factures qui ne dépassent que peu ou point 25 francs. L'expansion des grands bazars à l'étranger avait plus ou moins réussi suivant les pays : en Russie, où les droits sont prohibitifs, elle est toujours demeurée peu importante. En Suisse, en Espagne, en Portugal, en Italie, où les relations s'étaient développées, elles sont tombées à presque rien depuis le nouveau tarif de douanes.

Le dépouillement de la correspondance devant se faire avec rapidité, 250 commis sont chargés d'ouvrir et de distribuer entre les divers services les lettres que l'on étale devant eux. A mesure que ces missives remontent des rayons où elles ont été envoyées pour l'exécution, on formule les réponses ; s'il s'agit d'une demande de conseils, des femmes sont chargées de les donner et de diriger les clientes indécises entre le rouge *écrevisse* et le rouge *tour Eiffel*. Ce n'est pas une mince besogne que de confectionner les échantillons nécessaires ; environ 200 millions par an ! Six machines sont chargées d'en couper 32000 à l'heure, débitant plus ou moins suivant que le tissu est plus ou moins souple : la soierie ou le calicot sont plus durs que le lainage. Les étoffes ayant été rassemblées en paquet sous la machine, il en sort de petites collections disposées par teinte et par prix qu'on donne à des ouvrières. Celles-ci les placent sur des cartes et ensuite sous une douzaine d'autres machines, dirigées chacune par une mécanicienne et une apprêteuse, qui attachent l'échantillon par un fil d'acier. Les collections passent alors dans les mains d'autres ouvrières qui y ajoutent des étiquettes portant le prix et la largeur du tissu. L'ensemble de ce service occupe 110 ouvrières et une quarantaine d'employés.

C'est une loi à laquelle obéit inconsciemment le commerce

moderne que celle de l'agglomération, en un même local, d'articles de diverses natures. Tout magasin qui grandit débordé aussitôt sa spécialité, aussi bien dans l'alimentation que dans le vêtement. Il semble que la vente engendre la vente et que les objets les plus dissemblables, juxtaposés, se prêtent un mutuel appui. Le marchand qui tient un client dans sa boutique s'applique, pour l'y retenir, à lui vendre de tout. Il l'habille aujourd'hui et le meuble; demain peut-être il le nourrira. De même le client a plus de chances d'entrer dans la boutique s'il y est convié par plus de motifs, s'il y peut satisfaire plus de besoins. Ainsi l'affluence des clients fait créer les comptoirs et la création des comptoirs fait à son tour affluer les clients. Les fondateurs mêmes de ces grandes machines à vendre tout à tous ont autant suivi que créé le nouveau courant.

Boucicaut, en particulier, n'était pas partisan de sortir de ce qu'on appelait, il y a quarante ans, la « nouveauté » : tissus, bonneterie, lingerie, joints à cette catégorie d'objets connus, dans l'ancien temps, sous le nom de « nippes du palais de Paris », et que le langage moderne a baptisés « articles de Paris ». Ceux-là avaient été tout d'abord recueillis, par les marchands du XIX^e siècle, dans l'héritage de leurs ancêtres les merciers du Palais de justice. Nos ambassadeurs, avant de partir pour leur poste, ne manquaient jamais de s'approvisionner de « ces gentillesse qui se trouvent à Paris pour donner ». Ces mille riens étaient un fructueux monopole de notre industrie : « ils sont sur le lieu un peu chers, dit un écrivain de 1625, mais augmentent d'autant plus de valeur qu'ils sont éloignés de l'endroit où ils sont faits ». Dans leur développement moderne les « articles de Paris » ont engendré beaucoup d'autres rayons, d'abord confondus avec eux : horlogerie et argenterie, articles de voyage, papeterie, livres et jouets. A cette dernière création M. Boucicaut fut longtemps opposé, de même qu'à celle de la parfumerie, sortie comme les gants, comme les parapluies, comme la chemiserie, de l'ancien comptoir de bonneterie, déjà divisé lui-même en trois services, suivant l'âge et le sexe des acheteurs. La parfumerie fait 3 millions de francs; la chemiserie pour hommes 4 millions; elle débite annuellement 650 000 chemises, dont 5 ou 6 douzaines sont coupées à la fois par une scie à ruban, mue par l'électricité. Le rayon des robes, détaché un jour de celui des confections, qui continue à faire 4 millions et demi, atteint pour son compte le chiffre de 4 millions et emploie 70 vendeuses ou essayeuses. Des objets qui fournissaient modestement de quoi vivre à quelques commerçans, ont pu, par cette démocratisation du luxe qui est le propre du

grand magasin, remplir à eux seuls un comptoir : tels les articles de Chine et du Japon, ou encore les tapis d'Orient, qui font presque 5 millions. Des étoffes de luxe se sont subdivisées en plusieurs rayons ; la soierie, au *Louvre*, en forme quatre à elle seule ; il est vrai qu'ils vendent ensemble pour 18 millions de francs.

Dans cette multiplication des branches commerciales, le *Louvre* devance d'ailleurs le *Bon Marché*. Il tient le service de table et la bougie, la cuivrierie et les articles de ménage que son rival n'a pas encore abordés. Cette infinie diversité explique que la vente journalière, dont le minimum n'est guère inférieur à 250 000 francs, se soit élevée parfois à un maximum de 2 600 000 francs, lors des coups de collier périodiques donnés par le grand magasin. Le succès de chaque rayon varie avec la mode, la saison, le genre de la clientèle. Un seul article, le « jersey », après avoir atteint à la *Samaritaine* le chiffre de 1 600 000 francs, est aujourd'hui tombé à moins de moitié dans cette maison et beaucoup plus bas dans d'autres. Mais, dans son ensemble, le mouvement d'affaires croît sans cesse ; et qui oserait affirmer qu'il soit près de s'arrêter ? De nouveaux comptoirs seront imaginés peut-être : le *Printemps*, qui a renoncé à la vente du sucre, a imaginé de faire la banque. Il reçoit des fonds en comptes courants, et perd sur son « rayon d'épargne », parce qu'il le regarde comme un fructueux moyen de publicité.

La maison de nouveautés dont l'objectif jadis était exclusivement l'élément féminin, — « la conquête de la femme », comme dit M. Zola, dans sa vivante peinture du magasin étalagiste et tapageur d'il y a vingt-cinq ans, — recherche aussi maintenant la clientèle masculine. Les vêtements pour homme font, au *Bon Marché*, 3 500 000 francs. De son côté la maison de confection à l'usage du sexe fort, la *Belle Jardinière*, se préoccupe d'atteindre la clientèle féminine. Elle a débuté par les amazones, est passée au « vêtement tailleur », et s'introduit peu à peu dans la nouveauté. Ainsi les ambitions s'opposent et se mêlent ; les cadres, même les plus récents, se brisent.

VIII

L'absence de la comptabilité-matières dans les grands magasins fait qu'ils ignorent le chiffre des vols commis à leur préjudice et que ces vols peuvent même passer inaperçus dans le rayon, lorsque leur objet est de peu d'importance. L'administration a calculé qu'il lui est moins onéreux de passer ces mêmes larcins par « profits et pertes », que de dépenser en personnel un demi-

million de plus peut-être pour constater vis-à-vis d'elle-même les manquans. Le mieux est de décourager autant que possible les voleurs, comme les grands magasins s'efforcent de le faire, par une surveillance bien organisée. Tous possèdent une hiérarchie d'inspecteurs, assermentés comme des gardes particuliers, auxquels ils adjoignent parfois des agens de la sûreté; mais ces derniers avaient fini par être connus des voleuses autant et mieux que du personnel. De plus ils avaient la main un peu lourde, et ici l'on pratique cette maxime qu'il vaut mieux épargner cent coupables que d'arrêter à tort un innocent.

On raconte que la voleuse, — c'est presque toujours une femme, à peines'il y a 5 pour 100 de voleurs — est invitée, après avoir fait l'aveu du délit, à verser, à titre d'amende, au Bureau de bienfaisance ou au curé de la paroisse, des sommes qui varient suivant sa position sociale et l'importance du vol. Le fait a été vrai... partiellement; il a complètement cessé de l'être depuis 7 à 8 ans. Les directeurs des grands magasins ont été menacés par le parquet d'être poursuivis correctionnellement, s'ils persistaient à rendre ainsi la justice eux-mêmes. Une procédure uniforme est donc employée aujourd'hui : la personne qu'un inspecteur voit dérober quelque objet n'est jamais arrêtée par lui dans le magasin; elle pourrait laisser tomber subtilement à terre la marchandise qu'elle se proposait d'escroquer, ou bien elle affirmerait se diriger vers une caisse afin de la payer. Mais aussitôt dehors, l'inspecteur la suit jusqu'à ce qu'elle ait fait une vingtaine de pas ou posé le pied sur le marchepied d'une voiture. Il l'invite alors doucement à le suivre chez le commissaire de police.

Quelques voleuses à ce moment perdent la tête, jettent dans le ruisseau les objets dérobés, et alors la preuve est accablante, car on leur demande pourquoi elles les jettent. D'autres jouent l'indignation. — Que me voulez-vous? Pour qui me prenez-vous?... — Celles-ci espèrent en l'attroupement des badauds qui, avec l'intelligence ordinaire des foules, leur donneront peut-être raison et leur permettront de s'échapper. Ces cas sont rares d'ailleurs; le plus souvent la femme suit l'inspecteur sans résistance jusque chez le commissaire qui, habitué à ces sortes de comparutions, envoie chercher, pour opérer décemment la perquisition ordinaire sur le corps de l'inculpée, une concierge du voisinage à laquelle la justice alloue la modeste somme d'un franc pour cette vacation toute spéciale. La perquisition est inutile si la voleuse avoue; elle-même retire alors de ses poches, de son manchon, de son ombrelle, les objets qu'elle y avait logés. Quelques-unes sont chargées à couler bas, comme un galion de Vigo; pour

absorber tout ce que recouvrent leurs robes il semble qu'il faille le talent d'un Robert Houdin. L'une fit apparaître, aux yeux stupéfaits du commissaire, un petit trousseau enfoui dans son corsage; une autre possédait, dissimulés sous ses jupons, quatre parapluies de bonne taille. Il est, d'ailleurs, pour les voleuses de profession, des moyens de recel plus perfectionnés : la poche-caverne, à laquelle sa construction inusitée a mérité au Palais de Justice le nom de *kangourou*.

Le nombre des vols varie suivant les magasins : ils sont presque nuls à la *Belle Jardinière*; tout au plus certains « cliens » sont-ils dans l'usage de renouveler leur garde-robe gratis, laissant chaque année un vieux pardessus en échange d'un neuf. En 1893, le nombre des vols poursuivis a été de 662 pour le *Bon Marché*; il n'a été que de 467 au *Louvre*. La disproportion s'annonçait plus forte encore cette année entre les deux maisons : le 11 avril dernier le *Bon Marché* en était déjà à son deux cent cinquante-septième vol, depuis le 1^{er} janvier; le *Louvre* ne dépassait pas son cent deuxième. Cela ne veut pas dire que la rue du Bac offre plus de tentations et que l'on y dérobe davantage qu'à la rue de Rivoli, mais seulement que les inspecteurs du *Bon Marché* sont plus adroits ou plus sévères. Le *Louvre*, ayant eu quelques méprises, redoute beaucoup les excès de zèle.

La plupart des inculpées sont des personnes sans profession. Une dame X..., rentière, âgée de 50 ans, est attendue pour dîner chez des amis où elle ne paraît pas. Inquiets, ses hôtes envoient au domicile de leur invitée où règne un désordre inexprimable; le contenu des armoires jonchait le sol; les draps de lit avaient été arrachés. Prévenu, le commissaire de police commence une enquête, et constate d'abord la disparition d'une grande malle pouvant contenir facilement une personne de taille moyenne. Nul doute, les draps enlevés du lit ont servi à envelopper le corps de M^{me} X... assassinée, puis enfermée dans la malle, à l'exemple d'un drame récent. Le lendemain, tandis que l'enquête était poursuivie par le chef de la sûreté, et que le procureur de la République interrogeait en personne, sur les lieux, la concierge qui ne tarissait pas d'éloges sur sa locataire, « une femme si distinguée, si ordonnée », le rapport d'un commissaire du ...^e arrondissement parvenait à la préfecture, contenant les détails de l'arrestation au *Bon Marché* d'une voleuse qui n'était autre que M^{me} X... La capture avait été suivie d'une perquisition au domicile de la dame, au cours de laquelle les agens, ayant découvert un grand nombre d'objets volés, les avaient emportés dans une malle. Ainsi s'expliquaient le désordre du logis et la disparition de la locataire.

Les mobiles de ces vols sont très divers : une baronne Z... avait reçu de son mari une somme de 350 francs, pour faire un cadeau à sa sœur; ayant dissipé cet argent en d'autres dépenses, elle n'avait rien trouvé de mieux que de mettre le grand magasin à contribution pour en tirer *gratis* le cadeau nécessaire. Un négociant de province vient à Paris pour traiter avec un confrère, moyennant 100 000 francs, de la vente de son fonds de commerce; le contrat signé, il s'apprête à repartir et manque le train. Vexé d'avoir à déboursier, par suite de ce retard, des frais de séjour supplémentaires, cet homme économe se rend au *Louvre*, met la main sur une petite lampe dont la valeur lui semble correspondre au montant de sa note d'hôtel, pendant 24 heures, et est surpris en train d'envelopper soigneusement son butin, pour le porter à l'une des caisses et en faire l'objet d'un « rendu ». Le voleur occasionnel fut condamné à une grosse amende et à un an de prison, avec application de la loi Bérenger. Quelques jours après, la même Chambre du tribunal jugeait une jeune mère qui, non contente de prendre elle-même tout ce qui tombait sous sa main, avait dressé au vol sa fille âgée de 11 ans. L'enfant volait avec passion. La mère obtint le maximum : cinq ans de prison, que la Cour d'appel réduisit à trois.

Le pillage réglé est le fait des écumeurs professionnels de la nouveauté; ceux-là volent sans cesse et dans tous les magasins. Chez une femme, arrêtée il y a quatre ans, on a trouvé pour 30 000 francs de dentelles dérobées. Mais la moyenne des vols ordinaires, dont les procès-verbaux relatent l'importance, ne dépasse guère une cinquantaine de francs. Les mobiles, quand on interroge ces malheureuses, sont toujours les mêmes : une inconcevable tentation, une influence physique, — grossesse ou autre, — la monomanie du vol. Cette « kleptomanie », comme on l'appelle, tellement rare qu'on ne peut en parler sans rire, a un côté utile : elle sert à humaniser la loi. Il est certaines situations douloureuses où le parquet consent à ce que la prévenue soit l'objet d'un examen médical. Si l'aliéniste compétent déclare le sujet irresponsable, on peut en conscience classer l'affaire, au moins pour une première faute.

Aux larcins qu'on surprend se joignent ceux qui ne sont pas découverts; pour chacune de ces grandes maisons, en supposant à peu près 2 000 vols de 50 francs l'un, le total de la perte subie de ce chef peut être évalué au minimum à une centaine de mille francs, en marchandises, — ou en argent. L'auteur du vol, en effet, pour en tirer meilleur parti, a souvent l'audace de rapporter l'article au magasin afin de s'en faire verser le prix, sui-

vant le droit concédé à tout acheteur auquel un objet a « cessé de plaire ». Les « rendus », même de marchandises régulièrement payées, sont eux-mêmes assez onéreux aux établissemens de nouveautés : c'est une faculté dont on abuse ; — on voit des articles rapportés au bout d'un an : — Au *Bon Marché*, leur valeur monte journellement à 5000 francs. Il est vrai qu'à côté des pseudo-acheteuses qui se font envoyer un manteau ou un chapeau pour s'en parer un jour et les renvoyer le lendemain, en jurant « qu'ils n'ont pas été portés », il y a bon nombre de marchandises livrées en double à des clientes qui voulaient seulement faire chez elles un choix définitif. Pour que le système du « rendu », qui doit faciliter les ventes, ne facilite pas aussi les vols, le commis a l'ordre d'inscrire son nom et son numéro matricule sur l'étiquette de l'objet dont il opère la vente. Cette simple indication suffit, lorsqu'une restitution est demandée, à vérifier la réalité de l'achat primitif.

IX

Chaque année le magasin procède à l'inventaire de ses marchandises, soit au 31 janvier, comme la *Belle Jardinière* ou la *Samaritaine*, soit au 31 juillet, comme le *Bon Marché*, le *Louvre*, le *Printemps*. On vide les armoires, les cartons, les tiroirs, du haut en bas de la maison. C'est le moment de la « démarque » des articles mal vendus. Par suite des procédés très divers d'évaluation de chaque établissement, on ne peut comparer les uns aux autres leurs stocks respectifs. La *Samaritaine*, le *Printemps* et la *Belle Jardinière*, qui font, à peu de chose près, le même chiffre d'affaires annuel, accusent à l'inventaire, le premier 1 million, le second 6 millions, le troisième 12 millions de marchandises, et, quoique le capital se renouvelle plus souvent dans la première maison que dans la seconde ou la troisième, il serait absurde de dire qu'il s'y renouvelle 6 ou 12 fois plus. Au *Bon Marché* et au *Louvre* le total de l'inventaire oscille entre 15 et 20 millions de francs.

Comparé à celui de l'année précédente, ce total sert à contrôler le chiffre du bénéfice *brut*, l'écart entre les recettes et les dépenses de chaque rayon. Dans une maison comme le *Bon Marché*, cet écart atteint 32 millions environ, sur lesquels 24 millions sont absorbés par les frais généraux. Nous avons vu quelle était la part du bénéfice net, le prix auquel le grand magasin mettait ses services. Par le mécanisme du nouveau commerce ce profit est proportionnellement très inférieur à celui que doit s'attribuer, sous peine de

mourir de faim, le petit marchand. Il y a nombre de boutiques dans Paris où l'on ne fait pas plus de 10 000 à 15 000 francs d'affaires, où, par conséquent, les 5 à 6 p. 100 de profit représenteraient de 500 à 900 francs par an, dont encore il faudrait déduire l'intérêt du capital immobilisé dans le fonds de commerce. La rémunération de ce capital est en effet comprise dans les 6 p. 100 de bénéfice du grand bazar. Pour vivre, le petit commerçant est donc obligé de se réserver 20 pour 100 au moins de la somme des marchandises qu'il vend. Ces intermédiaires, tous logés à la même enseigne, — qui ne peuvent réduire ni leur prix d'achat, ni leurs frais, par rapport les uns aux autres, ni leur bénéfice parce qu'il est déjà limité au point de n'être plus qu'un salaire, — ces intermédiaires souffrent de la concurrence qu'ils se font entre eux et le public n'en profite pas. Cette concurrence est pour lui stérile; bien plus, elle lui est onéreuse; c'est justement le grand nombre des petits commerçans qui fait le renchérissement. Le loyer d'une maison qui fait 60 000 francs d'affaires ne sera jamais moindre de 1 500 francs, tandis que le loyer d'un magasin qui fait 120 millions pourra n'être pas supérieur à 1 million de francs; il grèvera la marchandise de 2 fr. 50 pour 100 francs, dans le premier cas, et dans le second de 0 fr. 83 pour 100 seulement.

Cependant les employés sont incontestablement mieux payés dans les grands bazars que chez les petits patrons. Dans ces vastes usines de ventes, le commis, l'homme sans capital qui loue son intelligence et ses bras, et qu'on appelle ailleurs l'ouvrier, le prolétaire, tire un parti si avantageux de son travail que, sans risquer un centime des économies qu'il réalise, il arrive non seulement à l'aisance, mais à la fortune. Nulle part, ni dans l'industrie, ni dans la finance, nous ne trouverons un aussi grand nombre de traitemens élevés. Le conseil des intéressés du *Bon Marché* gagne le double du Conseil des ministres. Au-dessous de ces lieutenans généraux de la Nouveauté viennent les commandans des unités tactiques, chefs de comptoir, assistés chacun de plusieurs sous-ordres, « premier-second », « deuxième-second » et, dans les gros rayons, « troisième-second ». Tous ceux-là ont, sur l'ensemble des affaires ou sur l'augmentation de vente du rayon, un intérêt qui leur procure de 20 à 25 000 francs pour les chefs de comptoir et assimilés, de 9 à 12 000 francs, pour les seconds. Ces catégories comprennent, au *Bon Marché* et au *Louvre*, environ 250 employés. Quant à la foule des vendeurs et des vendeuses, attachés au matériel ou aux écritures, qui vont de 1 000 à 6 000 francs, on peut évaluer leur traitement moyen à 3 000, plus la nourriture.

A ce traitement tend à s'ajouter le bénéfice d'institutions phi-

lanthropiques, inconnues il y a trente ans, dont les transformations de l'industrie ont d'abord suggéré l'idée, et vont bientôt imposer l'usage. Le fondateur de la *Belle Jardinière*, Parissot, laissa une somme de 600 000 francs, accrue depuis lors, dont la rente devait servir à pensionner ses plus anciens ouvriers. La caisse de secours qui, à la *Samaritaine*, n'est encore que la poche du patron, est organisée au *Printemps* avec le produit des amendes. Cette dernière maison entretient, pour son personnel, deux médecins qui ont délivré, en 1893, 4 700 ordonnances. Au *Louvre* le service médical est assuré, non seulement par des consultations gratuites, mais par une infirmerie, et par des séjours à Villepinte ou Saint-Germain pour les demoiselles malades. Les retraites sont facilitées par le versement d'une somme de 1 000 francs, que fait le magasin au profit de chaque employé comptant sept années de services et ensuite de 200 francs par an jusqu'à sa cinquantième année. La mesure est récente et, jusqu'à l'entrée en fonctions de M. Honoré, le directeur actuel, l'instabilité du personnel avait été assez grande au *Louvre*. Cependant le magasin a déjà déboursé de ce chef 1 750 000 francs.

Au *Bon Marché*, M. Boucicaut, afin d'assurer à ses commis un petit capital, institua, dès 1876, une *Caisse de prévoyance*, à laquelle ses successeurs reconnaissans ont donné son nom. Entretenu par des libéralités annuelles de près de 200 000 francs, cette caisse a déjà distribué 730 000 francs et possède en outre un capital de 2 millions, propriété d'environ 2 000 employés. Digne émule de son mari, M^{me} Boucicaut créa à son tour une *Caisse des retraites*, à laquelle vingt ans de services et cinquante ans d'âge donnent droit de participer. Elle la dota de 5 millions, aujourd'hui portés à 6 par l'accumulation des intérêts, bien que déjà une centaine d'anciens employés reçoivent pour 90 000 francs de pensions annuelles. Nulle part, sauf en quelques compagnies minières, on n'a montré un tel souci de l'avenir. Comme il arrive en pareil cas, le traitement dont ce personnel du *Bon Marché* a été l'objet profite indirectement aux employés de toute la nouveauté et même à ceux du petit commerce; la loi de la concurrence oblige l'ensemble des patrons à suivre, de plus ou moins loin, l'exemple donné par l'un d'eux.

Il est vrai que, si la besogne est mieux rémunérée dans le nouveau commerce, elle est plus active. C'est une loi du monde moderne; on la constate pareillement dans l'industrie. Ces magasins, qui occupent 3 000 individus, manquent de personnel à certaines heures de la journée; on doit quelquefois faire queue à la *Belle Jardinière* pour acheter un pantalon, comme aux guichets

des chemins de fer de banlieue le dimanche. La nécessité de réduire au minimum les frais généraux le veut ainsi. Pour ne pas manquer de ventes, faute d'employés, à certains momens de presse qui ne dépassent pas un total de 50 heures par année, on devrait s'imposer un surcroît de dépenses, par une augmentation du personnel, qui dépasserait de beaucoup le supplément de bénéfices. Aussi quoique la *durée* du travail ait diminué, que les grands magasins soient fermés plus tôt que jadis, — en 1867, au *Bon Marché*, pendant l'Exposition, on marquait et l'on manipulait les marchandises de 9 heures du soir à 1 heure du matin, — quoique le repos du dimanche y soit strictement respecté et que des congés soient accordés en été, la réduction des heures de présence n'empêche pas le travail d'être beaucoup plus intense dans les grandes maisons que dans les petites.

L'existence du petit marchand dans sa boutique est plus douce. Debout sur le seuil de sa porte, ou béatement assis derrière son comptoir, il attend les cliens sans tracass, cause longuement avec ceux qui se présentent et, si son gain est médiocre, sa peine l'est encore davantage. Son commis ou sa « demoiselle » participe à cet heureux *far niente*. Tout autre est l'allure de l'employé de nouveautés, sans cesse en haleine, toujours vendant, toujours remuant; là, du petit au grand, chacun est rivé à son poste. Le métier est pénible; — « aussi, me disait l'un d'eux, nous avons tous un peu des mines de papier mâché » —; mais le profit est en rapport avec l'activité qu'il demande, et il y aura toujours des natures indolentes qui préféreront un moindre salaire pour un moindre travail.

On s'est apitoyé sur le sort des vendeuses auxquelles, a-t-on dit, il est défendu dans les grands magasins de s'asseoir jamais. Ce dernier trait est une pure légende, et tout au contraire, dans tous les comptoirs, il y a nombre de travaux que les employées ne peuvent faire qu'assises. Mais on oublie d'ajouter que nulle part le travail des femmes n'est aussi bien payé que dans ces usines commerciales, où leurs appointemens ne diffèrent pour ainsi dire pas de ceux des hommes. Le *Louvre* et le *Bon Marché* emploient environ 500 femmes, — le nombre décroît plutôt qu'il n'augmente. — La moitié à peu près sont mariées et le quart sont logées par l'administration, dans de vastes immeubles où elles ont une chambre, meublée, balayée et entretenue de linge gratuitement. Elles y jouissent, en commun, d'un confortable salon où elles organisent entre elles de petites fêtes; mais la discipline est si sévère qu'elles n'y peuvent introduire aucun visiteur du sexe fort, pas même leur frère, si elles en ont, parce

qu'on a craint que ce nom de frère ne fût occasionnellement usurpé par un ami. Le logement, qui est offert mais non imposé au *Bon Marché* et au *Louvre*, est obligatoire au *Printemps* pour les célibataires des deux sexes âgés de moins de 21 ans. Beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, ayant leur famille à Paris, habitent d'ailleurs avec elle.

X

La nourriture des employés coûte à l'administration 4 fr. 60 à 2 francs par jour et par tête, suivant les magasins. Pour permettre à ses employés mariés de dîner en famille, le *Louvre* avait décidé de fermer à 7 heures au lieu de 8 pendant la morte-saison, en janvier, février, juillet et août, et de donner 1 franc d'indemnité à ceux qui prendraient au dehors leur repas du soir. Ces derniers n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'ils ne pourraient se procurer, pour 1 franc, un dîner semblable à celui que la maison leur fournit, et qui se compose d'un potage, un plat de viande ou de poisson au choix, un légume et un dessert. Le *Bon Marché* est plus large encore : il fait servir chaque jour une salade et concède un second plat de viande à qui le désire. J'ai copié le menu inscrit à la craie sur la porte des réfectoires : « Potage poireaux, pâté de canard, gigot rôti purée de pommes de terre, épinards au jus, dessert. » Sous le rapport du dessert, les dames ont partout un supplément de faveur : au *Printemps*, le jour où j'ai visité ce magasin, on leur avait servi du « flan aux amandes ».

Les alimens sont tous de bonne qualité et préparés avec soin ; la poule au riz que j'ai vue passer au *Louvre* avait fort bonne mine : or cette « poule » nécessite la présence de 700 volailles. Les cuisines de Gargantua, pour servir 3000 personnes en trois « gauches » — « gauche », en style de nouveauté, veut dire repas — eussent été très insuffisantes. Celle du *Louvre* se fait à la vapeur dans des appareils perfectionnés ; 2400 litres de potage cuisent dans trois bassines de chacune 800 litres de contenance : il y faut par jour 10 pièces de vin, 1400 kilos de pain, 1200 kilos de viande, 250 kilos de beurre, 600 kilos de poisson, etc., etc., apprêtés et servis par 15 cuisiniers et 80 garçons de salle.

Deux millions de francs chaque année passent ainsi, au *Bon Marché*, en victuailles ; neuf millions sont absorbés en outre par les appointemens, fixes ou proportionnels, des employés. Ces onze millions constituent la grosse part des frais généraux ; le reste se partage entre les salaires des ouvriers, occupés dans le magasin aux travaux de confection, lingerie ou tapisserie ; les ports payés

en province et l'entretien des chevaux et voitures à Paris; le chauffage et l'éclairage électrique produit par des machines d'un millier de chevaux-vapeur, consommant 4 000 tonnes de charbon et alimentant 4 000 lampes à incandescence et 360 lampes à arc voltaïque.

La patente, doublée cette année par la loi nouvelle, atteindra 1 million. On estimait naguère à 3 pour 100 la part que l'État devait prélever sur le profit des commerçans; peu à peu le chiffre est monté en moyenne à 6 pour 100; mais, pour les deux plus grands magasins, il va désormais représenter un impôt de plus de 12 pour 100 sur leurs bénéfices! Une semblable taxation n'est-elle pas peut-être excessive? Mais si l'on s'était proposé par là de favoriser « le petit commerce », on n'y réussira guère. Le courant est le plus fort. Et le commerce de l'avenir continuera de marcher lentement vers des chiffres de plus en plus élevés, comportant des frais et des gains de plus en plus faibles.

Il est une dépense, presque inconnue à l'ancien négoce qui semble à première vue un vice d'organisation, puisqu'elle charge la marchandise d'un poids mort, sans profit pour le vendeur ni pour l'acheteur: c'est la publicité, qui varie, du *Bon Marché* au *Louvre*, de 2 millions et demi à 3 millions de francs. Depuis l'apparition du premier journal d'annonces, — la « feuille d'avis du bureau d'adresses » de Renaudot, il y a 260 ans, — la publicité, qui ne consistait dans le vieux Paris qu'en distribution de « factums » au coin des rues, principalement sur le Pont Neuf, a pris une place de plus en plus grande. Elle aussi est un véritable organisme de la vie moderne. Mais nul n'en use plus largement que le magasin de nouveautés, où elle revêt mille formes ingénieuses: ce sont les 500 petits ballons à grelots, quotidiennement distribués à la jeunesse, qui coûtent au *Louvre* 50 000 francs par an; c'est le buffet gratuit qui représente une somme égale; ce sont les 25 000 bouquets de violettes offerts aux clientes du *Printemps*, lorsque son patron, le 20 mars, succède à l'hiver; ou encore les primes gratuites, — tasse à thé, sucrier ou plateau, — que donne la *Samaritaine* à ses acheteurs du vendredi, afin de corser la vente de ce jour néfaste, en combattant les superstitions antiques qui taquinaient encore ce siècle anti-clérical.

La presque totalité des sommes consacrées à attirer le public passe en insertions dans les journaux et surtout en catalogues envoyés à domicile. Jusqu'à quel point cette débauche de papier glacé et d'échantillons pourra-t-elle être réduite dans l'avenir? Je l'ignore. Présentement la publicité est nécessaire aux grands bazars pour lutter les uns contre les autres. Or il est indispen-

sable qu'il existe des maisons rivales et qu'elles luttent entre elles; tout le progrès est là. La manifestation des prix, par les journaux et les prospectus, est utile à ceux mêmes qui n'achètent pas au grand magasin : elle sert comme d'une base qu'il n'est guère possible aux détaillans de Paris ou de province de dépasser.

C'est là ce qui irrite ces derniers; parce que s'ils refusent de vendre au même taux que le grand bazar ils ne vendent rien, et s'ils vendent au même taux ils ne gagnent rien. L'influence des grands magasins sur les prix est ainsi dix ou douze fois plus importante au bien-être national, que ne pourrait le faire supposer leur chiffre d'affaires. Tous ensemble, ils ne vendent pas pour plus de 500 millions de francs, dont un cinquième au moins est, directement ou indirectement, exporté à l'étranger. Les 400 millions restant ne représentent que la dixième ou la douzième partie de la masse globale que font en France les branches de commerce du vêtement et de l'ameublement, concurrencées par eux, qui atteignent sans doute 4 ou 5 milliards de francs. Les petits marchands vendent donc; mais, comme ils ne vendent pas aussi cher qu'ils le souhaiteraient, ils s'écrieront qu'on les ruine. Le mal dont ils souffrent vient précisément de leur trop grand nombre. Le chiffre des patentés a augmenté, depuis trente ans, dans une proportion beaucoup plus forte que ne l'exige la population : de 100 000 à 130 000 à Paris. Cet encombrement est d'autant plus intempestif qu'il va à l'encontre de la concentration à laquelle tous les besoins de l'homme, en ce siècle, donnent successivement naissance. L'émancipation politique de la société moderne a aidé, suscité peut-être; l'évolution des grands magasins et l'avenir sans doute lui réserve, par le progrès des sociétés de coopération, sa forme définitive.

XI

L'homme se regarde beaucoup moins qu'il ne se compare. La plupart de ses privations, comme de ses jouissances, sont de comparaison, non absolues par conséquent, mais relatives, ou, si l'on peut dire, d'une réalité factice. A mesure que les individus se mêlent et que les conditions s'améliorent, le pauvre a plus de ressources, de lumières, et de désirs, mais ses désirs surpassent perpétuellement ses ressources. Lors même que nous serons parvenus à doter le plus déshérité d'entre nous d'alimens abondans, de vêtemens confortables, d'un agréable logis et de beaucoup de loisirs, le tout en échange d'un peu de travail, croyez-vous donc qu'il se reconnaitra heureux ? Oh ! que non pas ! Et qu'est-ce donc

que le bonheur ? Hélas ! c'est précisément la satisfaction de ce que nous sommes, de ce que nous avons ; c'est la résignation. Cette résignation est le contraire du progrès ; et le contraire de la résignation, l'ambition, l'effort, est le progrès même. Mais l'ambition et l'effort ne sont pas le bonheur, sauf pour quelques dilettantes de la chasse aux joies temporelles qui aiment mieux courir que tenir et voir le gibier en plaine que dans leur assiette. Donc le bonheur n'est pas le progrès, et le progrès, l'ardeur vers le mieux, qui est profitable à la collectivité, est en quelque façon destructeur du bonheur de l'individu, parce qu'il le pousse à n'être jamais satisfait. A cet égard la civilisation, qui donne tant de jouissances réelles, ne donne pas le bonheur moral ; peut-être même lui est-elle contraire, parce qu'elle suscite plus d'appétits qu'elle n'en assouvit et que les tristesses imaginaires ne sont pas les moins douloureuses.

Je ne crois pas, je l'avoue, à une moindre inégalité des conditions dans l'avenir, parce qu'on ne pourra jamais niveler ni la santé, ni l'intelligence, ni la volonté, ni restreindre ce domaine du hasard qui tient une place si grande dans la vie de chacun de nous tous, et que des lois plus libérales, des communications plus rapides, permettent des spéculations plus vastes, partant plus lucratives. Il y aura donc toujours des gros lots, dans la loterie humaine, comme il y en a parmi les obligations démocratiques que la ville de Paris offre à ses prêteurs ; il y aura des gros lots pour les hommes, il faut cela pour améliorer la race, comme il faut des prix pour les collégiens et des timbales au sommet des mâts de cognac. Et ces gros lots continueront à provenir de toutes les mises perdues. L'on persistera d'ailleurs, parmi les porteurs de numéros non gagnans, à protester contre l'honnêteté du tirage. Toutefois les gémissemens les plus forts ne cesseront de venir de ceux qui n'ont pas pris de billets à la loterie, c'est-à-dire des paresseux et des incapables, insurgés perpétuels contre « l'inégale répartition des produits du travail ! » Ceux-là pourtant — ces « exploités », comme ils s'intitulent, — ont profité ainsi que les autres de l'effort commun, de la marche du temps dans lequel ils ont la bonne fortune de vivre. Ils récoltent, tout en maugréant, les fruits des arbres qu'ils n'ont point plantés.

Puisqu'il ne paraît pas jusqu'ici possible à l'humanité de vivre sans rien faire, l'idéal consiste, pour atteindre un degré plus haut de bien-être matériel, à augmenter les salaires tout en diminuant le coût des marchandises ; de telle sorte que la journée de labeur représente un nombre sans cesse accru de kilos de blé, de litres

de vin, de mètres de drap, ou d'entrées au café-concert. Ce problème, en apparence insoluble, de payer la main-d'œuvre plus cher, tout en abaissant le prix des objets manufacturés, importés du dehors ou tirés du sol national, le progrès moderne l'a résolu au plus grand profit de la classe des travailleurs de tout ordre qui forment la grande masse de la nation. La différence a été trouvée, soit sur la réduction de valeur et de transport des matières premières, soit sur le perfectionnement des procédés de fabrication, grâce auquel un ouvrier, payé plus cher, revient encore à meilleur marché qu'autrefois, parce que la quantité des marchandises qu'il produit a augmenté plus que son salaire.

Ces marchandises, une fois créées par l'industrie, il appartient au commerce de les faire parvenir à leur adresse, de les « écouler », comme on dit vulgairement, détaillées en petites parcelles selon les besoins minimes, mais variés, de chaque consommateur. Il importe que le commerce ne fasse pas renchérir exagérément les objets, qu'il ne cherche pas à obtenir un courtage excessif pour son rôle de distributeur; autrement l'économie réalisée par les ateliers serait mangée par les boutiques et perdue pour le public. La transformation du commerce, dans l'acception la plus vaste de ce mot, — non seulement du commerce des marchandises en général, mais aussi du commerce de l'argent que l'on nomme la banque, — se liait donc intimement à la transformation de l'industrie, pour tirer la quintessence des ressources qu'offre cette planète aux plus civilisés de ses hôtes, et obtenir la plus grande somme de jouissances ou de satisfactions en échange du moindre effort. C'est ce que l'on verra surabondamment dans la suite de ces *Études*.

V^{te} G. D'AVENEL.

RAMADAN ET BAÏRAM

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ÉGYPTES ET EN SYRIE

La première préoccupation des voyageurs qui se rendent en Palestine est d'y arriver pour les fêtes de Pâques. La Pâque catholique n'attire que peu de monde à Jérusalem ; elle n'est pas entourée d'une grande pompe, et n'a d'intérêt véritable que pour ceux qui viennent y chercher l'accomplissement d'un devoir religieux. La Pâque grecque a un autre éclat. Pendant quinze jours, Jérusalem ne s'appartient plus. Une nuée de pèlerins, venus de Syrie, d'Arménie, et jusque du fond de la Russie, envahit la Palestine et apporte aux lieux saints toute l'exaltation d'âmes ardentes, surexcitées par les privations et les souffrances du voyage et par un jeûne rigoureux de quarante jours. L'an dernier, soixante d'entre eux ont péri de misère et de froid, dans une rafale de pluie, à dix lieues du but. Ils couvrent les routes qui mènent à Jérusalem, remplissent les khans, et, lorsqu'ils n'y trouvent plus de place, se couchent exténués au bord de la route. Nous les avons vus, courbés par la longueur de la route, les pieds meurtris, la tête nue sous un soleil brûlant et, malgré tout cela, l'air résolu et presque gai, remonter en longues files des bords du Jourdain, portant à la main des cruches pleines de l'eau du fleuve, le dos chargé de longs roseaux qui venaient ajouter au poids de leur misérable bagage. Toute cette foule vit dans l'attente anxieuse du miracle du feu Saint-Jean, qui circule de main en main, se promène sur tous ces corps impatients d'être purifiés, et se transmet ainsi sans s'éteindre, de proche en proche, jusqu'aux extrémités du monde slave.

Les disputes et les compétitions dont le Saint-Sépulcre est presque journellement le théâtre, sous les yeux des soldats turcs chargés de mettre la paix entre les fidèles, donnent un avant-goût

des scènes qui se produisent au moment de la semaine sainte et diminuent le regret qu'on a de n'avoir pu y assister. Les fêtes catholiques étaient déjà passées quand nous sommes arrivés en Palestine, et la Pâque grecque ne devait tomber, cette année, que cinq semaines plus tard, le 29 avril. Nous ne pouvions l'attendre à Jérusalem. Mais, si nous avons manqué ce spectacle, nous avons vu, au Caire, les derniers jours du mois de ramadan, et nous sommes arrivés à Jérusalem pour la célébration du Baïram, qui termine le jeûne du ramadan. Nous avons ainsi assisté successivement, au Caire et à Jérusalem, aux deux principaux momens de la grande fête religieuse des musulmans. La présence de mon frère, M. Théodore Berger, auquel je dois d'avoir fait ce voyage, l'un des plus beaux souvenirs de ma vie, sa profonde connaissance de l'Orient, et la situation dont il jouit dans le monde ottoman, m'ont permis d'assister à des scènes auxquelles on n'assiste guère d'habitude, et de voir de près certains côtés peu connus de la vie orientale, qui ne manqueront peut-être pas de quelque attrait de nouveauté (1).

Le Caire, dimanche soir, 1^{er} avril. — Je viens de passer la soirée la plus étrange, la plus invraisemblable que j'aie peut-être jamais passée. Au milieu de la vie si brillante et si moderne de la ville européenne du Caire, au tournant d'une rue, en un instant, nous nous sommes trouvés transportés dans un monde absolument différent, qui nous ignore et que nous côtoyons sans presque nous douter de son existence. Nous avons eu la sensation, que nous avons retrouvée depuis à deux ou trois reprises, du pays des *Mille et une Nuits*. Il y a là tout un peuple qui vit et qui pense autrement que nous. On les coudoie le jour, dans les rues, on les heurte, on se rencontre avec eux dans leurs bazars, on leur achète quelques curiosités; quelquefois, sans doute, on est étonné de voir que leur manière de raisonner ne ressemble en rien à la nôtre, mais on se retire en croyant les connaître, et en se figurant que rien ne se cache sous l'impassibilité de ces traits qui masquent une âme qui ne se donne pas. Le soir, tous ces feux que l'on croyait éteints se rallument, l'Arabe se réveille, et la vraie vie de l'Orient commence.

(1) Je me suis borné à transcrire presque textuellement, dans les pages qui suivent, les notes recueillies jour par jour au cours de ce voyage. Ceux qui sont familiarisés avec la vie de ces pays voudront bien me pardonner mon enthousiasme, et aussi mes étonnemens en présence des choses qui leur paraîtront sans doute fort naturelles. La première rencontre avec l'Orient produit des impressions d'une vivacité extraordinaire; et, à moins d'y séjourner longtemps et de pouvoir l'étudier à fond, peut-être cette première vue a-t-elle une fraîcheur et une vérité de couleurs qu'on ne retrouverait plus ensuite.

Le Caire est formé de deux villes distinctes : la ville européenne, avec ses grandes avenues droites, qui aboutissent au Nil, ses équipages bien attelés, ses hôtels anglais, ses boutiques, ses palais et ses parcs ; elle finit à ce merveilleux jardin de l'Ezbekieh, où les palmiers de toutes les sortes et les bambous se mêlent à de grandes lianes, au travers desquelles on aperçoit le miroitement de l'eau, tandis que les grappes pourpres des bougainvilliers et les grandes fleurs rouges, à larges pétales, appelées en arabe « filles du Consul », jettent leur note vive au milieu de cette perspective orientale, à laquelle la douceur et la transparence de l'atmosphère donnent un charme tout particulier.

De l'autre côté de l'Ezbekieh commence la ville arabe. Elle se prolonge jusqu'à la citadelle, dont les remparts et les larges tours sont couronnés par la grande coupole et les deux minarets de la mosquée de Méhémet-Ali. Là, ce sont des rues étroites, tortueuses, de hautes maisons blanches, souvent peintes jusqu'au premier étage en bleu ou en rose, des saillies en bois, garnies, du haut en bas, d'élégans moucharabyeh, et qui se rejoignent presque au milieu de la rue ; de temps en temps, la porte d'une mosquée, avec son minaret qui se profile sur le ciel, et, au-dessous de tout cela, à l'abri de grandes toiles de couleur qu'on tend au travers de la rue pour se protéger du soleil, un peuple qui grouille, crie, rit, se couche à la porte des boutiques ; des ânon, des chameaux qui se croisent, des bazars, des boutiques presque en plein vent, où l'on voit les indigènes fabriquer des chaussures, des harnais, des étoffes, des meubles, des objets de cuivre, tout ce qui se fait en Orient. Des deux côtés de ce grand bazar s'ouvrent des rues encore plus étroites, où l'on croit qu'on ne pourra pas passer, et pourtant on y passe, au milieu d'encombremens invraisemblables, où les cochers crient, s'injurient, sans qu'on accroche une seule fois. C'est dans ces ruelles que vit, retirée, la société arabe du Caire. Ces murs nus, sans fenêtres, ces portes bardées de fer cachent, comme à Damas, des maisons luxueuses, décorées de peintures et de mosaïques, dont toutes les pièces s'ouvrent sur une cour centrale, ornée de bassins, de fleurs, et de tout ce qui peut égayer la vue des femmes dont elle est la demeure habituelle.

Nous avions formé le projet d'aller voir, dans la ville arabe, une veillée de ramadan. Après avoir diné au club khédivial, nous sommes partis en voiture, mon frère, son jeune ami et collaborateur, M. Gaston Auboyneau, le plus aimable des compagnons de voyage, et moi. Sur le siège, notre drogman Ahmed, un musulman, intelligent et fort au courant des usages arabes. Nous laissons à notre gauche le quartier mal famé, où des fenêtres vivement éclairées font tache au milieu de la nuit et des grands pans

de murs noirs de ruelles délabrées, et nous nous engageons dans le quartier des bazars. Ces rues, endormies il y a quelques heures, se sont réveillées. Les boutiques sont brillamment éclairées et en pleine activité. Tout un peuple, déprimé par le jeûne qui dure depuis un mois, du lever du soleil au coup de canon qui en annonce le coucher, se détend le soir, mange, boit du café, assiège les devantures des marchands de comestibles, et passe la nuit debout à se réjouir. On voit, au haut des minarets, des couronnes de lampions qui paraissent flotter au-dessus de la ville.

On passe au grand trot au milieu de la foule qui encombre les rues ; chacun se dérange avec bonne humeur, sans un mot grossier ni un regard de travers à notre adresse ; enfin, nous nous arrêtons en face d'une maison décorée de riches boiseries, à la porte d'un des cheiks les plus en renom, le cheik el-Arous. Ce cheik, pendant toute la durée du ramadan, tient sa maison ouverte à tout le monde. Notre guide nous introduit avec l'aisance d'un homme qui serait reçu chez des amis. La grande cour intérieure, qui est d'une très belle architecture, toute peinte en blanc, est recouverte d'un immense tapis formant voile, qui retombe à terre le long du mur de la maison. Au premier étage, les fenêtres du harem sont fermées par un épais treillis à claire-voie, derrière lequel on devine des femmes qui regardent. La porte qui y conduit de la cour est tendue, pour l'occasion, d'un beau tapis aux couleurs voyantes. Au centre de la cour, des banquettes disposées en gradins forment un vaste carré, où des hommes de tout âge viennent se placer, en rangs serrés, accroupis, assis, debout, les uns derrière les autres, tous animés d'une même pensée ; et ils passent ainsi la nuit à causer, à écouter ou à dire des prières, avec un air de satisfaction intime, tout en prenant le café, les rafraichissemens, les fruits secs et les pâtes que le maître de maison offre à tout venant.

Quand nous entrons, le vieux cheik est absent ; nous sommes reçus par l'un de ses neveux, jeune homme de dix-huit à vingt ans, vêtu à l'européenne, qui nous fait avec une courtoisie parfaite les honneurs de la maison. Il fait apporter des chaises sous une sorte de galerie qui s'ouvre sur la cour, et s'assied à côté de nous. On sert du café, des cigarettes, et nous causons. Il parle admirablement le français, et nous apprend qu'il se destine au droit. Il a terminé ses études et se prépare à passer son baccalauréat au Caire. Son frère, ainsi que je l'ai observé dans d'autres maisons arabes, porte le costume oriental. Il vient aussi nous saluer, mais se retire, et va se mêler, dans un salon voisin, à d'autres groupes de visiteurs. On dirait que des deux frères, l'un est destiné à servir de lien avec la société moderne, l'autre repré-

sente, dans toute sa rigueur, l'ancienne tradition musulmane.

Cependant, au milieu du cercle de plus en plus étroit formé par les assistants, de jeunes Arabes entonnent des prières, toujours les mêmes, avec une mélopée plaintive qui ravit d'aise leurs auditeurs :

Arisna-a-a-a nour énaï
Adratna-a-a-a nour énaï.

c'est-à-dire : « Secours-moi, lumière de mes yeux; » et chacune de ces phrases est accompagnée d'un grand « ah ! » de satisfaction, tandis que les plus vieux de l'assemblée font entendre, à l'octave, en un murmure continu qui est comme le bourdonnement d'une ruche d'abeilles, les mots sacramentels : « *Lâ alî il Allah, lâ alî il Allah, lâ alî il Allah.* » Ils sont trois ou quatre chanteurs, qui se partagent la faveur de la foule. Comme je demande à notre hôte pourquoi on ne leur entend pas prononcer le nom du Prophète : « Ils le réservent pour la fin ; mais attendez, dit-il : vous allez l'entendre. »

En effet, au moment où le premier va céder la parole à un autre, un homme se lève, et, l'interpellant du fond de l'assemblée, lui dit : « J'avais juré par Allah que tu le dirais encore une fois. » Et lui reprend, comme chez nous un artiste qu'on bisse :

Arisna, Rassoul-Allah !

Tout cela est dit et écouté avec un grand sérieux, qui n'empêche pas tous ces hommes de rire et de causer entre eux. C'est un va-et-vient continu. On entre et on sort. Des domestiques circulent dans les rangs, portant sur la tête de vastes plateaux couverts de rafraîchissements. Deux Arabes s'avancent, en se tenant par la main, les bras entre-croisés comme sur les statues de l'ancien empire d'Égypte. Tout à coup, un mouvement se produit : c'est le premier poète du Caire, Mohammed-en-Naggouf, qui entre. Notre hôte me dit que c'est le chef d'une renaissance poétique dans le monde arabe ; doué d'une facilité d'inspiration extraordinaire, il s'applique à remettre en honneur la poésie en langue vulgaire, et il lui arrive de composer jusqu'à plusieurs centaines de vers en un jour. Il a fait ainsi des volumes qui s'impriment et s'achètent au Caire, dont on s'arrache les éditions et que l'on traduit. On se range sur le passage du poète populaire, qui traverse la cour et va s'asseoir sur un bane adossé au mur de la maison d'habitation.

Le chanteur égyptien a cédé la place à un autre, un jeune Arabe, qui paraît avoir l'oreille de la foule. On l'attend, on le réclame ; il se fait prier ; enfin il commence. Les paroles sont à peu près les mêmes, mais ce n'est plus le même ton ni les mêmes modu-

lations. Il se livre à des ritournelles d'une virtuosité singulière, dites sur un ton indéfinissable, et se terminant sur des notes tout à fait étrangères à notre harmonie. Il prolonge ainsi sa cadence tant qu'il a de la voix, et s'arrête à bout de souffle, comme le rossignol au bout de sa tirade, vous laissant sous l'impression d'une phrase musicale inachevée. On sent une autre école que chez l'Égyptien. La foule, en tout cas, sait les distinguer, et elle marque sa préférence pour le chanteur arabe par de longs murmures d'approbation.

Nous prenons congé de nos hôtes, et nous continuons notre course à travers les rues du Caire. Notre guide nous a dit qu'il voulait nous mener à une réunion de derviches. Un peu plus loin en effet, au détour d'une petite ruelle, nous nous engageons sous une voûte sombre, et nous entrons au grand trot dans une vaste cour, plantée d'arbres et largement éclairée, qui donne sur une ancienne maison arabe. Un voile, comme chez le cheik el-Arous, tendu d'un arbre à l'autre, forme sur toute une partie de la cour une vaste tente qui est pleine de monde. En face de la tente, un perron, des domestiques, des indigènes en redingote noire et en tarbouch. On nous introduit dans un grand vestibule oriental. Contre les murs, des meubles arabes artistement sculptés montent jusqu'au plafond. On nous demande si nous ne serions pas curieux de voir un vieux salon arabe, et aussitôt la porte s'ouvre et nous nous trouvons dans un salon immense, richement décoré. Pas un meuble au milieu de la pièce. Un grand lustre de cristal allumé pend d'un plafond noir et or, qui s'abaisse au milieu en une sorte de clef de voûte à stalactites, formée de petites ogives imbriquées les unes dans les autres comme autant de nids d'abeilles. Tout autour du salon, des fauteuils et des canapés recouverts de housses.

Nous sentons que nous sommes chez un grand personnage. Nous faisons remettre nos cartes au maître de maison ; on nous offre des cigarettes, du feu ; on met devant nous de petites tables aux plateaux de glace, pour recevoir le cendrier ; un domestique apporte le café sur un guéridon recouvert de soieries, et, au bout d'un moment, nous voyons entrer un homme tout jeune encore, qui, avec un grand air de dignité, s'assoit, nous fait asseoir. C'est le cheik el-Bakri, le chef des derviches d'Égypte. Jamais je ne me suis senti transporté, en un instant, dans un monde aussi nouveau. Nous avons devant nous un homme de vingt-cinq ans peut-être, pâle, avec une légère barbe, l'air d'un messie plutôt que d'un prophète, des traits d'une grande finesse, la peau transparente, les mains admirablement faites et plus délicates que celles d'aucun Européen. Il porte le turban, et il est vêtu d'une robe de soie

noire, sous laquelle on aperçoit une chemise à larges manches du mérinos le plus fin. Toute sa personne respire quelque chose de doux et d'un peu souffrant. Son père est mort récemment, et il lui a succédé dans ses fonctions, qui lui donnent une autorité presque égale à celle du pape et en font le chef religieux reconnu de tous les musulmans d'Égypte.

La conversation s'engage, et il se met à nous parler d'Herbert Spencer, de Stuart Mill, nous demandant quels sont, à l'heure actuelle, les chefs de l'école sociologique en France. Il nous expose ses théories sur la société, sur l'injustice des classes, l'indifférence des gouvernemens pour les questions sociales, qui sont les premières de toutes. C'est un mélange des idées modernes les plus nouvelles et les plus hardies, les plus incohérentes parfois; une éducation européenne qui est venue se greffer sur une âme orientale. Il connaît Renan, son étude sur Mahomet, qui fit tant de bruit quand elle parut, en 1851, à la *Revue des Deux Mondes*, ses *Origines du christianisme*. Puis il parle poésie. Il sait les noms de nos poètes, Lamartine, Victor Hugo, Musset. Le mouvement de renaissance de la poésie arabe, qui prend corps, au Caire, dans l'école de jeunes poètes dont nous venons de voir l'un des chefs, préoccupe les esprits. Il a, sur ce point aussi, ses théories. La poésie étant, suivant lui, la force créatrice de la pensée, la forme du vers lui est inutile; et il rêve une poésie sans rimes, affranchie de toutes les entraves de mesure et de longueur des vers, se rapprochant beaucoup de la prose de Platon et de l'ancienne poésie hébraïque; tout le reste n'est qu'artifice et que convention.

Tout cela est dit dans un français correct, avec un léger accent étranger. A l'entendre, on croirait le décadent le plus raffiné et le plus idéaliste, plein d'utopies généreuses; et la vision de ce corps presque immatériel, sous cette fine robe de soie, dans ce grand salon vide, ajoute encore à l'illusion. Il n'en est rien, c'est un vieil Arabe, qui exerce l'hospitalité avec toute la dignité d'un grand seigneur; il est heureux d'entendre causer des Européens d'une civilisation qu'il a entrevue et qui le trouble, et de leur montrer qu'il la connaît; mais il a des réticences qui font comme des points morts dans la conversation; par momens il se dérobe, et nous avons l'impression, en le quittant, qu'il ne nous a pas découvert le fond de sa pensée.

Il est près de minuit quand nous nous levons. Il nous accompagne jusqu'à la porte de son salon et se retire. Il ne nous reste qu'à partir. En face de nous, les fidèles continuent leurs chants et leurs prières; nous remontons en voiture, avec le regret de n'avoir pas vu les cérémonies pieuses qui se passaient tout à côté de nous, dans la cour. Mais, si cette visite nous a empêchés d'entendre

les derviches, elle nous a procuré une de ces rencontres qu'on n'a qu'une fois en sa vie.

Jérusalem, vendredi 6 avril. — Pour comprendre Jérusalem, il faut être préparé par le long chemin qui y mène, en s'élevant sans cesse, du bord de la mer Méditerranée. Jadis on le parcourait à cheval ou en voiture, et le pèlerinage, qui vous faisait suivre étape par étape cette voie sacrée, devait être d'un intérêt particulièrement vivant. Aujourd'hui, le trajet se fait en chemin de fer; mais le train monte lentement, et l'on a tout loisir de contempler le paysage qui se déroule sous vos yeux; et il ne manque pas de charme, pour celui qui se trouve transporté tout d'un coup en Palestine, et qui voit pour la première fois ce pays plein de tristesse et de poésie.

La gare de Jaffa, misérable d'aspect, est située à l'extrémité, presque en dehors de la ville. La façade tombe déjà en ruines et le service est mal organisé. Nous montons dans un train bondé, et nous partons, laissant derrière nous les jardins de Jaffa. A notre gauche, nous apercevons au milieu des arbres un joli village européen, blanc aux toits rouges, dont l'aspect propre et gai contraste avec la misère de la ville que nous venons de traverser. c'est la colonie allemande du Temple. Rien de plus curieux que cette communauté, moitié religieuse, moitié politique. A Caïffa dans la baie de Saint-Jean-d'Acre, où ils ont aussi fondé un établissement, nous avons pu les voir de près. Quand on sort de la ville de Caïffa pour se rendre au mont Carmel, on traverse un quartier dont les rues, bien alignées, sont bordées de maisons européennes, propres et coquettes. Presque toutes ont leur petit jardin; devant les portes, des enfans qui jouent, d'autres qu'on promène dans leurs petites voitures; on aperçoit aux fenêtres, dans la rue, des femmes dont les cheveux blonds et le costume feraient croire qu'on se trouve dans une petite ville du Wurtemberg. Ce sont des Allemands, séparés des autres par certaines croyances particulières, qui sont venus s'établir en Palestine, y vivent paisiblement de leur travail et y prospèrent. Leurs champs, vus du haut du Carmel, ressemblent à des carrés de tapis bien entretenus, serrés les uns contre les autres. Un grand drapeau rouge, blanc et noir, planté au haut d'un mât, à l'entrée de leur quartier, prouve qu'ils forment une véritable colonie. A Jaffa comme au Carmel, ils se sont installés en dehors de la ville, dans des terrains abandonnés qu'ils défrichent, et qu'ils ont déjà transformés.

Un peu plus loin, on côtoie les cultures de la colonie agricole de l'Alliance israélite. Nous traversons des plantations d'oliviers qui donnent l'illusion d'une forêt; deux grandes

haies de cactus longent une large route mal entretenue. La plaine de Saaron, qui fuit derrière nous, est bordée de montagnes bleuâtres. A leur pied, je crois voir un lac, qui se transforme bientôt en un vrai bras de mer, où les ombres de la montagne se reflètent. En avançant, le mirage se dissipe; il n'y a rien devant nous que la vallée qui descend des montagnes de Juda. C'est la première hallucination de la Palestine.

Lydda. — Un joli groupe de femmes se tient sur la route qui longe le chemin de fer; elles ont un œil découvert, et cela suffit à rompre la monotonie de leur costume. En général, celles que l'on rencontre sont lourdes et disgracieuses; elles ont le visage entièrement caché par un voile bariolé qui les défigure, et leur taille disparaît sous le long manteau de mousseline blanche dont elles s'enveloppent. Qu'elles sont différentes des Égyptiennes, sveltes dans leur robe d'un bleu foncé, avec deux beaux yeux brillant au-dessus du voile noir qui en fait ressortir l'éclat.

Ramleh. — La ville est assez loin de la gare. Nous l'apercevons en arrière de nous sur une hauteur: des dômes blancs au milieu des palmiers; devant, un campement très pittoresque; au fond, la montagne. Pour la première fois, nous regrettons la route, qu'on voit gravir la colline en s'éloignant de nous. Le paysage est triste. L'herbe, la végétation, les fleurs ressemblent assez aux nôtres, mais la campagne est pauvre et mal cultivée; partout des champs pierreux et des collines rocailleuses, mais dont les lignes sont très douces et très harmonieuses. Dans les prés, une gardienne de troupeaux, une belle fille, assise à côté de deux petits moricauds, nous sourit et nous envoie des bonjours de la main.

Je suis noire, mais belle, filles de Jérusalem!
Ne me dédaignez pas parce que je suis noire,
C'est le soleil qui m'a brûlée.

Tous ces coteaux, par où la montagne de Juda s'incline vers la plaine, sont peuplés de souvenirs bibliques, qui se pressent les uns les autres: Guézer, Ataroth, Ajalon. On nous montre la vallée où Josué arrêta le soleil. A côté de nous, un petit torrent coule sur un lit de cailloux blancs; au-dessus, au sommet d'une crête gracieuse de collines, le tombeau de Samson, une qoubbah blanche, avec un palmier derrière un mur, frappe l'œil et forme un tableau plein de poésie dans sa simplicité. Ce petit monument solitaire parle plus à l'esprit que des ruines soi-disant historiques; il fait revivre les exploits du héros légendaire qui descendait de ces hauteurs pour frapper de grands coups contre les Philistins. Il est bien l'image de ce pays où la légende porte en elle sa vérité.

La montagne s'élève. Des oliviers font sur les montagnes rocheuses des taches grises ; la végétation devient plus intense ; ce sont des tapis d'anémones, rouges comme des coquelicots, de grandes églantines blanches et roses, des iris nains qu'on dirait taillés dans de la gaze, des nids de cyclamens dans toutes les fentes des murs et des rochers ; les genêts en fleurs se mêlent aux oliviers et couvrent les coteaux de grandes plaques jaunes. Nous entrons dans un tailli touffu ; dans une petite clairière, au milieu des broussailles, une belle orchidée dresse sa tige rose. En face, le torrent s'est creusé un lit au fond des rochers à pic, troués de part en part de grottes profondes. On se figure Josué, poursuivant dans ces gorges les Philistins qui fuyaient, tandis que le ciel combattait pour les Hébreux, et que des pluies de pierres lancées par des mains invisibles tombaient des cavernes qui dominent, comme des mâchicoulis, le fond du ravin.

A partir de ce moment, nous continuons à nous élever, en contournant indéfiniment des montagnes désolées, où les assises de pierre sont séparées par de maigres bandes d'herbe. On dirait un long chemin de croix, bordé de fleurs, qui aboutirait à Jérusalem. Le contraste de la ruine matérielle et morale, avec cette végétation de fleurs brillantes, qui poussent au milieu des pierres, est saisissant :

Même au sein des ruines

La vigne et l'olivier étendent leurs racines.

Voici, dans un vallon, des arbres fruitiers couverts de fleurs ; des champs de vignes rampantes, séparés de temps en temps par une tour en pierre sèche, s'étagent sur les coteaux. A mi-côte, une route bordée d'un mur de pierres descend à un puits, qu'un vieil arbre tordu indique au regard. Un cavalier arabe y fait boire son cheval. Le temps s'est refroidi, le ciel est gris ; on aperçoit des villages sur la crête des collines.

Enfin, voici la gare de Jérusalem, aussi misérable que le reste de la ligne. Nous partons à fond de train dans une grande berline jaune. Au sortir de la gare, un spectacle grandiose nous attendait. Jérusalem nous apparaît tout d'un coup, dans toute sa majesté. En face de nous, de l'autre côté de la vallée étroite que nous descendons au galop, se dresse son grand mur à créneaux qui s'abaisse par étages jusque dans la vallée de Hinnom ; en haut, la tour de David et la porte par où nous devons entrer. Nous arrivons à la voûte, qui forme un coude, comme dans beaucoup de villes fortifiées du moyen âge. L'encombrement des mulets et des piétons qui entrent et qui sortent nous oblige à nous arrêter un instant. Droit devant nous, à gauche de la voûte, se dessine

la forme haute d'une porte murée, où ceux qui avaient quelque sujet de plainte venaient s'asseoir pour réclamer leur droit. Deux affiches de l'agence Cook et d'une agence rivale s'étalent sur le mur, juste au-dessus du banc de la Justice.

Le *Grand New Hôtel*, où nous sommes descendus, est un hôtel vieux style; l'entrée en est sombre, et le bas occupé par des marchands de photographies et d'objets de sainteté. C'est la situation qui en fait le charme. Il est à l'entrée de la ville, et, de nos fenêtres, nous voyons la porte de Jaffa, avec son mouvement de perpétuel va-et-vient. Toute la circulation de la ville passe par là. Pas de voitures : elles ne pénètrent pas dans Jérusalem, dont les rues sont toutes en escaliers; celles qui s'aventurent le plus loin s'arrêtent à la porte de l'hôtel; mais c'est un fourmillement de bêtes de somme, d'hommes et de femmes aux types les plus divers, qui se croisent, s'arrêtent, se rencontrent, se fondent en groupes de l'aspect le plus inattendu. On voit sortir de grands juifs maigres, avec leurs chapeaux de feutre noir et leur longue lévite étriquée, escortés de leur famille; d'autres portant le bonnet de fourrure; tous sont reconnaissables aux deux longues mèches de cheveux, bouclées en tire-bouchon, qui tombent sur leurs tempes; puis, ce sont des pèlerins de tous les pays, des Arméniens, des Russes aux lourdes bottes et à la jupe plissée; des femmes musulmanes, empaquetées dans leur long voile blanc, sur lequel la gaze qui leur cache la figure fait une tache noire ou rose; des Arabes, qui marchent lentement en regardant autour d'eux, et toute la foule des hommes à *tarbouch*, qui passent, s'arrêtent chez les marchands de fruits secs et de glaces, s'écartent pour laisser passer des files de chameaux qui débouchent de la porte, en promenant lourdement de gauche à droite leur grosse tête sauvage.

En face de nous, se dressent le mur de la citadelle et la tour d'Hippicus, surmontée du croissant. Par l'embrasement d'un de ses créneaux, on aperçoit la bouche d'un canon. Soudain, à sept heures, le canon tonne et fait trembler nos vitres; après le premier coup, un second, puis un troisième, puis toute une salve, que l'on tire pour fêter la fin du ramadan. C'est demain Baïram : le gouverneur doit recevoir en grande pompe la visite officielle de toutes les autorités de Jérusalem.

Quand nous avons fini de dîner, il est nuit. Nous sortons à la découverte dans la ville. Nous descendons en face de nous une rue noire, éclairée de loin en loin par un réverbère qui fait mieux ressortir la profondeur de l'obscurité. La rue est pavée de grandes dalles glissantes en escalier. C'est une succession de longues ogives sombres, entre lesquelles on voit briller la lueur rougeâtre

des échoppes, reflétée par les toiles et les planches qui forment toit au-dessus de nos têtes. Ça et là, une porte basse s'ouvre pour un visiteur, laissant passer un rayon de lumière, puis se referme sur lui. Nous arrivons au bazar, qui est mort; nous le contour-nons et nous continuons dans la nuit. De temps en temps, un homme nous coudoie en nous dépassant. La rue devient de plus en plus solitaire. On rencontre des gens avec des lanternes qui font penser à la troupe de Judas.

Tout à coup, voici de l'air; le ciel s'ouvre. Devant nous, une porte voûtée, immense, avec des créneaux; à gauche, une fontaine et un grand arbre qui se dessine sur le ciel; sous la voûte noire, un gardien armé, à moitié couché sur un banc de pierre; au fond, une porte entr'ouverte à travers laquelle passe la lumière. Nous sommes arrivés sans nous en douter à la porte du Haram. Nous rebroussons chemin. La lueur des boutiques en haut de la rue nous guide. La rue nous paraît pleine de monde, au sortir de cette solitude. Nous croisons un grand personnage vêtu de blanc qui descend à la mosquée, suivi de deux ou trois hommes; il nous jette, en passant, un regard de profond mépris. A partir de ce moment, les signes de malveillance se multiplient; nous entendons cracher derrière nous; une ou deux paroles malsonnantes que nous ne comprenons pas arrivent à nos oreilles. Nous sommes à la fin du ramadan, et tous ces gens, surexcités par le jeûne et par le repas qui l'a terminé, voient avec déplaisir des chrétiens pénétrer de nuit dans leur quartier; ils ont peur qu'ils n'aient commis quelque profanation. Ce n'est plus la population facile et rieuse du Caire; c'est un fanatisme latent, mais qui n'ose pas se manifester contre nous. Comme on se sent loin du monde! mais aussi, comme ce spectacle est imposant! Nous nous attendions à une déception: de Jaffa à Jérusalem le spectacle a été en grandissant, et Jérusalem dépasse notre attente. Il faut dire que nous la voyons au travers de la nuit, qui cache les misères, les petites taches, et ne permet de voir que les grandes lignes, laissant le champ libre au travail de l'imagination.

Samedi 7 avril. — Ce matin, à l'aube, je suis tiré de mon sommeil par un bruit étrange, une sorte de musique qui ne ressemble à rien et que j'entends en rêve. Je saute hors du lit; au même moment, mon frère vient me chercher pour voir défilier la garnison turque. Le ciel se colore de teintes jaunes; on commence à distinguer, derrière la ligne sombre des remparts, les formes roses et les grandes baies des bâtimens qui entourent la place de la citadelle; tout en haut, une étoile d'une grandeur et d'un éclat extraordinaires semble un réverbère pendu au firma-

ment. La garnison turque de Jérusalem s'avance en rangs serrés, d'un pas cadencé, pour se rendre chez le gouverneur, au son d'une singulière musique, mystérieuse, indistincte, discordante. Pas une âme dans la rue; seul, un chien des rues jaune regarde ce défilé.

6 heures. — Les cloches sonnent : *ré, fa, ré, fa, ré, fa*, avec le bourdon faisant le *do*.

7 heures. — Le canon tonne de nouveau; on entend le clairon.

8 heures. — Nous montons sur la terrasse de l'hôtel pour jouir du panorama. Jérusalem se découvre à nous tout entière, dans un rayon de soleil, « comme une ville dont les maisons sont bien liées », au milieu de la ceinture de murailles qui l'enserre. Du point culminant de la ville où nous nous trouvons, l'œil peut suivre la ligne des remparts jusqu'au Haram es-Shérif, dont le mur tombe à pic dans la vallée du Cédron et forme l'angle sud-est de la ville sainte. Le Haram, à l'extrémité de cet entassement de maisons et de coupoles, forme une vaste esplanade entourée de verdure, sur laquelle l'œil se repose; c'est une succession de terrasses et de portiques convergeant vers la mosquée d'Omar, qui en occupe le centre. De cette pointe extrême, toute la ville semble remonter par degrés jusqu'à nous; on dirait un vaste promontoire, qui ne tiendrait que d'un côté à la terre. Au nord, la vallée s'aplanit, et Jérusalem nous apparaît, prolongée par les toits rouges des nouveaux quartiers, qui font comme une seconde ville en dehors des murailles.

Au loin, le regard se promène sur l'amphithéâtre de collines qui s'étend des montagnes de Juda jusqu'au mont des Oliviers, dont la pente douce, surmontée de la tour des Russes, se dresse, en face de nous, de l'autre côté du torrent du Cédron. Plus loin encore, à l'horizon, on entrevoit la ligne bleue des montagnes de Moab.

A nos pieds, la place est pleine de monde. On entend la musique qui se rapproche; c'est le gouverneur qui va rendre visite au commandant militaire de Jérusalem; nous descendons, et nous allons prendre place sur le perron de la Régie des tabacs, qui fait face à la citadelle, pour attendre la sortie du cortège. Au fond de la place, à notre gauche, s'ouvre la porte du palais du commandant. Devant nous, des factionnaires, debout sur leurs escabeaux, sont postés des deux côtés du gros donjon qui commande l'entrée de la citadelle. Contre le parapet qui longe le fossé, se sont formés des groupes de gens de la campagne, venus pour la fête à Jérusalem, de ces bédouins du pays de Moab, qui obéissent aux ordres d'Abou-Diab, le grand chef des tribus indépendantes de l'autre côté du Jourdain. Ce sont bien là de vrais bédouins, qui ont gardé toute la sauvagerie de leurs ancêtres, de grands hommes

secs, noirs, au teint hâlé, bien faits, la figure sauvage, avec des yeux perçans et un rire sardonique qui laisse voir leurs belles dents blanches. Ils sont vêtus de grands manteaux, rayés de brun et de blanc, dans lesquels ils se campent fièrement; d'autres portent des peaux de mouton, le poil en dehors; sur leur tête, un burnous de couleur sombre, retenu par la grosse corde de poil de chameau noire, leur retombe sur les yeux et leur encadre la figure. On se représente ainsi Joab, avec ses frères et ses cousins à la porte du roi David. Leur groupe pittoresque, isolé au milieu de la foule, donne la sensation de la vie du désert. Des femmes turques, vêtues de soie rose ou grise, passent devant eux, sortant de la citadelle.

Soudain, un mouvement se produit au fond de la place; on entend des acclamations; des officiers apparaissent sous la porte du palais du commandant. Le grand chef de la mosquée sort le premier, suivi de son escorte. Un moment encore, et l'on voit déboucher sur la place le cortège du gouverneur. Les soldats marchent en tête, le pas pressé, serré, faisant sonner leurs bottes sur le pavé, le *tarbouch* rouge vif sur une tunique bleu foncé. Des fanions bleus, rouges, jaunes, mettent une note vive au milieu de ces uniformes sombres; en voici un vert, brodé d'or: c'est le drapeau. Aussitôt après vient le gouverneur, Ibrahim pacha. Il s'avance seul, dans son uniforme tout chamarré d'or, et répond de la main aux saluts et aux marques de respect qui accueillent son passage. Après lui vient le cadî, en costume arabe, puis tout un brillant état-major, derrière lequel se presse une foule bariolée et bruyante qui s'engouffre dans les rues de Jérusalem.

Nous avions fait saluer le gouverneur, à la première heure, en nous excusant de ne pas lui rendre visite aujourd'hui, parce que nous étions en costume de voyage. Il nous fait dire qu'il sera charmé de nous recevoir, tels que nous sommes, à la cérémonie du Baïram. Le Baïram est la fête religieuse du monde musulman. Ce jour-là, toutes les autorités de la ville, les fonctionnaires ottomans et les dignitaires ecclésiastiques, chrétiens et juifs aussi bien que musulmans, viennent saluer le gouverneur et lui présenter leurs vœux pour l'empereur. Le sultan, qui est le chef religieux aussi bien que politique de son empire, pratique à l'égard de ses sujets une tolérance dont nous ne nous faisons qu'une idée très imparfaite, et que pratiqueraient peut-être peu d'Européens, s'ils avaient en main l'autorité immense que lui donne son pouvoir absolu. Il s'applique à tenir la balance égale, non seulement entre chrétiens et musulmans, mais aussi entre les chrétiens de toutes les dénominations. Nulle part cette intervention n'est plus nécessaire qu'à Jérusalem, où la présence des lieux saints amène,

entre les diverses églises, des compétitions et des luttes dans lesquelles les Turcs jouent le rôle de pacificateurs. Quelques jours avant notre arrivée, la chapelle de la crèche, à Bethléem, avait été le théâtre d'une rixe sanglante entre Latins et Grecs, où il y avait eu un mort et plusieurs blessés, et, quand nous avons été la visiter, elle était gardée par un soldat turc en armes, tandis qu'à côté de la chapelle, un prêtre grec regardait d'un œil mauvais le brave père cuisinier du couvent franciscain qui nous avait accompagnés. Aussi était-ce un spectacle curieux, presque unique, de voir défiler devant le pacha de Jérusalem, dans toute la pompe de leurs habits sacerdotaux, les évêques, les patriarches, les plus hauts représentans de toutes ces églises qui se sont donné rendez-vous sur ce petit coin de terre.

L'invitation du gouverneur nous était parvenue tandis que nous étions au Saint-Sépulcre. Nous nous empressons de nous y rendre, et nous nous mettons en route, précédés de notre drogman, qui nous fraie un passage à travers la foule, en écartant de sa canne ceux qui ne se dérangent pas assez vite. Nous traversons un dédale de petites rues, nous passons devant le Saint-Sépulcre, et nous arrivons au palais. La rue, étroite comme toutes les rues de Jérusalem, s'élargit un peu en cet endroit, et est inondée de lumière. Un grand mur blanc avec une porte au milieu, c'est le Sérail. Il est couronné, sur toute sa longueur, de toilettes aux couleurs vives, de robes roses, bleues, jaunes; d'enfans, d'hommes assis les jambes pendantes, de têtes de femmes qui se penchent pour mieux voir. L'arche qui est lancée par-dessus la rue à cet endroit est aussi surchargée de gens qui regardent; sur les toits, sur les escaliers, en haut, en bas, partout du monde, et tout cela resplendit au soleil.

Sous la voûte, la garde porte les armes; dans la cour, la musique joue. On gravit un escalier en plein air, adossé au mur de la rue, et on arrive à la terrasse qui entoure la cour des quatre côtés. A nos pieds, une foule bariolée se mêle à la musique militaire; sur la terrasse, une double haie de curieux. On ne dirait pas que l'on soit dans la maison d'un gouverneur; chacun y pénètre comme il veut; en temps ordinaire, on arrive directement jusqu'à lui. Ce sont les mœurs de l'Orient. Il y a dans les relations des grands avec les plus humbles une liberté qui tient des habitudes patriarcales, une sorte de familiarité, qui s'allie très bien avec l'autorité du pouvoir absolu, et qui fait du pauvre l'égal de celui auquel il vient demander justice. Au premier rang, une dame anglaise prend des « instantanés » à la porte même du gouverneur; la politesse des Turcs est si grande qu'on ne lui dit rien : cela frappe pourtant, et, dans la conversation, l'aide de camp du pacha

m'en a fait la remarque, en la soulignant d'une nuance d'étonnement à peine sensible.

Devant nous s'ouvre un passage libre qui mène à la porte des appartemens du pacha. Nous sommes reçus par un officier qui nous introduit dans un grand salon de réception. Le gouverneur est assis au fond de la pièce sur un fauteuil. Tout autour, des sièges et des canapés sur lesquels prennent place les visiteurs. Il se lève, vient à notre rencontre, nous offre la main, et nous fait asseoir sur un canapé, à ses côtés. « Vous arrivez, nous dit-il, juste à point pour assister au défilé des religions; » et il nous invite à rester jusqu'à la fin de la cérémonie. On apporte de l'eau et des dragées; le pacha nous explique que c'est le « cadeau du sucre », un des accompagnemens indispensables de la fête du Baïram; puis on passe le café et les cigarettes. Le pacha nous en offre des siennes, et nous restons ainsi près d'une heure, tantôt à causer, tantôt à ne rien dire, en regardant défilér les autorités ecclésiastiques de Jérusalem, que le pacha nous présente au passage, à mesure qu'elles entrent.

Chaque fois qu'un nouveau personnage arrive, c'est le même cérémonial. Le pacha le fait asseoir plus près ou plus loin de lui, suivant son rang et sa dignité, et la conversation reprend sur le même ton. C'est d'abord le patriarche grec, vêtu d'un costume éclatant, ainsi que les prêtres qui l'accompagnent. Nous l'avons vu, il y a un moment, avec tout son clergé, descendre les rues de Jérusalem, se rendant au Séraï. Il était précédé de deux prêtres qui portaient ses insignes, et s'avancait, dans ses habits sacerdotaux, la robe couverte de croix et de décorations, s'appuyant sur sa grande canne à pommeau d'argent, qui résonnait sur le pavé du bazar. C'est maintenant au tour du patriarche arménien, qui rivalise d'éclat avec lui; puis, c'est l'évêque syriaque de Jérusalem; puis le patriarche copte, qui paraît pauvre à côté d'eux, sous sa robe et sa mitre noires. On dirait un prêtre des anciens temps. Quand il entre, le pacha se tourne vers nous et dit avec un sourire : « Vous voyez, nous en avons de toutes les couleurs. »

En le voyant, je pensais à une scène à laquelle j'avais assisté, quelques momens auparavant, au Saint-Sépulcre. Les Arméniens officiaient à l'autel en promenant à grand bruit leurs chasubles d'un vert éclatant surchargées de lourdes broderies d'or; ils changeaient de costume, mettaient et ôtaient des tiares étincelantes de pierres précieuses, tandis que des diacres agitaient les grands chapeaux chinois dorés qui leur tiennent lieu de sonnettes, et remplissaient l'église de la fumée de leur encens et du bruit de leurs cuivres. En face, la foule se pressait déjà contre les grilles d'une grande chapelle, éclairée par la lumière des cierges et par les feux

rouges, verts et bleus, que répandaient en longs rayons mystérieux les cabochons des lampes dorées suspendues à la voûte. Les Grecs s'apprêtaient à prendre la place des Arméniens et à la leur disputer au besoin. Dans un recoin du dôme central qui recouvre la pierre du sépulcre et s'élève au milieu de la nef, trois ou quatre vieux prêtres coptes aux vêtemens noirs, à la figure noire, célébraient la messe devant leurs saintes images, dans une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur et où ils avaient peine à se mouvoir. Ils avaient l'air de vieilles reliques, écrasés par le poids de l'édifice trop lourd pour eux et par la splendeur des autres cultes, et je pensais à ces Esséniens de Flaubert, à ces restes surannés des chrétiens primitifs, qui promenaient leurs rides en hochant la tête et en disant d'une petite voix grêle et cassée : « Nous aussi, nous l'avons connu ; nous aussi, nous l'avons connu. »

Après les coptes, ce sont les chefs de la Synagogue. Le grand rabbin officiel porte une splendide robe noire brodée d'argent ; c'est un cadeau que lui a fait le sultan, car il est fonctionnaire ottoman. A côté de lui, un petit vieux à l'œil vif, enveloppé dans un manteau de velours violet, un bonnet de fourrure jaune sur la tête, s'avance, les pieds déchaussés, ramasse profondément le salut à la mode orientale, en se courbant jusqu'à terre et en portant la main du sol à son cœur et à son front. C'est le chef des *aschkenazis*, c'est-à-dire des Juifs étrangers à la Palestine. Le grand rabbin des *Sefardim* le suit de très près.

Voici les Pères blancs. Le pacha se lève, va à leur rencontre, leur serre la main, leur fait un accueil tout particulièrement chaleureux. Ils lui expriment, comme tous les autres, leurs vœux pour la santé de l'empereur ; mais il y a dans cet accueil quelque chose de cordial et d'ouvert, une rondeur presque militaire. Puis c'est un explorateur anglais, M. Bliss, qui a obtenu du sultan un firman, pour entreprendre des fouilles au sud de Jérusalem, du côté du Tombeau de David. Il entre, le casque de sureau à la main ; le pacha lui souhaite la bienvenue et s'entretient avec lui. Puis, le chancelier du Consulat de France, qui se présente en costume de ville. Le Baïram étant une fête religieuse, les consuls ne viennent pas en personne ; c'est seulement à la fête de l'empereur qu'ils se rendent chez le pacha en grand uniforme. Tout cela m'est expliqué par l'aide de camp du gouverneur, un homme charmant, très cultivé, parlant le français comme un Français, qui est venu s'asseoir à côté de moi, pour me mettre au courant de tout ce que je vois.

La conversation se prolonge ainsi, tandis que les députations se succèdent, avec des intervalles de silence, pendant lesquels on regarde, ou bien l'on songe, en attendant le moment de reprendre

la parole. Et je ne savais ce que je devais admirer le plus, de ce défilé de toutes les religions venant présenter leurs hommages au gouverneur de Jérusalem, ou du spectacle, tout nouveau pour moi, d'une réception chez un haut fonctionnaire ottoman. Rien en effet ne ressemble moins à nos visites qu'une visite chez les Orientaux; rien ne fait mieux sentir l'abîme qui sépare notre manière de penser de la leur. Ce n'est pas cet assaut de paroles qui ne permet pas à la conversation de languir sous peine d'ennui. Ici, la pensée revêt volontiers une forme condensée, presque sentencieuse; on interroge, ou l'on répond d'un mot à une question et, quand on n'a rien à dire, on se tait. Jamais un éclat de voix, ni une vivacité de parole; on parle presque à voix basse, en prenant bien garde de ne pas couvrir la voix de son interlocuteur et de ne rien dire qui soit pénible à entendre. On sent des hommes parfaitement maîtres d'eux-mêmes, qui ne parlent que quand il faut, et qui ne disent que ce qu'ils veulent, mais surtout, qui mettent un soin constant à chercher ce qui peut vous être agréable. Ce n'est pas le compliment banal, c'est une politesse bien supérieure à la nôtre, et qui n'exclut pas la suite dans les idées, ni la profondeur du sens politique. Il semble que la Turquie, battue en brèche de tous les côtés, ne se sentant pas assez forte pour combattre par les armes contre tant d'adversaires, cherche à prendre sa revanche sur le terrain de la politique; et elle y réussit.

Cependant, la réception touchait à sa fin; nous nous retirons à notre tour. Ibrahim pacha nous accompagne jusqu'à la porte et, en prenant congé de mon frère, il lui exprime le plaisir tout particulier qu'il a eu à le recevoir, à cause des lettres du palais dont il était porteur, et des services qu'il a rendus à la Turquie. La garde porte les armes, comme à notre arrivée; un flot de lumière nous enveloppe; nous nous retrouvons en plein soleil, au milieu de la foule et du bruit, et nous redescendons l'escalier au son de la musique qui joue l'air de *Madame Angot*.

Cette première rencontre avec l'Orient, si imprévue et si saisissante, me rappelle à l'esprit le dernier dîner que je fis avant de le quitter; c'était chez un homme d'État, qui est gouverneur d'une des plus belles provinces de l'empire ottoman, après avoir occupé un haut poste à Constantinople. L'hôtel du gouverneur, très animé quelques heures auparavant, était devenu silencieux; le vide s'était fait dans ces appartemens remplis naguère par la foule des solliciteurs, qui y pénétraient en toute liberté. Pour nous recevoir, deux domestiques nègres en bas de l'escalier; en haut, un officier d'ordonnance. Le dîner, tout intime, était un vrai dîner turc: de l'eau pour unique boisson, des hachis de toutes les sortes et sous

tous les déguisemens; des services nombreux et délicats, séparés par des entremets sucrés et, pour finir, les deux mets nationaux obligatoires, le *pilaff* et le *kaimak*. Comme convives, il n'y avait en dehors de nous que l'officier d'ordonnance, qui était venu prendre place au bout de la table; mais le diner était assaisonné par la bonne grâce charmante et par l'esprit de notre hôte, pour qui l'eau que nous buvions, les mets que nous prenions, tout en un mot servait de prétexte à la conversation la plus aimable et la plus instructive.

A la fin du diner, un ou deux amis du pacha, qui arrivaient de Constantinople, étant venus se joindre à nous, l'entretien se prolongea au salon jusque fort tard dans la soirée. Là, tout en causant d'affaires de la façon la plus sérieuse, on échangeait des idées générales et des réflexions piquantes. Le pacha, homme très lettré, aimait à couvrir sa pensée du nom d'un auteur célèbre, d'un Français le plus souvent. On citait Aristote, Goethe, Chateaubriand, Voltaire surtout, très en honneur chez les Turcs éclairés. On répondait sur le même ton. C'était une défense de la politique générale de la Turquie, dans sa conduite vis-à-vis des masses. « Vous autres Européens occidentaux, nous disait le pacha, vous marchez très vite; vous avez des inventions merveilleuses que nous admirons; mais ne craignez-vous pas qu'en répandant ainsi dans les masses des idées pour lesquelles elles ne sont pas mûres, vous n'y semiez les germes du mal? Nous, nous allons plus lentement, mais nous nous appliquons à conserver le sentiment religieux, qui est la sauvegarde des États. Nous vous prenons vos découvertes quand nous les avons éprouvées, le chemin de fer, le télégraphe; mais la dynamite, par exemple, ne croyez-vous pas qu'elle a fait plus de mal que de bien, et que les hommes insuffisamment éclairés à qui vous donnez les moyens de s'en servir en laisseront échapper le bon côté pour n'en garder que le mauvais? » — « Votre Excellence, lui répondit mon frère, vient de rendre très justement une pensée qu'avait déjà exprimée un des anciens sages de la Chine. Confucius divise les élèves en quatre catégories : les entonnoirs, les éponges, les tamis et les cribles. Les entonnoirs reçoivent tout et perdent tout. Les éponges reçoivent tout et conservent tout indistinctement, le bon comme le mauvais. Les tamis laissent échapper le bon et retiennent le mauvais; enfin les cribles laissent passer le mauvais et ne conservent que ce qui est bon; mais ce sont les plus rares. »

PHILIPPE BERGER.

MADemoiselle Clémence

PREMIÈRE PARTIE

I

Mademoiselle Clémence Méric avait cinquante-sept ans quand elle eut le malheur d'être quittée par Rose, sa cuisinière. Ce chagrin la faisait penser aux autres, aux événemens grands ou petits, — plus souvent petits, — de son existence de vieille fille.

Évocation mélancolique !

Elle se revoyait enfant. Elle était, — qui s'en souvenait encore ? — la petite demoiselle du dimanche, au chapeau trop lourd, et la réciteuse des diners de famille, la comédienne ingénue qui mimait en débitant des fables ou des poésies d'anniversaire.

Et l'enfant grandissait. Elle était Clé-Clé la pensionnaire, la recluse nostalgique aux cheveux relevés à la chinoise, l'échappée des vacances aux manches courtes, à la voix rauque. Elle avait la vanité de la robe neuve, la joie de la première poupée, la douceur de la première amie.

Et cette Clémence avait disparu à son tour. Elle était maintenant la jeune fille, celle qui fait des gestes de pianiste, de ménagère. Elle vivait des années bleues et roses dans des poses de danse et de révérence.

Puis le malheur était venu.

Sa mère était morte, son père était devenu infirme : réduit à se traîner du lit au fauteuil avec un mouvement du bras pour écarter les mouches pendant l'été, pour ramener la couverture sur ses genoux pendant l'hiver ; et, dans la monotonie de l'existence autour du malade, c'était ce changement de geste qui signifiait pour la jeune fille le changement des saisons.

Des années grises, plus grises...

Rien que l'espoir décevant du prétendu, le torticolis de l'attente. Un seul individu de bonne volonté s'était présenté en cinq ans, un pas beau, pas jeune ; et les pourparlers autour de ce projet manqué, la perspective d'une entrevue qui n'avait pas eu lieu, mademoiselle Clémence n'avait jamais eu de contact plus immédiat avec son rêve.

Elle ne s'était pourtant pas découragée tout de suite ; ses cheveux commençaient à grisonner qu'elle espérait encore, tenace, avec l'invite d'un ruban frais au cou, plus frais sur son fourreau fané de fille pauvre.

L'infirme était mort. Et le silence s'était fait plus profond autour de la médiocre héritière, le coup de marteau plus rare à la porte, l'herbe plus épaisse entre les pavés de la rue...

Elles avaient commencé, les souffrances ridicules de la vieille fille, les aigreurs à l'âme et les revanches sournoises du tempérament, les efflorescences sanguines à la peau et les poussées de romanesque au cœur, — intermittentes.

Et les dérivatifs habituels.

La dévotion.

A la fin d'un Carême, un vendredi-saint, les cierges étaient éteints, muettes les cloches, vide le tabernacle ; l'église s'anéantissait endeuillée, dans la mélancolie violette du tombeau. Dieu venait de mourir ; il était mort pour Mademoiselle ; et Mademoiselle le savait bien, on le lui avait appris au catéchisme, elle le récitait soir et matin dans ses prières. Mais il lui semblait qu'elle le comprenait, qu'elle le sentait pour la première fois.

Une statue fixait son émotion. C'était une représentation du Sacré-Cœur, une terre cuite enluminée de couleurs fades, le sourire puéril sur les lèvres rosâtres, et, sous la tunique écartée d'un doigt mignard, le muscle à nu, sanguinolent, transpercé par une flèche en or.

De ce jour et pour un peu de temps, la dévotion de Mademoiselle tournait autour de ce symbole. Elle le parait, elle faisait son ménage : des fleurs fraîches chaque jour, et des prières tout près, les lèvres sur le socle, des prières si humbles, si ardentes !

Puis, la dévotion avait dévié ; de la statue elle était allée au prêtre : l'abbé Pouzol, un nouveau vicaire de Saint-Eutrope, une figure d'enfant, autoritaire et joufflu ; très pieux, lent à s'agenouiller, lent à bénir ; et, à l'autel, le moment de la consécration arrivé, une façon de syllaber, de prolonger les paroles sacramentelles, comme s'il était pris de peur devant le miracle. Tant de piété avait ému Mademoiselle.

Sa vie maintenant était au confessionnal. Les samedis soirs, dans le recueillement attendri de la chapelle, elles étaient là une douzaine de pénitentes qui attendaient leur tour. Mademoiselle ne se pressait pas. Scrupuleusement, elle s'examinait, ramassait jusqu'à ses fautes les plus vénielles. Toutes devenaient intéressantes, depuis qu'elle les racontait à l'abbé, et elle les paraît au besoin, les arrangeait en symétrie comme un bouquet à offrir. De la honte, elle en avait bien un peu à montrer sa vieille âme toute nue, mais une honte délicate. A s'humilier ainsi, à se faire petite devant le jeune prêtre, il lui semblait que la relation de leurs âges se renversait un moment. « Ma fille... » Ce mot, qui lui venait de l'ombre à travers la grille, la mettait au ciel. Son bonheur était d'être grondée; la pénitence à faire était encore un lien entre elle et son confesseur, un peu de sa volonté sur elle. Elle ne le voyait guère hors du confessionnal; son temps était pris par le ministère, et d'ailleurs, en son zèle d'apôtre et de prédicant, il se souciait peu de cette âme trop soumise. Elle se contentait de le suivre de loin, d'assister à sa messe, d'écouter ses prônes, et quand elle ne pouvait pas le voir ni l'entendre, elle continuait de penser à Dieu et à lui en brochant, en tricotant à leur intention; et c'était sous ses doigts affectueux une délicate nappe d'autel, un corporal si finement ourlé qu'on ne distinguait pas la couture!

Ce grand bonheur avait duré deux ans. Après quoi l'abbé Pouzol avait été pourvu d'une cure de campagne. Et la dévotion de Mademoiselle avait baissé après son départ, exacte toujours, mais sèchement exacte.

En même temps que le vicaire, Dieu s'était éloigné. Et c'était la solitude définitive, l'usure lente de l'être, et plus lente aussi, l'usure des choses autour d'elle: une existence de larve dans la décomposition d'une écorce.

Mais peu à peu, de cet absolu dénuement, du tête-à-tête obligé de la vieille fille et de sa vieille maison, un intérêt naissait, croissait obscurément.

La vie des meubles s'exagérait. Mademoiselle n'avait fait attention à eux jusque-là que pour les ménager, les économiser. Les réparations sont si coûteuses! Ce n'étaient au début que lessoins habituels, plus minutieux peut-être à cause de l'exiguïté du ménage. Mademoiselle s'occupait du mobilier en pensant à autre chose. Mais à quoi penser? Elle ne lisait jamais; elle ne voyait presque personne.

Faute de mieux, Mademoiselle finissait par aimer ses meubles. Leur antiquité en rendait quelques-uns vénérables; elle les avait

toujours vus. D'autres étaient infirmes; il fallait les aider à vivre. Mademoiselle s'y dévouait de tout cœur. C'étaient des vêtements sur les fauteuils, sur les chaises, des gazes sur les dorures, des cordons blancs au plafond pour attirer les mouches, tout l'arsenal des préservatifs imaginés par l'avarice et le temps à perdre de la province, mais vivifiés, multipliés aussi par l'idolâtrie de la vieille fille.

Elle était l'organe vivant, la conscience de ces choses inertes; elle sentait, elle souffrait pour elles. La poussière, l'humidité, les insectes, la mettaient en un perpétuel souci. Il y avait les maladies du bois, l'oxydation des métaux, les fêlures perfides, la mort violente des cristaux et des porcelaines. Les portes se gonflaient les jours de pluie comme atteintes de rhumatisme; certaines chaises boitaient; d'autres avaient la membrure faible, se plaignaient quand on les touchait, — et cette plainte allait à l'âme de Mademoiselle. Les papiers craignaient les écorchures comme des visages; les laines se mitaient, la fumée encrassait les plafonds; et, plus effrayante, la lézarde au mur annonçait les désastres possibles.

Ainsi la mort travaillait de la cave au grenier, surveillée de près par M^{lle} Clémence, qui travaillait de son côté sans perdre une minute, s'ingéniant avec des outils de salut, ses colles, ses vêtements...

Malheureusement, elle ne pouvait pas toujours suffire à la besogne et les aides la mettaient en souci. Des ouvriers chez elle, des doigts de menuisier, de peintre sur ces choses délicates; le velours d'un papier, la patine d'un lambris! Et les tenailles, les ciseaux, toute cette chirurgie au cœur du vieux chêne, de l'acajou précieux! La vue de ces profanations la rendait malade.

Rose elle-même, la docile Rose, ne la rassurait qu'à moitié. Instruite cependant, initiée à tous les rites; mais elle avait gardé le toucher paysan, la rudesse involontaire des personnes habituées à manier la faïence épaisse, les meubles grossiers de la campagne. Sa brusquerie faisait frémir Mademoiselle.

Cependant elles avaient vieilli ensemble. Ces deux pauvres vies s'étaient soudées à l'existence de la maison, plus ancienne qu'elles et plus importante; — et si étroite était leur association qu'on ne les imaginait pas l'une sans l'autre: la maison, Rose et Mademoiselle.

II

Vingt ans ainsi.
Et Rose s'en était allée.

Une diligence inexorable avait emporté Rose vers les hauteurs de Puy-la-Roque où elle devait assister une mère infirme. Mademoiselle se lamentait.

« J'avais mis dix ans à la former ! » soupirait-elle en réponse aux condoléances que lui prodiguaient les dévotes de Saint-Eutrope à la sortie de la première messe. Et, avec une componction qui trouvait un écho dans l'égoïsme de ces vieilles dames, l'œil ému, la voix attendrie, elle ajoutait : « Depuis que Rose ne fait plus mon lit, je ne peux pas fermer l'œil. »

Mais ce qui l'empêchait de dormir, c'était autre chose et plus que l'ennui de sa paillasse pas assez remuée ou de son traversin bourré de travers ; c'était le péril de ses cristaux, de sa porcelaine, aux mains de servantes de rencontre, de ménagères à trois sous l'heure ! Elle ne vivait pas.

Sans tarder elle s'était mise en quête d'une nouvelle bonne. Plusieurs se présentèrent et, les premières rebutées, d'autres encore ; tous les coiffages et tous les patois de la province ; des matrones à bonnet tuyauté et des dégourdies en cheveux, des coureuses mal renseignées et qui reculaient, la porte à peine entr'ouverte, effrayées par l'aspect conventuel de la maison.

Aucune au goût de Mademoiselle.

Elle-même s'était informée, avait cherché dans son entourage ; des négociations avaient été engagées, des pourparlers avaient eu lieu par l'entremise de saintes âmes, — sans résultat. De guerre lasse la vieille fille s'était décidée à s'adresser en fabrique, à l'ouvrage des dames de la Préservation, une maison de confiance qui fournissait de femmes de chambre et de cuisinières la bourgeoisie de Montauriol.

Au parloir du couvent elles défilaient devant elle, les apprenties servantes. En robe de bure, le col blanc rabattu, le bonnet de linge à larges brides nouées sous le menton, elles se présentaient, insouciantes, avec cet air un peu veule, cette gaieté d'éternelle enfance qu'on voit au visage des cloîtrées, plus marqué peut-être encore sur ces figures d'enfants trouvées, d'orphelines, recueillies à l'ouvrage dès leur bas âge et chez qui rien du dehors n'était venu gâter l'empreinte uniforme de la vie conventuelle.

Infirmes la plupart.

Il y avait une Justine posée, sérieuse ; trop sérieuse ! quelque chose d'inquiet, de concentré sur elle, le regard en dedans.

— Un peu sourde, expliquait la Mère supérieure.

Refusée !

Et refusée encore une Aline, entendue à la couture, pieuse comme un ange, pas bien portante malheureusement, cela se

voyait sur sa figure pâtre, blanche de lympe, flétrie d'usure hâtive.

— Si on ne la veut pas, celle-là, nous la garderons, affirmait la supérieure avec un mouvement du bras passé autour de la taille de l'enfant; un geste de maternité, de possession qui attirait la malade.

Et c'était le tour de Louise.

— Une enfant trouvée... annonçait à demi-voix la supérieure.

Pas malade celle-là; en belle croissance, l'œil moite, les cheveux fous, l'air content de vivre. Elle arrivait essoufflée, la bouche pleine, — on était à goûter et tout en courant elle avait avalé les morceaux doubles. — De l'étonnement se voyait sur sa figure, une figure toute ronde, un peu molle, souriante.

Elle regardait autour d'elle, examinait curieusement les choses, n'étant jamais venue au parloir. Pourquoi notre chère Mère l'avait-elle demandée? Que lui voulait cette dame en noir, longue, sèche et dure, qui la dévisageait?

Intimidée, elle baissait la tête.

— Quel âge, petite? interrogeait la dame.

— Seize ans.

— Tu es bien jeune pour te mettre en service.

— Me mettre en service! s'exclamait l'enfant, les yeux sur la Mère supérieure, et dans ses yeux une angoisse, une prière.

— Sans doute, chère enfant, sans doute, répondait la voix douce, inflexiblement douce de la dignitaire. Vous savez bien que vous n'êtes pas d'ici: nous ne sommes pas assez riches pour vous garder toutes; un peu plus tôt, un peu plus tard... d'ailleurs vous ne nous quitterez pas tout à fait... Et ce sera comme un autre couvent, la maison où vous irez... et votre maîtresse comme une autre mère.

Mais Louise n'écoutait plus. Elle pleurait... silencieusement d'abord... puis, un tremblement des lèvres, un sanglot... l'explosion. Et des cris alors, des trépignemens...

— Je ne veux pas partir, je ne veux pas partir! balbutiait-elle.

— Soyez tranquille, on ne vous prendra pas de force, disait en souriant M^{lle} Clémence.

Et la supérieure :

— Taisez-vous, mauvaise tête : n'avez-vous pas de honte? Au parloir! devant une étrangère! Taisez-vous, et baisez la terre en signe de repentir.

Toute secouée de sanglots, Louise s'affalait, les mains en avant, posait les lèvres sur la brique.

— Maintenant, demandez pardon à Mademoiselle, dites-lui que vous serez heureuse de la suivre.

— Pardon ! suppliait l'enfant agenouillée.

Si fervente était la prière, si câline la voix ! Mademoiselle en reçut un coup. Une si prompte obéissance ! J'en ferai ce que je voudrai, songeait-elle.

Et brusquement décidée, elle posait ses conditions, débattait le chiffre des gages avec la Mère supérieure : quatre-vingts francs pour commencer, cent à la fin de la première année, — si elle ne cassait rien ! Et le marché conclu, sans vouloir attendre, elle emmenait Louise avec son bagage, un simple carton que la petite charriait à bout de bras et où il y avait, par-dessus son trousseau d'orpheline, un brin de verveine qu'elle avait cueilli en cachette avant de partir, dans le jardin des religieuses.

III

Elle ne connaissait que le couvent. Le monde commençait et finissait avec les hautes murailles. Et ce monde était bien assez beau, bien assez vaste pour elle ; l'eût-elle essayé d'ailleurs, elle aurait été incapable de l'imaginer autrement.

Ce qu'elle savait du dehors, de l'histoire ou de la vie, par les livres de classe, par les conversations des bonnes dames n'existait pour elle qu'à l'état de rêve ou d'image imprimée. Le couvent seul et la vie du couvent étaient réels. La vie religieuse absorbait, subordonnait tout le reste. Le printemps n'était plus le printemps, c'était Pâques ; les lis fleurissaient pour la sainte Vierge ; et c'était l'unique but des roses d'embaumer les reposoirs de la Fête-Dieu.

Le surnaturel habitait Louise, un surnaturel sans secousse, tout uni, qui se levait paisiblement du fond de ses pensées, comme au bout des allées, dans le jardin, les statues miraculeuses. Les parentés spirituelles qui unissent l'âme pieuse à Jésus et à Marie étaient pour elle comme des parentés véritables. Dieu était un père, un bon père ; Marie, la Marie en bleu et blanc de l'autel, était comme une maman adorable et lointaine. Et c'étaient encore des amitiés étroites, des cousinages avec les saints et les saintes, et des brouilles et des raccommodemens selon qu'ils l'avaient ou non exaucée, tout un épanouissement de vie mystique, mais d'une mysticité quasi matérielle, le miracle tout près, le paradis derrière la porte...

Ce n'était pourtant pas assez pour l'enfant de ces affections supra-terrestres ; les dames religieuses avaient pris un bon mor-

ceau de son cœur. Pas toutes. Quelques-unes, d'origine paysanne, fermées et dures, répondaient mal à ses expansions. Louise s'était donnée d'abord à sœur Carissime, une boiteuse chargée de la petite classe, une vraiment mère, celle-là, câline, et qui donnait aux autres ce qui lui avait peut-être manqué à elle de tendresse familiale. Une rougeole qu'avait eue Louise à l'âge de sept ans et dont elle avait pensé mourir les avait plus étroitement unies. Il y avait eu les angoisses, les étreintes de la peur et les attendrissements de la convalescence; de l'amour enfin, et les joies, les souffrances de l'amour. Louise avait été jalouse. Elles étaient quatre ou cinq à se disputer les préférences de la chère sœur, quatre ou cinq aspirantes ou titulaires, toute une confrérie d'adoratrices. Et il y avait les accessoires du culte, les images de piété, les emblèmes, les bouts de ruban volés, jusqu'à des cheveux, des cheveux gris de la pauvre femme, que Louise portait sur son cœur cachés au creux d'un médaillon. Est-ce qu'elle n'avait pas poussé l'idolâtrie pour l'infirme au point de s'étudier à boiter comme elle afin de lui être plus pareille!

Cela avait fini cependant, mais pour recommencer avec une autre, une camarade cette fois, et c'était défendu ces passionnettes entre élèves, mais tant pis! C'était si innocent d'ailleurs! Leur amitié était née à la chapelle, dans des voisinages de sainte-table, dans des unissons de cantiques. Elles s'aimaient en Jésus. C'était, l'autre, une des plus dévotes de l'ouvroir, une élue. Elle avait la vocation, et cela mettait une auréole à sa figure attendrie, et comme blessée, de victime de la grâce. Elle marchait, elle priait déjà à la façon des religieuses...

Son temps venu, elle partit pour la maison-mère de l'ordre où elle devait accomplir son noviciat, et leurs adieux furent très graves. Devant l'autel de la sainte Vierge où elles étaient allées prier une dernière fois ensemble, Louise avait promis à son amie de faire comme elle, d'entrer en religion. Elle avait scellé sa promesse d'un grand signe de croix à la romaine, imprimé du pouce sur le front, sur la bouche et sur le cœur.

Puis elle n'y avait plus pensé. De nouvelles amitiés avaient passé là-dessus. Elle avait préféré une Thérèse, puis une Étiennelette. Et le chien du jardinier ensuite. C'était une folie d'aimer, une incontinence de tendresse. Après les bêtes, les bestioles; un hanneton, une coccinelle, pauvres martyrs d'amour écrasés, asphyxiés sous les baisers et les pétales de rose...

Il semblait que le cœur était tout chez elle. L'intelligence restait endormie, presque inerte. Les choses qu'on lui enseignait, résumés d'histoire ou calcul, flottaient devant elle, pâles, in-

existantes : des mots et rien dedans. Les dames religieuses n'insistaient pas ; à quoi bon ? Elles étaient plus sévères pour la couture sans obtenir davantage. Louise avait les doigts mous ; docile et régulière à l'ouvrage, mais l'idée n'y était pas, ni l'adresse. Elle gâchait après deux ans d'apprentissage autant qu'au premier jour. Si bien qu'on avait renoncé à lui donner les broderies ou les piqûres, tout le travail compliqué des grands trousseaux, des layettes riches, orgueil et gagne-pain de la communauté ; on l'employait avec les petites aux basses coutures, à ravauder, à ourler le treillis.

C'était tout ce qu'elle savait faire.

Ça, et puis aimer.

IV

A cinq heures. — nuit noire encore, — une cloche de couvent tintait, sonnait le réveil aux pauvres gens du faubourg : ouvriers, revendeuses, dévotes de la première messe, petites bonnes des mansardes.

Déjà Mademoiselle remuait dans sa chambre. A travers la cloison, Louise l'entendait se tourner dans son lit, offrir son cœur à Dieu, se lever. Louise aussitôt se levait ; c'était la règle : elle devait être sur pied, tout habillée, quand, la lampe à la main, sa maîtresse frappait à la porte pour l'avertir.

La lampe descendait, réveillait l'escalier, la cuisine ; et c'étaient les tout premiers bruits de la journée, le grincement du moulin à café et la gronderie aurorale de Mademoiselle, bruits nécessaires, appelés, semblait-il, l'un par l'autre.

Après le café, la messe ; le départ comme une fuite le long des murs, dans le silence presque inquiétant de la rue. Et vite, la protection du porche, comme un autre chez elles, les demi-ténèbres de la nef, rassurantes avec la pâleur des vitraux qui commençaient à bleuir, et au fond, à l'entrée du sanctuaire, la lueur intime de la veilleuse consacrée, pareille au rond de clarté de la lampe sur la table de famille. Les dévotes arrivaient, de vieilles figures dans de vieilles coiffes, des démarches appuyées de rhumatisantes, des pas tout petits, effleurans comme des scrupules, des entrées bruyantes de cuisinières talonnant des galoches sur les dalles.

La chaise de Mademoiselle était au premier rang, entre le banc de communion et le confessionnal, si près de l'autel qu'elle percevait les plus légers mouvemens du prêtre, le choc des burettes contre le calice, le raclement de la patène sur le corporal avant la sainte communion.

Aussitôt à genoux, en avant le chapelet! les *Ave* défilaient, récités à voix lente, par Mademoiselle, expédiés vivement par la servante qui s'arrêtait, attendait sa maîtresse au tournant de chaque dizaine.

La messe dite, il y avait un bout de conversation autour du bénitier, une chaleur de bavardage entre ces dévotes condamnées presque toutes aux froids monologues du célibat. Quelquefois un événement de la nuit animait le conciliabule; et pendant que les commères en bas le commentaient en sourdine, de là haut, du clocher, la nouvelle, agonie ou mort, s'en allait, vibrat à travers la solennité de l'aube.

Il faisait grand jour quand Mademoiselle rentrait rue Verte. Et c'était l'accueil des meubles, la beauté des symétries, la splendeur des porcelaines et des cuivres.

Alors le travail commençait, le balayage quotidien de la salle à manger et de la chambre, et, plus délicat, une fois par semaine, le nettoyage à fond de la chambre d'honneur et du salon, pièces de parade inhabitées depuis vingt ans, où l'or des cadres luisait vaguement dans la pénombre comme une orfèvrerie de sanctuaire.

Pendant que Louise balayait, frottait les chaises, battait les fauteuils, sa maîtresse faisait la toilette des petits meubles, astiquait la table à ouvrage, frictionnait le guéridon.

La pendule de la salle à manger l'occupait à elle seule une bonnedemi-heure, — la pendule et le musée autour. Sous le globe, entre les colonnes en acajou et cuivre qui portaient le cadran, se groupaient des curiosités en miniature : un chalet suisse en bois sculpté, souvenir de voyage rapporté jadis par le père de Mademoiselle; un petit navire en verre filé; et en guise d'ex-voto, sur le socle d'une sainte Vierge en stéarine plastique, une toute petite dent, la première dent de lait de M^{lle} Clémence. La pièce la plus rare était sur la console : une cave à liqueurs; de la musique se cachait à l'intérieur de la boîte, une musique intermittente et grêle qui dès qu'on ouvrait, se mettait à jouer :

Je vais revoir ma Normandie,

.

Appuyée des deux mains au manche du balai, le menton dessus, Louise s'oubliait à l'écouter.

L'argenterie l'intéressait beaucoup moins. Il y avait pourtant, enfermée dans un érin de velours bleu, certaine pince à sucre dont Mademoiselle était justement fière. C'était un don de l'impératrice à la loterie de la Maternité, et la vieille fille l'avait gagnée presque pour rien, n'ayant pris qu'un seul billet.

Elle ne l'exhibait que dans les grands jours; et plus rarement encore elle sortait sa timbale de baptême, toute mignonne relique pas beaucoup plus ample qu'un dé à coudre, et c'était attendrissant à voir, quand elle la présentait, toute gravée et guillochée au bout de ses vieux doigts, ouvragés aussi et comme guillochés de rides.

A dix heures, Louise quittait le balai pour préparer le second déjeuner. Petite besogne. Ils n'étaient pas compliqués, les menus de Mademoiselle! Un poulet lui durait huit jours. Elle le mangeait rôti, puis froid, puis à la poêle, puis en sauce et il réparaisait une dernière fois, enverduré de salade. Sans Louise, on n'en aurait pas vu la fin.

A Noël, chaque année, le neveu de Mademoiselle offrait un pâté de foie gras, et ce pâté était le grand événement de l'office; l'odeur en était si forte que ça nourrissait rien que de la sentir!

Il y avait aussi des plats d'anniversaires: l'omelette du lundi de Pâques, la coque liturgique du jour des Rois.

La religion fournissait invariablement le dessert. C'étaient d'arides biscotins confectionnés par les Dames du Saint-Rosaire et qui présentaient, moulée en relief dans la pâte, la glorieuse apparition de la sainte Vierge à saint Dominique.

A la dernière bouchée, servante et maîtresse se remettaient au travail. La journée n'était jamais assez longue; si tranquille, cependant! Personne ne les dérangeait. Une fois par semaine, le samedi, le facteur apportait la revue religieuse: *l'Écho du Diocèse*; et c'était encore, de loin en loin, une bonne âme avec une liste de loterie et des billets à prendre au bénéfice d'une œuvre, ou la converse des dames du Saint-Rosaire et son panier de vannerie fine farci de biscotins.

Le soir, après son dîner, Mademoiselle jouait une partie de piquet à trois avec son neveu Sylvain Méric et l'abbé Justrobe, un retraité qui était venu finir sa carrière sacerdotale dans la paroisse où, nouveau prêtre, il avait fait ses débuts dans le vicariat.

Un toc-toc discret, amorti: c'était M. Sylvain. Il arrivait chaque soir au dernier coup battant de huit heures, si exact qu'il avait l'air d'être poussé par le mécanisme de la sonnerie, pareil à ces bonshommes annonceurs des heures qu'on voit évoluer dans les horloges de jadis. Long et piètre, la figure tirée, l'œil clignotant; timide; après quarante ans et plus de fréquentation rue Verte, il tâtonnait aux meubles, ne savait où poser son chapeau, revenait quelquefois sur ses pas, pris d'un scrupule, — il avait négligé d'essuyer ses semelles au paillason en entrant. Pauvre M. Sylvain! Il avait le tort de vivre. A la mort de son père,

qui laissait une succession embarrassée, Mademoiselle avait pris le bien de son neveu en viager, et elle avait forcé le chiffre de la rente, par amitié pour lui sans doute, mais aussi parce qu'il s'en allait de la poitrine, condamné par tous les médecins. Et voilà que, depuis trente ans, il s'obstinait à durer, à toucher sa petite rente. Qui sait ? pour peu que cela continuât, il finirait par hériter de sa bienfaitrice. Ce n'était pas délicat de sa part, et il le sentait bien ; sa santé le gênait ; il était tenté de s'excuser les jours où il avait trop bonne mine ; si peu qu'il se trouvât mal en train au contraire, il exagérât ses misères, s'en vantait presque, comme de véritables maladies.

L'abbé n'était pas plus bruyant que le neveu ; une figure terne, des gestes fatigués, quelque chose en tout de sommeillant et de placide, de satisfait aussi. Satisfait de peu ! C'était la béatitude du fauteuil, la douceur des égards autour de lui, l'orgueil de ce reste de prestige que sa soutane râpée et son chétif emploi ne rencontraient plus que chez M^{lle} Clémence. Et sa vieille âme de prêtre en était chatouillée délicieusement.

On causait : M. Sylvain portait là, tempérés et émondés à l'usage de la vieille fille, les cancans du bureau de l'architecte municipal, où depuis l'âge de seize ans il jouait, assez mollement d'ailleurs, du tire-ligne et du grattoir. Et c'étaient des nouvelles très lointaines, des échos d'un monde tout à fait oublié, perdu de vue par la vieille fille et par le vieux prêtre... les noms mêmes, ils ne les connaissaient plus... Ils s'intéressaient davantage aux histoires que l'abbé rapportait du presbytère ou de la sacristie, aux tout petits événemens, aux scandales véniels du monde de marguilliers et de dévotes qui vit autour du clergé ; et ils les commentaient, les prolongeaient curieusement, ils s'efforçaient à les faire durer comme ils faisaient vivre en hiver les tisons du foyer parce qu'ils savaient que, ceux-là consumés, on n'en allumerait pas d'autres.

A neuf heures, Louise jetait un châle-tapis sur la table à manger de Mademoiselle, et la partie de piquet commençait.

C'était la bataille du rouge et du noir, la conquête illusoire et passionnante du carreau sur le trèfle ; du désespoir pour deux sous et de la joie ; toute la flambée diabolique des amours-propres et des convoitises ; la guerre enfin avec ses silences de ruse et ses éclats de dépit ou de triomphe qui arrivaient jusqu'à la cuisine, secouaient Louise assoupie au coin du feu, sur les cendres.

Moment unique de ces existences si plates !

Tout le reste disparaissait. Mademoiselle oubliait ses meubles,

Sylvain Méric, sa timidité; ils ne connaissaient plus personne. Et ces saturnales duraient une heure...

A dix heures, le couvre-feu municipal avertissait les joueurs de s'en aller.

Et chaque soir ainsi et chaque jour; le lendemain pareil à la veille: la messe matinale, les repas brefs et les longs époussetages; et la partie de piquet silencieuse clôturée par la voix impérative du couvre-feu municipal.

V

Louise s'ennuyait du couvent. Et c'était bien un couvent aussi, comme le lui avait promis la mère supérieure, cette maison de la rue Verte; mais un couvent obscur, étriqué, maussade. Et l'autre si lumineux, si ample! Oh sa vie là-bas! ses réveils dans le dortoir blanc, et les cantiques clairs dans la chapelle mignarde où l'aube regardait aux vitres, et les heures calmes de la couture, les heures blanches devant le tas de coutil et de calicot, et les heures folles dans le jardin, le rythme heureux des rondes, des escarpolettes, sous la protection des statues blanches et des cornettes blanches!

Et, maintenant, tout noir, la maison et la vie, le tête-à-tête sempiternel avec la vieille dame en deuil dans les chambres moisis, où le jour pleurait atténué à travers les doubles rideaux et les avars persiennes. Si elle avait pu sortir encore, voir du ciel, voir des arbres! Non, rien que l'église un peu le matin, et le marché une fois par semaine, l'ahurissement de la foule paysanne, la peur de rentrer après l'heure.

Une ou deux fois cependant elle s'était échappée jusqu'à la Préservation. Mais ç'avait été cruel de s'en arracher après; cruel aussi de constater que les chères sœurs se passaient d'elle.

Ces visites la laissaient plus triste, plus seule: ni du couvent, ni de la rue Verte, déplantée, sans attache à rien ni à personne, elle qui avait toujours eu besoin de se donner à quelqu'un.

Bousculée d'ordres et de contre-ordres, Louise s'aplatissait aux manies de la vieille fille. Mais cet acquiescement littéral ne contentait pas sa maîtresse. Devant ses bourrades, toujours cette figure de soumission morne, de silence. C'était exaspérant à la fin! De l'une à l'autre ainsi les griefs s'accumulaient...

Elle était incapable en tout, cette Louise, grognait Mademoiselle; pas plus d'idée que l'enfant qui vient de naître; elle ne connaissait pas l'heure aux pendules, ni son chemin dans la rue; rien; la trompait qui voulait; les pièces fausses et les denrées

avariées, tout lui était bon. Ni cuisinière, ni ménagère. « Un vrai zéro en chiffre ! »

Ces accusations, quelque temps retenues, sortaient bientôt, se répandaient à toute occasion, se rejoignaient en une continuelle gronderie.

Et avec les paroles les actes. Mademoiselle soupçonnait Louise; elle ôtait les clefs des placards, comptait les morceaux de sucre, retournait les poches de ses tabliers.

La peur de casser achevait d'abrutir la pauvre fille. Le cœur lui sautait dès qu'elle touchait de la porcelaine; le service à filet doré lui faisait monter des sueurs au front.

Elle avait déjà ébréché plusieurs assiettes communes et amputé un poëlon de sa queue. Puis, comme si les reproches excitaient sa maladresse, ce fut le tour d'un verre à pied et, le lendemain, délit plus grave, de la cafetière en faïence où Mademoiselle mettait bouillir son café. La même depuis vingt ans!

La dégringolade à grand fracas d'une lampe à pétrole acheva d'indigner Mademoiselle. La lampe n'était pas allumée; mais elle aurait pu l'être. Et alors! cet incendie manqué bouleversa à ce point la vieille fille qu'elle dut s'administrer sur l'heure six gouttes d'eau de mélisse, remède coûteux qu'elle n'avait employé que deux fois: le jour de la mort de son père et, plus tard, pour faire passer la nouvelle trop brusquement communiquée du départ de l'abbé Pouzol, le vicaire de Saint-Eutrope.

De ce jour, sa résolution était prise... Elle remercierait Louise et au plus tôt.

VI

Elle s'informait déjà, discrètement, s'enquêrait auprès de ses amies.

Ce fut en allant — un peu loin pour elle — chez le loueur de chaises, voir une ancienne gouvernante de curé, que Mademoiselle prit un chaud et froid, mais d'une malignité telle qu'elle dut s'aliter presque en rentrant.

La tisane de sauge, qui suffisait d'habitude à la remettre sur pied, se trouva cette fois inefficace. La fièvre s'était déclarée.

Mademoiselle était malade.

Prévoyant tout de suite la longueur possible du mal, elle avait fait sa toilette de grabataire, elle avait réglé une note en retard, compté la lessive, natté ses pauvres cheveux gris, coiffé le bonnet de linge, un bonnet de fatigue, logé sous le traversin, à côté du chapelet coutumier et de la sainte Vierge en vieil argent dans son étui.

La maladie pouvait venir.

Le mobilier seulement l'inquiétait et la nécessité de donner une aide à Louise; une étrangère de plus dans la maison !

Mais Louise suffisait à tout. C'était curieux de voir comme elle se tirait de sa nouvelle besogne. Dès le premier jour, dès la première heure, la petite bonne brise-assiettes s'était trouvée une parfaite garde-malade : exacte, avec des gestes doux, des gestes intelligens qui prévenaient les volontés de la patiente, écartaient ou ramenaient les couvertures, bordaient les draps, essuyaient la sueur des tempes, et des paroles en même temps, juste celles qu'il fallait et au moment, des paroles qui répondaient aux anxiétés muettes de la vieille fille, des explications sur l'emploi du sucre, sur la clef — où était-elle, cette clef ? — de l'armoire au linge.

La maladie cependant suivait son cours, déclarée maintenant, et tout de suite assez grave : une pneumonie.

Du coup, le neveu avait perdu la tête. Et l'abbé Justrobe n'était pas un fameux renfort. Aguerri cependant, il aurait dû l'être, par son ministère de confesseur; mais, sous l'enveloppe un peu rude du curé de campagne, il avait gardé la sensibilité d'un enfant. C'était tout ce qu'il savait faire de pousser des : Jésus ! des : Dieu sauveur ! et il s'en allait à peine entré; il se retirait sur la pointe des pieds, sous prétexte de ne pas fatiguer Mademoiselle.

Que serait-on devenu sans Louise? Elle était l'âme, la providence de ce petit monde. C'était à elle que le docteur donnait ses instructions soir et matin; d'elle, et d'elle seule, que Mademoiselle voulait recevoir sa tisane. Huit nuits sans se coucher, sans fermer l'œil, présente à tout, prête à tout, et le sourire avant la tisane, un sourire de tendresse qui, vu par la malade, à travers le délire, lui suggérait la vision, le sourire d'une sœur morte, revenue pour la soigner.

Elle ne s'ennuyait plus, maintenant, la petite Louise, elle n'en avait pas le temps, l'envie non plus. Le jour où elle avait pu se donner, se dévouer à sa maîtresse, sa joie de pensionnaire, sa belle humeur du couvent étaient revenues. A la cuisine, en préparant les tisanes, au chevet même de la vieille fille, elle avait peine à se retenir de chanter. Le péril où était la malade ne l'inquiétait qu'à moitié. Qu'est-ce que le péril, pour qui a la foi totale en Jésus et en Marie ?

Le neuvième jour, comme Mademoiselle était au plus mal, les yeux vitreux déjà, la poitrine hoquetante, Louise prit sur elle d'administrer l'eau de Lourdes; puis tranquillement, en toute simplicité d'âme, comme elle l'avait vu faire une fois au couvent, pour la Mère supérieure en danger de mort, elle offrit sa vie à

Dieu, sa jolie vie d'enfant, pour allonger la vieille existence chancelante de sa maîtresse.

Une heure plus tard, la malade était mieux, désangoissée, en bonne moiteur. Et le lendemain, après une longue auscultation, le médecin la déclarait hors de danger.

Sauvée! Louise chantait le mot, elle le dansait à travers la chambre! Puis, d'un élan, elle se jetait sur le lit, nouait ses bras autour du cou en ficelle de la vieille fille, et sur les joues aigres, sur les yeux cavés d'ombre, sans compter, à pleines lèvres, elle plantait des baisers.

Mademoiselle résistait... Embrassée, elle! et par sa bonne!... Elle se débattait, furieuse... Et comme Louise, étonnée de l'obstacle, se reculait, lâchait l'étreinte, Mademoiselle ripostait vivement, d'une gifle appliquée de toute la force qui lui restait, sur la joue de l'embrasseuse.

L'idée des meubles lui revenait en même temps, comme si la colère l'eût remise en possession d'elle-même. Et, se tournant vers Louise, très nettement, avec des pauses, à cause de la respiration encore bien courte, elle articulait cet ordre : — Jeudi! jour de nettoyage à la cuisine; tu sais où est la potasse; marche, je n'ai plus besoin de toi.

VII

Huit jours plus tard M^{lle} Clémence assistait à la messe d'actions de grâces célébrée à son intention dans la chapelle de la sainte Vierge par le vénérable M. Lanis, curé de Saint-Eutrope, Louise à côté d'elle, rayonnante, attendrie. Sa vie offerte à Dieu pour sauver sa maîtresse, elle n'avait pas eu un moment l'idée de la reprendre. Elle aimait! Elle aimait M^{lle} Clémence comme elle avait aimé sœur Carissime et les autres, sans réserve, en aveugle, de toute la force de son âme d'enfant, impétueuse et obscure.

La vieille fille malheureusement ne répondait pas à sa passion. La maladie l'avait, semblait-il, rendue plus exigeante! L'envahissement des poussières dans la maison l'avait exaspérée! Il n'était que temps de se défendre. Elle se défendait. Nu-tête, en jupe et en caraco de combat, enragée de propreté et sordide, elle besognait ferme, au péril des arrosages et des courans d'air.

Et tout le temps elle était à crier après sa servante.

Louise obéissait, plus docile à mesure que Mademoiselle devenait plus injuste et, pour toute plainte, son regard se levait vers sa maîtresse, un peu étonné, encore plus tendre. Que vous ai-je fait? interrogeaient les yeux.

Mademoiselle eût été embarrassée de répondre. Car l'amour de l'ordre n'était pas la cause unique de ses exigences ; il y en avait une autre, plus intime.

Mademoiselle ne pardonnait pas à Louise de l'avoir embrassée sans sa permission. Sans doute, elle l'avait giflée sur le coup, et même cette giflée avait été son unique remerciement aux nuits sans sommeil, aux angoisses, et aux effusions de sa garde-malade. Mais cette âpre riposte n'avait pas épuisé sa rancune. Ce qui la révoltait autant que l'incongruité hiérarchique du baiser, c'était le baiser lui-même, le contact des lèvres tièdes sur sa joue. Il y avait si longtemps que Mademoiselle n'avait pas été embrassée ! Après huit jours, après un mois, cette caresse lui brûlait la peau, l'allumait d'une rougeur de honte. Sous la tendresse ingénue de la petite orpheline, on eût dit, qu'avertie par un secret instinct de vieille fille, elle flairait le péché d'amour en puissance, l'odieux péché d'amour.

Résolue à couper court à de nouvelles expansions, Mademoiselle se raidissait, se renfermait dans sa dignité de bourgeoise. Finie la bonne causette du matin pendant qu'elles prenaient le café ensemble, elle et Louise ; finis les doléances intimes sur la santé, le récit minutieux des digestions laborieuses ; finis la communauté de la lampe le soir, le duo des aiguilles et le chapelet à l'unisson ; finis le sans-gêne cordial des déshabillés nocturnes, les menus soins de la toilette au lever et au coucher ! Mademoiselle se chauffait, se déchaussait seule ; pour elle seule maintenant, elle lisait *l'Écho du Diocèse*, débité jusque-là à voix haute et accompagné d'un passionnant commentaire.

Du même coup et sans qu'elle pût en deviner le motif, Louise se trouva sevrée de toutes les douceurs de la vie à deux, condamnée à une brusque solitude. Ce changement la navrait. Passe pour les gronderies, les compliments à rebrousse-poil de la vieille fille ; passe pour les bourrades soulignées d'un geste toujours le même de la main maigre écartant, rejetant en arrière les brides du bonnet, soulevées comme par un vent de colère ; tout cela, même injuste, même inexplicable, elle l'aurait supporté, la tête pliée sous l'averse, attendant la fin, l'inévitable détente, l'accalmie précieuse entre deux orages. Mais l'isolement, la mise en quarantaine, le silence comme un mur de glace entre elle et sa maîtresse, elle ne pouvait pas s'y résigner.

Bientôt, attestant sa peine intérieure, des signes de détresse apparurent sur son visage.

Les joues pâlirent, puis les lèvres.

Mademoiselle se détournait pour ne rien voir.

Mais l'abbé Justrobe l'avertit un soir. Ce dépérissement lui avait sauté aux yeux.

— Vous ne l'avez donc pas regardée ? Elle n'a plus de joues ; ses yeux sont battus jusqu'au menton. Vous devriez la montrer au médecin.

— Un peu de faiblesse, sans doute... expliquait Mademoiselle ; ça passera tout seul.

Mais ça ne passait pas, au contraire ; et Mademoiselle commençait à s'inquiéter. Si ça continuait, évidemment, cette fille allait tomber malade.

Elle s'inquiétait et elle se dépitait. Quelle mauvaise tête, cette Louise. Voilà-t-il pas un caprice de vouloir se faire aimer par force !

Est-ce qu'elle ne s'avisait pas maintenant, la petite malheureuse, de se laisser mourir de faim ? Les morceaux ne voulaient pas passer... disait-elle. Et, sous ce prétexte, elle déjeunait, elle dînait par cœur. Deux jours sans rien prendre. Et pas une plainte, pas un reproche. Rien que ces regards, ces regards anxieux, implorans, levés sur sa maîtresse. Oh ! ces yeux ! Mademoiselle ne pouvait plus en détacher les siens. Elle en était obsédée. Et il y avait encore de l'agacement dans cette obsession ; mais il avait déjà autre chose. Pitié, tendresse ? Mademoiselle était émue. Ces appels d'une affection muette, ces appels désespérés, il aurait fallu être de pierre pour y demeurer insensible. Jamais certainement depuis qu'elle était au monde, la vieille fille n'avait été aimée ainsi. Jamais ! Sa mère ? Elle était morte si jeune qu'elle s'en souvenait à peine ; et quant à son père, au vieillard solennel, haut cravaté, tombé si vite à la vie mécanique de l'infirme, ses accolades l'avaient toujours laissée assez calme ; c'était une affection raisonnable, à dates fixes, une affection d'anniversaires. Et rien, depuis ; rien que Louise. Oh, celle-là, par exemple, si elle avait voulu !

Elle ne voulait pas ; elle résistait encore. Son égoïsme, sa vanité de caste se révoltaient par moment contre le sentiment nouveau qui la pénétrait peu à peu. Mais la résistance mollissait, le sentiment croissait un peu chaque jour. Comme de la glace au soleil la dureté de Mademoiselle fondait à la tiédeur des regards de Louise.

Un matin, en balayant l'escalier, l'enfant eut une syncope ; le balai lui échappa des mains ; la tête en avant, comme une masse, elle alla cogner du front contre le mur. Mademoiselle la releva évanouie, la figure en sang. Et malgré les soins habituels, le vinaigre au creux des mains, aux tempes, la malade ne se pressait pas de revenir.

Mademoiselle se troublait, s'accusait.

C'était elle la coupable. Ses mépris seuls, sa froideur avaient mis la malheureuse en cet état. Elle s'attendrissait. Préjugés, manies, toute son enveloppe de vieille fille et de bourgeoise tombait sous le coup de l'émotion.

— Louise, ma fille! C'est moi, m'entends-tu? Je te demande pardon; j'ai eu tort. Allons, tout est fini; faisons la paix.

Et comme Louise ne donnait pas signe de vie, encore inerte, allongée sur les genoux de sa maîtresse, la vieille fille se penchait tout à fait sur elle, l'embrassait au front longuement.

Louise alors s'éveillait, et réveillée elle croyait rêver encore. Ce baiser, ces yeux compatissans fixés sur elle... Elle doutait, puis, rassurée tout à coup, elle jetait ses bras au cou de sa maîtresse la tenait un moment étouffée dans son étreinte.

Et ce fut tout.

Sans un mot d'explication, leur vie à toutes les deux se trouva changée pour toujours.

VIII

Le changement, toutefois, ne fut pas immédiat. Pareils pendant longtemps furent les gestes, les habitudes de Mademoiselle. Seule, en dessous, l'âme remuait, sortait peu à peu de ses plis. Toujours dévouée en apparence au soin de la maison, des vieilles choses familiales, le culte subsistait, mais sans les troubles délicieux ou terribles, sans les secousses d'émotion qui l'avaient bouleversée ou charmée jusque-là. C'étaient maintenant des pratiques régulières et paisibles. L'émotion allait vers Louise. Louise devenait plus intéressante que les meubles. Et Mademoiselle ne s'en doutait pas; Mademoiselle ne s'apercevait pas de la place que l'enfant usurpait, chaque jour plus grande, dans sa vie. Elle croyait agir uniquement par charité; donner ses soins comme une aumône à la malade, à l'orpheline. Tout le monde, pensait-elle, en aurait fait autant qu'elle.

Elle se rassurait ainsi. Et elle prenait pour une récompense de sa bonne action le bonheur qu'elle avait à vivre, la brièveté des journées et des heures.

Bientôt dans ses façons d'être, de parler, d'agir, il y eut comme un reflet de sa nouvelle âme. Ses mouvemens étaient plus souples, sa parole moins aride; sa figure même s'éclairait, rajeunie, semblait-il, avec une onction dans le regard, une douceur dans le sourire qu'on ne lui connaissait pas.

Après quelques semaines, cette physionomie différente était

assez marquée pour éveiller l'attention des joueurs de piquet de chaque soir, de Sylvain Méric et de l'abbé Justrobo. Qu'est-ce que cela voulait dire? Ils en avaient causé un soir pendant les vingt pas qu'ils faisaient ensemble, en quittant la maison, jusqu'au bout de la rue Verte. Et malgré la saison mauvaise et la crainte du rhume, les deux compères étaient si animés à leur enquête qu'ils la prolongeaient un gros moment encore dans le rond de clarté du bec de gaz, secoué par la bourrasque.

Ils étaient intrigués et déroutés l'un autant que l'autre.

La munificence d'un tison de plus au feu, certain soir, les avait induits à supposer la chance d'un bon numéro au tirage de quelque loterie financière. Un peu plus tard, Mademoiselle ayant vanté l'effet sur son estomac d'une poudre composée par les sœurs de la Préservation, les enquêteurs s'étaient fourvoyés sur cette piste. Mais le troisième tison avait été retranché; la gastralgie avait reparu; et la vieille fille continuait à rayonner.

Il fallait chercher autre chose.

Un soir, arrivant ensemble au coup de huit heures chez leur amie, ils virent installés à table, devant la lampe, la petite bonne et son tricot. Et cette faveur singulière commença de leur ouvrir les yeux. Mais c'était uniquement, — Mademoiselle eut soin de l'expliquer, — pour économiser le feu et la chandelle : « Ce sera comme si Louise n'y était pas, ajouta-t-elle. Elle a promis de mettre sa langue dans sa poche. »

Et de fait, le premier soir et la moitié d'un autre encore, Louise ne broncha pas, bouche cousue, le nez sur ses aiguilles. Mais sur un mot de Sylvain Méric, sur une de ces plaisanteries faciles qui accompagnent invariablement certaines combinaisons de cartes, Louise se mit à rire, et d'un tel éclat, à si fraîches cascades, que ce fut, à l'entendre, pour ces vieilles gens entourés de vieilles choses, un étonnement délicieux!

Et Mademoiselle ne sévit pas. Indulgente, avec une menace pour la forme, un avertissement du doigt sur la bouche, elle sourit à la coupable.

L'enquête était close, cette fois; les curieux savaient à qui faire honneur du changement de leur amie. Ils en tombèrent d'accord en sortant. Et cette découverte se trouva bientôt amplement confirmée.

Sans malice aucune, par exubérance d'âge et de caractère, Louise empiétait chaque soir, s'arrêtait de travailler pour suivre le jeu, se passionnait, sans y rien comprendre, pour les alternatives de la bataille, riait aux capotages, battait des mains au pic et au repic.

Les joueurs s'amusaient de ses interventions ingénues ; bientôt, ils ne savaient plus se passer d'elle.

Si Louise n'était pas là, la partie languissait. Et ils se prêtaient à l'instruire, à lui enseigner la manière de marquer les points, de tenir les cartes. Sur dix paroles, il y en avait neuf pour Louise. A tout moment, l'abbé tirait sa bonbonnière d'écaille, offrait la réglisse à l'enfant, et, la partie terminée, Sylvain, habile aux ouvrages en papier découpé, exécutait un cadre à photographie, un porte-allumettes, un signet pour le paroissien de Louise. Le vieux garçon redevenait enfant, pour se mettre à sa portée ; il jouait avec elle à qui rirait le premier, à qui devinerait la pensée de l'autre. Et l'abbé ? Est-ce qu'il ne poussait pas la complaisance jusqu'à abandonner le piquet qu'elle ne parvenait décidément pas à comprendre, pour instituer avec elle une partie de bataille ? Et quand elle trichait, il faisait semblant de ne pas s'en apercevoir !

Sans doute, ces gâteries étaient bien un peu à l'intention de Mademoiselle ; mais pendant qu'ils cherchaient à plaire à la favorite, voilà qu'ils se trouvaient pris comme la vieille fille, ensorcelés à leur tour. Une émotion de paternité spirituelle s'éveillait dans le cœur de l'abbé Justrobe, et c'était, pour le neveu Sylvain, un rappel attendri du jeune temps, un regain de gaieté, de folie heureuse, de galanterie presque. Oh ! bien innocente ! Il y eut là, dans cet angle de vie étroite et grise, entre cette jeune fille, et ces vieilles gens, un moment de bonheur tout à fait rare et délicat, — quelque chose comme un mince sourire du soleil, ce sourire qui brille quelquefois au déclin des journées obscures de décembre.

M^{lle} Clémence était heureuse. Accrue par les mille riens de tendresse qu'inventait chaque jour pour elle le bon cœur de Louise, excitée par l'émulation des chatteries que le neveu et l'abbé prodiguaient à sa petite servante, l'amitié de la vieille fille tournait à la passion. Un élan l'emportait, l'arrachait à elle-même. Ses goûts maintenant, ses habitudes étaient les habitudes, les goûts de Louise. Un esprit nouveau réglait les heures, ordonnait l'emploi des journées.

Toujours fermée jadis, indifférente aux voisins, hostile aux passans, la vieille maison s'humanisait, s'ouvrait au plein jour de la rue. Entrait qui voulait ; la servante d'à côté pour emprunter le chaudron, le petit clerc en aube et en soutane pour mettre de la braise vive dans son encensoir, les autres pour rien, pour la cordialité d'un bonjour, l'inutilité d'un bavardage sur la porte. Mais les mieux accueillis étaient les pauvres. Mademoiselle d'abord avait fait la grimace, ses aumônes jusque-là passaient par les mains des prêtres ; mais devant l'air étonné, scandalisé même

de la petite bonne, chaque fois qu'on fermait la porte entre-bâillée à peine, sur le nez d'un mendiant, il avait bien fallu lever la consigne.

Et les pauvres étaient venus : émigrants de la montagne, indigènes des faubourgs, la confrérie défilait. Et ce n'étaient pas seulement les sous qu'ils emportaient, mais le vieux linge, les lainages mités, la flanelle même. — « Je n'aurai bientôt plus un chiffon pour frotter mes meubles, » murmurait doucement Mademoiselle.

Le quartier ne comprenait rien à ces largesses. Un bon moyen pour se faire assassiner ! Mademoiselle n'y pensait pas ? Deux femmes seules ouvrir la porte à ce vilain monde ! On s'étonnait. On s'étonna davantage, quand on vit Mademoiselle sortir une ou deux fois par semaine, passer les matinées, les après-midi en ville, en compagnie de sa bonne. Où allaient-elles ? Des yeux exercés les épiaient, des pas discrets les suivirent. On sut qu'elles faisaient infidélité à leur paroisse, à Saint-Eutrope, pour suivre les cérémonies et les offices des paroisses étrangères. On les avait reconnues à Saint-Jacques à un sermon de charité ; à la cathédrale à un salut solennel. Et ces sorties devinrent bientôt quotidiennes. Une fois mise en goût, Louise n'en avait jamais assez de voir, jamais assez d'entendre. Et les occasions ne manquaient pas. Après une messe pontificale à la métropole, c'était une prise de voile aux Ursulines, et après les Ursulines, une clôture de retraite chez les sœurs de la Préservation. La vieille et la jeune, elles étaient désormais affiliées à cette congrégation de dévotes errantes qu'on rencontre dès l'aube, le long des rues froides, courant, à peine éveillées, au rendez-vous de l'amour céleste, qu'on retrouve le soir, ombres dans l'ombre des églises crépusculaires, agenouillées au pied d'une station du chemin de la croix, assoupies en récitant le chapelet, sur le cœur de Jésus.

Comment la petite Louise avait-elle opéré ce miracle ? Comment avait-elle fait de la recluse volontaire, de la fanatique de la paroisse et du foyer qu'avait été jusque-là Mademoiselle, une des plus agitées dans l'essaim des âmes pieuses qui tournent bourdonnantes autour des bénitiers et des confessionnaux ?

On les rencontrait partout ensemble et aux meilleures places : au sermon, sous la chaire ; à la messe, au premier rang devant le banc de communion ; au salut, sous la tribune de l'orgue. Et elles connaissaient des particularités sur les chœurs, sur l'organiste, elles savaient l'âge exact du prédicateur. Des remarques les amusaient, des comparaisons d'une paroisse à l'autre, des préférences. Le pain bénit était plus anisé à Saint-Jacques ; la maîtrise

mieux exercée à Saint-Orens; et le suisse de la cathédrale avait les plus gros mollets...

Louise était ravie; si facile à contenter d'ailleurs! Le coup de baguette de l'illumination au moment du salut, l'odeur de l'encens, le ronflement des orgues; tout l'enchantait, elle s'extasiait à propos de tout. Et son contentement ravissait Mademoiselle.

Leurs meilleures soirées, elles les passaient trois ou quatre fois l'hiver aux concerts de charité offerts par la Société des anciens élèves des écoles libres, au profit des œuvres de patronage ou de bienfaisance. C'était à l'extrémité du faubourg, dans une salle pauvre, chichement éclairée, enguirlandée de papier peint, un auditoire de braves gens endimanchés, d'ecclésiastiques sourians, de dames patronnesses caparaçonnées et importantes. Le programme était chargé. On chantait, coup sur coup, une romance, une chansonnette, un morceau patriotique; puis un amateur crachait un solo de flûte, un comique débitait un monologue. Et, brusquement, les cuivres éclataient. Bannière en tête, la fanfare exécutait une fantaisie sur *la Favorite*. C'était le signal de la tombola; des lots médiocres sortaient soulignés de plaisanteries séculaires et chaque fois un hasard complaisant attribuait la brassière d'enfant à M. le curé, la boîte de cigares à Mademoiselle. On riait et déjà c'était le tour des larmes; le drame; un drame historique à maillots et à panaches, ou bien une tragédie religieuse : *Les Catacombes*, pièce inédite composée par un capitaine en retraite sous le pseudonyme de Faustus.

Ces soirs-là, Mademoiselle ne se couchait pas avant minuit. Encore était-elle obligée d'imposer silence à la petite servante qui sautait et riait, et parlait toute seule de l'autre côté de la cloison, excitée par les amusemens de la soirée.

Le ménage à la fin se ressentait de ces dissipations. Les sermons empiétaient. On mangeait sur le pouce, on nettoyait pour la forme : deux coups de balai, et en route pour le salut! Où était-il le temps où, le salon épousseté, la trace d'un doigt, si légère fût-elle, sur un marbre, était cause que Mademoiselle faisait recommencer tout le travail? Les mites maintenant nichaient en sécurité dans les damas de laine du salon voué à une nuit perpétuelle, les araignées filaient leurs toiles dans les angles de la cuisine.

Mademoiselle ne prenait plus garde à rien; la médiocrité de l'ordinaire chaque jour plus restreint la laissait indifférente, et plus indifférente encore l'invasion définitive des poussières. Si elle s'en apercevait, elle ne pensait qu'à excuser Louise. Ce n'était pas sa faute. Pauvre petite! elle ne perdait pas une minute. Tant

pis pour les meubles! On ne pouvait pourtant pas lui demander de se tuer, à cette enfant!

A peine si la vieille fille avait protesté contre l'entrée, dans la maison, de Toto, un lamentable roquet, un pauvre chien perdu que la trop compatissante Louise avait un beau matin ramené dans ses jupes. Un chien rue Verte, et un jeune chien qui pis est, un chien déchireur de rideaux, ensevelisseur de pantoufles, traîneur d'ordures, profanateur de canapés et de fauteuils! Quel scandale! C'était la fin de la propreté, la fin des meubles, la fin de tout.

M^{lle} Clémence en pleurait; mais quoi? Pouvait-on se brouiller avec Louise?

Consultés, pris pour juges par Mademoiselle, Sylvain Méric et l'abbé Justrobe hésitaient à blâmer la faiblesse de leur amie. A sa place ils n'auraient pas été plus sévères. Est-ce que la petite sournoise n'avait pas eu l'attention de broder des pantoufles à l'abbé, de tricoter une blague à tabac à Monsieur le neveu pour son jour de naissance? Le moyen après cela de lui refuser quelque chose! Et Louise ne s'étonnait pas de triompher... Comme une jeune reine, elle gouvernait ces vieilles têtes d'un doigt souple et ingénu...

ÉMILE POUVILLON.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA SCIENCE ET L'AGRICULTURE

I

LES ENGRAIS

PREMIÈRE PARTIE

LES ENGRAIS ORGANIQUES

En 1825, l'enseignement agricole ne figurait au budget que pour 276 241 francs : aujourd'hui plus de quatre millions lui sont accordés ; non seulement le gouvernement de la République a rétabli l'Institut agronomique, créé en 1848, puis détruit en 1852, mais il a multiplié les écoles pratiques d'agriculture, il a décidé que dans chaque département un professeur au moins, souvent plusieurs, iraient de commune en commune exposer dans des conférences publiques les saines méthodes de travail ; on a créé des champs d'essais, de démonstration ; l'effort a été vigoureux, continu, et cependant jamais le malaise de l'agriculture n'a été plus grand, les plaintes plus vives et plus acerbes ; les cultivateurs ont assiégé le Parlement de leurs doléances, exigé de profondes modifications à notre système douanier. Et en effet leur situation est difficile. Est-ce donc que les dépenses affectées à l'enseigne-

ment agricole ont été stériles, que la science est impuissante, ses conseils vains, ses enseignemens inutiles?

Avant de renoncer aux espérances qu'ont fait concevoir les travaux des agronomes, il convient de chercher quelles sont les causes de la crise actuelle. La principale est sans contredit la baisse de prix des denrées agricoles; la crise est d'ordre économique. On désigne sous le nom de « produit brut » la somme réalisée par la vente des denrées récoltées; et en rapportant le produit à une mesure commune, l'hectare par exemple, on possède une unité qui permet la comparaison des domaines les uns aux autres. Le produit brut s'obtient en multipliant le poids des marchandises récoltées par les prix auquel ces marchandises sont livrées. Un vigneron de l'Hérault qui obtient 100 hectolitres de vin commun à 15 francs l'hectolitre fait 1500 francs de produit brut; un propriétaire du Médoc ne récolte que 30 hectolitres de vin, mais il vend 50 francs l'hectolitre, il a encore 1500 francs de produit brut. Le gain, le bénéfice, ou encore le produit net, — ces expressions s'équivalent, — s'obtient en défalquant du produit brut les dépenses de toutes sortes auxquelles donne lieu ce produit. Un cultivateur de betteraves obtient 30 000 kilos de racines à l'hectare; il les vend 25 francs les 1 000 kilos à la sucrerie voisine : son produit brut est de 750 francs. Si l'ensemble des dépenses qui incombent à l'hectare, — c'est-à-dire le prix du loyer à payer au propriétaire, les factures des marchands d'engrais et de semences, les journées des ouvriers qui ont biné à plusieurs reprises les racines, qui les ont arrachées, conduites à la sucrerie, — ne représente que 600 francs, ce cultivateur aura un bénéfice de 150 francs, différence entre 750 francs : produit brut et 600 francs : dépenses; mais si les dépenses, au lieu d'être de 600 francs, se sont montées à 800 francs, elles dépassent le produit brut : l'opération se solde en perte. Un fermier éloigné d'un grand centre de consommation et qui ne peut vendre sa paille n'a comme produit brut d'une culture de blé que la vente du grain; il a obtenu à l'hectare 20 quintaux : en multipliant par le prix de vente du quintal, il trouvera le produit réalisé par sa culture; or ce prix de vente du quintal de blé, naguère à 30 francs, est tombé à 25, puis à 21 francs : c'est à peu près le prix actuel. Aujourd'hui cette récolte de 20 quintaux, bien supérieure à la moyenne de la France, ne représente donc que 420 francs : or les dépenses de culture d'un hectare dépassent parfois ces 420 francs, de telle sorte, que loin d'obtenir de son travail une juste rémunération, le cultivateur est obligé de prélever sur son capital, et il se ruinerait en continuant d'exploiter dans de pareilles conditions.

La crise actuelle est due au bas prix des denrées agricoles ; pour les relever on a eu recours aux remaniemens des tarifs douaniers ; en frappant d'abord d'un droit de 5 francs chaque quintal de blé étranger qui pénètre en France, on a réussi à maintenir nos prix, de 5 francs supérieurs à ceux qui sont pratiqués en Angleterre, restée fidèle au libre-échange. Le système protectionniste, qui amène fatalement un malaise général en réduisant le chiffre des affaires, réussira-t-il à produire une hausse artificielle suffisante pour combattre l'avilissement des prix ? Cela paraît bien douteux, puisque la protection de 5 francs par quintal a été jugée insuffisante, et qu'après une longue discussion, le Parlement, pressé par ses électeurs ruraux, a élevé le droit de douane à 7 francs les 100 kilos. Quoi qu'il en soit, la science n'est pas responsable de ce bas prix des denrées agricoles ; elle offre même le seul remède qui puisse efficacement le combattre. Nous avons vu que le produit brut était obtenu par la multiplication de deux nombres : quantité de marchandise produite, prix de cette marchandise ; or si la science est incapable d'agir sur les prix du blé, elle enseigne à augmenter sa récolte, c'est là son rôle, et, si elle le remplit bien, la crise peut être conjurée. Supposons qu'un cultivateur de blé ne puisse avoir de bénéfice qu'autant que la vente de la récolte d'un hectare lui rapporte 600 francs : visiblement ces 600 francs peuvent être obtenus soit avec une faible récolte vendue cher, soit avec une bonne récolte vendue bon marché ; on fait 600 francs de produit brut avec 20 quintaux de blé à 30 francs ou 30 quintaux vendus 20 francs.

Si les cultivateurs, plus habiles qu'ils ne sont encore, élevaient les rendemens jusqu'à faire des bénéfices en vendant à bas prix, il en résulterait des bienfaits inestimables, puisque l'accroissement des alimens diminue le nombre des créatures humaines qui souffrent de la faim ou pâtissent par manque d'une nourriture suffisante. Les progrès réalisés sont déjà immenses : les châtaignes, les galettes de sarrasin, le pain noir, ont fait place sur presque toute notre France au pain de froment ; la viande, naguère inconnue au village, y est devenue commune ; on boit du vin ou du cidre là où l'on se contentait d'eau claire. Les progrès réalisés par la culture ont donc été considérables : peuvent-ils s'accroître de nouveau ? est-il possible d'atteindre des rendemens assez élevés pour que l'agriculture soit prospère en vendant toutes les denrées nécessaires à la vie à des prix tels que ces denrées deviennent accessibles à ceux qui en sont encore privés ? Telle est la question que je veux aborder dans ces études.

I

Pour qu'une terre atteigne le maximum du produit, il faut que chacune des plantes qui la couvre trouve, à chaque instant de son développement, toutes les matières alimentaires qui lui sont nécessaires : or s'il existe des sols privilégiés assez bien garnis de ces alimens nécessaires aux végétaux pour fournir d'abondantes récoltes sans aucune addition, dans la grande majorité des cas une contrée, cultivée sans addition d'aucune sorte, perd peu à peu sa fertilité, les rendemens diminuent, elle devient incapable de nourrir la population qui l'occupait; cette population fuit cette terre devenue ingrate, elle émigre. Aussi, depuis un temps immémorial, les populations sédentaires ont-elles essayé de maintenir la fertilité des terres qu'elles occupaient au moyen des engrais. On a reconnu, dès l'antiquité la plus reculée, que les litières salies pas les déjections des animaux étaient un engrais efficace; toutefois ces premières connaissances étaient purement empiriques : l'usage rationnel des engrais est tout récent, il dérive des connaissances que, depuis un siècle, nous avons lentement acquises du mode d'alimentation des végétaux.

Cherchons donc comment vit la plante que nous cultivons. Quand nous connaissons ses exigences, nous pourrons peut-être les satisfaire, et voir notre plante devenue vigoureuse nous fournir ces rendemens élevés, objets de nos désirs.

Le végétal se nourrit par ses feuilles et par ses racines, et pour bien saisir leurs fonctions, cultivons un sable lavé, puis calciné, incapable par lui-même de céder à la plante aucun aliment : il servira seulement de support. Si dans ce sable, régulièrement arrosé, on sème quelques graines de colza ou quelques grains de blé, on voit bientôt apparaître de petites tiges délicates, et pendant les premiers jours les jeunes plantes présentent toutes les apparences de la santé; les tiges sont droites, les feuilles bien vertes. Ainsi, la première étape de la vie végétale, pendant laquelle l'embryon sort de la graine et forme racines et tige, est parcourue sans autre condition que de l'air et de l'eau. Celle-ci, dans notre expérience, a été donnée avec profusion : si elle fait défaut, la germination s'arrête, et tout de suite, dès nos premiers essais, nous reconnaitrons la grande difficulté de la culture, ce qui en fait si souvent un métier décevant : sa dépendance absolue des conditions météorologiques. Si au moment des semailles la pluie n'arrive pas; si, comme cela a eu lieu l'an dernier, une longue sécheresse persiste en mars et en avril, les semis avortent,

ou les plantes n'apparaissent que tardivement. L'avoine semée au printemps de 1893, pendant cette période sans pluie que nous avons signalée ici même (1), a parcouru hâtivement les phases de sa végétation ; la récolte a été réduite ; l'avoine est en ce moment au même prix que le blé.

Quand l'humidité est suffisante, comme nous avons eu soin qu'elle le fût dans notre expérience, la germination a lieu : les réserves de la graine suffisent à la formation des jeunes organes ; mais très vite nous voyons le colza semé dans notre sable calciné jaunir, et si on se borne aux arrosements à l'eau distillée, il périt ; le blé résiste un peu plus longtemps, car la graine dont il provient est plus grosse, plus chargée d'amidon et de la matière azotée qui servent l'un et l'autre à la formation des organes nouveaux. La graine est une mère et une nourrice ; mais dans le colza la nourrice, très faible, est bien vite épuisée ; elle ne l'est qu'un peu plus tard dans le blé ; mais cependant la graine se vide, l'épiderme seul subsiste, et à son tour la jeune plante périt.

Ainsi l'air et l'eau, suffisants pour déterminer la germination, sont incapables de soutenir la vie végétale ; l'expérience nous a enseigné quelles sont les matières qu'elle exige ; nous savons préparer dans les laboratoires de physiologie des dissolutions que nous désignons sous le nom de « mélanges nutritifs » ; arrosons nos semis, avant qu'ils aient donné les moindres signes d'affaiblissement, avec un de ces mélanges dans lequel nous aurons soin de ne pas introduire de combinaisons du carbone : les semis deviennent vigoureux, les feuilles se développent les unes après les autres. Prolongeons l'expérience pendant deux mois, puis renversons nos vases, lavons avec soin les racines pour les dégager du sable, et pesons nos récoltes : leur poids est bien supérieur à celui des graines primitives ; mais les graines sont presque sèches, les plantes gorgées d'eau : il convient donc de dessécher complètement nos semis et des graines semblables à celles que nous avons semées pour savoir si réellement dans ce sable stérile de la matière végétale a été élaborée. Après dessiccation nous pesons de nouveau : décidément les plantes sèches sont plus lourdes que les graines ; le mélange nutritif employé a été efficace, les plantes se sont accrues.

Pour pénétrer plus avant, procédons à l'analyse élémentaire ; déterminons les corps simples qui constituent les plantes récoltées : en comparant cette composition à celle de la graine, nous allons savoir quels sont ceux que la jeune plante s'est assimilés

(1) Voir la *Revue* du 15 octobre 1893.

pendant sa courte existence. Or l'analyse nous enseigne que le poids de carbone contenu dans le colza ou le blé surpasse de beaucoup celui qui existait dans la graine, et comme, ainsi qu'il a été dit, ni la dissolution nutritive ni le sable calciné ne renfermaient de carbone, il faut qu'il ait été pris dans l'air. Il s'y trouve, en effet, parcimonieusement répandu sous forme d'acide carbonique, c'est-à-dire d'une combinaison de carbone et d'oxygène. Notre atmosphère ne renferme que 3 dix millièmes d'acide carbonique, et il semble au premier abord que les feuilles auront quelque peine à se saisir de ces rares molécules d'acide carbonique noyées dans un océan d'oxygène et d'azote : il est facile cependant de montrer par l'expérience combien est rapide cette absorption de l'acide carbonique aérien par la végétation.

Quand on délaie de la chaux dans l'eau, on en dissout de petites proportions; si on sépare par un filtre le liquide de la chaux non dissoute, on obtient une liqueur limpide désignée dans les laboratoires sous le nom d'eau de chaux : c'est là un réactif précieux pour caractériser l'acide carbonique. Si, en effet, on fait barboter de l'air commun dans l'eau de chaux, elle ne tarde pas à se troubler; l'acide carbonique produit, en s'unissant à la chaux, un composé insoluble dans l'eau : le carbonate de chaux, qui, sous forme de craie, de calcaire grossier de marbre, est très commun à la surface du globe. Imaginons maintenant qu'on ait tapissé un long tube de verre de feuilles longues et étroites comme celle d'une graminée, puis qu'on appelle, à l'aide d'un écoulement d'eau, un courant d'air, qui devra parcourir le tube avant d'atteindre un flacon d'eau de chaux interposé entre l'extrémité du tube et l'aspirateur, et l'on verra que l'air qui a passé sur les feuilles ne trouble plus l'eau de chaux; il a été dépouillé de son acide carbonique; et il faut beaucoup accélérer la rapidité du courant d'air pour reconnaître, par un léger trouble qui survient dans l'eau de chaux, que quelques molécules d'acide carbonique ont échappé aux feuilles. Elles doivent cette puissance d'absorption à l'eau qui les gorge; l'acide carbonique est très soluble, et quand on détermine rigoureusement par l'expérience la quantité d'acide carbonique qu'absorbent des feuilles appartenant à diverses espèces végétales maintenues à des températures variables, on trouve que ces quantités sont presque identiques à celles qu'auraient dissoutes, à ces mêmes températures, des quantités d'eau égales à celles que contiennent les feuilles en expérience.

La structure de la feuille est admirablement adaptée à cette fonction spéciale : saisir l'acide carbonique aérien. Elle est plate, d'énorme surface par rapport à son poids, attachée à un rameau

flexible, elle est mobile; baignée à chaque instant par de nouvelles couches d'air, elle les dépouille de leur acide carbonique. Quand les radiations solaires, la lumière, frappent les feuilles ainsi chargées d'acide carbonique dissous, elles y déterminent la décomposition de cet acide carbonique et sa transformation en matière organique combustible. C'est dans les derniers éléments des feuilles, dans les cellules où le microscope permet de distinguer les grains de la matière verte qui donne aux végétaux leur couleur, que se produit le phénomène grandiose qui assure la perpétuité de la vie animale à la surface de la terre.

L'animal est un appareil à combustion, qui ne produit chaleur et travail qu'à la condition de consommer, de brûler de la matière organique; il en forme de l'acide carbonique et de l'eau qu'il élimine par ses organes respiratoires: la plante au contraire est un appareil de réduction qui s'empare de cet acide carbonique, de cette eau, pour élaborer la matière combustible en rejetant l'oxygène.

La matière ainsi formée dans la feuille, résidu de la décomposition de l'acide carbonique hydraté, subit une série de métamorphoses pendant lesquelles elle se complique, et finit par apparaître sous forme de sucres, de gommes, d'amidon, de celluloses. Quelques-unes de ces transformations ont été réalisées dans le laboratoire par les seules forces chimiques, et nous pouvons suivre, étapes par étapes, les synthèses successives qui amènent à l'état de sucre l'aldéhyde méthylique que laisse dans la feuille la décomposition de l'acide carbonique hydraté; nous pouvons même constater sur la feuille elle-même que ces métamorphoses produites à l'origine par l'intervention des radiations solaires conduisent à la production d'un corps encore plus complexe que le sucre: l'amidon.

L'expérience est facile à reproduire: de bon matin on choisit sur une plante, sur une aristoloche par exemple, une feuille qui n'a pas reçu encore les rayons solaires, mais qui est bien placée pour les recevoir un peu plus tard, et, à l'aide de gomme arabique, on fixe sur la face inférieure un papier noir; dans le papier destiné à recouvrir la face supérieure on a découpé des lettres, de telle sorte que, au moment où l'expérience commence, on n'aperçoit la couleur verte de la feuille qu'au travers des découpures du papier; les parties ainsi découvertes seules seront bientôt éclairées. On laisse agir le soleil pendant quelques heures, puis on détache la feuille ainsi partiellement insolée, on la décolore à l'aide d'alcool ou de chloral, puis on la maintient pendant quelques instans dans la teinture d'iode; on enlève ensuite l'excès

de la teinture par l'alcool. Si on place enfin la feuille ainsi traitée dans l'eau, on voit apparaître nettement les caractères en bleu foncé. On sait que l'iode colore en bleu l'amidon : visiblement la feuille n'en a formé qu'aux places où les radiations solaires ont atteint les cellules à chlorophylle ; partout au contraire où la feuille a été protégée par le papier noirci, elle reste blanche, décolorée ; l'iode y est sans action. Si on avait opéré sur une feuille déjà éclairée, l'amidon aurait été abondant dans toutes les cellules et les lettres n'auraient pas présenté le relief qu'elles acquièrent quand on agit sur une feuille non encore insolée, qui pendant la nuit s'est dépouillée peu à peu de l'amidon formé pendant la journée précédente.

La feuille nous apparaît donc comme le laboratoire dans lequel prend naissance la matière carbonée, et cette matière carbonée a pour origine l'acide carbonique aérien. Mais tout de suite un doute apparaît dans notre esprit : pourquoi la culture établie dans le sable calciné a-t-elle si mal réussi quand nous avons simplement arrosé avec de l'eau distillée ? Nous n'avons pris aucune précaution pour écarter l'acide carbonique aérien : pourquoi n'a-t-il pas suffi à l'alimentation de la plante ? pourquoi au contraire l'expérience a-t-elle continué et les plantes sont-elles devenues prospères quand dans les arrosages nous avons substitué à l'eau distillée les dissolutions nutritives ? que renferment ces dissolutions nutritives ? comment rendent-elles fertile du sable calciné ?

Nous allons l'apprendre. Nous savons, par l'analyse que nous avons faite de graines semblables à celles qui ont été employées à nos semis, qu'outre le carbone, l'hydrogène et l'oxygène, ces graines renferment de l'azote : ajoutons donc à notre eau distillée une matière soluble azotée, de l'azotate d'ammoniaque par exemple, qui est formé d'azote, d'oxygène et d'hydrogène, et déjà notre semis est infiniment plus vigoureux que celui qui n'a reçu que de l'eau distillée. Bientôt cependant il manifeste des signes d'affaiblissement, il est bien loin d'égaliser les végétaux semés en même temps dans une bonne terre. Quelque chose manque encore.

Or, quand nous avons brûlé nos graines, nous avons vu qu'elles ne sont pas formées seulement de matières combustibles qui disparaissent pendant la calcination ; elles ont toujours laissé dans notre capsule, après que toute la matière organique a disparu, des cendres : de quoi sont-elles composées ? Nous y trouvons tout d'abord de l'acide phosphorique et en grande quantité, puis de la potasse, de la magnésie, de la chaux, de la silice, des traces d'oxyde de fer.

Pour savoir si ces substances sont accidentelles ou nécessaires, nous allons employer encore la méthode qui nous a déjà réussi. Introduisons dans nos liquides nutritifs de l'acide phosphorique; ajoutons à notre azotate d'ammoniaque, du phosphate d'ammoniaque, et nous obtenons une récolte qui surpasse de beaucoup la précédente, sans atteindre cependant celle qui croît en pleine terre. Ajoutons encore à notre liquide nutritif de la potasse, nouvelle amélioration, et successivement joignons à ces matières tous les élémens des cendres, et peu à peu nous voyons nos rendemens s'améliorer jusqu'à égaler et même surpasser ceux que fournit une terre fertile, mais qui n'aurait pas reçu autant d'alimens végétaux qu'en ont apporté au sable les dissolutions nutritives employées.

A l'aide de cette méthode nous sommes donc parvenu à connaître le mode d'alimentation des plantes; elles ne vivent qu'autant qu'elles trouvent à portée de leurs racines des matières azotées, de l'acide phosphorique, de la potasse, de la magnésie et de la chaux; si l'un quelconque de ces élémens fait défaut, les autres deviennent inutiles, l'activité des feuilles s'éteint, elles cessent de décomposer l'acide carbonique aérien, l'élaboration de la matière végétale s'arrête. Les conclusions auxquelles nous sommes arrivé ont été contrôlées au reste, non plus par des essais de laboratoire portant sur quelques graines, mais bien par les cultures établies dans plusieurs domaines et notamment dans celui de Rothamsted, illustré par les recherches poursuivies pendant cinquante ans par sir J. B. Lawes et par sir Henry Gilbert. Ces recherches ont démontré que l'alimentation purement saline convenait aux graminées, notamment au blé, en maintenant indéfiniment sa culture sur le même sol, additionné seulement de nitrates et de sels ammoniacaux et d'un mélange de phosphates, de sels de potasse et de magnésie; la chaux, la silice et le fer étaient assez abondans dans le sol pour qu'il fût inutile d'en ajouter.

Cette alimentation saline qui convient si bien aux graminées ne suffit plus à d'autres plantes de grande culture, notamment aux légumineuses. Que leur faut-il donc de plus? De l'humus. On désigne sous ce nom les débris organiques encore mal définis qui proviennent de la transformation par les fermens de la terre des débris des végétations antérieures. J'ai cultivé, il y a quelques années, à l'École de Grignon, dans de grands pots de grès renfermant 50 kilos de terre épuisée par une longue suite de culture sans engrais, le ray-grass des prairies permanentes et le trèfle des prairies artificielles. Les rendemens les plus élevés du ray-grass étaient obtenus à l'aide des engrais salins: nitrate, phosphates, sels de potasse; celui du trèfle, très ordinaire sous l'influence de

ces engrais, ne remontait que par l'addition au sol des matières organiques extraites par l'eau chaude du fumier de ferme.

Les cultivateurs ont remarqué depuis longtemps que lorsqu'une luzerne a occupé le sol pendant plusieurs années, elle s'affaiblit et les graminées l'envahissent ; si on la défriche, il est inutile d'essayer de semer de nouveau de la luzerne : elle germe, puis languit et disparaît. Il faut attendre pendant plusieurs années, quinze ou vingt ans, pour que la luzerne puisse être de nouveau semée avec quelque chance de durée. Quelquefois même, si sa culture a été maintenue longtemps, le sol reste incapable pendant de longues années de lui donner la vigueur qu'elle avait autrefois. Au sud de Paris, autour de Juvisy, s'étend une plaine excellente ; pendant trente ans, les fermiers s'y sont enrichis en y cultivant la luzerne. A cette époque, elle durait sept ou huit ans, fournissant de brillantes récoltes ; aujourd'hui, après deux ans, trois ans au plus, elle est envahie par les graminées : il faut la retourner.

Je me rappelle toujours que, visitant avec sir Henry Gilbert le domaine de Rothamsted, il m'arrêta devant une terre nue, tout à fait privée de végétation, et il me dit en souriant : « Voici le champ de culture continue du trèfle. Nous avons eu à l'origine des récoltes passables ; maintenant le trèfle ne peut plus venir sur cette pièce. » Mon savant ami me montra cependant une culture continue de trèfle qui avait réussi ; elle occupait une petite plate-bande du jardin voisin de la maison de sir J.-B. Lawes ; on y avait prodigué autrefois, comme le font les jardiniers, le fumier de ferme ; l'humus y était abondant, et depuis plus de vingt ans le trèfle y prospérait.

Nous voici renseignés, la plante ne vit que si elle trouve dans l'air : de l'acide carbonique ; dans le sol, à portée de ses racines, de l'eau et diverses matières que nous venons d'énumérer, et parmi lesquelles se placent au premier rang les composés azotés, l'humus, l'acide phosphorique, la potasse, la chaux : ce sont ces matières qui constituent les engrais. En les employant, nous augmentons la fertilité du sol, qui habituellement ne renferme pas ces divers principes en quantités suffisantes pour assurer l'alimentation de tous les individus de même espèce, que nous cultivons les uns à côté des autres. Sans doute, les terres que nous ensemençons ne sont pas tout à fait dépourvues des alimens végétaux, et si nous avions en France d'immenses étendues de terres à très bon marché, nous pourrions, comme on le fait dans l'Ouest américain, cultiver sans engrais ; nous produirions de huit à dix hectolitres de blé à l'hectare, rendement suffisant pour des terres de faible valeur, libres d'impôts, mais ruineux pour des sols surchargés

de redevances comme les nôtres. — Notre culture ne prospère qu'avec l'aide des engrais ; ils se partagent naturellement en deux groupes : les uns proviennent des animaux et des végétaux, ce sont les engrais organiques ; les autres, extraits de gisemens disséminés à la surface du globe, portent le nom d'engrais minéraux ; nous les examinerons successivement.

II

Les litières salies par les déjections des animaux domestiques, le fumier de ferme est employé comme engrais depuis un temps immémorial. Il est précieux parce qu'il renferme toutes les matières nécessaires à l'alimentation végétale ; on y trouve, en effet, de l'azote combiné : 5 millièmes environ, dont une partie sous la forme assimilable d'ammoniaque ; le reste, engagé en combinaison avec le carbone, l'hydrogène et l'oxygène, fait partie des matières ulmiques ; on trouve encore dans le fumier de l'acide phosphorique, de la chaux et de la potasse ; on conçoit donc qu'à lui seul il puisse maintenir la fertilité et conduire aux récoltes moyennes dont pendant bien des années on s'est contenté.

Si le fumier est employé depuis un temps immémorial, il n'y a que peu d'années que nous savons comment sa fabrication doit être conduite pour que le produit acquière toute sa valeur. Dans les fermes bien tenues, tout le fumier produit est accumulé sur un emplacement spécial désigné, suivant sa disposition, sous les noms de plate-forme ou de fosse. La plate-forme est en terre battue, imperméable ; elle présente une légère convexité, de façon que les liquides qui découlent de la masse arrivent à un ruisseau pavé qui entoure la plate-forme. L'inclinaison de ce ruisseau est calculée pour conduire les liquides noirs, le purin, jusqu'à un trou maçonné dans lequel plonge l'extrémité d'une pompe destinée à remonter le purin jusqu'à la surface du tas, qui doit être régulièrement arrosé. La plate-forme, très répandue aux environs de Paris, est remplacée dans le Nord par la fosse. On la construit en creusant le sol de la cour de façon à former deux plans légèrement inclinés ; à leur rencontre, au point le plus bas, est placée la grille qui permet l'écoulement du purin dans le trou maçonné, où il est puisé par une pompe. Dans cette disposition le fumier est étalé sur une grande surface, et il ne serait pas suffisamment tassé si on n'y maintenait constamment les jeunes bœufs d'élevage. Accès facile aux brouettes amenant des étables ou des écuries les litières salies, aux charrettes qui viennent charger le fumier au moment où il doit être conduit aux champs ; possibilité d'arroser la masse à l'aide du purin entièrement recueilli,

telles sont les conditions nécessaires à une bonne installation.

Nous avons, à l'École de Grignon, la prétention justifiée, je crois, de très bien fabriquer le fumier ; nous n'avons rien changé aux dispositions prises, il y a plus de soixante ans, par le fondateur de l'École, Auguste Bella, et nous nous en trouvons bien. La plate-forme est placée au milieu d'une cour limitée par les étables, les écuries et les bergeries ; tous ces bâtimens sont munis de ruisseaux qui communiquent par des caniveaux souterrains avec le trou à purin : les liquides sont donc entièrement recueillis. Quant aux litières, elles sont conduites à la plate-forme et étalées régulièrement ; sur l'un des côtés, on dispose le fumier en plan incliné garni de planches pour faciliter le passage des brouettes. Les garçons de cour égalisent à la fourche le fumier qui vient d'être amené, de façon que la surface soit horizontale ; en outre ils tordent sur les parois les litières, de telle sorte que la masse présente sur trois faces une paroi parfaitement verticale ; quand la hauteur du tas atteint 3 mètres on commence à garnir une seconde plate-forme.

L'exploration du tas de fumier à l'aide d'un thermomètre est fort curieuse. A 1 mètre du sol environ ruisselle un liquide noir ; il se fige par places en stalactites qui recouvrent les pailles d'un mince enduit : à cette hauteur, le thermomètre ne marque guère que 25 ou 30° ; un peu plus haut, à 1^m, 50 environ, la température s'élève déjà de 40 à 50°, et à 2 mètres de hauteur, plus près par conséquent de la surface supérieure, le thermomètre monte souvent à 70°. C'est dans le fumier provenant des écuries qu'on observe les températures les plus élevées : on sait qu'en effet les maraîchers emploient exclusivement le fumier de cheval pour garnir les couches sur lesquelles ils cultivent les végétaux de primeurs.

Pour savoir à quelles causes il convient d'attribuer ces différences de température constatées à diverses hauteurs du tas de fumier, il faut déterminer la composition de l'atmosphère qui s'y trouve confinée : on y réussit en forant, à l'aide d'une tige de fer, des trous dans la masse ; on substitue ensuite sans difficulté à la tige métallique un tube de verre ; on le lie par des tubes de caoutchouc à deux flacons portant des tubulures inférieures reliées l'une à l'autre par de bons tubes de caoutchouc. Imaginons que le flacon, dont la tubulure supérieure est en relation avec le tube enfoncé dans le fumier, soit rempli de mercure, et que le second flacon que nous avons tenu jusqu'à présent plus élevé que le flacon à mercure soit vide : on conçoit sans peine que, si nous abaïssons le flacon vide au-dessous du flacon à mercure, ce liquide va s'écouler, et déterminer un vide qui sera comblé par le gaz contenu

dans le fumier; bientôt tout le mercure sera écoulé, et le flacon rempli du gaz que nous voulons analyser. Nous détacherons le caoutchouc qui reliait le flacon au tube enfoncé dans le fumier, nous adapterons un tube à dégagement; et en élevant le flacon actuellement plein de mercure, nous chasserons le gaz du fumier dans les tubes où nous pourrions l'analyser.

Les gaz extraits du fumier ne renferment jamais d'oxygène; à la partie supérieure, là où la température atteint 70° environ, on trouve que le quart du volume total est de l'acide carbonique, le reste est de l'azote. Son origine n'est pas douteuse, c'est de l'azote atmosphérique. Dans cette partie de la masse, l'air pénètre; son oxygène brûle les principes les plus attaquables de la paille et se transforme en acide carbonique; l'élévation de température est due à la combustion lente. Le gaz extrait un peu plus bas présente une composition bien différente de celle que nous venons de constater: l'azote y est moins abondant et mêlé à l'acide carbonique, on reconnaît le gaz des marais, l'hydrogène carboné qu'il est facile d'allumer. Le gaz puisé tout à fait en bas du tas de fumier ne renferme plus guère d'azote, peu d'acide carbonique; le gaz des marais domine.

Les réactions qui donnent naissance à l'acide carbonique et au gaz des marais sont dues à l'activité de ferments faciles à examiner au microscope: une goutte de liquide provenant du lavage du fumier est peuplée de bactéries dodues, peu agiles, portant souvent des spores brillantes; on réussit à les cultiver sur de la filasse de lin, sur du papier, par conséquent sur de la cellulose, en plongeant ces matières dans des liquides chargés de carbonate de potasse, de carbonate d'ammoniaque et d'un peu de phosphate d'ammoniaque. Ce mélangeensemencé avec quelques gouttes de purin et maintenu à 50° environ dégage de l'acide carbonique et du gaz des marais en volumes égaux. Les bactéries vivent et travaillent à cette température élevée; elles persistent même jusqu'à 72°, mais à 80° elles périssent; une fermentation en pleine activité portée jusqu'à ce degré de chaleur s'éteint, tout dégagement de gaz cesse.

Les bactéries qui entrent en jeu dans le fumier proviennent du tube digestif des animaux; dans la partie supérieure du tas, là où l'air pénètre, elles favorisent l'action de l'oxygène; la gomme et les sucres de la paille sont brûlés; dans les parties plus profondes, les bactéries s'attaquent à la cellulose. La paille des litières est ainsi profondément modifiée. En effet, des trois principes qui la constituent: gomme, cellulose et vasculose, les deux premiers sont partiellement détruits; le dernier, qui résiste, s'hydrate, se dissout dans les liquides alcalins, et donne au purin, au fumier lui-même, sa couleur brun foncé.

Un fumier fermenté est celui qui a subi profondément ces métamorphoses : on les hâte en procédant à des arrosages réguliers à l'aide du purin, qui, pénétrant dans la masse, dissout l'acide carbonique, facilite l'accès de l'air, dont l'oxygène active les combustions et ranime les bactéries ; peu à peu, la paille se réduit, se désagrège, forme une masse molle, facile à couper à la bêche, et prend finalement l'aspect de l'humus.

Les cultivateurs des terres légères trouvent grand avantage à pousser très loin la fermentation du fumier ; ceux qui tiennent au contraire des terres fortes, argileuses, attachent moins d'importance à cette fermentation et conduisent le fumier dans leurs champs toutes les fois qu'ils sont abordables : pour bien comprendre quelles raisons dictent leur conduite, il faut suivre les transformations que subissent dans le fumier les matières organiques azotées.

Les animaux reçoivent dans leur ration des matières azotées : le foin renferme de l'albumine semblable à celle de l'œuf ; les grains contiennent de la caséine, analogue à celle du lait, du gluten, de même composition que la fibrine des muscles, et on conçoit qu'une partie de ces matières ingérées soit fixée dans l'organisme : une autre est brûlée, amenée à l'état d'urée et rejetée par les urines ; une plus faible fraction des matières azotées de la ration passe dans les déjections solides.

Maintenue dans l'air pur à l'abri des germes, l'urée reste inaltérée, mais un ferment, partout répandu, la transforme rapidement en carbonate d'ammoniaque. Cette métamorphose se produit déjà dans les bergeries et, quand elles sont mal ventilées, l'odeur y est insupportable. Au moment où elles arrivent à la plate-forme, les matières sont donc imprégnées de carbonate d'ammoniaque. Si elles n'y font qu'un court séjour et que rapidement elles soient conduites aux champs, elles en renferment encore, et si elles sont incorporées à un sol léger, perméable à l'air, très vite ce carbonate d'ammoniaque devient la proie des ferments nitriques ; l'azote qu'il renferme, métamorphosé en acide azotique, s'unit aux bases du sol, chaux et potasse, et le voilà absolument mobile, prêt à être assimilé par les plantes si le sol est emblavé, à être entraîné par les eaux si la terre est découverte. Conduire du fumier frais très chargé de carbonate d'ammoniaque dans une terre légère, c'est donc s'exposer à de grandes pertes ; les cultivateurs disent que ces terres dévorent le fumier : après une année, il a disparu.

Dans une terre forte, argileuse, peu perméable à l'air, il persiste plus longtemps. Ce que l'on craint dans une terre semblable c'est que, par suite du manque d'air, la nitrification qui amène l'azote à l'état essentiellement assimilable soit trop lente : il n'y a

donc pas d'inconvénient à conduire dans un sol compact du fumier frais très chargé de carbonate d'ammoniaque; la facilité de sa transformation compense la mauvaise aération du sol; en outre, dans le fumier frais, la paille encore peu altérée conserve sa rigidité; elle divise le sol, y facilite l'accès de l'air que retarde la plasticité de l'argile.

Dans le fumier frais domine le carbonate d'ammoniaque; il n'en est plus ainsi dans le fumier fait. Les ferments qui travaillent quatre ou cinq mois dans la masse accumulée sur la plate-forme ou dans les fosses y pullulent; ils utilisent à la formation de leurs propres tissus le carbonate d'ammoniaque comme le ferait une plante; ils en font de la matière organique complexe, infiniment plus résistante à l'action des ferments nitriques du sol que le carbonate d'ammoniaque; en outre, celui qui persiste dans le fumier fermenté y est englobé dans la matière ulmique, dans la vasculose hydratée, avec une telle énergie que des lavages prolongés sont impuissans à l'enlever. Le fumier fait renferme donc la plus grande partie de son azote à l'état insoluble, peu attaquant, de là son application aux terres légères.

De toutes les matières fertilisantes, celles qui contiennent de l'azote sont les plus efficaces, mais aussi les plus coûteuses, et les cultivateurs, qui font de grands sacrifices d'argent pour acquérir du nitrate de soude, du sulfate d'ammoniaque, du guano, etc., ont toujours été très préoccupés des pertes d'azote qu'entraîne la fabrication du fumier.

Elles sont énormes. MM. Muntz et Girard les ont mises en lumière récemment par une méthode facile à comprendre. Ces habiles expérimentateurs maintiennent pendant quelques mois, dans un bâtiment dont le sol est bitumé de façon qu'aucune infiltration de liquides ne puisse s'y produire, un lot d'animaux, de moutons par exemple, qu'on pèse au début des expériences. On pèse chaque jour les alimens fournis et on détermine l'azote qui y est contenu; on recueille soigneusement les litières salies, les liquides émis, et on y dose également l'azote; enfin, quand l'expérience a duré quelques mois, on pèse les animaux, on constate leur augmentation de poids: il est facile de déduire de cette augmentation la fraction de l'azote des rations qui a été fixé à l'état de viande et de laine; et comme d'autre part on connaît par les analyses des litières salies, des liquides évacués, l'azote entré dans la constitution du fumier, on obtient, en ajoutant l'azote fixé par les animaux à l'azote du fumier, un nombre qui devrait égaler l'azote des rations et des litières fraîches si rien n'était perdu. Il est bien loin d'en être ainsi: souvent la perte représente la moitié de l'azote initial.

Une fraction de cet azote se dissipe sous forme d'ammoniaque, dont l'odeur piquante et nauséabonde se manifeste dans les bergeries trop bien closes, ainsi que nous l'avons dit déjà; mais une autre fraction, et la plus importante, disparaît à l'état libre.

Il est possible de diminuer les pertes d'ammoniaque qui ont lieu dans les étables ou les bergeries en saupoudrant les litières de terre sèche qui retient bien cet alcali; il est facile également d'empêcher la déperdition dans le fumier en voie de fabrication à l'aide de fréquents arrosages : les sels ammoniacaux sont tellement solubles dans l'eau, qu'un fumier renfermant, ainsi que cela a lieu habituellement, les trois quarts de son poids d'humidité, ne contient pas de carbonate d'ammoniaque à l'état gazeux.

Il est très important d'en être convaincu, car à bien des reprises différentes on a conseillé, et tout à fait à tort, d'introduire dans le fumier du plâtre ou du sulfate de fer en vue d'amener le carbonate d'ammoniaque volatil à l'état de sulfate d'ammoniaque fixe. Ces additions sont absolument fâcheuses, et tout d'abord, la transformation du carbonate d'ammoniaque en sulfate n'est pas durable; les sulfates sont réduits dans le tas de fumier, amenés à l'état de sulfures, d'où l'odeur fétide de sulfure d'ammonium du purin; ces sulfures eux-mêmes sont décomposés à leur tour par l'acide carbonique et l'eau, et l'ammoniaque se retrouve finalement à son état primitif de carbonate; mais durant ces transformations les fermentations se sont arrêtées. Les bactéries en activité dans le fumier ne travaillent que dans un milieu alcalin, imprégné de carbonate de potasse et d'ammoniaque; quand on décompose ces carbonates, la fermentation s'arrête, la masse se refroidit; ce n'est plus qu'un mélange inerte de paille et de sels ammoniacaux dans lequel cesse la production des matières ulmiques qu'on a précisément dessein d'obtenir.

Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter aux pertes d'ammoniaque : elles sont très faibles ou nulles dans un fumier bien arrosé. Quant aux pertes d'azote libre, il faut s'y résigner; nous n'avons, actuellement, aucun moyen de les restreindre. La fermentation singulièrement énergique, qui élève à 70° la température de cette masse de matière surchargée d'humidité, ne porte pas seulement sur les hydrates de carbone : les matières azotées sont attaquées à leur tour, leur carbone et leur hydrogène complètement brûlés laissent échapper à l'état libre l'azote auquel ils étaient unis. M. Reiset, il y a plus de vingt ans, moi-même plus récemment, nous avons constaté ces pertes d'azote à l'état gazeux, et, nous le répétons, il n'existe actuellement aucun moyen de les empêcher.

Si dans un fumier régulièrement arrosé, bien tassé, les pertes d'azote sont déjà notables, elles deviennent excessives dans une

fabrication mal conduite. Un fumier éparpillé sans soins dans la cour de ferme, lavé par la pluie pendant l'hiver, desséché par le soleil pendant l'été, perd tous ses principes utiles. Cette désolante incurie est fréquente : les prescriptions, les conseils des agronomes glissent sur l'indifférence des paysans; depuis le vieux Caton jusqu'à nos jours, on a répété à satiété, sur tous les tons, que le succès d'une exploitation est étroitement lié à la bonne administration du fumier. Paroles inutiles! Peines perdues! il suffit d'entrer dans une des fermes du Centre pour reconnaître qu'on fait aussi mal aujourd'hui que du temps des Romains.

Cette négligence est d'autant plus regrettable que, bien préparé, le fumier est un engrais d'une grande valeur. Outre les sels ammoniacaux, les matières azotées englobées dans l'humus, il renferme en effet toutes les matières minérales nécessaires au développement des végétaux, de l'acide phosphorique, de la potasse, de la chaux dont il est facile de trouver l'origine.

Ces matières minérales proviennent des alimens distribués au bétail; dans les grains notamment, l'acide phosphorique abonde on le décèle aisément dans les cendres du foin, et quand les étables et les bergeries sont peuplées d'animaux adultes dont le squelette n'augmente plus, presque tout l'acide phosphorique ingéré avec les alimens se retrouve dans le fumier. Il n'est pas de plantes qui ne renferment de potasse; pendant longtemps, elle a été exclusivement extraite des cendres végétales, où elle se trouve à l'état de carbonate; les acides oxalique, malique, tartrique, citrique, auxquels elle est unie dans les plantes, sont détruits pendant les combustions vives; ils le sont également par les combustions lentes dans l'organisme animal et c'est à l'état de bicarbonate que la potasse se trouve dans les urines des herbivores; la chaux provenant des eaux distribuées comme boisson, ou des alimens eux-mêmes formant facilement des composés insolubles passe surtout dans les déjections solides.

Le fumier est donc habituellement un engrais complet; et on conçoit que pendant des siècles il ait été employé comme matière fertilisante, qu'aujourd'hui même il forme la base de presque toutes les fumures. Il présente, en effet, deux qualités précieuses: par les sels ammoniacaux qu'il renferme, il exerce l'année même de son épandage une action marquée; par son azote engagé dans des combinaisons complexes lentement attaquables, cette action se continue pendant de longues années.

J'ai déjà indiqué ici même (1) quelle suite de métamorphoses subit l'azote d'une matière organique pour acquérir la forme

(1) Voir la *Revue* du 15 mai 1893.

assimilable de nitrates, je n'y reviendrai pas aujourd'hui; je veux seulement montrer comment on peut tirer de ces études l'explication de ces deux propriétés précieuses et, semble-t-il, au premier abord, contradictoires du fumier : son action est immédiate, elle est durable.

Elle varie aussi d'un sol à l'autre et, pour le bien montrer, j'ai maintenu, sans culture, des terres de natures très diverses additionnées ou non de fumier de ferme, puis j'ai cherché dans les eaux de drainage qu'elles laissaient égoutter les nitrates formés; l'excédent contenu dans les terres fumées indiquait la part que prenait à la nitrification l'azote du fumier.

Les différences sensibles dès le printemps qui suit l'épandage s'atténuent pendant les saisons suivantes : dès la première année, dans une terre légère, du tiers au quart de l'azote de la fumure est nitrifié, par suite assimilé ou entraîné; dans une terre forte, la proportion n'est plus que d'un cinquième, le septième dans une terre de la Limagne d'Auvergne très chargée d'humus. Ainsi, l'année même de la fumure, une fraction de l'azote du fumier entre en jeu, mais une autre fraction et beaucoup plus importante reste en réserve. On conçoit dès lors comment il est inutile de répandre du fumier tous les ans, comment surtout les *arrière-fumures*, comme disent les cultivateurs, ont une influence si marquée; elles se font sentir pendant de nombreuses années; quand une terre a reçu de copieuses fumures de fumier de ferme, elle conserve longtemps une remarquable fertilité; les cultivateurs l'ont observé depuis longtemps, et c'est là ce qui rend si avantageux les baux à long terme, si désastreux au contraire les engagements qui ne durent que peu d'années.

Quand un fermier est à fin de bail et que ce bail ne doit pas être renouvelé, il s'efforce d'utiliser les réserves que les fumures, qu'il a distribuées à son entrée et pendant sa culture, ont accumulées dans son sol; il cesse de répandre du fumier et il augmente les surfaces consacrées aux marchandises de vente; il part, laissant le sol épuisé. Le nouveau fermier est obligé de prodiguer les fumures pendant les premières années, mais elles sont bien loin de produire immédiatement tout leur effet; la fertilité ne s'improvise pas. C'est seulement après quatre ou cinq ans qu'elle est rétablie, mais déjà s'approche le terme, si, comme cela arrive souvent, le bail n'est signé que pour neuf ans; pendant les dernières années recommencera la culture épuisante, qui exigera du fermier entrant de nouveaux efforts; ainsi la terre n'acquiert pas la fertilité que lui donnerait une culture mieux aménagée, ou que lui assurerait un règlement équitable des indemnités dues au fermier sortant laissant sa terre en bon état.

On a beaucoup écrit sur le prix de revient du fumier de ferme, et on conçoit que les agronomes aient grand intérêt à l'établir avec exactitude, car ce prix du fumier entrera dans tous les calculs qui ont pour but d'établir le prix de revient de toutes les cultures. J'ai obtenu 800 francs de betteraves à l'hectare sur une terre qui avait reçu 40 000 kilos de fumier; mes dépenses de loyer, de semences, de main-d'œuvre, ont été de 500 francs; si je compte mon fumier à 10 francs la tonne, mes dépenses atteignent 900 francs: je suis en perte; si je le compte à 5 francs, il me reste 100 francs de bénéfice.

Systématiquement j'ai employé l'expression: Je compte le fumier 10 ou 5 francs: c'est qu'en effet, ce prix est toujours une appréciation, il ne découle pas de recettes réellement encaissées ou de dépenses effectivement soldées.

On essaie de calculer le prix du fumier en faisant la différence entre la somme des recettes des vacheries, des bergeries, des écuries et les dépenses qu'entraîne l'entretien des animaux; si ces dépenses surpassent les recettes, et c'est là ce que montre habituellement la comptabilité agricole, on équilibre le compte en portant en recettes le fumier produit; en divisant enfin la somme ainsi calculée par le poids du fumier on trouve le prix de la tonne de ce fumier.

Mais la plupart des nombres qui entrent dans ce calcul reposent sur des évaluations. J'entends bien que j'aurai des recettes réelles: de la vente du lait de mes vaches, de la laine de mes moutons, de celle des animaux gras; mais quand je voudrai écrire en recettes le travail de mes bœufs de labour, de mes chevaux transportant les marchandises à la gare voisine, je n'aurai plus aucune certitude; mon labour aura beau avoir été fait avec le plus grand soin, si la récolte qu'il a préparée avorte, je n'en tirerai aucun bénéfice, ce labour n'a pas par lui-même de valeur; et c'est en m'appuyant sur de vagues appréciations que fictivement j'estime le travail exécuté, par un chiffre qui ne peut être qu'arbitraire.

Les difficultés ne sont pas moindres quand il s'agit d'évaluer les dépenses: visiblement, sans grande chance d'erreur, je puis évaluer au prix du marché un fourrage qui passe du magasin aux étables, en bottes régulières qu'on pourrait aussi bien charger sur un chariot et conduire à la gare ou à la ville voisine; mais beaucoup d'alimens ont une valeur difficile à chiffrer: j'ai rentré deux coupes de foin et son prix m'est connu, mais l'automne est pluvieux, mes prés reverdissent, je les fais pâturer... que vais-je inscrire aux dépenses? Quel est le prix de ce fourrage qui n'est pas fauchable? Telle qu'elle est tenue habituellement, la comptabilité agricole ne donne que des indications discutables... Il y a plus de vingt ans, j'accompagnais les élèves de Grignon dans une de leurs excursions; nous avons été reçus par un des

cultivateurs les plus habiles du département du Nord ; il nous avait montré une magnifique étable d'engraissement contenant plus de quatre-vingts bêtes ; on le complimentait... « Vous n'avez pas de complimens à faire, nous dit notre hôte... l'étable me coûte beaucoup d'argent. — Alors, vous la laisserez se vider ; quand cet engraissement sera terminé, vous n'achèterez plus d'animaux. — Mais si, mais si ; il faut bien ; mais je perds, vous verrez la comptabilité. » — En effet les livres indiquaient une perte ; elle était fictive ; les alimens fournis en grande partie par une sucrerie appartenant à notre interlocuteur n'étaient pas payés en argent, ils étaient évalués, et l'évaluation était trop forte. La comptabilité établissait une perte sur l'engraissement, d'où un prix du fumier très élevé ; et cependant l'instinct très juste qu'avait notre hôte des opérations agricoles le portait à continuer une spéculation que sa comptabilité lui disait être ruineuse.

Un élevage très bien conduit, vendant des reproducteurs de choix à prix élevés, une vacherie dont le lait est employé à la fabrication de fromages recherchés font pareux-mêmes des bénéfices et dans ces cas exceptionnels, non seulement le fumier ne coûte plus rien, mais il représente un surcroît de profit.

Habituellement, il n'en est pas ainsi, et quand les fourrages consommés et la paille des litières sont évalués au prix du marché, les recettes de la vacherie et de la bergerie ne couvrent pas les dépenses : le fumier qui comble la différence ressort, suivant les exploitations, de 5 à 10 francs la tonne.

Visiblement tous les efforts du cultivateur doivent tendre à diminuer ce prix de revient ; mais alors même qu'il est élevé, il reste inférieur à sa valeur déduite du prix qu'atteignent sur le marché les diverses matières fertilisantes qu'il renferme. Si on renonce à produire du fumier, il faut acquérir des quantités d'azote, d'acide phosphorique et de potasse égales à celles que les fumures habituelles apportent au sol du domaine ; or, sans compter les matières ulmiques, une tonne de fumier vaut de 12 à 13 francs, par ses 5 kilos d'azote, ses 3 kilos d'acide phosphorique, ses 5 kilos de potasse ; et si mal conduites que soient les spéculations animales, elles ne font jamais ressortir le fumier à un prix aussi élevé. Aussi, malgré l'extension que prend chaque jour le commerce des engrais, la production du fumier ne cesse-t-elle que dans les exploitations voisines des grandes villes où l'on peut en acheter ; et si les fermiers des environs de Paris trouvent avantageux d'abandonner toutes les spéculations sur les animaux, et de conduire au marché non seulement les grains, mais aussi les pailles et les fourrages, c'est que la ville elle-même leur cède à bas prix le fumier qu'ils ne produisent plus.

En réalité, partout le fumier de ferme reste la base de la fumure : son emploi est avantageux parce qu'il apporte les matières fertilisantes à meilleur compte qu'on ne pourrait les acquérir sur le marché ; il est nécessaire parce qu'il fournit les matières ulmiques, difficiles à acquérir et indispensables au maintien de la fertilité.

III

Les cultivateurs des environs de Paris ont cependant une autre ressource : ce sont les immondices, les résidus de cuisine, les débris de toutes sortes recueillis dès la première heure, d'autant plus rapidement qu'au lieu de s'éparpiller sur le sol, ainsi qu'on le voyait naguère, ces détritrus sont réunis dans des boîtes métalliques qui sont montées dans les charrettes, basculées, vidées et remises en place en quelques instans. Réunies en grandes masses à Gentilly et à Bagneux, les *ordures* y éprouvent un mouvement de fermentation, s'oxydent, noircissent et présentent alors une composition assez analogue à celle du fumier de ferme. Des dépôts, les *gadoues*, c'est le nom que prennent ces résidus après fermentation, sont expédiées dans les gares, où les cultivateurs viennent les acheter au prix de 6 à 8 francs la tonne.

Leur emploi n'est pas sans présenter quelques inconvéniens : outre l'odeur insupportable qui, pendant plusieurs jours après leur épandage, se répand dans la campagne, les fragmens de verre, de poterie, de boîtes métalliques que la gadoue amène dans les champs, risquent de blesser les animaux de labour, et le ramassage entraîne quelque dépense. Quoi qu'il en soit, on trouve encore le placement de ces résidus, et si les chemins de fer consentent à les transporter à bas prix à des distances plus grandes qu'ils ne le font aujourd'hui, on n'en sera pas réduit à brûler les ordures, ainsi que cela a lieu à Londres et à Berlin.

Les grandes villes abandonnent encore à la culture d'autres débris : toutes les parties des animaux sacrifiés dans les abattoirs ne sont pas comestibles, la consommation de la viande de cheval est faible, le sang, la chair non employés dans les boucheries passent aux fabriques d'engrais.

Le sang se corrompt si facilement que pour l'utiliser il faut toujours lui faire subir une préparation ; on y emploie le perchlorure de fer : la coagulation du sang est très rapide ; on dessèche à l'étuve et on obtient une matière noire, très riche en azote, qui se prête facilement au transport et à l'épandage.

Pour préparer les engrais de viande, on découpe les animaux en gros morceaux, que l'on dispose régulièrement dans de

grandes cuves pouvant contenir de trente à trente-six chevaux; on cuit à la vapeur, l'opération dure de dix à quatorze heures; abandonnée au repos et au refroidissement la matière se partage en trois couches; les graisses employées dans les savonneries occupent la partie supérieure, au-dessous se trouve un liquide chargé de gélatine, la couche inférieure est formée d'un mélange de sang et de chair; soumise à la dessiccation, elle constitue un engrais renfermant encore 13 pour 100 d'azote.

Son action est beaucoup plus lente que celle du sang; j'ai eu occasion d'employer à Grignon sur diverses cultures, en 1879, de l'engrais de viande provenant d'une usine de Saint-Denis; l'effet fut peu sensible, l'année même de l'épandage, mais il fut très marqué l'année suivante.

Le traitement que nous venons d'indiquer n'est praticable que dans de grandes usines. Il arrivait très souvent naguère que, dans les fermes où l'on perdait des animaux atteints de maladie contagieuse, on se bornait à les enfouir, et cette habitude fâcheuse a contribué pendant bien longtemps à propager une des maladies les plus redoutées des éleveurs : le charbon. Nous avons indiqué, dans un article précédent (1), comment se propageait le charbon, et bien que, grâce, aux admirables découvertes de M. Pasteur, aux vaccinations préventives de plus en plus répandues, cette maladie tende à disparaître, on ne saurait cependant prendre trop de précautions pour empêcher sa propagation. M. Aimé Girard a indiqué, il y a quelques années, une méthode très simple qui permet de convertir les animaux qui ont péri sous les atteintes de ces maladies contagieuses, en un engrais efficace et inoffensif : il suffit de plonger les cadavres dans une cuve renfermant de l'acide sulfurique à 60°; l'acide réduit l'animal en une sorte de bouillie noire; on achève la saturation à l'aide de la poudre de nodules de phosphate de chaux, et on obtient ainsi une masse sèche, facile à répandre, d'une haute valeur fertilisante, et absolument débarrassée de tout germe morbide.

La culture emploie encore d'autres résidus d'origine animale, notamment la laine et le cuir; les chiffons de laine simplement effilochés sont en usage dans les vignes depuis un temps immémorial; le prix du chiffon varie avec celui du vin; quand la récolte a été abondante, la qualité médiocre, le vin se vend mal, le prix du chiffon tombe pour se relever pendant les années où les vigneron vendent cher. Ces chiffons de laine ne s'altèrent que lentement dans le sol, et si leur action se fait sentir pendant plusieurs années, elle n'est pas assez rapide pour soutenir la végé-

(1) Voir la *Revue* du 1^{er} mai 1893.

tation des plantes qui en quelques mois accomplissent leur évolution ; aussi, a-t-on essayé de hâter la décomposition de la laine en la traitant, soit par de la vapeur d'eau surchauffée, soit par l'acide sulfurique ; on fabrique ainsi un produit connu sous le nom de laine dissoute, ou encore d'azotine, beaucoup plus efficace que la laine brute.

Souvent cependant les vieux vêtements de laine pure sont utilisés autrement ; soumis à un travail mécanique spécial, la fibre peut être tissée de nouveau ; ces étoffes de médiocre qualité ont reçu un nom qui fait honneur à l'esprit inventif des fabricans, on les appelle de la renaissance : un vieux vêtement, fatigué, troué, hors d'usage, est travaillé, et sa matière première reparaît avec un lustre nouveau : c'est une renaissance de la laine. Quand les tissus sont laine et coton, ce travail n'est plus possible, et l'on soumet alors ces étoffes à l'action de la vapeur d'eau surchauffée : les fibres animales se désagrègent, forment une masse noirâtre ayant l'aspect du cirage, qui vaut seulement par les 9 à 12 centièmes d'azote qu'elle renferme ; quant aux fibres végétales qui ont résisté à la vapeur, elles servent à la fabrication des papiers communs.

On a également employé comme engrais azoté les débris de cuir. Simplement moulus, ils ne se décomposent qu'avec une très grande lenteur. Mais lorsqu'ils ont été soumis à l'action de la vapeur surchauffée, ils deviennent très friables. L'action de ces engrais azotés est assez lente ; je les ai employés au champ d'expériences de Grignon sur une culture de pommes de terre : la récolte n'a pas été augmentée. Un blé qui a succédé aux pommes de terre n'a guère bénéficié non plus de cet engrais enfoui dans le sol l'année précédente, et je commençais à désespérer d'en tirer le moindre parti, quand il marqua d'une façon très sensible, sur un second blé, par conséquent trois ans après son épandage.

Les tournures de corne, ou les cornes torréfiées sont plus actives ; aucun de ces engrais d'origine animale ne vaut cependant le guano qui, après avoir été très employé pendant une trentaine d'années, est aujourd'hui un peu délaissé depuis que les dépôts les plus riches commencent à s'épuiser. On trouve du guano sur un grand nombre d'îlots où les oiseaux de mer viennent se réfugier : ils couvrent le sol de leurs déjections au milieu desquelles sont souvent enfouis leurs cadavres momifiés.

Le guano le plus recherché parce qu'il renfermait, outre du phosphate de chaux, des quantités notables d'ammoniaque unie aux acides carbonique, urique et oxalique se trouvait sur des îlots voisins de la côte du Pérou ; les oiseaux pêcheurs pullulent sur cette côte.

Suivant Antonio de Ulloa qui accompagna en Amérique les académiciens français, qui y furent envoyés au XVIII^e siècle pour mesurer un arc du méridien, « quand les oiseaux commencent à traverser le port de Callao, on n'en voit ni le commencement ni la fin. » Ces oiseaux sont attirés sur cette côte par l'extraordinaire abondance du poisson qui peuple le courant de Humboldt, apportant dans ces régions chaudes les eaux froides de l'Océan Glacial du sud; le courant remontant directement vers le nord, baigne toute la côte jusqu'à l'équateur.

L'illustre agronome français Boussingault, qui a parcouru l'Amérique centrale au commencement du siècle, vit ces gisemens de guano, et c'est en réfléchissant à leur composition, qu'il arriva à formuler pour la première fois son opinion sur l'efficacité des engrais azotés. « Sur une grande étendue de la côte du Pérou, le sol, qui est naturellement stérile, est rendu fertile par l'application du guano; la terre, composée d'un sable quartzeux mêlé d'argile, produit alors des récoltes abondantes. L'engrais qui opère un changement aussi prompt et aussi favorable est formé presque exclusivement de sels ammoniacaux. C'est en présence de ce fait qu'en 1822, époque à laquelle je me trouvais sur les côtes de la mer du Sud, j'adoptai l'opinion que je professe encore aujourd'hui, sur l'utile intervention des sels à base d'ammoniaque dans les phénomènes de la végétation. »

Ily a vingt ans, les guanos provenant des localités où la pluie est rare, ayant conservé tous les sels ammoniacaux solubles qui ailleurs sont facilement entraînés par les eaux pluviales, étaient encore communs; ils étaient chargés en vrac dans des bateaux qu'on ne pouvait consacrer à un autre usage, tant l'odeur répandue par le guano est forte et repoussante; un grand nombre de ces bâtimens arrivait à Nantes, où l'engrais était emmagasiné. On achetait à ce moment le guano à un prix assez élevé, sans exiger de garantie de composition; bientôt cependant les gisemens les plus riches s'épuisèrent, l'efficacité devint moindre, et on ne voulut plus acheter que sur analyse. Or, la composition de ces engrais est loin d'être constante : les manipulations ayant pour but de faire des mélanges uniformes sont difficiles; le guano, mou et plastique, s'agglutinant aisément, encrasse les appareils; pour réussir à le triturer, on le traite par l'acide sulfurique, on prépare ainsi le *guano dissous*; l'acide décompose le carbonate d'ammoniaque, le transforme en sulfate d'ammoniaque; en outre le phosphate de chaux est attaqué également, une partie de la chaux forme avec l'acide sulfurique du plâtre qui fait prise et englobe la matière; elle est alors devenue assez dure pour passer facilement au travers d'appareils broyeurs et acquérir l'homogénéité

nécessaire à la vente sur analyse. Ces manipulations transforment au reste le guano en un mélange de sulfate d'ammoniaque et de superphosphate de chaux, et dès lors, il subit la concurrence des engrais chimiques qui ont fait cesser l'engouement dont le guano a été l'objet, au moment où le mode d'action des engrais était moins connu qu'il ne l'est aujourd'hui.

Les déjections des oiseaux de mer ne sont pas seules employées; on fait usage également, sous le nom de colombine, des produits extraits de tous les locaux où séjournent les volailles; on rencontre en outre, dans quelques grottes habitées par les chauves-souris, un engrais tout à fait analogue au guano. Enfin on a essayé à diverses reprises d'utiliser à la fabrication des engrais tous les résidus des pêcheries. Sur notre côte bretonne, avec les parties non comestibles des sardines; aux îles Loffoden en Norvège; à Terre-Neuve où s'accumulent les résidus de la pêche de la morue, on a fabriqué des engrais de poisson. En soumettant à l'action de la vapeur d'eau surchauffée tous ces débris, on en extrait de l'huile, puis toute la masse devient dure, cassante, passe facilement au moulin, et forme une poudre commode à répandre.

IV

L'emploi des matières excrémentitielles humaines est très localisé; il n'est qu'un petit nombre de contrées où les cultivateurs ont surmonté la répugnance très légitime que provoquent ces engrais. Une longue accoutumance a rendu les Chinois insensibles aux inconvénients qu'entraîne le transport constant sur les routes, dans les rues, de ces matières nauséabondes; leur efficacité comme engrais est telle, qu'aujourd'hui le Céleste Empire est peut-être le pays du globe où la population présente la plus grande densité. En France, aux deux extrémités du territoire, on fait usage des matières excrémentitielles depuis un temps immémorial: dans le Var, les Alpes-Maritimes, ces engrais sont répandus dans la culture des plantes à fleurs qui alimentent les parfumeries; et tout à fait au Nord, dans l'ancienne Flandre, les matières fécales sont d'un usage tellement constant qu'elles ont reçu le nom d'engrais flamand.

Leur emploi implique la conservation des fosses d'aisance qui présente de terribles inconvénients et tout d'abord au point de vue de la salubrité: ces fosses, rarement étanches, laissent suinter, par le fond ou les parois, les liquides nauséabonds qu'elles renferment; ils contaminent les terres voisines et les nappes d'eau souterraines. On ne trouve habituellement dans l'eau des puits salubres que des traces d'ammoniaque: or, il y a quarante ans, Boussingault

dosait, dans les puits des maisons du vieux Paris, jusqu'à 30 milligrammes d'ammoniaque par litre; quantité énorme, visiblement due à des infiltrations des liquides des fosses. La consommation d'eaux semblables, toujours horriblement répugnante, devient terriblement dangereuse en temps d'épidémie, puisque nous savons aujourd'hui que le choléra et la fièvre typhoïde se propagent par les germes contenus dans les eaux contaminées.

Bien que l'extraction des matières des vidanges ait été perfectionnée depuis quelques années; bien que les gaz qui s'échappent soient lancés au travers d'un foyer qui brûle les produits volatils à odeur forte, de telle sorte que la vidange des fosses d'une maison n'empeste plus toute une rue, ainsi que cela se produisait naguère, le procédé actuel est barbare et doit disparaître.

Que chaque maison recèle au-dessous d'elle des mètres cubes de liquide infect dont les émanations remontent dans les habitations à toutes les baisses barométriques; qu'il faille extraire ces liquides par des moyens mécaniques et les charrier à grand bruit au travers de la ville; pendant la nuit, troublant ainsi le sommeil des habitans; que la nécessité de répéter ces opérations coûteuses s'impose d'autant plus fréquemment que l'eau pure arrive en plus grande abondance dans les maisons; et que par conséquent l'intérêt des propriétaires, auxquels incombent les frais de vidange, soit de restreindre les larges irrigations des cabinets d'aisance, c'est là ce qui est intolérable.

Le système des fosses est donc condamné, il l'est d'autant plus que la préparation des engrais par le traitement des vidanges devient chaque jour plus difficile.

Les matières extraites des fosses ont été longtemps conduites dans les dépotoirs; on les y abandonnait au repos, pour que la partie solide se déposât. Ce dépôt est très lent; les matières exposées à l'air empestent de leurs émanations les localités voisines, et, quand le vent souffle de l'est, tout Paris. Les matières solides finissent par se dessécher, elles forment la poudrette, engrais d'une médiocre richesse, car la partie active des vidanges, les sels ammoniacaux, restent dans les liquides ou s'exhalent pendant la dessiccation: les liquides ont été longtemps jetés à la Seine. Aujourd'hui, plus habituellement, les matières sont conduites directement aux usines; à l'aide d'appareils analogues à ceux qu'on emploie dans la distillation de l'alcool, on sépare des liquides l'ammoniaque gazeuse, qui est recueillie dans de l'acide sulfurique: on prépare ainsi un engrais puissant, le sulfate d'ammoniaque. Cette préparation entraîne une dépense qui n'est couverte que par la distillation d'un liquide riche en ammoniaque. Or, il l'est d'autant

plus qu'il provient de maisons moins bien tenues. Quand au contraire l'eau abonde, que les cabinets sont largement irrigués, l'ammoniaque se trouve diluée dans une telle masse de liquide, que la dépense qu'entraîne la distillation surpasse la valeur du produit obtenu, et comme nombre de villes, Paris notamment, ont fait de grands efforts pour que les eaux arrivent partout en abondance, la fabrication du sulfate d'ammoniaque à l'aide des vidanges deviendra de moins en moins avantageuse et finira par disparaître, quand bien même les fosses seraient maintenues.

Le sulfate d'ammoniaque ne provient pas exclusivement du traitement des liquides excrémentitiels; on sait que la houille a été formée par la transformation des plantes qui couvraient la surface de la terre à des époques reculées; or les végétaux de la période houillère renfermaient de l'azote, comme nos végétaux actuels, et quand on distille de la houille pour en extraire le gaz de l'éclairage, on recueille des eaux ammoniacales; elles sont employées à la fabrication du sulfate d'ammoniaque; la préparation du gaz consommé à Paris fournit environ, chaque année, 8000 tonnes de sulfate d'ammoniaque.

Le sel provenant de la distillation de la houille renferme parfois un produit qui agit sur les végétaux à la façon d'un poison violent : le sulfocyanure de potassium; et les chimistes des stations agronomiques, des syndicats agricoles, s'assurent de son absence dans les lots de sulfate d'ammoniaque dont l'odeur empyreumatique décele l'origine houillère (1).

Le sulfate d'ammoniaque est d'un emploi récent, concurremment avec le nitrate de soude : il constitue la base de ces engrais azotés, très actifs, qui sont désignés dans le langage courant sous le nom bizarre d'engrais chimiques.

C'est seulement en 1856 que l'efficacité des nitrates comme engrais azoté a été nettement établie par Boussingault et M. Georges Ville; lentement d'abord, puis rapidement, quelques années plus tard, l'usage de cet engrais s'est répandu, et aujourd'hui l'Europe importe annuellement 500 000 tonnes de nitrate de soude valant de 200 à 300 francs la tonne : la dépense d'acquisition varie donc de 100 à 150 millions.

Le nitrate de soude provient d'un immense gisement situé dans l'Amérique du Sud, sur la côte du Pacifique, dans la province de Tarapaca (Pérou), et dans le désert d'Atacama (Bolivie). Nous savons que les oiseaux pêcheurs, très abondants sur cette côte, ont

(1) Rien n'est plus facile que de constater la présence du sulfocyanure de potassium dans un engrais; il suffit de dissoudre un peu du produit suspect dans l'eau et d'ajouter du perchlorure de fer qui donne, avec le sulfocyanure, une magnifique coloration rouge.

produit le guano qu'on a exploité naguère, et il est probable que le nitrate de soude tire son origine d'anciens bancs de guano. Audessous d'argile agglutinée par du sel marin se trouvent les couches renfermant le nitrate; on concasse la masse saline à coups de mine, puis, profitant de la solubilité du nitrate dans l'eau, on le sépare de sa gangue terreuse, en plaçant dans de grandes chaudières les fragmens de la *caliche* : c'est ainsi qu'on désigne le mélange de sable, de nitrate et de sel marin, qu'on porte à l'ébullition; on décante le liquide saturé, le nitrate cristallise par refroidissement, tandis que le sel marin reste en dissolution.

L'emploi régulier du nitrate de soude et du sulfate d'ammoniaque marque une des étapes du progrès agricole. La production du fumier est limitée par les ressources fourragères, son épandage est parfois gêné par les conditions climatologiques : les terres argileuses, détrempées par la pluie sont inabordables aux lourds chariots de la ferme; l'action même de ce fumier est également subordonnée aux influences saisonnières; par suite, on conçoit sans peine quels avantages tire la culture d'engrais de faibles poids, très faciles à répandre et d'un effet immédiat.

Au printemps un blé est languissant, les feuilles sont petites, pâles, jaunâtres : naguère on était fort empêché; aujourd'hui on distribue de 100 à 150 kilos à l'hectare de nitrate de soude; en huit jours l'aspect est changé, les plantes traitées sont plus hautes, plus vigoureuses, d'un vert plus foncé que leurs voisines; la végétation repart sous l'influence du nitrate comme un attelage fatigué, stimulé d'un coup de fouet.

Si le nitrate de soude et le sulfate d'ammoniaque sont de puissans agens de fertilité, ils n'exercent d'action sur les récoltes qu'autant qu'ils sont employés avec discernement. Le nitrate de soude est très soluble dans l'eau, les dissolutions filtrent au travers du sol sans changement, de telle sorte que ce serait une très grosse faute que de le distribuer à l'automne sur des terres nues, ou même sur de jeunes plantes encore peu vigoureuses, qui ne pourraient le retenir entièrement : le nitrate serait dissous, entraîné, perdu. Il n'en est pas entièrement de même du sulfate d'ammoniaque : tant que l'azote qu'il renferme persiste à l'état d'ammoniaque, il se conserve assez bien dans le sol et les eaux n'en entraînent qu'une faible fraction; mais quand les conditions de température et d'humidité sont convenables, l'ammoniaque est saisie par les ferments nitriques, et son azote uni à l'oxygène devient acide nitreux, puis acide nitrique; il se combine à la chaux et, sous cette nouvelle forme, il est facilement entraîné. Mais, quoi qu'il en soit, cette transformation est toujours assez lente en hiver et quelques praticiens éclairés trouvent avantageux de donner dès l'au-

tomne, aux jeunes semis de blé peu vigoureux, une légère fumure de sels ammoniacaux. Dans la plupart des cas cependant, l'épandage du printemps est plus efficace.

Il n'est pas indifférent d'employer sur un sol quelconque du nitrate de soude ou du sulfate d'ammoniaque : le premier convient aux terres sèches, calcaires, le second aux terres humides et argileuses. On cite dans les cours de chimie agricole une très jolie observation recueillie à Woburn en Angleterre, par M. Warrington; en 1882, saison humide, la récolte de blé la plus forte, s'élevant à 39^{hlt}, 23 à l'hectare, fut obtenue à l'aide du sulfate d'ammoniaque; une dose de nitrate de soude renfermant la même quantité d'azote que le sulfate d'ammoniaque avait donné seulement 32^{hlt}, 24. En 1887, pendant une année sèche, les rendements furent exactement inverses: le nitrate de soude donna 39^{hlt}, 46, et le sulfate d'ammoniaque 32^{hlt}, 92. Il est clair que le praticien qui répand les engrais chimiques sur du blé au mois de mars ne sait pas quelle saison se prépare et s'il aura à souffrir de l'humidité ou de la sécheresse; mais, il connaît sa terre. Si elle est forte, qu'elle retienne bien l'eau, qu'elle fournisse les meilleures récoltes pendant les années chaudes et sèches, c'est le sulfate d'ammoniaque qui convient; si, au contraire, la terre est filtrante, qu'on réussisse mieux quand la pluie est abondante que lorsqu'elle est rare, c'est le nitrate de soude qu'il faut employer.

Dans tous les cas, il faut se garder des doses excessives : elles déterminent une végétation herbacée du blé qui retarde la maturation et prédispose à la verse; elles maintiennent vertes les betteraves à l'arrière-saison et diminuent leur teneur en sucre. Il y a rarement avantage à dépasser 300 kilos à l'hectare, de 100 à 150 kilos suffisent habituellement.

Contrairement au fumier de ferme, qui soutient la végétation plusieurs années après son épandage, les engrais chimiques ne marquent que l'année même où ils ont été employés. Si leur effet a été peu sensible, qu'une pluie intempestive ait entraîné le nitrate de soude dès le premier printemps, qu'une sécheresse prolongée ait empêché l'assimilation du sulfate d'ammoniaque, il faut se résigner à les considérer comme perdus et ne pas espérer qu'ils exerceront la moindre action l'année suivante; les résidus qu'ils ont laissés dans le sol disparaîtront pendant l'hiver; aussi ces engrais ne doivent-ils servir qu'à compléter les fumures organiques. Un fermier qui n'a pas assez de fumier pour couvrir toute la surface à semencer fait plus sagement de distribuer une petite fumure de fumier à toute cette surface et de compléter avec des engrais chimiques, que de répandre tout son fumier sur un champ et tous

les engrais chimiques sur un autre; les fumures mixtes sont chaque jour plus appréciées.

V

Les engrais d'origine animale que nous venons de longuement énumérer, et particulièrement le sulfate d'ammoniaque et le nitrate de soude, dont la consommation s'accroît chaque année, sont donc des engrais complémentaires. Leur action fertilisante vient s'ajouter à celle du fumier de ferme, qui dans la majeure partie de notre pays reste l'engrais fondamental. Toutefois, si dans le nord et le centre de la France, les pluies abondantes favorisent l'établissement des prairies, par suite l'entretien du bétail, et naturellement la production du fumier, il n'en est plus ainsi dans le sud-est et notamment en Provence. A l'aide des irrigations, on y obtient cependant d'admirables récoltes de foin et de luzerne, mais on trouve plus avantageux de les vendre que de les employer à l'alimentation des animaux. Si l'industrie laitière s'était établie en Provence comme dans le Milanais, il n'en serait pas ainsi, car si les prairies des environs de Milan régulièrement arrosées fournissent des rendemens tels qu'elles se louent 500 francs l'hectare, celles de Provence, partout où l'eau arrive, ne sont pas moins belles. Je ne crois pas qu'il soit possible de voir ailleurs une démonstration plus saisissante de la transformation qu'amène dans une contrée l'arrivée des eaux d'irrigation. Aux environs de Marseille, on parcourt au printemps des prairies dont l'herbe bien verte, touffue, épaisse, est ombragée par des pommiers en fleurs, et si, à l'horizon, on ne voyait miroiter la mer de ce bleu sombre, violent, inconnu à la Manche, on se croirait en Normandie; puis, on s'élève de quelques mètres et au-dessus des pentes verdoyantes qu'on vient de quitter, là où l'eau n'arrive plus, on retrouve la colline grise, sèche, couverte des aiguilles que laissent tomber de maigres pins rabougris, languissant sous les ardeurs du soleil.

Quoi qu'il en soit, le fumier de ferme fait défaut en Provence, pour soutenir les belles cultures de fleurs de Saint-Rémy, celles de légumes de Cavaillon, et le blé, et la vigne, et l'olivier; et l'on aurait été très empêché, si l'on n'avait trouvé un engrais précieux dans les résidus de l'extraction de l'huile des graines oléagineuses, dans les tourteaux.

On sait que les savonneries de Marseille importent de grandes quantités de graines exotiques. Or ces graines renferment, comme celles qui mûrissent sous notre climat — comme notre colza, notre lin, ou notre pavot — outre de l'huile, des matières azotées et des

substances minérales riches en acide phosphorique et en potasse. Quand la graine est moulue, que par la pression on en a extrait l'huile, le *tourteau* restant sert, suivant sa nature, à l'alimentation du bétail ou à la fumure du sol. Si les tourteaux de lin, de colza conviennent dans le premier cas, ceux de ricin, de croton, de pignon d'Inde, de moutarde, dangereux pour les animaux, sont pulvérisés et vendus comme engrais; très employés dans toute la région méridionale, ils y portent le nom de *trouille*.

Les tourteaux ne sont pas les seules matières d'origine végétale employées comme engrais; depuis un temps immémorial, on fait usage, sur les côtes, des plantes marines; la pêche en a même été réglée dès le moyen âge: on distinguait le goémon d'épave, celui qui entraîné par les vagues vient échouer sur la grève, du goémon de coupe directement exploité sur les rochers voisins du littoral. Les uns et les autres, exposés à la pluie pendant quelques temps, perdent le sel dont ils sont imprégnés; enfouis alors dans le sol, ils s'y décomposent facilement et suffisent à soutenir les récoltes. Hervé-Mangon a décrit, il y a déjà plusieurs années, le mode de culture très particulier, suivi à Noirmoutiers, dont le sol conserve depuis des siècles une fertilité moyenne par l'emploi exclusif des goémons; les déjections solides du bétail sont séchées et employées comme combustible, remplaçant le bois qui fait défaut. Pendant leur calcination, les matières animales laissent échapper des eaux ammoniacales et on assure que si l'azoture d'hydrogène, l'alcali volatil, est encore désigné sous le nom d'*eau égyptienne*, d'*eau d'Ammon*, d'*ammoniaque*, c'est que cette base nous est venue d'Égypte; l'absence de bois dans la vallée du Nil y ayant toujours fait employer comme combustible les déjections animales.

J'ai eu occasion, il y a une dizaine d'années, de parcourir l'île de Ré: à cette époque elle était entièrement couverte de vignes ou de céréales; pas de prairie, par suite, pas de bétail; le goémon seul servait d'engrais. C'est encore à lui que Jersey doit sa prospérité; on sait que grâce à la culture des primeurs pour le marché de Londres, le produit brut à l'hectare y atteint de 1 800 à 2 000 francs. Enfin la ceinture dorée de la Bretagne, cette région voisine du littoral où la culture est luxuriante, ne doit sa richesse qu'à l'emploi simultané des goémons et des sables marins, apportant les uns les matières azotées, les autres le calcaire, qui font défaut dans l'intérieur du pays.

Les tourteaux et les goémons ne sont pas les seules matières fertilisantes que le règne végétal fournisse à la culture, il lui donne encore les engrais verts. On désigne sous ce nom les plantes cultivées spécialement pour être incorporées au sol qui

les a portées et les débris laissés par les récoltes dont une partie seulement est utilisable par l'industrie.

Si on compare à l'immense quantité d'azote que les fleuves conduisent à la mer à l'état de nitrates, les minimes proportions de matières azotées que nous rend l'Océan sous forme de poisson, de guano ou de plantes marines, on est convaincu que la partie émergée du globe donne infiniment plus qu'elle ne reçoit; elle s'épuiserait d'azote combiné et la vie y deviendrait impossible si l'azote de l'air ne se fixait dans le sol (1). M. Berthelot nous a enseigné depuis plusieurs années que cette fixation est due à l'activité vitale des bactéries; plus récemment l'éminent secrétaire perpétuel et M. Winogradsky ont réussi à isoler les espèces particulièrement aptes à cette fonction capitale. Nous savons en outre que les diverses plantes appartenant à la famille des légumineuses, portent souvent sur leurs racines des nodosités peuplées de bactéries fixatrices d'azote gazeux; que, par suite, ces plantes enrichissent d'azote le sol qui les a portées et méritent absolument le nom de plantes améliorantes que leur ont donné les cultivateurs, bien avant qu'on eût découvert le rôle capital qu'elles remplissent dans le maintien de la fertilité.

Les notions nouvelles acquises à la suite des remarquables travaux de MM. Hellriegel et Wilfarth expliquent que, depuis l'antiquité la plus reculée, on ait semé, puis enfoui comme engrais vert, des légumineuses. Il y a plus de vingt siècles que les agronomes latins conseillaient de semer la vesce ou le lupin pour les retourner au moment de la floraison et enrichir ainsi les terres inaccessibles aux chariots chargés de fumier. Dans les contrées où le loyer de la terre est élevé, nous ne consentons pas à sacrifier toute une saison pour obtenir une plante destinée à être enfouie comme engrais; nous tournons la difficulté par deux méthodes différentes : ou bien nous semons du trèfle dans une avoine, ou bien nous donnons après la moisson un léger labour de déchaumage, puis nous semons de la vesce; ces deux plantes occupent le sol pendant tout l'automne, mais tandis que le trèfle est conservé, passe l'hiver, donne deux coupes l'année suivante et n'est enfoui qu'après avoir vécu seize mois, la vesce, qui gèle facilement, est retournée par les grands labours de novembre.

Ce semis des cultures dérobées d'automne en usage dans quelques-uns de nos départemens depuis un temps immémorial, tend à se généraliser, et il se répandra d'autant plus vite qu'on en comprendra mieux les avantages. J'en ai déjà entretenu les lecteurs de la *Revue* (2), je n'y reviendrai que pour indiquer un

(1) Voir la *Revue* du 1^{er} mai 1893.

(2) *Ibid.* du 15 mai 1893.

résultat nouveau qui démontre combien on diminue les pertes d'azote en maintenant le sol couvert de végétaux le plus longtemps possible.

Pendant l'hiver 1892-1893, une terre de Grignon découverte laissait couler des eaux de drainage renfermant 145 grammes d'azote nitrique par mètre cube; les eaux qui avaient traversé une prairie de graminées n'en contenaient que 13 grammes par mètre cube; en calculant pour un hectare, la terre nue perdait 84^{kg},185 d'azote nitrique, la terre de prairie 10^{kg},3; les eaux qui traversent les cultures de blé d'automne sont aussi pendant l'hiver beaucoup moins chargées que celles des terres découvertes.

Ainsi les nitrates sont retenus; comment le sont-ils? Pendant l'hiver la croissance des plantes est ralentie, la formation des principes immédiats azotés faible ou nulle; les nitrates que les eaux de drainage n'avaient pas entraînés, que l'activité vitale n'avait pas transformés, devaient se retrouver en nature dans les racines et dans les tiges, et en effet il est facile de les y caractériser (1). Ils sont engagés dans une combinaison assez stable pour résister aux lavages à l'eau froide; un de mes élèves, M. Demoussy, a montré qu'il faut tuer la cellule à l'aide du chloroforme ou par la dessiccation pour lui arracher les nitrates qu'elle renferme. Pendant l'hiver les plantes herbacées emmagasinent dans leurs racines et leurs tiges les nitrates qu'ils utiliseront au réveil de la végétation au printemps, et cette curieuse propriété explique comment les pertes par les eaux de drainage s'atténuent dans les terres emblavées.

Toutes les plantes que nous cultivons abandonnent au sol qui les a portées, des résidus, des débris qui servent à l'alimentation des récoltes suivantes: ce sont encore des engrais végétaux mais de valeur très inégale. Si les racines et les chaumes des céréales, les fanes de pommes de terre ne présentent qu'une médiocre richesse, il n'en est plus ainsi des feuilles qui restent sur le sol après le fanage du foin des prairies artificielles et des racines qu'elles laissent dans le sol. De toutes les plantes de grande culture, c'est cependant la betterave qui fournit les résidus les plus abondants; on ne conduit aux sucreries, aux distilleries, ou même aux silos que les racines; le *collet* qui porte encore les feuilles est

(1) Nous avons actuellement dans les laboratoires un réactif qui nous permet de caractériser très nettement de faibles quantités de nitrates, c'est le sulfate de diphénylamine; en présence de ces sels il prend une coloration bleu indigo; or si, en hiver, on arrache quelques racines de graminées ou de légumineuses, qu'on les sèche 100°, puis qu'on y ajoute du sulfate de diphénylamine, on leur voit prendre la coloration bleue, démontrant qu'elles sont gorgées de nitrates.

séparé au moment de la récolte et reste sur le sol ; or, la betterave est une plante bisannuelle ; quand à la fin de la première saison, la végétation est brusquement interrompue par l'arrachage, les feuilles encore bien vertes sont très chargées de matières azotées et quand on les laisse en tas sur le sol exposées à l'air humide, elles se décomposent très vite ; après quelques jours on perçoit une très forte odeur d'ammoniaque qui montre à quelles pertes on s'expose quand on tarde à enfouir ces résidus ; quand, au contraire, on les enterre rapidement, on peut compter qu'ils équivalent à une bonne demi-fumure de fumier de ferme.

Il y a quelques années, j'ai fait succéder, dans mes cultures de Grignon, du maïs fourrage à des betteraves ; l'arrière-saison avait été pluvieuse, les voitures avaient peine à pénétrer dans les terres pour enlever les racines, et les tas de betteraves qu'on avait pris la précaution de recouvrir de feuilles afin de les préserver de la gelée restèrent sur le sol un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire. Or, l'année suivante, dès le mois de juin, la végétation du jeune maïs marquait très clairement les places où avaient séjourné les tas de betteraves ; ces places étaient nettement dessinées par de grosses touffes où les tiges étaient plus hautes, plus vigoureuses, les feuilles plus vertes que celles du maïs qui couvrait le reste du champ ; on avait sous les yeux une démonstration éclatante de la valeur comme engrais de ces résidus, et en outre de la négligence qu'on avait mise à enlever les betteraves à l'automne précédent. Les cultivateurs sont humiliés quand, au printemps, ils voient dans un champ des places où les plantes sont plus vigoureuses que les autres ; c'est une preuve que les engrais ont été mal distribués.

Si riches en azote combiné, en humus, que soient les engrais organiques, leur action est faible ou nulle, ainsi qu'il a été dit au début de cet écrit, quand ils sont distribués à des terres où font défaut les matières minérales nécessaires au développement des plantes. Quelles sont les matières désignées sous le nom d'engrais minéraux ; où la culture peut-elle se les procurer ; comment doit-elle les employer ? C'est là ce que nous exposerons dans un prochain article.

P.-P. DEHÉRAIN.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ÉCRIVAINS DU VINGTIÈME SIÈCLE (1)

On se demande souvent ce que sera la littérature dans le siècle qui va s'ouvrir. Même la littérature continuera-t-elle d'exister? Ne sera-t-elle pas étouffée par le progrès des sciences? ou ne va-t-elle pas succomber victime d'elle-même, fatiguée par son propre développement, épuisée par une production trop abondante? Y aura-t-il encore des poètes pour bercer de leurs chants la vieille humanité? Des penseurs et des artistes sauront-ils créer, pour des idées neuves, des symboles inédits? Verra-t-on s'épanouir la flore d'esthétiques inconnues? Tout a été dit, et, semble-t-il, sous toutes les formes. Y a-t-il espoir qu'on puisse trouver autre chose et trouver mieux?... A toutes ces questions il nous est enfin permis de répondre avec certitude. La littérature du vingtième siècle sera d'une richesse et d'un éclat extraordinaires. Ce n'est pas en vain qu'on parlait depuis quelque temps d'une « crise »; et ceux-là avaient raison, qui s'obstinaient à voir dans la médiocrité même de la production actuelle le gage avant-coureur d'un renouveau prochain. Il en est des produits de l'intelligence comme de ceux de la terre: c'est après des périodes infertiles que les champs se couvrent des plus belles moissons. Nous nous attristions de voir la littérature languir et toutes les tentatives avorter. C'est un fait que les écrivains qui sont parvenus à la notoriété dans l'espace de ces derniers vingt ans sont notoires surtout par leur insuffisance. Cela nous désespérait. Et nous tous qui avons passé la trentaine, nous gémissions de constater notre néant. Il faut nous en réjouir au contraire. Nous avons été la génération sacrifiée. Qu'importe? Et ne devons-nous pas plutôt nous applaudir d'avoir de cette façon servi aux fins de la nature? Apparem-

(1) *Portraits du prochain siècle*, 1 vol.; Edmond Girard.

ment cette transition était nécessaire. Et plus difficile et plus lente aura été l'élaboration, plus les résultats en seront magnifiques. Il est des époques privilégiées où le génie souffle de toutes parts. L'esprit de la Renaissance faisait du dernier des artisans un artiste incomparable. L'histoire se souvient avec admiration des temps de Léon X et de Louis XIV, d'Auguste et de Périclès. Encore ces siècles ont-ils été relativement pauvres. Quand on a pour chacun d'eux cité une trentaine de noms, on a épuisé la liste des écrivains fameux. Ils n'étaient que sept dans toutes les Pléiades connues jusqu'à ce jour. Mais une réunion de *cent quarante et un* écrivains dont le moindre est un profond penseur et un écrivain parfait, voilà ce qui ne s'était jamais rencontré. Et tel est le prodige qui est dès aujourd'hui visible à l'œil nu.

Un petit livre vient de paraître — petit par les dimensions, considérable par son importance — un opuscule discret et qui aura bientôt fait de reléguer dans l'oubli les plus bruyans manifestes. Sous ce titre sans prétention : *Portraits du prochain siècle*, il contient, avec les noms des cent quarante et un, une courte biographie de chacun d'eux et un aperçu succinct de leurs mérites tant physiques qu'intellectuels. On ouvre ce livret avec un peu de surprise d'abord et quelque défiance ; bien vite on est gagné : la surprise fait place à l'émerveillement. On est vaincu, conquis, ébloui. On s'étonne qu'une seule génération puisse compter tant d'hommes admirables. On se demande, après chaque page tournée, comment il pourra en rester pour la page suivante. Il en reste toujours. On a fini le volume ; il en reste encore. Car ce n'est là qu'un premier tome, consacré aux purs littérateurs. Le second sera réservé aux artistes, le troisième aux philosophes et aux sociologues... Tout le monde comprendra l'émotion que laisse après soi une pareille révélation et de quel trouble elle emplit quiconque a le culte sincère et le patriotique souci de notre chère littérature française. Ce n'est plus ici le lieu de douter, et il serait tout à fait déplacé de chicaner et de contester. La critique se fait le plus grand tort par la mauvaise grâce avec laquelle elle a coutume d'accueillir tout ce qui est nouveau et tout ce qui brille. Nisard, pour n'avoir loué qu'avec des réserves les premières poésies de Victor Hugo, s'est justement acquis la réputation d'être un âne. Musset avait achevé toute son œuvre que les « bons esprits » ne voulaient encore voir en lui qu'un écolier espiègle. Sachons éviter ces méprises ; élevons-nous au-dessus de ces mesquineries. Ne soyons pas les éternels empêcheurs de danser en rond. Le scrupule est étrange de se plaindre que la mariée soit trop belle. A de certaines heures la critique perd ses droits ; ou plutôt elle a un devoir nettement tracé : c'est de s'incliner avec déférence devant les nouveaux venus, et c'est encore de mettre au service de chacun d'eux, comme d'eux tous, les quelques moyens de publicité dont elle dispose. C'est ce devoir que nous venons remplir.

Comme il est naturel, les noms de ces hommes qui prochainement seront dans toutes les bouches ne sont pas encore tous également illustres. Quelques-uns sont parvenus jusqu'au public. M. Maurice Barres, M. Laurent Tailhade sont connus; M. Joséphin Péladan, grâce aux plaisanteries des journaux et aux lazzi des revues de fin d'année, a reçu la grande consécration du ridicule. Mais pour cinq ou six qui ont déjà forcé l'attention, combien en trouverait-on qui ne se sont pas encore tout à fait dégagés de l'obscurité, ou même qui y sont totalement plongés? Je transcris quelques noms au hasard: Edmond Barthélemy, Pierre Quillard, Hugues Rebelle, Louis Denise, Adolphe Retté, Paul Espéron, Paul Leclercq, Mathias Morhardt, Ivan Gilkin, P.-N. Roinard, Victor Remouchamps, Max Elskamp, Émile Michelet, Edmond Cousturier, André Fontainas, Joseph Declareuil, Ludovic Hamilo, Mario Varvara, Léon Bazalgette, Daniel Baud Bovy, Jean Manescau, Louis Pilate de Brinn' Gaubast... Il en est parmi ces noms dont la physionomie, tranchant sur l'ordinaire, est très capable de faire impression. Citez-les devant des personnes lettrées, de celles qui achètent le livre du jour et dissertent dans les salons sur la plus récente façon de pratiquer l'amour que recommande le roman à la mode, elles ne sauront de qui vous voulez parler, et si ces messieurs, Belges ou Français, Wallons ou Provençaux, s'occupent d'industrie ou de commerce, d'agronomie ou de sériciculture.

Voyez pourtant qui sont ces hommes qu'on ignore. Edmond Barthélemy « est un styliste admirable, une des plus grandes personnalités de la future histoire des lettres ». Pierre Quillard, « en même temps qu'excellent poète, est un érudit sagace et un critique judicieux ». Hugues Rebelle est, « dans un jardin de plantes étiolées, un bel arbre; parmi une génération malade ou affolée, un homme; il tranche sur tout le milieu comme l'éclat d'un phare sur la nuit ». Louis Denise « est un érudit délicat et un parfait artiste ». Adolphe Retté « est une des personnalités les plus saillantes de ces cinq dernières années ». Paul Espéron « est un vrai poète, exquis de grâce simple, des meilleurs parmi les délicats ». « Esquisser la physionomie de Paul Leclercq exigerait une pénétration de sphinx. » Mathias Morhardt « est l'esprit le plus délié, le critique d'art le mieux informé ». Ivan Gilkin « est un Raphaël noir ». P. N. Roinard « est monté vers des sommets d'où l'on voit dans son harmonie totale l'humanité et ses microcosmes sociaux ». Victor Remouchamps « est l'auteur des *Aspirations*... et fait des calembours deux fois par an ». Les poésies d'Elskamp « seraient divines vraiment pour enluminer un peu les siècles ». Émile Michelet « est un écrivain de race et une lumineuse constellation », etc., etc. Je cite textuellement, comme bien on pense. Je serai obligé de beaucoup citer. Mes lecteurs ne s'en plaindront pas.... A chaque ligne reviennent des termes qui expriment un enthousiasme sans mélange. Le verbe admirer

s'y conjugue avec tous ses dérivés. Admirable et merveilleux s'y complètent de « miraculeux ». Encore arrive-t-il que ces mots semblent par trop inégaux à la louange. Outre que la langue française est pauvre, les épithètes laudatives y ont perdu de leur valeur pour avoir trop servi et trop souvent hors de propos; elles se sont usées pendant que les professeurs de belles-lettres les appliquaient à Homère, à Eschyle, à Dante, à Shakspeare, à Goëthe. Il faudrait des vocables tout neufs. Nos portraitistes ne se font pas faute d'en inventer. D'autres fois, désespérant de tout dire, ils aiment mieux ne rien dire. Ils renoncent. C'est ainsi, d'un bout à l'autre, une admiration spasmodique et continue... Comment se fait-il que de si beaux génies en soient encore à attendre la renommée, alors que tant de commerçans vulgaires et de bas entrepreneurs de lettres ont surpris la faveur publique? Hélas! c'est qu'en notre époque de réclame à outrance ceux-là restent longtemps méconnus qui ne se résignent pas à employer des procédés dont la grossièreté répugne à la délicatesse de leur âme. Toutefois il était temps que ce malentendu prit fin. Et puisque les « organes officiels » leur sont fermés, puisque les critiques à brevets, distributeurs patentés de l'éloge et du blâme, refusaient de les apercevoir, ne trouvez-vous pas que les nouveaux écrivains ont bien fait de s'adresser à nous directement et de se présenter eux-mêmes?

Car tel est le procédé employé pour les *Portraits du prochain siècle*. Ce sont portraits d'écrivains peints par eux-mêmes. C'est M. Bernard Lazare qui nous apprend que M. Paul Adam, « parmi les écrivains nouveaux, est certes au premier rang ». Mais c'est M. Paul Adam qui, par un juste retour, qualifie M. Bernard Lazare de « parfait entre les écrivains ». M. A.-Ferdinand Hérold se porte garant du talent de M. Pierre Quillard; parallèlement M. Pierre Quillard témoigne en faveur de M. A.-Ferdinand Hérold. M. Henri Degron nous fait les honneurs de l'œuvre de M. Achille Delaroche: aussi reçoit-il à l'instant de M. Delaroche un même service. M. Hugues Rebelle a signé le portrait de M. René Boylesve; et donc au bas du portrait de M. Rebelle se lit la signature de M. Boylesve. M. Hirsch (Charles-Henry) fait le portrait de M. Hirsch (Paul-Armand). C'est ainsi que tous les représentans de la jeune littérature défilent devant nous dans une double posture, tour à tour peintres et modèles, portraitistes et portraiturés.

Je prévois l'objection. On ne manquera pas de crier à la camaraderie. On rappellera le mot de Molière sur la casse et le séné. Pour le dire en passant, à combien d'exécutions sommaires ont servi les mots trop vantés de cet homme de théâtre! Il est aisé de se moquer de tout, sans être pour cela fort plaisant. La raillerie, qui sert si bien la cause de l'injustice, n'est le plus souvent qu'une forme de l'inintelligence. Ne convient-il pas plutôt de reconnaître ce qu'il y a de généreux, — et surtout de désintéressé, — dans l'attitude de ces écrivains? Notez en

effet que toutes ces « jeunes individualités de l'heure présente » sont, par la force même des choses, des individualités rivales. Se fût-il glissé entre elles quelque jalousie, cela ne devrait pas nous surprendre, et nous n'aurions pas même le droit de le leur reprocher. Ces rivaux se souviennent uniquement qu'ils sont compagnons d'âge et compagnons d'œuvre. Ils s'unissent en vue de l'effort commun. Ils vont la main dans la main. Ce sont véritablement frères d'armes, dénombant leurs forces avant la bataille et sonnant la charge dans leurs clairons réciproques.

Du coup se trouve dissipé un préjugé trop répandu, et ruiné, l'un des reproches dont on avait coutume de faire peser l'injustice sur notre jeunesse littéraire. Cela est capital. Et quand la publication des *Portraits du prochain siècle* n'aurait pas eu d'autre résultat, elle aurait encore été suffisamment utile. C'est dans les « petites revues » que se manifeste chez nous la jeune littérature. Cette institution des petites revues restera comme le fait le plus intéressant de l'histoire des lettres contemporaines. Elle remonte à une dizaine d'années. Sans doute de tout temps on avait vu des écoliers crayonner des vers sur leur pupitre de collégiens et de tout petits enfans tenir la plume du même pouce qu'ils venaient de têter. Mais ils ne trouvaient pas le placement de ces productions naïves. Les jeunes revues leur ont offert un débouché. Un abonnement donne droit à l'insertion d'un sonnet. Moyennant quelques centaines de francs, on peut voir sa prose imprimée bimensuellement. Les petites revues ont donné satisfaction au plus légitime des désirs; elles ont répondu à ce besoin qui s'impose impérieusement à l'homme civilisé, le besoin d'être directeur, rédacteur en chef, ou tout au moins secrétaire de quelque rédaction. Et qui niera que dans le siècle des microbes et des infiniment petits, il dût y avoir une place pour la littérature embryonnaire?... Or on nous représentait ces revues comme des antres de la discorde. A en croire des personnes mal informées — ou malintentionnées, — la guerre sévissait du *Mercur de France* aux *Entretiens politiques et littéraires*, de l'*Ermitage* à la *Plume*, de l'*Art social* à la *Revue Blanche*, à l'*Idee libre*, aux *Écrits pour l'art*, à la *Jeune Belgique*, au *Réveil*, aux *Étrangers*, aux *Mystiques*, aux *Isolés*, aux *Néo-Naturalistes*, aux *Essais d'Art-libre*. Ce n'était entre ces maisons d'à côté qu'âpre concurrence et querelles aussi personnelles que déloyales. La division n'expirait pas au seuil de chacune d'elles. Tous ces frères ennemis, disait-on, ne passaient le temps qu'à s'entre-dévorer. Et on allait déclamant contre la férocité des jeunes. C'est justement le personnel de ces jeunes revues qui, dans les *Portraits du prochain siècle*, défile en si bel ordre. Où ne règne que la plus cordiale entente, il devient désormais impossible de parler sans mauvaise foi de dissensions intestines. Le moyen de reprocher aux mêmes hommes de s'entre-dévorer à la fois et de s'entre-flagorner?

En vérité ils n'ont pas de haine au cœur. Ou plutôt ils n'en ont

qu'une : c'est contre les écrivains qui les ont précédés. Mais faut-il parler de haine quand il s'agit de légitime défense et de la loi elle-même de la concurrence vitale ? Bossuet, dans une page éloquente, nous montre les générations nouvelles poussant du coude celles dont elles vont prendre la place. Les choses n'ont pas changé depuis le temps de l'orateur chrétien. Je n'en veux pour preuve que le jeu auquel se livre chaque semaine M. Bernard Lazare dans le supplément du *Figaro*. Il publie une série de médaillons destinés à mettre en présence et en opposition *Ceux d'aujourd'hui* et *Ceux de demain*. A chacun des écrivains qui sont aujourd'hui en réputation cet homme ingénieux en oppose un autre qui est tout prêt pour le supplanter. On ne saurait, d'une façon plus claire, signifier leur congé à ceux qui sont coupables d'avoir fait leur temps. C'est faire comprendre aux plus récalcitrans qu'on les a assez vus, que l'heure est venue pour eux de disparaître et de désencombrer. Aussi bien ceux qui s'offenseraient d'un tel procédé ne doivent-ils s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est leur faute s'ils ont assez peu le sentiment des convenances pour qu'il faille les rappeler à la discrétion. Tant pis pour ceux qui se cramponnent, — et pour les morts qu'il faut qu'on tue.

Peut-être le moment est-il venu de lier plus intime connaissance avec ceux dont jusqu'ici nous n'avons cité que les noms pareils à des ombres vaines. Ce ne sont pas les renseignemens qui nous manquent. D'abord les littérateurs du prochain siècle ont tenu à nous donner sur leur personne physique les détails les plus circonstanciés et parfois les plus intimes. J'avouerai, s'il le faut, qu'il y a là quelque snobisme, analogue à celui des « célébrités » qui prennent plaisir à contempler leur photographie dans les vitrines, ou des mondaines qui stationnent devant leur portrait dans les expositions. C'est une faiblesse, mais combien excusable chez des jeunes gens ! Car ils sont à l'âge où l'on ne se résigne pas aisément à être tout à fait dépourvu de charmes extérieurs. Il est si naturel d'aimer à plaire ! Au surplus ils savent bien qu'il n'est pas de grande destinée où la femme n'ait sa place et que le génie n'a pas toute sa récompense, s'il n'est couronné par l'amour. Aussi constatons-nous avec plaisir que pour la plupart les avantages du corps leur ont été amplement départis. Hélas ! ce n'est pas du tout indifférent. Que d'hommes éminens, grands esprits et grands cœurs, ont envié le charme conquérant des bellâtres ! Ceux-ci n'auront pas à souffrir de ces fâcheuses disgrâces. A les voir, l'imagination évoque les exemplaires choisis de l'humanité et les plus nobles spécimens de la beauté masculine : seigneurs vénitiens ; *tercieros* de fer que le grand duc d'Albe menait tambour battant des Alpujarras aux polders de Frise ; barons qui partirent jadis avec le Conquérant et dont les descendans trônent encore sur les sièges armoriés de la Chambre haute ; gentilshommes de la cour des Valois à la barbiche en

pointe, aux moustaches en croc, aux cheveux en brosse; pâles visages de Van Dyck; figures gracieuses de Miéris; faces mélancoliques de rois dépossédés promenant leur noblesse d'âme parmi les palais déserts et les boulingrins de Versailles. Celui-ci est un Christ brun. Cet autre a une tête de dieu germain, un front porteur de foudre. En l'apercevant on se demande : « Ne serait-ce point Charlemagne ? » Surtout leur regard, où se mire leur âme, est très significatif et l'explorateur qui entreprendrait, comme dit le poète, un voyage dans leurs yeux, y ferait un curieux voyage de découvertes : yeux où l'on découvrirait « d'antiques vagues apaisées et le déchaînement des houles futures » ; yeux qui déjà « contemplent l'aurore des jours qui ouvriront le prochain siècle ». Stefan George a le « regard lunaire ». Un autre a « une tête triangulaire binoculée d'ailleurs » ; ce qui signifie, je pense, qu'il n'est point borgne. Il y en a un qui louche. Cela même donne à l'expression de son visage un je ne sais quoi d'énigmatique et qui attire. On note aussi leur sourire qui tantôt fait songer à celui qui erre aux lèvres des statues de Jean de Bologne et tantôt semble le sourire des anges d'Angelico. Les dames du monde des lettres ne s'ennuieront pas dans le prochain siècle !

Est-il besoin d'insister sur les qualités de leur cœur et sur la trempe particulière de leur âme ? Rien de plus mâle, rien de plus loyal, rien de plus fier ; mais rien aussi de plus tendre et de plus délicat. Une vue droite, une volonté tenace, une conscience scrupuleuse, un caractère franc comme une épée, tous ces mérites leur sont ordinaires, et il leur semble si simple de les avoir, que de les en féliciter serait presque leur faire injure. Notons plutôt un trait qui leur est commun et caractérise en quelque façon leur manière d'être : ils sont tous un peu hautains. Ils ont une tendance naturelle à mépriser et à dédaigner. Cela chez eux ne vient pas de sécheresse ni de méchanceté. Ils tendent volontiers la main à qui les approche. Ils sont d'un abord affable et qui condescend. Mais ils se sentent un peu en dehors des autres hommes, étant fort au-dessus. Cette impression d'isolement ne va pas sans tristesse. L'élus du Seigneur se plaint d'un privilège qui est aussi un gage de souffrance. On ne connaît pas de solitaires gais... Avoir un esprit hautain avec de la douceur dans les mœurs et un penchant à la mélancolie, cela mène tout droit à se réfugier dans l'ironie. On est très intelligent ; on a compris beaucoup de choses et que toutes sont également vaines. A quoi bon s'irriter d'ailleurs et que servent contre l'inévitable les éclats d'une colère impuissante ? On est résigné. On accepte le monde comme il va et les hommes tels qu'ils sont, en se réservant seulement d'indiquer qu'on n'est point dupe. On s'abrite derrière un sourire qui ne semble imbeddable qu'aux profanes eux seuls. On tisse autour de son âme comme un voile subtil. Alors, de la tristesse elle-même naît une sorte de volupté très particulière. A s'apercevoir qu'on est incompris et seul, on goûte

une jouissance amère et un plaisir distingué. L'ironie est un genre difficile. Ce n'est pas un mince mérite pour les jeunes écrivains que d'y exceller. Quelques-uns s'en sont fait une spécialité. Ils sont proprement des « ironistes », c'est-à-dire qu'ils appliquent à tout sujet, indistinctement, une gouaillerie continue et sans nuances. Mais ceux qui ne sont pas des professionnels de l'ironie ont encore en ce genre des trouvailles délicieuses. Écoutez plutôt comme M. Louis Lormel parle de ceux qu'il nomme, avec un sourire d'affabilité, ses aimables contemporains. « C'est charmant, assure son biographe, d'entendre ce doux nihiliste énoncer : « S'il n'était des lois prohibitives, sanctionnées de sûrs châtimens, je lancerais du haut d'un cinquième des « pavés sur la tête des passans. » Cela sans nul coup de gueule, mais d'une voix timide plutôt ; sans, non plus, nulle loquacité de gestes dont il répudie le mauvais goût. » Ne trouvez-vous pas en effet que cela est d'un goût excellent et d'une gentillesse tout à fait charmante ?

Il nous reste à recueillir les renseignemens qu'on nous donne sur l'œuvre de ces messieurs, sur leurs idées, leurs projets, leur méthode de travail. Voici un premier fait dont la constatation ne va pas sans causer d'abord quelque surprise ; mais il faut y insister, car il semble bien que nous touchions ici à quelque chose d'essentiel et de caractéristique. Ces écrivains impeccables, ces purs artistes, ces poètes prodigieux, ces stylistes prestigieux, — pour la plupart ils n'ont jamais rien écrit. Cela est digne de remarque. Sans doute il faut faire des exceptions. On sait, par exemple, que M. Paul Adam est d'une extrême fécondité. Quelques-uns aussi ont fait imprimer des plaquettes, de format généralement excentrique, avec de grandes marges et beaucoup de blanches. Mais le format ne fait rien à l'affaire. Tirées à petit nombre, ces plaquettes sont le plus souvent introuvables, ce qui en augmente le prix. Ils sont encore les auteurs d'un poème annoncé, d'un roman en préparation, ou d'un volume impatientement attendu. Ils ont composé une nouvelle, à moins qu'ils n'en aient seulement esquissé le plan. Ils ont rédigé une note, ou ils y songent. Ils ont promis une page. Tels ont pour titres littéraires d'avoir collectionné des estampes japonaises. Plusieurs n'écritont jamais rien. Ce sont, paraît-il, les mieux doués ; ce sont, en tout cas, les plus consciencieux et les plus fiers. Car on abaisse son rêve en le réalisant. Et parce que la langue reste forcément insuffisante, malgré toutes les tortures qu'on peut lui faire subir, en traduisant sa pensée on la trahit. Tous les poètes ont dit que leurs meilleurs vers étaient ceux qu'ils n'avaient pas écrits. Les poètes nouveaux ont fait beaucoup de ces meilleurs vers-là. C'est déjà La Bruyère qui parlait avec tristesse de telles gloires hautaines qui s'évanouissent dès qu'elles se laissent approcher. « L'impression, disait-il, est l'écueil. » Jules Laforgue et Arthur Rimbaud le savaient bien qui n'eurent garde de rien publier de leur vivant. Ils méritèrent par là de devenir des maitres. On ne discute Mallarmé

que depuis que chacun peut se procurer son *Florilège* pour trois francs cinquante. L'inédit est une grande force.

Point d'œuvres ; mais de programme pas davantage. Je ne prétends pas dire qu'ils n'aient pas de théories ; ils en ont au contraire, et chacun la sienne. Ils les exposent avec une complaisance qui chez d'autres ressemblerait à du pédantisme ; et leurs idées, grâce aux brouillards dont ils les protègent, conservent de mystérieux lointains. Pas un poète ici qui ne soit doublé d'un « esthète » ; pas un créateur qui ne soit étayé d'un « dikaste ». Entendez seulement qu'il n'y a pas parmi eux de courant général, ni, comme disent les politiciens, d'orientation commune. On s'en rend compte rien qu'à consulter la liste des précurseurs de qui ils se recommandent. Les écrivains qui s'y rencontrent, doivent, à ce qu'il semble, s'y rencontrer pour la première fois. Taine aurait éprouvé quelque étonnement si on l'eût averti qu'il dût un jour être rapproché de Tristan Corbière et d'Ernest Hello. Renan s'y trouve réconcilié avec Veuillot. M. Becque fraternise avec Edgard Poë, Balzac avec le comte de Lautréamont, auteur des *Chants de Maldoror*. Flaubert est magnifié pour avoir « exhalé supérieurement son intime souffrance en ces mots : « L'époque est farce décidément. » Les frères de Goncourt reçoivent un juste hommage, ayant définitivement fait prendre au public l'habitude d'entendre les littérateurs parler de leurs affaires de ménage. Stendhal et Ibsen, Baudelaire et Tolstoï, Alfred de Vigny et Jules Vallès, quelques autres encore complètent cette liste éminemment panachée. Au temps de Victor Cousin, cet art d'apparier les contraires s'appelait l'éclectisme. Le mot a vieilli : il a dû céder la place à un autre qui est d'allures plus moderne et comporte en outre un sens un peu différent : c'est l'anarchisme. Les jeunes littérateurs sont anarchistes de lettres.

L'absence de travail est encore un des traits où se reconnaîtront les écrivains du prochain siècle. C'est un des privilèges qu'on leur enverra le plus justement. Ils laissent à d'autres l'effort minutieux et patient : ils n'en ont pas besoin. Ils savent tout sans avoir jamais été obligés de rien apprendre. Le chemin où nous nous trainons lentement et par étapes, ils l'ont accompli d'un bond. Ils sont intuitifs : c'est leur idiosyncrasie. Ils entrent dans la vie ; ils ont déjà « cérébralement vécu une vie d'homme, et touché littérairement à tous les genres ». Ils ne font que de naître, et ils sont déjà « revenus désabusés du périple des vanités terrestres ». Ils ont « pénétré les arcanes de l'ésotérisme, scruté les traditions orientales, interrogé les modernes métaphysiques ». Le docteur Faust n'en avait pas tant fait dans ses veilles légendaires ; et Pic de la Mirandole s'était acquis de la réputation à meilleur compte. M. André Gide « a touché en quelques brefs écrits à plusieurs des points les plus secrets de l'entendement humain et au sens de Dieu... Ce créateur de vingt-deux ans est allé d'un mouvement sim-

ple plus loin et plus directement vers la vérité que les méditatifs mûris par une étude analytique aussi prolongée que sa propre existence. » Des érudits connus pour avoir pâli sur de vieux textes et déchiffré les inscriptions des pierres d'autrefois hésitent dans leurs conclusions et se bornent à des hypothèses. L'érudition de M. Edmond Barthélemy ne connaît pas ces timidités. « Rome, Byzance, Thèbes, lui sont familières, et ne disait-il pas un jour que, s'il était tout à coup transporté à Constantinople, il s'y promènerait sans s'égarer, rien qu'en se souvenant des plans de Byzance qu'il sait par cœur ? » M. Pierre Louys a traduit Méléagre; M. Rémy de Gourmont sait du latin. Philosophes par instinct et savans par divination, ils ont surtout, cela va sans dire, reçu par droit de naissance et complexion naturelle tous les dons proprement littéraires. Du premier coup et sans y tâcher, ils égalent les meilleurs écrivains; ou plutôt, n'ayant voulu que les égaler, ils les dépassent. Les amis de M. Albert Samain « savent de lui des poèmes qui ont la rigide perfection de ceux de M. Leconte de Lisle, et ils en savent qui ont la beauté plastique de ceux de M. J.-M. de Heredia. » Jeux d'enfant que cela, simples essais et qu'on ne daigne pas tirer du cahier de brouillons ! M. Paul Espéron « rappelle le Coppée des *Intimités* et le Sully-Prudhomme des *Vaines tendresses*, mais avec, dans l'inspiration, plus de spontanéité et de fraîcheur ingénue. » Ronsard aurait signé les vers de M. Raymond de la Tailhède. M. Jean Moréas a retrouvé le chant pur des ancêtres. M. Maurice du Plessys a reconquis le style plein et vigoureux de Malherbe. M. Louis Le Cardonnell a la période de Bossuet. M. Charles Maurras « a la façon d'écrire — encore que rajeunie avec un sens exquis du moderne — du La Fontaine des *Amours de Psyché*, du Fontenelle des *Dialogues des morts*. » Le plus étonnant, incontestablement, est M. Marc Legrand. Ce poète est en même temps et comme tout le monde chroniqueur dans un journal. Mais il dispose, pour écrire ses chroniques, d'un moyen qui n'appartient qu'à lui. « Courant à son journal dire son opinion des menus faits de son temps, il y est poursuivi, clopin-clopant, par ce vieux charmant crampon de La Fontaine, à qui, ma foi, à bout de patience, il se résout à passer la plume dans la salle de rédaction : « Eh ! allez donc, bonhomme ! oyez ce qu'on crie dans la rue et tirez-vous de ceci. » Allez donc parler des difficultés du métier à des gens qui peuvent, aux heures de lassitude et les jours où ils se négligent, écrire comme ce vieux crampon de La Fontaine !

Cependant ils font de beaux rêves et nourrissent de vastes projets. M. Adrien Remacle dans sa tête porte un monde. Ce n'est rien de moins qu'un monde ce que porte dans sa tête M. Adrien Remacle. M. Gabriel Randon à ses « madrigaux torrentiels » en voudra sans doute ajouter d'autres qui ne seront pas moins impétueux. M. François Coulon a

trouvé la formule du théâtre de demain qui est, pour l'appeler par son nom : l'idéo-réalisme. Ils préparent qui une idéologie, qui « un drame à valeur d'éthopée ». Quelques-uns sont, dès maintenant, absorbés par des occupations dont nous ne pouvons même nous faire une idée, faute d'avoir jamais rencontré rien d'analogue. Pour un qui « très en puissance de s'abnégatiser et capable de sortir victorieux de l'ascèse magique, a préféré œuvrer d'art », nous en citerions dix autres qui tout au rebours s'abstraient en des travaux mystérieux. C'est, par exemple, l'Allemand Hauptmann. « Il pioche et déterre le vrai, par delà l'écorce de fer des contraires, au centre de Zola et d'Ibsen, l'amande joyau de l'Idéalisme et de l'Anarchie. » Je vous laisse à penser si une telle opération peut être simple. Pour ce qui est de M. Edmond Coutances, son œuvre personnelle est « la mise en action d'un levier qui a mission de fournir sa part de force à l'éternel monument humain. Une des pierres les plus difficiles à soulever pour lui, soit par la place qu'elle occupe, soit par sa structure propre, semble être la Femme. » Il est exact que de tout temps la structure propre de la femme a influé sur la destinée de celle-ci. Mais on ne s'était pas encore avisé de soulever la femme avec un levier. Il faudra voir ce que produira ce système nouveau.

On comprend maintenant pourquoi tout à l'heure nous nous refusions à discuter même le mérite et les idées des écrivains du prochain siècle. Les intérêts engagés sont trop considérables. On nous apprend que dans l'*Art littéraire* « depuis un an déjà M. Lormel préside à l'éclosion des probables aèdes ». Ne dérangeons pas cette éclosion !

Le prochain siècle s'annonce comme devant être particulièrement riche en grands esprits. Il nous a été doux d'en saluer l'aurore. Nous permettra-t-on, en terminant, d'exprimer une inquiétude ? Sans doute tous ces jeunes gens ont cette foi en eux-mêmes qui est la condition nécessaire à l'accomplissement des belles choses. Néanmoins on constate chez plusieurs une tendance qui, s'ils n'y prennent garde, pourrait devenir fâcheuse. A la veille de remporter de glorieux succès, à peine est-ce s'ils semblent y tenir. Ils témoignent d'une sorte d'indifférence à leurs propres intérêts, d'une nonchalance transcendante, d'une négligence déjà comme lassée. « Edmond Cousturier ne consent à écrire que dans de rares occasions. » « Raymond de la Tailhède s'est retiré dans son château de Marmande, écrivant pour lui seul, plus heureux de vivre avec les poètes de la Pléiade et son cher Cervantès qu'avec ses grossiers contemporains. » D'autres, qui ne possèdent pas de château dans Marmande, ont du moins leur tour d'ivoire ; ils s'y enferment. C'est ce mouvement de désertion anticipée qu'il nous semble urgent d'enrayer. Certes, nous ne prétendons nier ni la grossièreté de nos contemporains, ni la nôtre. Nous ne méritons pas les fêtes qu'on nous prépare. Mais s'ils ne nous doivent rien, les futurs écrivains ont

des devoirs envers eux-mêmes. Ils ne peuvent laisser sans emploi les facultés que la nature leur a départies. Il faut qu'ils remplissent toute la mesure de leur génie. Même il faut qu'ils se hâtent. L'un d'eux a trouvé le mot de la situation quand il a dit : « L'heure est passée des temporisations et des indolences, des petites pages en attendant. Nous n'avons plus le temps d'attendre... »

On ne saurait plus justement traduire notre impatience. Voilà des années qu'on nous annonce des renaissances toujours à naître. On s'attaque à tous ceux qui font leur tâche, vaille que vaille, et qui paient de leur personne. On rabaisse des œuvres qui, à défaut d'autres mérites, ont du moins celui d'exister, au nom d'œuvres géniales mais problématiques. C'est toujours l'heure de faire des promesses et jamais celle de les tenir. Cependant quelques-uns parmi les jeunes, à force d'avoir été jeunes, commencent à ne plus l'être; ils ne se sont pas encore décidés à faire leurs débuts qu'ils sont déjà passés au rang d'ancêtres; Éliacin grisonne aux tempes. D'autre part, les malveillans et les envieux profitent de ces lenteurs et se répandent en insinuations perfides. Ils se plaignent que rien ne soit sorti de ce mouvement ou de ce piétinement sur place. Pour nous, nous n'avons garde de désespérer, mais faudra-t-il espérer toujours? Non, en vérité, nous ne pouvons plus attendre... C'est pourquoi nous adjurons M. Cousturier et ses amis qu'ils consentent à écrire, et nous supplions M. de la Tailhède de quitter son château de Marmande. Si la Garonne avait voulu elle aurait inondé le monde. Ces messieurs n'ont qu'à vouloir. Pourvu qu'ils veuillent!... Il dépend d'eux de choisir la place qu'ils tiendront dans l'histoire des lettres. Car ils y auront leur place en tout cas, soit pour l'avoir enrichie de leurs œuvres, — soit pour avoir donné un exemple encore inouï, et le plus complet qui se puisse imaginer de la fatuité dans l'impuissance.

RENÉ DOUMIC.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ALLEMANDES

Littérature et critique : Les opinions de Klopstock sur les poètes allemands ; — Schiller musicien ; — articles sur Goethe ; — le romantisme allemand, et la théologie protestante ; — Henri Heine à Paris.

J'ai relevé, les dernières fois, dans les revues allemandes, diverses études se rapportant à la musique, à la politique, et à l'histoire. Je voudrais aujourd'hui en signaler quelques-unes ayant trait plus spécialement à la littérature. Non pas que les études de ce genre soient beaucoup plus fréquentes dans les revues allemandes que dans les revues italiennes ; mais elles y ont, d'ordinaire, une portée plus générale, et peuvent ainsi intéresser davantage des lecteurs étrangers.

Voici d'abord un article de la *Deutsche Rundschau* sur Klopstock, le poète de la *Messiede*, et l'un des ancêtres de la poésie moderne en Allemagne. La chronologie, à elle seule, suffirait pour me justifier d'avoir choisi cet article avant tous les autres ; mais c'est encore, à mon gré, le plus intéressant de tous, car, en plus des idées qu'il renferme, il nous offre l'image très précise d'une vie et d'un caractère.

Cet article n'est pourtant, à vrai dire, qu'une série d'*interviews* rapportées — ou, si l'on préfère, *reportées*, — par un écrivain italien, Joseph Acerbi, qui, à deux reprises, en 1798 et en 1800, a profité de son passage à Hambourg pour questionner le vieux Klopstock sur lui-même et ses confrères. Mais Klopstock est aujourd'hui si délaissé que nous ne connaissons guère son œuvre, et moins encore sa personne ; et nous devons être particulièrement reconnaissans à l'érudit italien, M. A. Luzio, qui, en publiant les *interviews* d'Acerbi, a fait revivre devant nous cette solennelle, comique et touchante figure.

Né en 1773 à Castelgoffredo, près de Mantoue, Joseph Acerbi était un de ces hommes universels qui s'entendent un peu à tout sans avoir, en fin de compte, de talent pour rien. Tour à tour poète, historien, philosophe, explorateur, peintre, philologue, diplomate, cité par M^{me} de

Staël comme « le plus digne représentant, avec Monti, de l'Italie spirituelle tout entière », il serait aujourd'hui complètement oublié de ses compatriotes eux-mêmes, s'il n'avait attaché son nom à une revue mensuelle, la *Biblioteca Italiana*, qui, pendant dix ans, de 1816 à 1826, sous sa direction, a beaucoup contribué à faire connaître en Italie les travaux des écrivains étrangers. Il est mort en 1846, léguant à la bibliothèque de Mantoue ses papiers, parmi lesquels M. Luzio a retrouvé cette relation de ses entretiens avec le vieux poète de Hambourg.

Acerbi était venu une première fois à Hambourg en 1798. Le lendemain de son arrivée, il était allé dîner chez un négociant ami des lettres, Sieveking, qui lui avait raconté sur Klopstock une anecdote assez piquante : « On lisait devant lui une de ses odes ; et voici qu'à l'avant-dernière strophe, se levant et interrompant le lecteur, il s'est écrié : « Je parie avec vous que, dans toute la poésie allemande vous ne trouverez pas de vers comparables à ceux-là, ni qui seulement en approchent ! »

Cette anecdote paraît avoir éveillé chez Acerbi le désir de faire la connaissance du vieux poète ; car tout de suite il demanda à Sieveking un mot d'introduction près de lui.

Klopstock avait alors soixante-quatorze ans. Depuis vingt-cinq ans déjà il vivait à Hambourg ; depuis quarante ans il avait perdu sa première femme, cette Meta qu'il avait célébrée dans ses *Odes* sous le nom de « Cidli ». Mais il n'était pas homme à se désoler indéfiniment. Toujours, au contraire, il avait pris plaisir à la vie ; et ce goût n'avait fait que grandir avec les années. La vieillesse ne l'effrayait guère. Il conseillait à Gleim, âgé de quatre-vingts ans, de se remettre à l'équitation : « Et ne me dites point que votre âge vous en empêche ! lui écrivait-il. Rappelez-vous que Juba montait encore à cheval à quatre-vingt-quinze ans ! » Il lui était ainsi toujours resté quelque chose, dans son allure et dans ses expressions, de son ancien métier de maître d'école.

En 1791, à soixante-sept ans, il s'était remarié avec une jeune veuve, la nièce de sa première femme. C'est dans la maison de cette dame qu'Acerbi le trouva installé, luxueusement et grassement installé, parmi toute sorte de témoignages de sa gloire passée. Depuis longtemps déjà cette gloire était passée. D'autres poètes étaient venus, plus vivans et plus jeunes, Wieland, Goëthe, Schiller, qui avaient relégué la *Messiasde* au rang des œuvres qu'on vénère sans se soucier de les lire. Mais Klopstock refusait obstinément de s'apercevoir de sa déchéance. Il continuait à se considérer comme le souverain absolu de la littérature allemande, comme un souverain véritable, pouvant traiter d'égal à égal avec tous les puissans de la terre. Après les massacres de Septembre, il avait officiellement adressé au ministre Roland une lettre de blâme ; il avait déferé les membres de la Convention au tribunal de l'histoire,

et il avait répondu aux avances flatteuses de l'Institut de France en citant des passages de ses *Odes*. La célébrité grandissante de ses confrères plus jeunes l'importunait, mais ne le gênait pas. Il avait confiance dans la postérité pour remettre les choses en leur place.

Et peut-être en effet la postérité aurait-elle dû être plus juste pour lui. Car non seulement il a été un grand poète, le plus parfait, avec Goëthe, des poètes allemands; et non seulement il a été le précurseur des poètes classiques de son pays, mais c'est encore à lui que se rattache en droite ligne le mouvement romantique des premières années de notre siècle. Après avoir été, dans sa *Messiadé*, l'élève et l'imitateur des Grecs, il avait tourné le dos à ses maîtres, pour chercher dans les vieilles légendes germaniques l'inspiration de ses *Odes*. Comme il avait introduit les dieux de l'Olympe dans la poésie allemande, c'est encore lui qui les en avait chassés, et qui avait tenté de leur substituer les rudes héros de l'Edda. Mais il l'avait fait trop tôt, au plus fort de la période classique, et il l'avait fait avec une gaucherie, une lourdeur, un pédantisme, qui ne pouvaient manquer de le rendre d'abord un peu ridicule. Du moins, si ses contemporains ne l'appréciaient pas à sa juste mesure, lui-même se chargeait de ce soin. Et il vivait tranquillement, dans sa belle maison de Hambourg, uniquement préoccupé désormais de manger, de boire, de dormir, — et de s'admirer.

Acerbi se présenta chez lui le 21 août 1798, et fut aussitôt introduit. Il trouva « un petit homme assez laid, très malpropre, d'une tenue négligée, de manières vulgaires, et parlant le français aussi mal que possible. » M^{me} Klopstock, au contraire, paraît lui avoir fait une excellente impression. Elle était « un peu grasse, mais très aimable et polie, et gardant encore maint vestige de beauté. » Klopstock, naturellement, ne parla que de lui: il entretint son visiteur de la traduction italienne de la *Messiadé*, lui fit voir des dessins destinés à illustrer une édition de luxe de son poème, lui dit qu'Angelica Kauffmann, elle aussi, avait eu l'intention d'illustrer la *Messiadé*, mais qu'après l'avoir lue « elle avait été découragée, jugeant la tâche trop haute pour elle. » Et ce fut la fin de cette première entrevue. Quelques jours plus tard Acerbi quitta Hambourg pour entreprendre dans les régions du Nord un grand voyage d'exploration.

Il ne revint que deux ans après, et c'est alors seulement qu'il forma le projet de questionner en détail le vieux poète sur ce qu'il pensait de ses confrères. Il se dit que les opinions de Klopstock, fidèlement rapportées, ne pourraient manquer d'éveiller une grande curiosité tant en Allemagne qu'en Italie.

Ne croyez pas au moins qu'il ait avoué au poète cette arrière-pensée. Je crains de m'être trompé en disant qu'il n'avait de talent pour rien: il avait le talent, le génie de l'interview. Il vint trouver Klopstock dès son retour à Hambourg, et lui déclara qu'il voulait emporter avec

lui, en Italie, un choix des meilleurs ouvrages de la poésie allemande : choix pour lequel il s'en remettait aveuglément au poète de la *Messiede*. Klopstock, très flatté, répondit qu'en effet il se croyait, en pareille matière, plus compétent que personne, mais qu'il avait besoin de quelques jours de réflexion pour bien rédiger sa liste.

Acerbi n'avait que faire d'une liste. Tout de suite il se mit à interroger le vieillard. Celui-ci lui dit d'abord que le premier des poètes allemands, — après lui, naturellement, — était Wieland. « Comment, vous placez Wieland au-dessus de Goethe ? — Goethe est un poète d'un autre genre... Quant à Wieland, il a écrit de petits poèmes héroï-comiques qui sont de vrais chefs-d'œuvre. »

Wieland, c'était bien, et aussi les idées de Klopstock sur la traduction des anciens. Mais Acerbi voulait avoir l'opinion du poète sur Goethe ; de sorte que, l'interrompant sans trop de façons, il lui demanda ce qu'il pensait de la tragédie de *Torquato Tasso*. « Klopstock ne me répondit pas tout de suite, et je crus bien que mon interruption l'avait fâché. »

Klopstock, sans doute, ne voulait pas être trop franc devant cet inconnu. Il lui déclara que la tragédie de Goethe contenait beaucoup de beautés, mais que, malheureusement, c'était une œuvre inégale. « D'ailleurs, ajouta-t-il, nous parlerons de tout cela une autre fois. Venez me voir un jour, vers six heures, et nous en causerons. »

« Il était huit heures et demie du soir, raconte Acerbi, et plusieurs fois déjà le bon vieillard avait fait signe de vouloir se lever de son fauteuil. Tout autre homme, à ma place, aurait pris ses dernières paroles pour un congé, et serait parti. Mais je tenais trop à l'entendre parler de ce qui m'intéressait ; et, bravement, je l'interrogeai encore sur Voss, sur Haller, et sur Schiller. Il répondit à toutes mes questions, mais d'une façon si laconique que je me sentis confus de l'importuner. Il me dit que Voss était toujours excellent dans son genre ; que Haller était un poète médiocre, mais un grand naturaliste et un grand philosophe ; et que pour ce qui était de Schiller, il y avait dans ses œuvres des choses de premier, de second et de dernier ordre, que personne n'était plus inégal, ni souvent plus mesquin et plus plat ».

Quelques jours après, à six heures du soir, Acerbi se présentait de nouveau chez Klopstock : « Le valet de chambre me dit que son maître dormait encore, et je fus introduit, en attendant, auprès de M^{me} Klopstock. Depuis plusieurs années déjà le vieillard avait l'habitude de faire une sieste après son dîner. Il se couche vers quatre heures et dort jusqu'à six heures. Enfin on me fit entrer dans sa chambre. Je le trouvai tout enveloppé d'un nuage de fumée, une longue pipe à la bouche, et avec un air de santé et de belle humeur tout à fait extraordinaire. Il me serra la main, me fit asseoir, et deux heures durant il ne cessa point de parler.

« — Pour ce qui est de votre projet de vous faire un choix des meilleurs poètes allemands, me dit-il, j'ai réfléchi qu'il était inutile que je

m'en occupe, car il me suffira de vous indiquer un livre fort bien écrit où vous trouverez tout ce que j'aurais pu vous dire. L'auteur y parle de moi avec trop d'éloge : mais vous me ferez l'honneur de croire que ce n'est point pour ce motif que je vous recommande son livre.

« J'avoue que ces paroles me causèrent la plus déplaisante impression : c'était l'échec de tous mes projets. Et Klopstock mit le comble à mon désappointement en me parlant de la métrique allemande, de trochées, de spondées, de dactyles, et de mille autres choses qui d'avance me faisaient bâiller. Mais je ne me tins pas pour battu. Et, après l'avoir consciencieusement écouté, de nouveau je l'interrompis :

« — Maître, lui dis-je, vous m'avez parlé la dernière fois de Schiller en des termes si précis que j'ai eu la tentation de voir par moi-même si votre jugement était juste. J'ai donc lu une petite ode de Schiller, *le Bonheur*, et je dois vous avouer qu'elle m'a paru très belle.

« — Je ne l'ai pas lue, me répondit Klopstock : il y a déjà longtemps que je ne lis plus rien de Schiller. Il est si trivial, si commun, si plein de lui-même ! Son *Hymne à la Joie*, par exemple, c'est ce qu'on peut imaginer de plus répugnant. On l'a beaucoup vantée, de sorte que j'ai renoncé à dire ce que j'en pensais : à quoi bon parler à des gens qui ne veulent pas entendre ? Schiller a écrit trois tragédies : *les Brigands*, *Don Carlos* et *Fiesque*. La première est détestable, sans suite ni plan ; la seconde ne vaut pas mieux. Je l'ai vu jouer par d'excellents acteurs. J'étais là avec des dames : elles pleuraient d'attendrissement, mais moi j'attendais toujours une action, un nœud, et rien n'est venu. *Fiesque* est mieux composé : cela vient de ce que l'auteur en a trouvé le sujet dans l'histoire. C'est la meilleure œuvre de Schiller ; il faut que vous la lisiez. Les autres pièces, vous n'en viendriez pas à bout... Ce que je pense de Goethe, je vous l'ai dit la fois passée. Son meilleur ouvrage est *Werther*. Sa tragédie grecque d'*Alcibiade* n'est pas grecque, ni dans le style, ni dans la conception. *Tasso* aussi est très inégal. Et pour ses *Élégies*, elles sont un vrai péché contre notre langue. »

Klopstock revint ensuite sur Wieland, qu'il tenait décidément pour le seul poète allemand pouvant être nommé après lui. Il parla de Gessner, le poète bucolique, de Voss. Puis la conversation remonta aux questions générales.

Mais Acerbi voulait encore savoir de Klopstock ce qu'il pensait de Jean-Paul.

« — Mon cher monsieur, Jean-Paul est à la mode en ce moment, comme un chapeau ou une robe. Nos dames en sont émerveillées. Une de ces enthousiastes a voulu, l'autre jour, me forcer à lui dire mon avis ; j'ai résisté, mais enfin j'ai dû m'ouvrir, et je lui ai dit ce que je vais vous répéter : que ce Jean-Paul est un écrivain de mode, avec une manière prétentieuse et affectée, des paroles creuses, des pensées

en l'air, quelques jolis passages, même des lignes superbes, mais noyés dans une masse de choses insupportables. D'ailleurs les dames sont en train d'en revenir, et c'est une mode qui va passer. »

Acerbi retourna deux autres fois chez Klopstock ; mais sans doute le vieux poète se repentait de lui avoir trop franchement parlé, car il ne l'entretint plus, les deux fois, que de la *Messiede*. Il lui en signala les beautés, en lut devant lui de longs passages, s'arrêtant à chaque vers pour justifier son admiration ; mais des confrères, de Goethe, de Schiller, plus un mot. Et Acerbi dut quitter Hambourg sans avoir eu la matière de l'article qu'il avait projeté sur les opinions de Klopstock.

Il nous a laissé, du moins, la relation au jour le jour de ses entretiens avec le vieux poète ; et nous pouvons désormais, grâce à lui, nous représenter Klopstock tel qu'il était, dans sa belle maison de Hambourg, sa longue pipe à la bouche, enveloppé d'un nuage comme il convient à un dieu, et jugeant les hommes et les choses avec la sérénité dédaigneuse d'un véritable *olympien*.

La postérité a confirmé la plupart des jugemens de Klopstock sur les poètes allemands ses confrères, sur Voss et Wieland, sur Gessner, sur l'insupportable Jean-Paul : seuls Goethe et Schiller ont démenti la prédiction du vieux poète leur maître, qui croyait leur gloire condamnée à un oubli très prochain. Et peut-être même, loin de les avoir oubliés, se souvient-on d'eux en Allemagne un peu plus qu'il ne conviendrait. D'année en année on les vénère davantage : ils sont désormais devenus de véritables héros populaires ; et quand on ne trouve à publier à leur sujet aucun document nouveau, n'importe quel prétexte suffit pour qu'on en parle encore. C'est ainsi que j'ai trouvé dans une revue musicale, le *Chorgesang*, une longue étude sur *Schiller et la Musique*, où j'ai appris uniquement que Schiller aimait la musique, qu'il avait eu dans sa jeunesse un fabricant de pianos pour ami, qu'il avait composé deux petits airs pour une opérette, que Beethoven avait mis en musique son *Hymne à la Joie*, et Schubert une vingtaine de ses poèmes.

Encore la *Littérature-Schiller*, comme disent les Allemands, n'est-elle rien en comparaison de la *Littérature-Goethe*. J'aurais à vous signaler, dans les récentes livraisons des revues allemandes, une douzaine au moins de longues études consacrées au poète de *Faust*. Mais je dois avouer que j'ai eu, moi-même, beaucoup de difficulté à les lire, tant elles sont vides et banales, tant elles paraissent peu faites pour être lues. Je me bornerai à vous citer, dans la *Deutsche Rundschau*, un article assez décousu de M. Hermann Grimm, traitant de toutes choses à propos de Goethe, et dont voici la conclusion :

« En 1893, comme un groupe d'amis de Goethe célébraient sur le Brenner, dans le Tyrol, l'anniversaire de sa naissance, un philologue vint leur déclarer que tout le mouvement de la philologie romane al-

lemande résultait directement d'un court entretien qu'avait eu Goethe avec le philologue Diez. De combien d'autres côtés découvrira-t-on encore que Goethe a été le grand initiateur de la pensée moderne ?

« Peut-être le *xx*^e siècle découvrira-t-il que, deux cents ans d'avance, Goethe avait prévu tout ce qu'il aura atteint et tout ce qu'il cherchera à atteindre. Et le temps aura beau marcher, il n'entamera pas le lien qui rattache Goethe aux générations de l'avenir. Qu'importe un siècle de plus ou de moins pour la grandeur d'Homère ou de Shakspeare, pour leur influence ? Sans cesse au contraire devient plus fort leur empire sur nos âmes. Et un jour Goethe apparaîtra dans la compagnie de ces deux grands hommes ; ils seront, à eux trois, les trois étoiles qui guideront dans sa marche l'humanité future. »

De toute la *Littérature-Goethe* de ces temps derniers, seule une étude des *Preussische Jahrbücher* mériterait une analyse un peu étendue. Encore cette étude ne traite-t-elle pas de Goethe, mais de la souveraine qui, si elle ne l'a pas *inventé*, a du moins la première donné à son génie une consécration officielle, — de cette grande-duchesse douairière de Saxe-Weimar, Anne-Amélie, qui, après avoir appelé à Weimar le vieux Wieland, y a protégé le jeune Goethe, et l'a autorisé à se lier d'amitié avec son fils, le grand-duc Charles-Auguste.

D'après plusieurs ouvrages récents, l'auteur de l'article, M. G. Kreyenberg, a raconté en quelques pages la vie et dépeint l'aimable figure de cette personne, dont le rôle a été si considérable dans l'histoire de la littérature allemande.

Anne-Amélie était fille du duc de Brunswick et nièce du grand Frédéric. Elle avait été élevée à la française, mais sans grand soin, et, en dehors de la musique, n'avait rien appris. Elle était en outre assez laide, avec de jolies mains et de petits pieds. A seize ans, on l'avait mariée à un jeune homme de dix-huit ans, le duc de Weimar, Ernest-Auguste-Constantin ; et très peu de temps après, son mari était mort, lui laissant la régence. Les devoirs de sa charge, l'éducation de ses deux fils, l'avaient alors si profondément absorbée qu'elle n'avait pas eu un moment de repos jusqu'au jour où son fils aîné, Charles-Auguste, avait enfin été proclamé majeur. Depuis ce moment, en revanche, elle ne songea plus qu'à se reposer, à jouir voluptueusement de la vie. Elle faisait jouer des farces, des opérettes, où souvent elle tenait un rôle. Puis, lorsque Goethe, Wieland et Herder eurent résolu de faire de Weimar l'Athènes de l'Allemagne, ce fut le tour des drames antiques, de l'*Iphigénie* de Goethe. L'excellente princesse s'amusait de tout.

Elle poussa même la bonne volonté jusqu'à vouloir apprendre le grec : elle prit des leçons de Villoison, et fut bientôt en état, paraît-il, de lire dans le texte les plaisanteries d'Aristophane. Elle voulait devenir muse : c'était désormais son unique ambition.

Et, de fait, elle le devint. Elle fut la *Muse de Tieffurt*. Elle se fit con-

struire à Tiefurt, aux environs de Weimar, une villa dans le goût antique, et elle y tint des séances où assistaient toutes les jolies femmes et tous les beaux esprits de la ville. Elle y fonda aussi un journal, le *Journal de Tiefurt*, une petite feuille manuscrite qui devait être rédigée sur le modèle du *Journal de Paris*. Goethe, Wieland, Herder, y collaborèrent, et la princesse elle-même y fit paraître la traduction d'un conte italien.

En 1787, Anne-Amélie tomba malade, et ce fut la fin de ces réunions de Tiefurt. L'année suivante, elle partit pour l'Italie, où elle retrouva Goethe. Et quand elle revint à Weimar, les événemens politiques ne lui permirent plus de se livrer aussi entièrement à son métier de muse. Elle finit même par être forcée, en 1806, de quitter Weimar, chassée par l'approche de « ce puissant démon qui, après avoir opprimé tous les cœurs humains, menaçait de faire sortir de son orbite le globe de la terre. » A son retour, en 1807, elle trouva la ville saccagée; sa chère villa de Tiefurt, en particulier, était dans un état lamentable. Découragée, attristée encore par la mort d'un frère qu'elle adorait, le célèbre Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, tué à Auerstaedt, la pauvre Muse mourut, le 10 avril 1807. Goethe prononça son oraison funèbre, où il la comparait à « ces étoiles qui guident l'humanité sur le chemin du progrès. » Hélas! l'humanité marche à présent si vite qu'elle n'a plus guère le loisir de consulter les étoiles! Et ni la Muse de Tiefurt, ni Goethe lui-même, quoi qu'en pense M. Hermann Grimm, n'auront sans doute beaucoup d'influence sur nos futures destinées!

Après cela, les critiques allemands ont une façon à eux de reconnaître partout les traces de l'influence des grands hommes! C'est ainsi que M. Nitzsch, dans une autre livraison des *Preussische Jahrbücher*, attribue au romantisme allemand un rôle considérable dans l'évolution de la théologie protestante. La chose, au premier abord, a de quoi surprendre, car on sait que la haine de l'esprit protestant, le culte du moyen âge, et un ardent mysticisme ont été, en Allemagne, les traits dominans aussi bien des écrivains que des peintres de la période romantique. Mais parmi les écrivains de cette période il y avait un théologien, Schleiermacher, qui a, plus tard, contribué à l'évolution de la théologie allemande. Il n'en a pas fallu davantage à M. Nitzsch pour faire honneur à l'école romantique tout entière de ce progrès de la théologie; progrès qui consiste, suivant lui, dans une conception plus humaine et aussi plus symbolique de la personne de Jésus.

J'avoue qu'à ces dissertations sur l'influence et le rôle de l'école romantique, je préférerais des études plus directement historiques; et je regrette de n'en point trouver dans les revues allemandes. Je crains que, décidément, les romantiques allemands ne trouvent jamais un historien impartial, ni qui s'efforce de les comprendre au lieu de

les juger. C'est encore Henri Heine, dans son livre *de l'Allemagne*, qui en a parlé avec le plus de justesse; il les détestait, il aurait été désolé qu'on les prit au sérieux, mais du moins il les connaissait, et ce qu'il nous en dit se rapporte à eux.

C'est qu'il avait été leur élève, puis leur confrère, et toujours, quoi qu'il en ait dit, il est resté l'un d'entre eux. Il a seulement réussi à les faire tous oublier; de sorte qu'aujourd'hui, après Goethe et Schiller, nous ne voyons plus que lui seul. Il a même sur Goethe et Schiller cet avantage considérable que, tout en l'admirant peut-être un peu moins, nous continuons à le lire. Et en vérité il n'y a guère de poète dont il soit plus difficile de se fatiguer: il est si varié, si agile, il a tant d'adresse pour faire alterner, au moment qui convient, l'émotion et la moquerie! J'ai l'idée que, s'il avait vécu dix ans de plus, il se serait lié avec Offenbach, et que de leur collaboration serait résultée l'opérette idéale, un *Orphée aux Enfers* aussi gai que l'autre, mais tout parfumé de tendresse et de poésie. Ces deux *Prussiens libérés* étaient si bien faits pour s'entendre!

La personne de Heine, malheureusement, ne gagne pas autant que son œuvre à être connue de très près. Il a été un bon fils, un bon frère, un bon mari; et jamais un martyr n'a eu à endurer les souffrances qu'il a dû subir. Mais, avec tout cela, chacun des efforts que l'on fait pour nous intéresser à lui arrive seulement à nous en éloigner.

Voici par exemple, dans la *Deutsche Rundschau* de juin et juillet, une abondante série de lettres, notes, et documens divers, se rapportant à son séjour en France. Ces documens ont été recueillis par un jeune savant français, M. Jules Legras, qui avoue, dans sa conclusion, qu'il les publie surtout pour justifier la mémoire de Heine d'une accusation imméritée. M. Legras prouve, en effet, par une suite d'ingénieuses hypothèses et d'habiles inductions, que la pension accordée à Heine par le gouvernement de Louis-Philippe lui venait de Thiers, son ami, et non pas de Guizot. Il prouve en outre, ou du moins il essaie de prouver, que ni Thiers, ni Guizot ne connaissaient les articles que Heine écrivait sur eux à la *Gazette d'Augsbourg*. Mais ses inférences ne réussissent pas à enlever aux documens qu'il publie je ne sais quoi de mesquin et de déplaisant qui s'y retrouve toujours.

J'imagine, d'ailleurs, que M. Legras ne tardera pas à publier en français — si ce n'est chose faite — ces précieux documens, dont la plupart lui viennent de MM. Calmann Lévy et Bourdeau.

La publication de mémoires, de lettres, de fragmens posthumes, prend une place de plus en plus considérable dans les revues allemandes. C'est ainsi que, en outre de ces documens sur Heine, la *Deutsche Rundschau* publie de nombreuses lettres du romancier suisse Gottfried Keller; la

Deutsche Revue, de son côté, nous offre des notes inédites de David Strauss sur les tragédies de Schiller, des souvenirs de Johanna Kinkel, des lettres de l'historien Ferdinand Gregorovius. Rien de tout cela, malheureusement, ne saurait avoir grand intérêt pour le public français. Voici pourtant quelques lignes d'une lettre écrite par Gregorovius au retour d'un voyage à Paris, pendant l'Exposition Universelle de 1878 :

« Paris m'a d'abord stupéfait, ébloui, ravi, comme un prodige de la civilisation ; puis cette première impression s'est calmée, et à mes yeux s'est révélé un ensemble d'une élégance et d'une perfection un peu monotones, qui m'a rappelé les tragédies de Corneille et de Racine. Au lieu de la fantaisie artistique, qui est le caractère dominant des cités italiennes, ce qui domine à Paris c'est le goût, mais un goût si pur et si raffiné qu'il est impossible de rien trouver ailleurs qui lui soit comparable. Paris m'est ainsi apparu comme la tête de la civilisation moderne, l'équivalent de ce qu'était autrefois la Rome impériale. Et mon étonnement a été grand lorsque, contemplant Paris du haut des tours de Notre-Dame ou des moulins de Montmartre, je me suis rappelé que cette ville, récemment encore, avait été envahie et occupée par les Prussiens, ces Barbares mangeurs de pommes de terre, mais disciplinés par l'impératif catégorique. Et, en fin de compte, je me suis senti plein de respect pour ce peuple si actif et d'esprit si libre, dont le rôle dans le monde ne saurait être fini encore. C'est de France que viendra à l'Europe entière le régime républicain ; là se formera cette alliance des peuples latins qui ne peut manquer, un jour ou l'autre, de se constituer. »

T. DE WYŻEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet.

Lorsqu'on écrira l'histoire de la troisième République, il faudra bien reconnaître qu'à travers les circonstances les plus diverses la transmission des pouvoirs présidentiels s'y est faite avec autant de correction que de facilité. Nous ne savons pas ce que l'avenir réserve, et il serait téméraire sans doute de conclure de quelques exemples à une règle éternelle. Si l'échéance du mandat présidentiel s'était produite, à de certains momens qui ne sont pas encore assez éloignés pour que nous en ayons perdu la mémoire, les choses ne se seraient peut-être point passées dans des conditions aussi satisfaisantes, ni aussi tranquilles. Il n'en est pas moins vrai que le fait accompli, répété, renouvelé, constitue déjà un commencement de tradition qui est de nature à rassurer sur la valeur de l'institution elle-même. M. Carnot a succombé à une fin tragique; M. Casimir-Perier l'a remplacé. Il n'y a pas encore trois semaines que le coup de poignard de Caserio a ouvert chez nous une crise dont le pessimisme pouvait tout craindre; la crise a été terminée en quatre ou cinq jours, et, depuis lors, nos affaires ont repris et suivi leur cours ordinaire sans interruption apparente. L'étranger qui aurait quitté Paris, il y a un mois, et qui y reviendrait aujourd'hui n'y remarquerait aucun changement. Il trouverait seulement l'opinion publique plus en éveil, à la suite d'une secousse violente, qui a ouvert les yeux sur le danger de certaines faiblesses et sur la nécessité d'une plus grande énergie.

Les obsèques de M. le Président Carnot ont eu lieu le 1^{er} juillet. Le spectacle a été grandiose et partout égal à lui-même. Sur aucun point du parcours considérable où le cortège s'est déployé, le moindre incident fâcheux n'est survenu. Là encore, les esprits chagrins n'avaient pas manqué de donner carrière aux plus sombres pressentimens, et il est certain que, lorsque toute la population de Paris se trouve entassée dans la rue, aux fenêtres, sur les balcons et sur les toits, il est impossible de garantir que l'ordre et les convenances seront partout observés. Ils l'ont été. Paris a montré une fois de plus le respect qu'il a pour la mort. Mais, sans parler de ce sentiment qui devient un peu banal chez nous à force d'être universel, il y avait dans la foule immense une pitié

profonde pour la victime et une colère irritée contre le crime, qui donnaient à la manifestation un caractère à la fois touchant et vibrant. Enfin, la présence de M. Casimir-Perier à la tête du cortège avait été annoncée d'avance. Le nouveau président de la République montrait par cette première démarche sa confiance dans la population parisienne, à laquelle il s'abandonnait. Certes sa place était marquée derrière le cercueil de M. Carnot; mais la manière dont il l'a occupée a produit partout une vive impression. Un chef de gouvernement en France n'a rempli que la moitié de sa tâche lorsqu'il a parlé à l'esprit du pays : il faut encore, et peut-être surtout, qu'il s'adresse à son imagination et à son cœur. La journée du 1^{er} juillet laissera de longs souvenirs. La dépouille mortelle de M. Carnot a été conduite de l'Élysée à Notre-Dame et de Notre-Dame au Panthéon. La France a montré une fois de plus qu'elle sait honorer les bons citoyens qui l'ont bien servie.

On se demandait quel serait le lendemain de cette imposante cérémonie. Des questions politiques assez complexes se présentaient aux esprits. Fallait-il conserver le ministère Dupuy ou en constituer un autre? M. Dupuy avait remis sa démission et celle de ses collègues entre les mains de M. le président de la République. Cette démarche n'avait en elle-même aucun caractère définitif : elle est obligatoire pour les ministres, qui doivent laisser toute la liberté de ses choix à un nouveau président, mais elle ne l'est pas pour celui-ci, qui peut toujours accepter ou refuser les démissions qu'on lui remet. Que ferait M. Casimir-Perier? On ne l'a pas su dès le premier moment. Il a vu plus particulièrement un de nos hommes politiques auquel son talent incontesté et le caractère qu'il a montré pendant les dernières circonstances avaient fait une place exceptionnelle : nous voulons parler de M. Burdeau. Il paraît certain que M. Casimir-Perier l'a présenté au sujet d'un ministère dont il aurait été le chef. Quelles considérations ont-elles déterminé M. Burdeau à décliner cette offre, ou M. Casimir-Perier à ne pas y insister? Probablement elles sont d'ordres divers.

M. Burdeau a été, depuis plusieurs années, un des travailleurs les plus acharnés de la Chambre, et dans ce labeur incessant, il a quelque peu surmené ses forces. Elles ne sont pas, en ce moment, au niveau de son courage et de son dévouement. Mais est-ce bien la considération principale qui a déterminé les résolutions finales, soit de M. Burdeau lui-même, soit de M. le président de la République? D'autres encore ont dû entrer en ligne de compte. Les radicaux et les socialistes n'ont pas attendu que M. Casimir-Perier fût élu pour dénoncer ce que son pouvoir aurait certainement de personnel. Il est vrai qu'ils faisaient déjà le même reproche à l'infortuné M. Carnot : ils l'ont fait, le font ou le feront à tout président qui aura un sentiment élevé de ses devoirs. Partisans de la suppression de la présidence de la République, ils cher-

chent à prouver l'inutilité de ce « rouage » en le frappant d'avance d'une complète inertie. Il n'y a pas, certes, à s'arrêter à leurs objections ou récriminations, et on verra dans un moment que M. Casimir-Perier n'est rien moins que disposé à laisser périliter entre ses mains les pouvoirs que la Constitution lui confie; mais il ne fallait pas non plus donner un air de vraisemblance aux accusations d'adversaires de mauvaise foi. M. Charles Dupuy, depuis qu'il occupe la présidence du Conseil, et il n'y a encore que quelques semaines, n'a jamais été mis en minorité par la Chambre : on doit croire qu'il jouit de sa confiance. M. le président de la République n'aurait pas pu accepter sa démission, et condamner par là son ministère à une fin prématurée, sans donner du corps à toutes les attaques dirigées contre lui-même. Eh quoi! aurait-on dit, c'est donc M. Casimir-Perier qui renverse maintenant les cabinets! c'est lui qui les édifie! Bon gré, mal gré, un ministère présidé par M. Burdeau, ou par tel autre homme politique, aurait eu l'air d'être une émanation du pouvoir personnel de M. Casimir-Perier. Même en admettant que le nouveau cabinet eût été aussi bien composé que possible, il aurait, un jour ou l'autre, fini par tomber. C'est le sort commun : on peut le retarder, mais non pas l'éviter. Ce jour venu, on l'aurait pas manqué de dire que M. le président de la République avait été atteint personnellement dans les choix personnels qu'il avait faits. Le ministère renversé n'aurait pas été un ministère quelconque, mais le sien, celui qui avait ses préférences et qui incarnait sa politique. Contre ce ministère la lutte aurait d'ailleurs été immédiate, et d'autant plus ardente et passionnée qu'en le blessant on aurait voulu blesser autre chose que lui, et, en le renversant, ébranler un pouvoir supérieur au sien. Fallait-il s'exposer à laisser naître entre M. le Président de la République et le pays un malentendu aussi dangereux? Il a été certainement plus sage de ne pas toucher à la situation ministérielle préexistante. Le rôle du président de la République n'est pas de défaire, mais de faire des cabinets, et ce rôle est parfois assez délicat à remplir pour qu'on ne le complique pas de difficultés nouvelles. M. Dupuy est donc resté à la tête du gouvernement. Quant à M. Burdeau, la Chambre l'a choisi pour son président à la place de M. Casimir-Perier, et le discours par lequel il a remercié ses collègues de cette marque de confiance montre qu'il comprend tous ses devoirs et saura les remplir. Son élection a de plus un sens politique qui se serait dégagé avec moins de netteté si les radicaux n'avaient pas jugé à propos de lui susciter pour concurrent Henri Brisson. Les deux drapeaux, une fois de plus, étaient en présence, et celui de la majorité gouvernementale l'a emporté de haute lutte en un seul tour de scrutin. Ce premier succès a été confirmé par un autre. Il fallait aussi remplacer M. Burdeau à la vice-présidence de la Chambre : le centre a présenté M. Clausel de Coussergues, qui occupe une si grande place au barreau de Paris et qui a su rapidement

s'en faire une au Palais-Bourbon par son talent et son caractère. Les radicaux lui opposaient un candidat d'autant plus redoutable qu'il n'est pas positivement radical, bien qu'il appartienne à une fraction assez avancée de la Chambre, M. Dupuy-Dutemps. M. Clausel de Coussergues a été élu.

Quelle que soit l'importance de ces incidens, elle est d'ordre secondaire : il n'en est pas de même de celle qui s'attache au message présidentiel. Ce message était impatientement attendu par tout le monde, et, s'il a rempli l'espérance des uns, il faut bien reconnaître qu'il a trompé celle des autres, car les radicaux n'ont rien trouvé à y reprendre, et ils ont mieux aimé en parler le moins possible. Est-ce à dire que M. Casimir-Perier ait fait une œuvre insignifiante, ou qu'il ait atténué l'expression de sa pensée ? Non, assurément : son message a eu dans toute la France et au dehors un retentissement trop grand pour qu'on puisse en méconnaître la portée. « Je ne suis pas l'homme d'un parti, déclare le nouveau président : j'appartiens à la France et à la République. » Mais dans quelles conditions leur appartient-il, et comment comprend-il l'exercice de sa fonction constitutionnelle ? Il y a dans le message, sur ce point particulier, un paragraphe qui a frappé et fixé les esprits : « Résolu, dit M. Casimir-Perier, à développer les mœurs nécessaires à une démocratie républicaine, c'est en d'autres mains que j'ai le ferme dessein de remettre dans sept ans les destinées de la France. Aussi longtemps qu'elles me seront confiées, respectueux de la volonté nationale et pénétré du sentiment de ma responsabilité, j'aurai le devoir de ne laisser ni méconnaître ni prescrire les droits que la Constitution me confère. »

Lorsque cette partie du message a été lue devant les Chambres, elle a été accueillie par des applaudissemens. Quelques personnes se sont demandé, toutefois, s'il était prudent de prendre, à sept années d'intervalle, l'engagement de ne pas solliciter le renouvellement de son mandat. On sait que la Constitution de 1875 rend le président de la République rééligible. Elle a bien fait d'inscrire dans un de ses articles la possibilité de cette réélection, mais à la condition de n'en user que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Il est évident que si, le jour où le mandat présidentiel arrive à son terme, le pays se trouvait engagé dans des complications intérieures, et surtout extérieures, qui exigeraient la plus grande stabilité possible à la tête du pouvoir exécutif, un président patriote devrait se laisser réélire, sauf à donner sa démission aussitôt que les circonstances qui lui auraient imposé cette obligation n'existeraient plus. Mais ce sont là des cas tout à fait rares, et, si la faculté de réélection a été mise dans nos lois constitutionnelles comme une soupape de sûreté, il ne faut en jouer que lorsque la sûreté générale l'exige, en effet, d'une manière impérieuse. Pourquoi ? Parce que nous sommes en république, et que la permanence

du pouvoir exécutif est contraire au principe même de l'institution. En Amérique aussi, le président est rééligible, et, par suite d'une tradition qui a été établie par Washington lui-même, il lui arrive assez souvent de poser une seconde et dernière fois sa candidature; mais la durée de ses pouvoirs n'est que de quatre ans, de sorte que, s'il est réélu, il gouverne huit années seulement. En France la durée du mandat présidentiel est de sept années. Si le président est réélu, et s'il arrive par miracle à l'expiration de son second mandat, il se perpétue au pouvoir pendant quatorze ans. Nul doute que ce terme ne soit trop long, car il représente presque, comme on l'a dit, la durée moyenne d'une monarchie chez nous, au moins depuis un siècle. Pourtant là n'est pas à nos yeux le principal argument contre le renouvellement du mandat présidentiel: il est dans l'origine même de ce mandat. En Amérique, le président est élu par un Congrès spécial, qui est élu lui-même uniquement pour remplir cette fonction d'un jour, et qui, n'existant pas la veille, disparaît le lendemain. En France, au contraire, ce sont les chambres, réunies en Assemblée nationale, qui forment le corps électoral présidentiel. Le président connaît par avance ses électeurs, et, s'il vise à une élection nouvelle, il est facile d'apercevoir les conséquences graves qui peuvent en résulter. Elles sont graves pour les chambres, où l'action personnelle du chef de l'État, de ses amis, de ses agens, ne manquera pas de s'exercer dans les conditions les plus dangereuses pour la pleine liberté parlementaire. Elles ne le sont pas moins pour le président lui-même, qui, dans l'obligation où il se trouve de ménager ses électeurs, ou de les gagner, ou de les corrompre, tombe à son tour sous leur main et risque de perdre, en même temps que la claire notion des intérêts généraux du pays, l'indépendance et le désintéressement nécessaires pour les bien servir.

Cette indépendance, M. Casimir-Perier se l'est assurée du premier coup. Fort de ses droits, qu'il ne laissera ni méconnaître ni prescrire, ce n'est pas assez de dire qu'il n'est pas l'homme d'un parti; il n'est même plus celui des chambres qui l'ont élu, et qui d'ailleurs sont appelées à se renouveler avant l'expiration de ses propres pouvoirs; il est uniquement l'homme de la Constitution. Il n'a rien à demander à personne, rien à attendre, rien à solliciter, puisqu'il ne désire rien, sinon la pleine liberté de remplir son devoir dans le seul intérêt de la France et de la République. En prenant cette résolution et en la faisant connaître dès le premier jour, il s'est placé personnellement dans une situation inaccessible, et, à mesure qu'il approchera du terme de son septennat, il échappera davantage, non pas aux tentations personnelles au-dessus desquelles son caractère l'aurait toujours maintenu, mais à celles que d'autres auraient pu éprouver et subir contre lui. Son désintéressement de l'avenir fait sa force dans le présent et assure son autorité. Quoi qu'il fasse, nul ne pourra dire ou croire que M. Casimir-

Perier travaille pour lui-même. Son pouvoir ne durera que sept ans, soit ! C'est assez pour marquer sa place dans notre histoire politique et pour y accomplir l'œuvre qui est attendue de tous. Cette œuvre, M. Casimir-Perier l'a définie lui-même en termes excellents : elle consiste dans l'union de « ces deux forces sociales sans lesquelles les peuples périssent : la liberté et un gouvernement. »

Ce message était à peine lu que M. Vaillant, ancien membre de la Commune, a demandé à la Chambre de nommer une commission de 33 membres, pour y préparer une réponse. La proposition a été fort mal accueillie. D'abord, elle n'était pas constitutionnelle, car nos lois actuelles ne donnent pas aux Chambres le droit d'adresse directe au chef de l'État. Ensuite, l'intention était par trop évidente, et d'ailleurs M. Vaillant ne la cachait pas : il s'agissait de mettre personnellement en cause M. le président de la République, et, sous prétexte de répondre à son message, de discuter longuement les termes d'une adresse sur laquelle seraient venus se greffer toutes sortes d'amendemens. M. Dupuy a fait remarquer qu'il y avait un ministère, qu'il avait contresigné le message, et que, dès lors, c'était au président du Conseil seul que des explications pouvaient être demandées. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendaient les socialistes. Peut-être commencent-ils à être un peu fatigués eux-mêmes des interpellations qu'ils prodiguent aux ministres : une leçon infligée au chef de l'État aurait eu certainement plus de nouveauté et de saveur. La question préalable a été demandée sur la proposition de M. Vaillant : elle a été votée à la majorité de 450 voix contre 77. L'incident par lui-même ne pouvait avoir aucune suite, mais il a révélé du premier coup l'état d'esprit des socialistes et d'une partie des radicaux. Dans cette Chambre qui a été souvent si bruyante, un tapage comparable à celui qui s'est déchaîné ne s'était pas encore élevé ce jour-là. M. le président du Conseil a été obligé de descendre de la tribune sans avoir réussi à se faire entendre. L'exaspération de l'extrême gauche ne s'est d'ailleurs pas épuisée en une seule manifestation : la séance suivante a été abandonnée tout entière aux radicaux socialistes, et ils y ont fait rage. M. Vaillant — toujours lui ! — a développé une vieille interpellation sur les manifestations qui, à la fin de mai, avaient été empêchées au Père-Lachaise par la police. Une interpellation réchauffée ne valut jamais rien : celle-ci datait vraiment d'un peu loin. Il est vrai que le retard ne peut pas être imputé à ses auteurs : la Chambre a toujours le droit, et elle en avait usé, de remettre une interpellation à un mois, pas plus loin : lorsque l'échéance se présente, il faut s'exécuter. Il arrive quelquefois que des interpellations, ayant perdu par là tout intérêt, sont retirées dans l'intervalle, et c'est bien sur cette chance que compte la Chambre lorsqu'elle prononce un ajournement ; mais ses espérances sont souvent trompées, et au bout du mois écoulé, l'interpellation réapparaît, moins menaçante

peut-être, mais encore plus agaçante, puisqu'elle a même perdu l'attrait de l'opportunité. C'est ce qui s'est produit. Au fond, de quoi s'agissait-il dans l'interpellation de M. Vaillant? De célébrer la Commune dont les socialistes ont entrepris la réhabilitation. Les morts de la Commune sont tombés pour « la défense du peuple et de la République » : c'est du moins la phrase stéréotypée dont se servent à tour de rôle les représentants du parti. Toutes les fois qu'elle est prononcée, la Chambre fait entendre des protestations indignées et à peu près unanimes; mais cela n'empêche pas M. Vaillant et ses amis de la rééditer sans cesse. Ils connaissent la puissance de la répétition. En vain M. Dupuy leur a-t-il dit qu'ils feraient mieux de respecter le repos des morts, et surtout de ne pas réveiller pour les vivans le souvenir d'un temps qui a laissé une impression « de dégoût et d'horreur; » en vain la Chambre a-t-elle repoussé à une majorité écrasante l'ordre du jour qu'ils avaient présenté : ils recommenceront à la première occasion, car rien ne les décourage ni ne les lasse.

L'interpellation de M. Vaillant appartenait à une époque déjà ancienne, et c'est le hasard qui en a amené la discussion ces derniers jours : il n'en est pas de même de la proposition d'amnistie qui a été présentée, d'abord par M. Pelletan, et ensuite par M. Viviani. On reconnaît ici la manière de faire des radicaux, car, cette fois, l'initiative a été prise par eux plutôt que par les socialistes. M. Pelletan est un radical pur; il représente la vieille politique contre laquelle les modérés ont eu à lutter depuis une douzaine d'années, et il ne cherche même pas à en renouveler les procédés. Un nouveau président de la République est élu : c'est le cas de demander l'amnistie. Il semble pourtant que, dans les circonstances présentes, après le monstrueux attentat du 24 juin, l'amnistie fût plutôt contre-indiquée. Le Conseil municipal de Paris a soulevé une réprobation générale en la demandant. Rien n'a arrêté nos radicaux. Parmi les diverses propositions qu'ils auraient pu faire, ils ont choisi celle-là comme étant la plus opportune. Ils l'ont même présentée deux fois dans la même journée. La première proposition ayant été repoussée, ou, pour être plus exact dans les termes, n'ayant pas obtenu le bénéfice de l'urgence, ils en ont introduit une seconde encore plus large et par conséquent plus inacceptable. C'est chez eux un principe de conduite, lorsqu'ils ne peuvent pas obtenir le moins, de demander le plus : en somme, on ne risque de rien perdre à ce jeu. M. Camille Pelletan est le principal orateur du parti. Espérait-il réussir? Oh! non; mais il tenait à prononcer un discours, parce qu'il jugeait spirituel de comparer l'indulgence du gouvernement envers l'archevêque de Lyon à sa sévérité envers les auteurs de crimes ou de délits de droit commun. Le gouvernement avait commis une maladresse et une faute en suspendant le traitement de M. Couillé : il a profité de la première occasion qui s'offrait

pour en arrêter les suites. Le 24 juin, M^{sr} Couillé a présenté son clergé à M. Carnot, et prononcé à cette occasion le discours le plus convenable. Le soir de cette fatale journée, il a été appelé auprès du malheureux Président et c'est lui qui l'a assisté dans ses derniers momens. Comment, après cela, maintenir encore la suspension de son traitement, quand même il n'y aurait pas eu d'autres bonnes raisons de la faire cesser? Mais s'ensuit-il qu'il faille voter une amnistie générale? — Oui certes! s'est écrié M. Pelletan : qui donc s'est montré plus criminel que M^{sr} Couillé? Si on gracie celui-là, ne faut-il pas amnistier tous les autres? — Les temps sont changés, et c'est pour le constater que nous mentionnons ces énormes sophismes de M. Pelletan : autrefois ils avaient de l'action sur la Chambre, aujourd'hui ils n'en ont plus aucune. La Chambre éprouve même une certaine impatience nerveuse à être traitée comme une réunion publique de province. Elle exige de ceux qui lui parlent, moins d'esprit peut-être, mais plus de sérieux. La demande d'amnistie a eu le même sort que les autres propositions des radicaux; elle a échoué piteusement.

Au lieu d'entrer dans la voie des défaillances où on voulait le pousser, le gouvernement a compris qu'il devait rassurer le pays par un redoublement d'énergie, et demander aux Chambres les moyens de rendre cette énergie efficace. L'insuffisance des moyens dont il dispose actuellement s'était manifestée d'une manière, hélas! trop évidente. Après une pareille leçon, un gouvernement qui n'aurait rien fait aurait accepté d'avance la responsabilité des événemens, quels qu'ils soient, qui peuvent encore se produire. La série des crimes ou des tentatives de crimes qui se déroulent devant nous depuis quelques mois est-elle épuisée par le forfait qui vient d'être accompli, et qu'aucun autre ne saurait dépasser? Qui le sait? Qui oserait l'assurer? Ce qui n'est pas douteux, au contraire, et ce qu'a prouvé déjà l'instruction ouverte contre Caserio, c'est que, grâce à ses nouveaux procédés d'action, l'anarchisme militant constitue pour la société un danger de plus en plus redoutable. Les bombes ont médiocrement réussi, le poignard paraît être un instrument plus sûr. N'y a-t-il pas dans l'ombre d'autres fanatiques qui préparent d'autres attentats? Les lois existantes ne les atteignent que dans le cas de complot ou de concert, ou dans celui de manifestations publiques commises par la voie de la parole ou de la presse. L'expérience a montré que les anarchistes agissent encore sous d'autres formes et que leur propagande n'est pas moins à craindre lorsqu'elle exerce sa suggestion criminelle dans des conversations ou des correspondances privées. Le gouvernement a déposé un projet de loi qui vise ces délits et qui les rend passibles de la juridiction correctionnelle. Les peines sont sévères, peut-être même y a-t-il quelque exagération à accorder aux tribunaux correctionnels le droit d'ordonner la relé-

gation pour un premier délit. Quant au délit de propagande anarchique, les radicaux soutiennent que le projet de loi ne le définit pas et qu'il est d'ailleurs indéfinissable. Il semble bien, pourtant, que les expressions du projet sont suffisamment claires lorsqu'elles donnent pour caractère à cette propagande le fait précis de préconiser des attentats contre les personnes ou les propriétés. Ce sont là des délits qu'il est impossible de confondre avec les délits d'opinion. Ils n'ont rien de commun avec la liberté de la presse, que les adversaires du projet de loi déclarent menacée. La vérité est que la loi proposée est rigoureuse, mais le gouvernement la déclare nécessaire : les chambres ne la lui refuseront pas. Elles ne pourraient le faire sans prendre à leur charge la responsabilité que le gouvernement n'a pas voulu accepter pour lui-même. Au reste, la composition de la commission chargée d'étudier le projet de loi est déjà une garantie qu'il sera voté. Sur onze commissaires, un seul est contraire au projet. La commission, d'accord avec le gouvernement, y a introduit quelques changemens de détail, qui en laissent le caractère intact. Les radicaux vont livrer à ce sujet une dernière bataille ; ils la perdront ainsi que les précédentes. Il est impossible aujourd'hui d'accepter comme réelles les fictions sur lesquelles repose, au moins en partie, la loi sur la presse de 1881. L'erreur fondamentale de cette loi est que, si on n'a pas le droit de tout faire, on a celui de tout dire, de tout écrire, et que le délit ne commence qu'avec l'action coupable. Le plus souvent, dans ce système, le délit ou le crime est inspiré par l'un et commis par l'autre ; le premier reste indemne et libre de continuer son apostolat, le second seul est frappé. Cette loi a vraiment désarmé la société contre les pires agressions morales, avant-courrières des agressions matérielles. Il en est résulté que tout le monde, individus, magistrats, gouvernemens, a eu le sentiment d'une égale impuissance, et ce sentiment a enfanté une défaillance générale. On peut voir aujourd'hui où cela nous a conduits.

Au dehors, l'attentat du 24 juin a causé une impression aussi profonde qu'en France même, et nous avons recueilli les marques d'une sympathie universelle. Ces témoignages ont été trop nombreux pour que nous puissions les énumérer ici. Le nonce du Pape, à la tête du corps diplomatique, en a apporté l'expression à M. Casimir-Perier dans le langage le plus élevé et le plus émouvant. Presque tous les parlemens du monde civilisé ont envoyé au nôtre des adresses de condoléances. M^{me} Carnot a reçu des télégrammes de tous les souverains et de tous les princes qui avaient été, soit directement, soit indirectement, en relations avec son mari. Mais, parmi toutes ces manifestations, nous sommes bien obligé de faire une place à part à celle de l'empereur Guillaume, parce qu'elle a eu un caractère tout particulier et qu'elle témoigne de sentimens qu'un pays généreux comme le nôtre

sait toujours reconnaître. On se souvient que, depuis quelques mois, deux officiers français, arrêtés en Allemagne sous la prévention d'espionnage, étaient retenus dans une forteresse impériale : ils avaient été condamnés à y passer six ans. Personne ne croyait qu'ils y resteraient jusqu'à l'expiration de leur peine, mais on ne s'attendait pas non plus à ce que leur libération se produisit de sitôt. L'empereur Guillaume a saisi l'occasion avec un singulier à-propos. Il a chargé son ambassadeur à Paris d'annoncer à M. le président de la République que, voulant nous marquer sa sympathie dans une circonstance douloureuse pour nous, il avait rendu ses deux prisonniers à la liberté. M. Casimir-Perier a prié M. le comte Munster de remercier l'empereur et de lui dire que l'acte qu'il venait d'accomplir irait au cœur de deux grandes nations. C'est un homme habile assurément que l'empereur Guillaume, mais son habileté vient d'une âme au-dessus du vulgaire, et elle témoigne d'une entente de notre caractère national qui ne saurait aller sans estime. Le passé a mis entre l'Allemagne et nous l'obstacle que tout le monde connaît; nul ne peut dire ce que sera l'avenir des deux pays; mais l'un et l'autre tiennent également à éviter des conflits dont il est impossible de mesurer les conséquences. La démarche de l'empereur d'Allemagne prouve bien que tel est son désir sincère, puisqu'il a voulu provoquer chez nous un sentiment qui devait lui être forcément favorable: il y a réussi.

On s'est demandé plus d'une fois s'il n'y aurait pas lieu de prendre des mesures internationales contre des malfaiteurs qui n'ont vraiment aucune patrie et qui sont une menace permanente pour l'humanité tout entière. Il était naturel que l'attentat du 24 juin donnât à cet important problème une opportunité nouvelle. M. Dupuy, président du Conseil, y a fait une allusion discrète dans le discours qu'il a prononcé au Panthéon sur le cercueil de M. Carnot. Mais ce à quoi on ne s'attendait guère, c'est à voir se produire l'initiative qui a été prise à Londres même, en pleine Chambre des lords, par l'illustre chef du parti conservateur, le marquis de Salisbury. La surprise nous a d'ailleurs été agréable : la proposition qu'il a faite montre, en effet, à quel point lord Salisbury a été frappé, ému, troublé même par la mort violente de notre dernier Président. Il savait parfaitement bien qu'il provoquerait de la part des libéraux un *tolle* général contre lui, et qu'il étonnerait même quelques-uns de ses amis. L'Angleterre est l'asile des condamnés ou des prévenus politiques du monde entier : elle tient à honneur d'accorder un refuge à tous ceux qui viennent le lui demander, et on n'a pas oublié les difficultés diplomatiques auxquelles elle s'est plus d'une fois exposée pour maintenir quand même, envers et contre tous, l'intégralité de sa tradition. Pourtant, il y a des limites à tout. Certains genres de crimes agissent aujourd'hui sur la

conscience universelle d'une manière ignorée de nos pères. Il faut bien reconnaître qu'il y a quelque chose de nouveau dans les attentats qui se produisent, et dont, pour notre malheur, la France a été le principal théâtre. Ce qui est nouveau, ce n'est pas le meurtre du chef de l'État; rien n'est plus ancien, au contraire; mais ce sont les motifs qui le provoquent. Il y avait autrefois une idée politique, atroce à la vérité, dans les mobiles de l'assassin : aujourd'hui, c'est une idée sociale. L'assassin en veut à la société tout entière; sa haine est générale et ne fait pas de distinctions : il tue pour tuer, quelquefois au hasard et sans choisir ses victimes, quelquefois en les choisissant, mais parce qu'il voit en elles, dans un chef d'État par exemple, une représentation plus complète de la collectivité qu'il a en horreur. Le crime change de caractère : il menaçait une personne; maintenant il les menace toutes. On comprend dès lors que les consciences britanniques les plus solides dans leurs retranchemens y éprouvent quelques hésitations. C'est ce qui est arrivé à lord Salisbury. Ou plutôt il n'a pas hésité, il a pris délibérément son parti, et il a présenté à la Chambre haute une motion ayant pour objet de permettre au gouvernement d'expulser d'Angleterre les étrangers atteints de maladies contagieuses, les gens sans aveu et sans ressources, et aussi ceux qui s'y donnent rendez-vous pour préparer des attentats odieux contre la société. De ces maladies contagieuses, il n'est pas bien sûr que ces derniers ne soient pas atteints de la pire de toutes.

C'est un acte de courage qu'a accompli lord Salisbury. Tous les vieux préjugés anglais se sont dressés à l'encontre, et ils ont trouvé une expression virulente dans la bouche de lord Rosebery et de lord Kimberley. Lord Salisbury a été accusé de calomnier l'Angleterre, et de donner contre elle des armes à l'étranger. Est-il donc vrai, comme on lui reproche de l'avoir dit, ou du moins laissé entendre, que l'Angleterre soit la sentine de l'univers ? Le noble marquis n'est pas allé si loin. Il n'a pas mérité le déchaînement d'imprécations et d'injures auquel toute la presse libérale se livre à son égard. Il a cherché un remède à un danger très réel, et, bien que ce danger ne soit peut-être pas aussi menaçant pour l'Angleterre elle-même que pour d'autres nations, il n'en existe pas moins. Tous les pays civilisés, grands ou petits, ont une solidarité étroite : ils ne le sentent jamais mieux que lorsque l'un d'eux a été cruellement éprouvé, comme nous venons de l'être. Certaines choses qui semblaient obscures s'illuminent alors d'une lumière soudaine; certains devoirs internationaux réapparaissent après avoir été trop longtemps oubliés. Ces vérités ont frappé vivement l'esprit de lord Salisbury et il a présenté sa motion. Après avoir été votée en première lecture par la chambre des Lords, cette motion a-t-elle chance de l'être d'une manière définitive, surtout par la chambre des Communes ? Cela est très douteux, au moins pour le moment; mais lord Salisbury

n'en aura pas moins fait une première brèche à la forteresse de préjugés derrière laquelle la Grande-Bretagne abrite, dans sa générosité, des criminels qui ne méritent pas tant d'intérêt.

Est-ce à dire qu'il y ait lieu d'élaborer une législation internationale contre les anarchistes ? Ce n'est pas ce qu'a demandé lord Salisbury ; il n'a parlé que d'une loi anglaise ; et, si on en juge d'ailleurs par les polémiques qui se sont produites en Allemagne, une proposition de ce genre n'y serait pas non plus bien accueillie. L'idée d'une législation internationale, qui avait été mise en avant par quelques journaux, a été repoussée par la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, dans un article où on a généralement reconnu une inspiration officielle. On trouve dans cet article des considérations très élevées sur l'insuffisance des lois pénales, soit préventives, soit répressives, pour atteindre un mal moral qu'il faut s'appliquer à guérir par d'autres moyens. Soit ! tous les moyens sont bons en pareil cas ; il y en a sans doute de meilleurs les uns que les autres, mais le plus sage est de ne pas compter assez sur l'efficacité de ceux-ci pour ne pas appliquer également ceux-là. La réforme morale, si on était sûr de pouvoir l'étendre à toutes les couches de la population et d'y plier toutes les consciences, dispenserait sans doute d'en poursuivre une autre ; toutefois, en attendant qu'elle soit complète, on fera bien, ne fût-ce qu'à titre d'expédients, d'introduire aussi dans les lois les modifications qu'elles appellent. Dès aujourd'hui, il est presque certain qu'une législation internationale n'aboutirait pas : il faudrait que toutes les puissances consentissent à s'y rallier, et on n'obtiendrait pas cette unanimité. Mais cette législation n'est pas indispensable. Il n'est pas nécessaire de réunir un Congrès européen pour y rechercher en commun et s'engager à appliquer uniformément les procédés reconnus les meilleurs contre l'anarchie : il suffit que chaque pays applique avec vigilance sa législation intérieure, et qu'il la revise s'il la juge imparfaite. C'est la conclusion de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* : elle nous paraît si sage que nous l'avons déjà mise en pratique. Notre gouvernement a estimé qu'il y avait des vices et des imperfections dans nos lois : il a présenté aussitôt un projet pour les faire disparaître. La résolution spontanée qu'il a prise est aussi un bon exemple ; d'autres peut-être feraient bien de s'en inspirer.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

